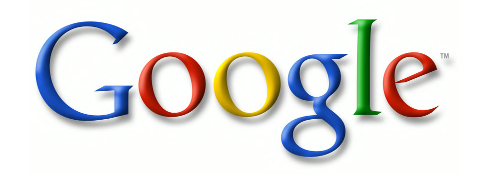


NKV

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.



LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE MONTAGNARD

OU

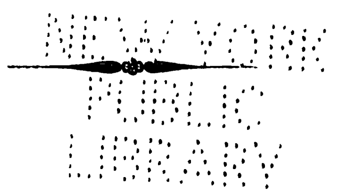
LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848

Par de Bazancourt.

—

TOME I.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | **LEIPZIG.** J. P. MELINE.

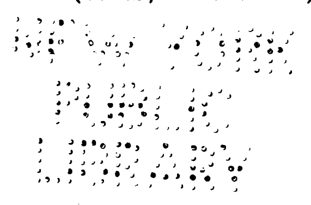
1851

PREMIÈRE PARTIE.

1793.

Il est temps de faire cesser cette lutte entre une nation entière et une poignée de factieux déguisés sous le nom de patriotes.

(Guadet, *à la Convention.*)



I

La Camargue, île primitivement créée par les atterrissements du Rhône, est certes une des parties de la Provence dont l'aspect est le plus étrange et le plus original. Garantie contre les inondations du fleuve par de fortes digues, elle est seulement séparée de la mer par des monticules de sable mobile et semée de parties fécondes et stériles. Ici, c'est l'aspect d'une végétation généreuse : de beaux chênes au front altier, dont l'ombre s'étend au loin en formes gigantesques, des yeuses, des mûriers

au feuillage vert, des oliviers dont les troncs tordus et déchirés semblent gémir sous le souffle du mistral, des frênes élevés et des saules dont les branches s'inclinent sur le tamaris qui y croît en abondance; puis, sans transition aucune, des marais, séparés à peine par des coustiers, sont couverts de roseaux comme d'une forêt flexible, et de leur sein s'échappent au printemps de riches et brillants oiseaux qui abandonnent les côtes d'Afrique pour ces marais hospitaliers.

De tous côtés on entend hennir ces petits chevaux, les meilleurs de la Provence, appelés les chevaux de la Camargue, et qui proviennent de race africaine dégénérée; ils errent au hasard, tantôt couchés comme des troupeaux de moutons, tantôt au contraire bondissant à l'égal des chevreuils, et fournissant à travers les terres marécageuses des courses folles. Inondés, comme ils le sont, de leur longue et souple crinière, on les prendrait pour ces coursiers ailés des ballades allemandes, qui emportent dans l'espace de blancs fantômes. Souvent le voyageur s'arrête à les contempler à travers la plaine, comme on suit le vol hardi d'un oiseau dans les airs. La colère et l'impatience sont dans tous leurs

mouvements : ou ils déchirent de leurs sabots la terre humide, ou ils secouent au vent leurs fronts étoilés, sur lesquels semble marqué le cachet de la sauvagerie et de l'indépendance. Ces chevaux, tous d'un poil blanchâtre, forment un contraste étrange avec de petits taureaux, dont le poil, au contraire, d'un noir de jais, reluit en reflets brillants sous les rayons du soleil.

C'est vraiment un beau et splendide spectacle, par un beau jour du mois de mai, que l'émigration générale de ces immenses troupeaux de chevaux, de moutons et de bêtes à cornes qui quittent, pour les Alpes, les plaines de la Camargue, usage qui date des premiers habitants de la Provence.

Ces grandes caravanes aux couleurs diaprées se composent ordinairement de quinze à vingt mille animaux. Des chiens du mont Saint-Bernard accompagnent les bergers, et bondissent en aboyant, chassant devant eux les bêtes épouvantées.

En suivant du regard un sentier tortueux qui se contourne comme un immense serpent, et tantôt disparaît derrière les montilles, tantôt se perd au milieu des roseaux bruissants, on eût pu voir, s'avançant vers le côté qui

regarde Arles, un homme monté sur un de ces petits chevaux dont nous parlions tout à l'heure.

En analysant au premier abord l'ensemble de cet inconnu, dont les traits devenaient plus saillants à mesure qu'il approchait, voici ce qu'on eût trouvé :

C'est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans tout au plus, visage hardi et fier, d'un contour nettement accentué comme le sont d'habitude tous ceux des hommes du Midi. Les pommettes des joues sont saillantes, le front légèrement bombé se creuse vers les tempes, ce qui en accuse plus franchement le dessin; les sourcils vigoureusement arqués ombragent un regard vif et ardent qui va devant soi et ne cherche jamais un sombre abri sous de pesantes paupières; la bouche un peu grande ajoute encore à l'accentuation de la physionomie, et les lèvres entr'ouvertes semblent vouloir faire pénétrer au dedans l'air pur du soir, comme si la poitrine desséchée par les ardeurs du jour avait besoin, pour respirer plus à l'aise, de cette brise bienfaisante. Le teint est bruni et hâlé au soleil méridional; un vent léger soulève à la fois les longs cheveux noirs du cavalier et la crinière

grisâtre de son cheval qui flotte ondoyante autour de lui.

Cet inconnu, autant qu'on en peut juger à le voir cheminant au galop de son petit cheval, dont chaque pas soulève des flots de poussière que la brise a bientôt dissipés, est d'une taille assez élevée; les proportions, sans accuser une vigueur exceptionnelle, en sont nerveuses; l'ensemble cependant est maigre, mais de cette maigreur prise dans la bonne acception du mot, qui dénote la souplesse et l'élasticité.

Pendant que son cheval galope ainsi le long du sentier, on comprend qu'il est recueilli en lui-même; mais il est recueilli la tête haute et les yeux levés vers le ciel : on dirait qu'il cherche ce que cherchent tous les hommes, quelques lignes de l'avenir. Mais l'avenir, à l'époque où se passe le drame que nous voulons essayer de raconter, n'était-il pas dans chaque journée écoulée et attendue? Il se levait avec le soleil, tumultueux, sanglant, plein de mystères et de terreurs; il tonnait du haut de la tribune par la voix fauve et rauque de Marat; il se traînait comme un linceul dans les réunions mystérieuses des cordeliers; il sortait comme une colonne de feu de la poitrine du colosse Danton; il rampait

comme le sifflement d'un serpent sous les paroles mielleuses de Robespierre, ou sortait parfumé et odoriférant du dandysme affecté du beau Saint-Just. L'avenir ! il semblait n'être plus à Dieu, tant le ciel se faisait sourd aux clameurs désolées de cette pauvre France, à ses sanglantes angoisses et aux lamentations gémissantes qui s'exhalaient comme un dernier souffle de vie par son sein déchiré.

Écoutez!... écoutez!... Paris a répandu sur toute la surface de la France l'hydre révolutionnaire. La tête de Louis XVI est tombée sur l'échafaud. L'aristocratie, démantelée comme ses châteaux que la flamme dévore, cache dans l'ombre son front proscrit et erre, chassée de ville en ville, à la merci de ces hordes barbares, de ces misérables sans aveu que la république, enivrée par le sang qu'elle versait, laissait maîtres de la France. Les basses vengeances, les assassinats, les viols, les pillages, la lie des passions, enfin, surnage victorieuse dans cette tempête humaine.

Dieu parfois envoie de terribles enseignements aux nations. Mais les races qui viennent regardent-elles en arrière et daignent-elles seulement, pour marcher dans la vie présente, remuer du pied les cendres du passé?

La république, frappée de vertige, était entraînée vers un abîme sanglant par les Robespierre, les Danton, les Barère, les Saint-Just, les Billaud-Varennes, les Marat, les Collot-d'Herbois... et le peuple, cette éternelle dupe des révolutions, ce bras sans tête auquel on fait jouer si souvent le rôle aveugle de bourreau, assistait en battant des mains à ce terrible spectacle, comme autrefois dans les cirques romains la foule insensée et impie applaudissait les bêtes féroces qui déchiraient les martyrs de la foi. La religion de la patrie, comme celle de Dieu, a des persécuteurs et des martyrs.

Au moment où commence ce drame, la France marche de l'échafaud de Louis XVI dans les massacres de la terreur.

Reprenons notre récit un instant interrompu.

Le soleil termine sa carrière et embrase l'horizon d'une longue ligne de feu, dont les teintes rougeâtres semblent allumer autour d'elles un immense incendie. Il se fait un grand silence, l'on n'entend que le bruit monotone des pas du cheval sur le chemin pierreux, et le souffle du vent à travers les broussailles agitées.

Le jeune cavalier avait déjà dépassé Arles. La route était devenue plane et unie; aussi

pressait-il davantage l'allure de son cheval, dont la respiration nerveuse sifflait dans ses naseaux gonflés. La course avait été longue sans doute, car la sueur ruisselait en réseaux argentés sur les flancs de sa monture. Il s'avançait vers un petit village appuyé sur la gauche au flanc d'une colline. Quelques maisons d'apparence chétive étaient pour ainsi dire isolées à l'extrémité; c'était vers une de ces maisons que se dirigeait l'inconnu. On voyait s'échapper du toit un petit tourbillon de fumée blanchâtre, indice certain qu'elle était habitée.

Notre cavalier tenait à la main une sorte de bonnet rouge, emblème républicain auquel les vrais patriotes aimaient à se reconnaître à première vue, et il laissait le vent s'engouffrer dans ses cheveux et lui en fouetter le visage comme eussent pu faire les ailes d'un corbeau.

Arrivé devant la maison, il s'arrêta, sauta à bas de son cheval, ôta la selle, défit la bride et donna du revers de la main droite un léger coup sur la croupe du cheval qui, habitué à cette manière d'agir, s'élança, en secouant gaiement la tête, au milieu d'un petit enclos dont la barrière était abattue. Le jeune homme mit la bride et la selle sous un hangar, releva la barrière et pénétra dans la maison.

La pièce dans laquelle il entra, assez spacieuse, était médiocrement éclairée ; les meubles, d'une simplicité excessive, étaient en petit nombre. Il y avait dans le fond de la chambre un grand lit grossièrement sculpté ; sur une des faces, une armoire dont le travail de la boiserie rappelait celui du lit, et un vieux secrétaire avec des poignées et des boutons en cuivre ; ce secrétaire, qu'on eût pu croire au premier abord en ébène, était tout simplement peint en noir, on ne sait par quelle bizarrerie de goût. L'usure en avait blanchi certaines parties. Joignez à cela, en regard de l'armoire et du secrétaire, un bahut de très-longue dimension, sur lequel étaient placés, avec un ordre et une symétrie qui indiquaient la présence d'une femme, les objets d'un usage journalier ; deux tables, dont une assez grande pour que huit ou dix personnes pussent y manger à l'aise ; et vous aurez au grand complet l'ameublement de la pièce dans laquelle se trouvait le jeune homme. Il faut cependant, pour que la narration soit complétement exacte, ne pas oublier une de ces grandes pendules propres à être clouées contre un mur et dont le balancier démesurément long se promène éternellement de droite

à gauche avec un bruit sec et monotone.

Dans le fond de la chambre, sur une table frugalement servie, il y avait une bouillabaisse, des ayolis et un cruchon de vin du pays. D'un côté de la table, un vieillard était assis sur un grand fauteuil dont le dossier de cuir laissait voir la trace des clous de cuivre qui étaient tombés un à un sans avoir été remplacés. Ce vieillard, vêtu comme le sont les hommes de la Provence, avait une figure vénérable; ses cheveux fort épais, tous d'un blanc mat, étaient rejetés sur le derrière de la tête, de manière à laisser le front complétement à découvert. Des favoris blancs couraient le long de ses joues et venaient se joindre par dessous le menton à une barbe également blanche que n'emprisonnait en rien le col de chemise entièrement rabattu. A regarder cet homme, on comprenait que Dieu lui avait donné une de ces rares vieillesses vigoureuses à la fois par l'énergie et la santé du corps. Il avait une de ses mains appuyée sur la table; l'autre, qu'il avait laissée tomber sur ses genoux, tenait un journal qu'il venait sans doute de lire et dont le papier était froissé en plusieurs endroits.

Au mouvement que fit la porte poussée du dehors par le jeune homme, il avait tourné la

tête, et, dans le mouvement rapide de son regard, il était facile de voir qu'il attendait impatiemment l'arrivée de quelqu'un.

En face de lui se tenait une jeune fille ; elle devait avoir dix-huit ans environ. Ses cheveux noirs, négligemment relevés sur le derrière de sa tête, laissaient échapper quelques mèches d'ébène qui se jouaient à la naissance de son cou ou retombaient en serpentant le long de ses épaules. Son visage, d'une pâleur extrême, était loin d'avoir la vigueur que faisait supposer cette masse de cheveux, qui devait être un pénible fardeau pour une tête aussi frêle. Cependant, dans sa pâleur, il n'y avait rien de maladif ; on aurait pu comparer cette jeune fille à ces plantes du Midi, dont les fleurs blanches et chétives s'inclinent au moindre souffle, se flétrissent au moindre contact, mais dont les racines vigoureuses rampent sur les talus et le long des murs et s'accrochent aux pierres ou aux aspérités du terrain, de telle sorte que la main la plus robuste aurait peine à les en arracher.

Assise également devant la table, elle était occupée à un travail d'aiguille, mais à un travail de bonne ménagère.

Comme le vieillard, elle tourna vivement la

tête, et ses yeux bruns se fixèrent sur la porte avec une inquiète curiosité.

Le jeune homme jeta son bonnet sur le bahut, passa la main autour de ses cheveux que le vent avait soulevés en désordre, et, s'approchant du vieillard, il lui tendit la main.

— Comme tu es en retard ce soir! lui dit la jeune fille qui avait posé à terre son ouvrage.

Le jeune homme regarda la pendule et dit fort tranquillement, en s'asseyant devant la table :

— Il est sept heures.

— D'où viens-tu? dit le vieillard.

— De ma section.

— Encore!

— Encore! ce mot-là, mon père, n'est pas d'un bon patriote, reprit le jeune homme en souriant.

— Mon fils! mon fils! dit le vieillard en s'accoudant sur la table, prends garde, il se passe d'horribles choses; tu es jeune, tu as le cœur haut placé; mais Dieu a laissé vivre les vieux pour qu'ils pussent servir d'enseignement aux jeunes; je te le répète, prends garde!

— Mais Dieu aussi, mon père, répondit le jeune homme d'une voix haute, a créé les

jeunes pour qu'ils eussent l'énergie et la force qu'il ôte à la vieillesse.

— J'ai le cœur fort, mon fils, et le bras vigoureux; aussi n'est-ce pas mon cœur qui tremble, mais ma raison qui s'effraye. Le premier! le premier de tous! j'ai applaudi aux idées libérales qui montraient à la vieille monarchie une nouvelle route à suivre, j'ai applaudi à cet enthousiasme de liberté qui a électrisé la nation, j'ai applaudi le peuple dont je suis, moi, parlant à son roi avec la conscience de ses droits; mais j'ai courbé la tête avec douleur, mon fils, et j'ai pleuré le jour où le roi de France est parti du Temple pour monter sur un échafaud.

— Quand la mort d'un homme sauve un pays, mon père, on ne courbe pas la tête, on la relève.

— George! s'écria le vieillard d'une voix stridente en se levant tout droit, tu es un insensé. Cette première goutte de sang versé a été l'étincelle qui a allumé un incendie que la main des hommes ne peut plus éteindre; cette goutte de sang assassine la France entière!

— Mon père, dit le jeune homme en rapprochant sa chaise de la table, tu sais que je

n'aime pas causer de ces choses-là avec toi : seulement, je t'en supplie, ne dis pas à d'autres ce que tu me dis à moi; déjà dans ce village tu es mal noté, il pourrait nous arriver malheur.

— N'es-tu pas là pour me protéger, interrompit le vieillard avec ironie, toi, le beau parleur de ta section? toi, le hanteur forcené de tous les clubs? toi, le vrai républicain?

— Eh bien, oui! je ne te l'ai pas caché, mon père, cet enthousiasme pour la république est ma religion et mon âme. C'est si beau, le réveil subit d'un peuple qui secoue la poussière de son front, renverse tout d'un seul regard et se relève puissant et souverain. Vous parlez du sang qui coule... Quel est le laboureur qui n'arrache pas sans hésiter l'ivraie du champ où doit pousser sa moisson?

— George, je te répète que tu es un insensé, interrompit une seconde fois le vieillard, dont les yeux étincelants s'arrêtèrent comme une prédestination sur le jeune homme; on t'entraîne, on te perd! Tu ne vois donc pas ce qui se passe autour de toi? Tu ne lis donc pas les feuilles publiques? Tu n'entends donc pas tous ces gémissements?... Qu'ont fait ceux qu'on assassine ainsi, dont on dévaste les pro-

priétés, dont on incendie les maisons?... Ils ont des noms qui, presque tous, sont des gloires; ils sont riches, nous sommes pauvres; ils ne gagnent pas comme nous par la sueur du travail l'argent qui les fait vivre; ils ont la richesse, d'autres ont le travail, voilà leurs crimes... leurs seuls crimes!

— Ils sont les oppresseurs du peuple!... Pour eux, tout! pour nous, rien!... Pour eux, priviléges, honneurs et fortune! pour nous, toujours et sans cesse, souffrance et misère!... C'est la justice du ciel qui frappe les méchants et les orgueilleux. Assez! assez de castes privilégiées sur la terre! assez d'accapareurs! assez de féodalité! Il est temps que le soleil luise pour tous et nous fasse tous égaux, égaux par la liberté et la fraternité. Je ne te dis pas, mon père, qu'il n'y ait point de lâches cœurs qui oublient pour eux-mêmes ce grand œuvre de délivrance auquel nous travaillons. Dans toutes les armées il y a de mauvais soldats; mais attends, attends encore, et toi qui doutes, tu verras la lumière; laisse faire les héros, les défenseurs du peuple, laisse-les rétablir les droits de l'homme dans la société régénérée!

— George, mon pauvre George! dit le vieux père avec un demi-sourire empreint du

plus profond découragement, comment, toi aussi!... toi, auquel je croyais que Dieu avait mis quelque intelligence dans la tête et dans le cœur, tu te fais le répéteur de ces grands mots vides de sens avec lesquels ces charlatans de république habillent leurs basses ambitions et leurs projets plus bas encore; toi aussi... tu lèves les bras et tu veux te faire bateleur dans cette comédie hideuse et sanglante. Oh! pauvre George! pauvre George!... Tu verras, si Dieu te le permet, ce que sont tes héros et tes défenseurs du peuple...

Il y eut alors un moment de silence pendant lequel la jeune fille s'approcha doucement de son frère et lui donna son front à baiser; puis, elle alla au vieillard, et, s'agenouillant devant lui, elle lui prit les deux mains et les garda dans les siennes.

Le jeune homme s'était levé; il marchait à grands pas dans la salle; son visage était enflammé et ses lèvres tremblaient sous le frémissement de paroles inachevées. Pour lui, la présence de son père et celle de la jeune fille avaient disparu; ce que le vieillard avait dit, il ne l'avait pas entendu; il était seul avec lui-même, plongé dans ses pensées, rayonnant dans son enthousiasme.

— Oh ! oui, s'écria-t-il tout à coup en se prenant le front à deux mains, la réédification de la France parcourra le monde ! Quelle belle et sainte mission que d'être appelé à être quelque chose dans cette immortelle régénération, à vouer sa vie, son âme, ses pensées, son intelligence au culte de la patrie, à déraciner les abus qui en sillonnaient le sol, et à détruire l'oppression et les oppresseurs par le seul souffle de sa colère. Oh ! oui, grande, grande et sainte mission ! qui fera passer votre nom de siècle en siècle, comme celui de ces fiers républicains qui étouffèrent la tyrannie romaine dans le sang de César.

Parlant ainsi, il se rapprocha du vieillard.

— Je ne suis rien, mon père, continua-t-il, rien... encore rien... jamais, peut-être, auprès de ces grands noms qui sont le soutien et l'espoir des libertés publiques ; mais, lorsque dans ma section, ou bien sous quelque hangar, au milieu des larges plaines de la Camargue, entouré d'une foule qui m'écoute, je vois tous ces visages avides suspendus à mes lèvres ; quand je sens, après mes paroles, un frémissement parcourir cette foule ; quand j'entends mille voix exaltées m'applaudir, quand toutes les mains tendues viennent serrer la mienne ;

et cela... cela seulement, mon père, parce que je leur parle de leurs droits si longtemps méconnus, de l'avenir qui les attend et de l'égalité sociale, mon cœur bat d'orgueil et de joie à briser ma poitrine. Oh! je vous en supplie, ne cherchez pas à étouffer cet élan, cet enthousiasme en moi; ne cherchez pas à éteindre ce feu qui me dévore; ne cherchez pas à détruire ce beau rêve! Si c'est un rêve, nulle puissance humaine, je le sens, ne pourrait y parvenir; il y a en moi quelque chose de plus fort que moi-même, de plus fort que ma propre volonté, qui me domine et me pousse, comme le ferait notre mistral d'une frêle barque sur les flots de la mer.

George s'était tu, et, pendant tout le temps qu'il parlait de la sorte, le vieillard ne l'avait pas quitté des yeux.

— Assez! assez! dit-il d'une voix impérative, as-tu fini tes divagations? Tu n'as pas supposé, je pense, que j'en croirais un seul mot? Oh! que tu résumes bien en toi la faiblesse absurde, si elle n'était criminelle, de ces hommes que le premier fou, le premier lâche, le premier ambitieux est sûr de traîner après soi, pourvu qu'il leur crie aux oreilles ces mêmes mots de droits méconnus, d'égalité,

d'oppression, de priviléges. Quelle égalité veux-tu? Tu veux que les imbéciles et les paresseux soient égaux aux intelligents et aux laborieux, que les méchants marchent de plain-pied avec les bons? Voilà ce que tu veux; où as-tu ramassé toutes ces belles phrases qui peuvent bien te faire applaudir dans ta section, mais qui me font rire de pitié quand je les entends? Tu les as trouvées, n'est-ce pas? dans les pamphlets de ce Camille Desmoulins, dont Dieu nous vengera si les hommes ne s'en chargent pas avant lui; tu les as apprises de tes héros, Marat, Danton, et tu t'affubles de leur défroque. Prends-y garde, George, celui-là ne peut pas rester longtemps honnête homme qui se vautre ainsi dans la fange révolutionnaire!

— Mon père!... mon père! interrompit le jeune homme en serrant les poings, ne parle pas ainsi.

— Silence! fit le vieillard en dressant devant son fils sa tête blanche et vénérable, je t'ai bien écouté, moi, sans t'interrompre; que me dirais-tu, si ce n'est ce que tu viens de me dire? Vous autres démagogues, comme vous vous appelez, vous répétez tous les mêmes mots, et il y a des gens assez bêtes, assez fai-

bles pour vous croire, assez lâches pour aller avec vous; oui, assez lâches!... et je te le dis, George, parce que cela est, parce que moi, qui suis un honnête homme, je ne veux pas que mon fils s'associe à tous ces misérables sans aveu qui bouleversent le pays, je ne veux pas qu'il se fasse le soldat ou le chef d'une bande de brigands!

— Mon père!... mon bon père!... dit la jeune fille d'une voix suppliante, regardez, tous vos membres tremblent. George, je t'assure que tout cela fait bien du mal à notre père.

Le jeune homme était pâle, on sentait que son sang s'agitait en frémissant dans ses veines gonflées, et il déchirait entre ses doigts un des bouts de sa ceinture rouge.

— C'est mon père!... murmura-t-il d'une voix basse, se parlant à lui-même.

Et il posa ses deux mains sur sa bouche comme s'il eût voulu étouffer les paroles qui se pressaient sur ses lèvres.

Le vieillard était retombé dans son fauteuil, épuisé, haletant; il repoussa faiblement du bras sa fille, qui s'était pendue à son cou, et resta un instant le front appuyé dans ses deux mains; puis il releva lentement la tête. Son

visage avait retrouvé une expression calme, et celui qui fût entré n'eût certes pas deviné, à le regarder, la scène terrible qui venait de se passer.

— George, reprit-il doucement, j'ai été élevé avec d'autres principes et d'autres pensées que ceux avec lesquels on te perd aujourd'hui ; j'ai été malheureux, misérable même, et, en levant les yeux plus haut que moi, j'ai toujours trouvé aide et protection, courage et travail. Cette maison qui abrite ma vieillesse, et sous le toit de laquelle tu as grandi, elle m'a été donnée un jour que la foudre en tombant avait brûlé la mienne ainsi qu'une partie de ce village. Oh ! tu étais bien petit alors, et tu ne peux te rappeler cette nuit terrible, épouvantable !... Ta mère y a péri ; et au milieu de la désolation, de la ruine, il y avait un homme et une femme qui disaient à tous ceux qui pleuraient et souffraient, à tous ceux que l'incendie avait faits sans asile et sans pain : « Venez avec nous, nous vous donnerons un toit et du pain. » Un mois après, toutes ces petites maisonnettes, que tu vois moins enfumées que les autres, étaient bâties, et chacun de nous en avait une qui lui appartenait. Cet homme et cette femme, protecteurs

bienfaisants de la misère, habitaient le château qui, il y a deux mois encore, s'apercevait de cette fenêtre au haut de la colline ; maintenant, regarde, mon fils, ce château n'est plus qu'un monceau de ruines et de cendres. Le feu du ciel avait brûlé nos maisons, le feu des hommes a brûlé la leur, sans pitié, sans souvenir , et dans ce journal... dans ce journal que voici, George, sais-tu ce que je viens de lire :

« Aux portes d'Avignon, au moment où il cherchait à traverser la ville sous un déguisement, l'ex-comte de Castelnois a été reconnu par un ancien homme de sa maison; il a essayé de fuir et a cherché un asile dans une maison déjà suspecte ; mais le peuple s'est ameuté ; terrible dans sa colère contre ses ennemis, il a enfoncé les portes de la maison, et s'est fait justice. Le corps de l'ex-comte de Castelnois a été promené par toutes les rues, puis pendu à un gibet. »

— Voilà ! voilà !... continua le vieillard en tendant à son fils le journal dont il venait de lire les lignes précédentes, voilà la justice du peuple !

— L'ex-comte de Castelnois était un honnête

homme, dit George qui avait écouté silencieusement le récit de son père; ceux qui l'ont arrêté ne le connaissaient pas, puisqu'ils l'ont massacré; et ceux qui ont brûlé son château sont des fanatiques qui ne se sont pas souvenus que c'était la demeure d'un homme de bien, mais qui se sont dit que c'était le château d'un noble.

Et George, en repoussant du pied le journal qui était tombé à terre, alla appuyer son front brûlant contre un des angles du vieux secrétaire.

— Mon père, dit la jeune fille dont les yeux étaient mouillés de larmes, il se fait tard, et depuis ce matin vous n'avez rien pris.

Puis allant au jeune homme, elle se dressa sur la pointe de ses pieds pour atteindre à son front.

— Mon bon George, lui dit-elle, viens te mettre à table, je t'en supplie.

Et elle ajouta d'une voix plus basse :

— Regarde comme le visage de notre père est pâle! Il souffre. Pourquoi parles-tu toujours ainsi devant lui?

— Parce qu'il y a quelque chose au-dessus de tout, ma sœur, répondit George d'une voix comprimée; c'est l'amour de la liberté.

Puis, secouant la tête d'un mouvement brusque et presque convulsif, il s'approcha du vieillard.

— Ne veux-tu pas souper, mon père?

— Oui, George; assieds-toi là.

Le jeune homme prit la main de son père et s'assit à côté de lui.

— Es-tu allé à la ville aujourd'hui? lui dit-il.

Le vieillard secoua la tête sans répondre.

Presque au même moment, on frappa à la porte; tous trois levèrent la tête à la fois.

— Qui est là? dit George.

La porte s'ouvrit, et un homme vêtu en vrai costume de sans-culotte, chemise débraillée, pantalon court, large et rayé, pieds nus, gros souliers ferrés, ceinture et bonnet rouges, entra bruyamment avec le sans-façon de la fraternité.

— Tiens, c'est François, dit le jeune homme en apercevant le nouveau venu.

— Dis donc Cassius, repartit celui-ci en lui frappant sur l'épaule de sa main calleuse, Cassius le vrai Romain, Cassius le républicain, Cassius le sans-culotte, Cassius le démolisseur des châteaux, salut et fraternité. Ah! ah!... la besogne va bien et nous travaillons en

conscience là-bas; ça tombe comme grêle, les aristocrates; j'en ai vu deux hier soir à la lanterne qui faisaient de drôles de figures...

— M'apportes-tu quelques nouvelles? interrompit George qui comprenait combien les paroles du vrai Romain devaient être désagréables à son père.

— Et de bonnes, je t'assure; aussi, comme j'ai faim et que voici une bouillabaisse qui me paraît assez gaillarde, je m'invite. Bonjour, vieux! Tiens, c'est ta sœur? c'est du coquet; sais-tu qu'elle ferait une jolie déesse de la liberté? Dis donc... déesse de la liberté!... hein!... en v'là de l'honneur!

Cassius se tut pour manger. George appuya ses coudes sur la table et son menton dans ses deux mains.

— A propos, George..., reprit l'autre sans laisser pour cela échapper un coup de dent.

Mais il s'arrêta et secoua sa tête en dévorant une tête de poisson.

— George!... quel bête de nom! appelle-toi donc Brutus ou Scévola. A la bonne heure! v'là qui résonne! Brutus! Scévola! ça dit son homme; c'est convenu, tu t'appelles Brutus, à moins que tu n'aimes mieux Scévola?...

— Je ne tiens pas absolument à changer de nom.

— Cela est agréable à la république une et indivisible. Cette bouillabaisse me délecte l'estomac. C'est un velours, quoi !

Il regarda le vieillard, qui était immobile et ne mangeait pas.

— Dis donc, mon ancien, tu es bien taciturne pour le père de Brutus?

— Mon père est malade, dit George.

— Oh ! alors, plus le mot! respect aux infirmités de la vieillesse... Tu peux tout de même te vanter d'avoir un crâne fils, vieillard. C'est fini, je l'aime, ton fils ! ton Brutus ; à la vie, à la mort! Il paraît que tu les as tous remués à la section, je les ai trouvés comme des crocodiles ; ils veulent que tu sois représentant à la Convention ; ils brûleront plutôt toute la province. Quel beau feu ça ferait ! hein !...

— Moi ! à la Convention !... fit George dont le regard s'alluma d'une étincelle subite.

— Tiens, pourquoi pas ? Je veux que tu sois mon représentant, tu es mon Brutus. Ah ! c'est que tu feras du tapage là-bas , tu me retourneras les fédéralistes. Vive Brutus ! vive Robespierre! c'est mon homme comme toi , on m'a montré son portrait l'autre jour ; voilà une

figure comme je les entends, Robespierre! Vive Robespierre! vive la république! à bas les riches!

Et Cassius jeta en l'air son bonnet rouge comme la dernière expression de son enthousiasme.

— A bas les riches! pour prendre ce qu'ils ont, n'est-ce pas? dit le vieillard en haussant dédaigneusement les épaules.

— Pour leur prendre ce qu'ils nous ont volé, à nous, le peuple! le vrai peuple! qui sommes les maîtres!... les rois!... les riches!... qui ne voulons plus de ducs, de marquis, parce que...

— Parce que?... interrompit le vieillard en regardant Cassius.

— Parce que... parce que... cela ne nous convient pas; ça suffit.

Et Cassius regarda de travers le vieillard, qui s'était, sans répondre, étendu dans son fauteuil, et avait détourné la tête.

— Hum!... hum!... fit le Romain en fronçant le sourcil et en passant le revers de sa main sur ses lèvres violacées; est-ce que par hasard...? Citoyen vieillard, ta bouillabaisse était bonne, mais tes opinions me semblent suspectes.

— Tu te trompes, Cassius, interrompit vivement George, mon père est un bon patriote comme toi, comme moi ; chacun le sait ; seulement, il a ses idées, tu as les tiennes.

— Au fait, c'est possible, Brutus ; il y a de si drôles de patriotes, qui ne comprennent pas la chose.

— Que venais-tu donc m'annoncer?

— Sacrebleu !... c'est vrai. J'ai causé de toi à mon ami, le président de la commune ; je lui ai dit que tu étais un chaud, un bon, que tu parlais comme un vrai Romain ; et puis, je lui ai donné ta chose sur les droits de l'homme ; il veut te voir et il t'attend ce soir.

— Il m'attend ? dit George.

— D'ici à Arles, nous avons pour une heure de marche tout au plus, vu que tu as de bonnes jambes et moi aussi. Seulement, v'là neuf heures bientôt, il ne faut pas perdre de temps.

— Je suis prêt, dit George en prenant son bonnet qu'il avait posé sur le bahut, je te suis.

— Comment ! tu pars encore, mon frère ? dit la jeune fille ; tu viens à peine de rentrer.

— Oui, citoyenne déesse de la liberté, Brutus

repart, la patrie en a besoin ; Brutus, tu permets que j'embrasse la déesse?

Et, sans attendre de réponse, Cassius imprima ses grosses lèvres sur le front pur et candide de la jeune fille.

Celle-ci, immobile et muette, baissa les yeux.

Le visage du vieillard devint d'une rougeur excessive ; ses deux poings se fermèrent ; mais George, qui était près de lui, lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Mon père ! dit-il à mi-voix.

— Salut et fraternité, citoyen vieillard, reprit Cassius en allant ramasser à terre son bonnet. En route, Brutus.

Et il sortit.

— Adieu, mon père, dit George en tendant la main au vieillard.

Le vieillard ne la prit pas ; mais il se leva en fixant sur George un regard grave et solennel.

— Fille, va fermer cette porte, dit-il, que je parle à ton frère avant qu'il ne sorte.

— Je suis à toi dans la minute, cria George à son compagnon.

La jeune fille ferma la porte et revint s'asseoir sur sa chaise après avoir jeté sur son frère un regard suppliant.

— George, dit le vieillard d'une voix grave dont il comprimait cependant le timbre pour que ses paroles ne pussent être entendues du dehors, tu vas partir, et quelque chose me dit que cet homme est le mauvais génie qui t'entraîne et te perdra peut-être.

— Personne ne m'entraîne, mon père; je suis l'instinct irrésistible de mon cœur et de ma pensée.

Le vieillard se leva et prit les deux mains de son fils.

— George, la voix de ton père ne t'a jamais trompé; au nom du ciel, fuis ce vertige qui te pousse. Notre nom est obscur; mais il a toujours été honorable et respecté. Je t'en supplie, ne lui donne pas la triste célébrité de ces héros du jour dont les noms seront plus tard maudits par la France, lorsque Dieu, qui la frappe aujourd'hui de démence, lui aura rendu la raison; ne te fais pas le complice de ces hommes qui ne voient dans la révolution que de basses jalousies à assouvir, que de folles ambitions à réaliser; ne fais pas cause commune avec des misérables comme ce Cassius qui parcourent les campagnes et les villes pour y semer partout le meurtre et le pillage, parce que ceux-là préfèrent l'argent volé à

l'argent noblement gagné par le travail de chaque jour.

George répondit d'une voix calme et froide :

— L'orage dévaste souvent un champ, renverse une maison, mais la pluie qu'il répand par torrents sur son passage fertilise la terre, et lui donne d'abondantes moissons.

— Mon fils ! mon fils ! répéta le père en levant sur le jeune homme ses deux mains qui semblaient le supplier, nous vivons dans un temps fécond en tristes événements ; et les cheveux blancs d'un vieillard ne suffisent pas pour sauver du pillage une maison, quelque modeste qu'elle soit, et du déshonneur, une jeune fille de seize ans.

Les yeux du jeune homme se tournèrent instinctivement vers sa sœur qui était pensive, la tête tristement appuyée sur sa main ; et il y eut dans la cabane un assez long moment de silence ; puis George reprit :

— Je t'aime et te respecte, mon père, tu le sais ; mais, crois-le, il y a des sentiments que Dieu a mis en nous, et qui ne doivent de compte qu'à eux-mêmes. Ce que tu crains, mon père, je l'appelle de tous mes vœux ; ce que tu repousses, je le demande avec l'ardeur d'une foi profonde ; ce que tu crois le malheur

de la France est pour moi son réveil et le sentiment de sa force; ces hommes que tu méprises, que tu appelles misérables, je les appelle mes frères : ils aiment, ils défendent et ils protégent ceux qui les comprennent.

— Jusqu'à ce qu'ils les abandonnent ou les tuent, comme ils ont fait du comte de Castelnois, le père et le protecteur de ces contrées!...

— Ils m'aimeront!... mon père, continua George qui semblait ne pas avoir entendu l'interruption du vieillard, ils m'aimeront! parce que je les aime du fond de mon cœur.

— Allez donc, George, dit le vieux père d'un ton brusque en se rasseyant, et que votre volonté soit faite. Abandonnez maison, famille, et partez; n'entendez-vous pas votre fidèle Cassius qui vous appelle?

— Mon frère!... mon frère!... dit la jeune fille en se pendant au cou du jeune homme, j'ai peur..., j'ai de tristes pressentiments.

Et en parlant ainsi, son visage était inondé de larmes.

— Enfant! dit George en l'embrassant.

Et pendant que d'une main il retenait sur sa poitrine la tête de sa sœur, il tendit l'autre à son père.

Le vieillard leva sur lui son regard froid et sévère, et se croisa les bras.

George resta un instant la main tendue, puis il la retira brusquement en repoussant faiblement sa sœur.

— Adieu, mon père, dit-il d'une voix brève.

Et il s'élança en dehors de la petite maison.

Cassius l'attendait en fumant sa pipe.

— Partons, dit George en passant la main sur son front qui était humide de sueur, partons.

Tous deux prirent un chemin qui tournait sur la droite et allait joindre la route qui conduit à Arles : mais à peine avaient-ils fait cent pas, que le jeune homme se retourna et jeta encore un regard sur la petite maison, dont la maigre silhouette disparaissait déjà à moitié dans l'ombre.

Si Cassius l'eût regardé, il eût vu tout à coup s'assombrir son visage ; c'est que ce dernier fantôme à moitié éteint de la maison paternelle faisait reparaître à ses yeux le front sévère et attristé de son vieux père et le visage de sa sœur inondé de larmes ; il entendait cette voix suppliante qui lui disait : « Mon frère, ne pars pas, j'ai peur... » Mais ce sou-

venir n'eut pas la puissance de l'arrêter ou de le faire retourner en arrière. La volonté immuable de sa pensée comprimait les palpitations de son cœur. Cependant si une bonne inspiration l'eût ramené dans cette pauvre habitation, que son absence faisait solitaire et silencieuse, il eût été bien profondément ému de la joie causée par son retour inattendu, et peut-être la main du destin qui l'arrachait au foyer paternel se fût refermée et eût recherché une autre proie. Mais le sort en était jeté; George devait parcourir ce sillon révolutionnaire tracé par la fatalité.

Bientôt il eut atteint Arles.

A l'entrée de la ville, Cassius et lui furent arrêtés par la sentinelle et conduits au poste pour l'examen de leurs papiers; mais comme tous deux étaient munis d'une passe fort en règle, le chef du poste leur tendit fraternellement la main, alluma sa pipe à celle de Cassius, leur demanda des nouvelles, et leur souhaita le bonsoir.

Nos deux voyageurs s'engagèrent dans une rue étroite, tortueuse, qui aboutissait au quartier le plus populeux de la ville, et s'arrêtèrent devant une maison qui, par un hasard étrange, n'avait qu'un seul étage. Cette maison, éclairée

par une lanterne accrochée contre le mur, contrastait singulièrement avec celles qui l'entouraient, dont les toits élevés semblaient monter démesurément comme les proportions imaginaires d'un fantôme; elle était la demeure du président du comité de surveillance de la commune, l'homme le plus important, le plus craint, le plus puissant de la ville, celui qui régnait en souverain... révolutionnaire, qui décidait comme les anciens dieux de l'Olympe, par un froncement de sourcils, des destinées de tous les habitants. Un geste de ce tribun omnipotent faisait du plus honnête homme un suspect bien près d'une condamnation capitale; sur un mot, sur un regard, il emplissait les prisons de victimes, comme eût pu faire un berger d'un troupeau de moutons.

Cela est étrange que tant de milliers d'hommes, sans se donner le mot, aient ainsi, sur tous les points de la France, accepté le rôle passif de victimes résignées.

C'est là un de ces mystères de la destinée humaine que le 9 thermidor n'a même pas résolu, et qui ne se renouvellerait certes pas de nos jours si la fatalité voulait que de semblables tigres altérés de sang se ruassent sur la France. Émigrer ou courber la tête sont

deux lâchetés ; combattre est le devoir de tous.

Si on demande quel était cet homme, généreux pourvoyeur des prisons, que tous les vrais patriotes de la Provence admiraient à l'égal d'un héros, voici les renseignements les plus positifs et les plus précis. Cet homme s'appelait de son vrai nom Antoine Obrier.

Comme le lecteur est appelé à le retrouver souvent dans le courant de cette histoire, il est important qu'on le connaisse avec quelque détail.

Antoine Obrier avait cinquante-cinq ans, mais il avait l'apparence vigoureuse et énergique d'un homme de quarante ans ; sa stature était puissante, ses épaules larges et carrées ; les muscles, largement développés, montraient la force herculéenne dont la nature l'avait doué; mais là s'arrêtait le côté remarquable de cet homme : le visage avait un aspect anguleux et écrasé, le front était plat et étroit, les yeux petits et voûtés, les lèvres larges, les dents inégales ; et une chevelure crépue, qui s'était éclaircie par places, laissait entrevoir le crâne. Ses sourcils épais avaient de longs poils inégaux qui couraient dans tous les sens. La démarche d'Antoine Obrier avait quelque

chose de celle de ces Hercules de profession, qui cherchent à développer, jusque dans leurs moindres mouvements, l'élasticité de leurs muscles et la proportion athlétique de leur torse.

Certes, la république une et indivisible ne pouvait pas choisir un meilleur représentant pour propager ses doctrines de douce et touchante fraternité dans les départements du Midi. Du reste, Antoine Obrier, nommé d'abord commissaire, puis président du comité de surveillance de la commune aux grands applaudissements des Arlésiens, était un des produits de l'endroit. Il eût pu, au besoin, nommer chaque habitant par son nom respectif et ajouter à ce nom une petite biographie. Il savait une foule de secrets et avait rendu beaucoup de petits services, fort adroitement répandus dans les masses; c'était, enfin, un de ces hommes qui ont l'instinct inné de la popularité et qui comprennent qu'en ce monde il faut savoir ce que la foule ignore, et surtout pouvoir faire du mal en ayant l'air de faire du bien.

Ce que l'on connaissait d'Antoine Obrier était fort peu de chose.

Selon les uns, il avait eu une jeunesse *ora-*

geuse. Cet adjectif est un des plus élastiques de la langue française; il s'étend à l'infini, comme un voile épais, pour cacher tout le prologue de la vie.

Antoine Obrier n'avait pour ainsi dire presque jamais quitté le pays, si ce n'est l'espace de deux années. Au bout de ce temps, il était revenu et avait établi à Arles un cabinet d'affaires. C'était là la première pierre fondamentale de sa popularité. Les affaires de ce cabinet consistaient à prêter de l'argent (il faut bien du tact et bien de l'esprit pour savoir prêter de l'argent) ; on eût dit, à voir la facilité avec laquelle il opérait, que cet homme avait fait l'étude la plus approfondie du cœur humain. Il jetait par-ci, par-là quelques bonnes actions usuraires, il abandonnait avec une générosité héroïque de petites sommes, en faisant sonner bien haut son abnégation, afin d'avoir le droit d'être inflexible et impitoyable dans d'autres circonstances plus importantes.

On pourrait longuement s'étendre sur ce chapitre et représenter le citoyen Obrier sous ses multiples aspects; alors on le verrait parfois seul avec lui-même, avec sa pensée envieuse qui regardait toujours au-dessus de lui et jamais au-dessous. L'envie! base de toutes les

mauvaises passions, engendrait chez cet homme la haine et le fiel. Il eût voulu anéantir tout ce qu'il ne pouvait pas atteindre.

Antoine Obrier avait un fils qu'il avait fait élever comme eût pu l'être le fils d'un grand seigneur. Dans sa vie intellectuelle et rêveuse, c'était le sommet de ses espérances, c'était son orgueil. Il l'aimait comme aiment ceux qui, une fois par hasard, sentent leur cœur s'attacher à quelque chose; ce fils mourut d'une mort subite. On en parla quelque temps : les uns racontaient cette mort d'une manière dramatique, les autres se contentaient de répéter ce que tout le monde savait. Ceux qui essayèrent d'en parler à Antoine Obrier n'eurent pour réponse que des mots vagues et sans suite; mais s'ils eussent examiné le visage de celui qu'ils interrogeaient, ils eussent vu sous ses épais sourcils son regard s'enflammer à ce douloureux souvenir, sa bouche se crisper, et ses deux mains passer sur ses yeux pour y retenir deux larmes prêtes à tomber.

Depuis ce temps, Antoine Obrier avait vécu seul; lorsqu'il sortait parfois, c'était le soir; il prenait, contrairement à ses habitudes, les rues les moins fréquentées afin de ne rencontrer personne, et se dirigeait d'un pas rapide

vers le château du marquis de Savernoy, qui était à deux lieues tout au plus d'Arles. Suivant le bruit public, c'était près de ce château, à un endroit où la route est escarpée et rocailleuse, qu'avait été trouvé le corps mort du jeune Obrier. Antoine restait là des heures entières comme en contemplation devant les pierres qui avaient été tachées du sang de son fils; la tête penchée sur ses deux mains, il laissait parfois la pluie tomber par torrents, sans s'en inquiéter, comme s'il eût été d'un autre monde; puis peu à peu sa tête se relevait et son regard immobile se fixait sur les fenêtres éclairées du château qui scintillaient au milieu de la nuit.

Voilà tout ce que l'on savait de la vie du père et de la mort du fils.

Lorsque la révolution éclata, Antoine Obrier se réveilla subitement du sommeil de sa douleur et de son isolement; il retrouva tout à coup l'énergie qui semblait s'être éteinte en lui, et s'élança au plus fort de cette mêlée sanglante qui faisait du sol de la patrie un champ mutilé par les désastres et l'incendie. Une nouvelle nature se développa en lui, terrible, impitoyable, et bientôt il fut signalé dans toute cette partie de la Provence qui

comprend les vastes plaines de la Camargue comme le plus ardent, le plus zélé patriote, comme l'ennemi le plus acharné des nobles.

Déjà, avant que le gouvernement républicain l'eût investi de fonctions officielles, il s'était fait le chef de ces masses hurlantes qui se plaçaient au-dessus de la justice et du droit.

La ville d'Arles était tout entière dans sa main ; il n'y avait pas une tête qui ne lui appartînt ; il n'y avait pas un homme, quel qu'il fût, qu'il ne pût faire égorger dans les vingt-quatre heures. Il avait à sa volonté des hordes enrégimentées qui parcouraient les plaines, brûlaient les châteaux ; et chaque fois qu'il apprenait le pillage ou la destruction d'un domaine seigneurial, ses deux yeux flamboyaient comme des tisons ardents, et il s'écriait d'une voix stridente :

— Oui ! oui ! mort aux nobles ! mort à tous ces orgueilleux seigneurs ! et que le dernier d'entre eux soit écrasé par la dernière pierre de leurs châteaux !

Sa pensée infatigable planait sans cesse comme le génie fatal de la destruction sur cette race proscrite, décimée aujourd'hui par l'assassinat, et qui devait l'être demain par l'échafaud.

C'est chez cet homme que se rendaient George et Cassius.

Ils montèrent un petit escalier assez obscur. Cassius marchait le premier, car il avait une grande habitude des êtres de la maison. Il frappa à une porte dont les planches mal jointes laissaient s'infiltrer la lumière qui était en dedans.

— Entrez! dit aussitôt une voix forte et vibrante.

Cassius poussa la porte.

— Salut, citoyen Obrier, dit-il, je t'amène un bon patriote, celui dont je t'ai causé. C'est lui qui a écrit de si belles choses sur les droits de l'homme et qui leur parle à tous un peu proprement.

George, debout devant la porte, attendait qu'on lui adressât la parole.

— Ah! ah! fit Obrier, approche, citoyen; je suis bien aise de te voir. Les bons patriotes sont rares. Assieds-toi là, sur cette chaise, et jasons un peu. Tu t'appelles...

— George, reprit le jeune homme.

— Et moi, je l'ai surnommé Brutus, s'empressa d'ajouter Cassius; parce que Brutus, c'est un nom qui classe tout de suite son homme.

George s'était assis, et pendant que Cassius parlait, Obrier avait levé sur le nouveau venu son regard scrutateur.

On n'a pas eu un cabinet d'affaires, et on n'a pas prêté de l'argent pendant vingt ans de sa vie, pour ne pas posséder ce qu'on pourrait appeler le tact du regard.

Il posa sa pipe, et, après avoir examiné un instant George en silence, il se leva tout à coup, et s'appuyant d'une main sur sa table qui était couverte de papiers et ornée d'un pot de bière, il tendit l'autre au jeune homme.

— Citoyen George, lui dit-il.

— Je t'ai dit que je l'ai baptisé Brutus, interrompit Cassius, qui tenait extraordinairement à ses idées.

— George ou Brutus, dit Obrier, soit; j'ai entendu parler de toi; tu es l'idole de ta section et tu as sur tous les habitants de nos plaines une véritable puissance. A la bonne heure! aussi il faut que tu fasses ton chemin. Tu es jeune, tu as du cœur, tu sais le langage qu'il faut parler au peuple, tu aimes la république; avec cela, vois-tu, on va loin. Ta place est peut-être marquée à côté de Robespierre et de Danton. Mais, crois-moi, ne perds pas ton temps à écrire; ça use du papier et de

l'encre, voilà tout. Ce qu'il faut à la république, ce sont des hommes énergiques qui agissent avant tout.

— Je te remercie, citoyen, dit George, de tes bonnes intentions à mon égard. Toute ma vie et toutes mes pensées appartiennent à la république, au triomphe de sa sainte cause ; qu'importe le chemin que je ferai? Ce que je veux, c'est la servir et donner, pour ma part, un coup de pioche dans ce grand sillon qu'elle trace à la liberté.

Au même moment, il se fit un bruit confus dans l'escalier, c'étaient des pas précipités et des voix confuses ; puis la porte s'ouvrit avec fraças et donna entrée à plusieurs hommes qui méritaient, par leurs costumes et leurs physionomies, le beau nom de *sans-culottes*.

— Nous tenons enfin le marquis de Savernoy ! s'écria celui qui entra le premier.

Aussitôt que ce nom fut prononcé, le visage d'Obrier devint d'une pâleur livide, ses lèvres blanchirent.

— Le marquis de Savernoy !... s'écria-t-il en levant à la fois ses deux bras ; le marquis de Savernoy ! l'as-tu vu?

— Non, mais les indices sont certains et

nous savons où le rencontrer cette nuit.

— Il vous échappera, vous dis-je, comme il vous a tant de fois échappé!... Vos indices sont faux!... C'est pour vous détourner de la vraie route et vous empêcher de suivre leurs traces. Ces Savernoy... sont des serpents.

— Tu vas voir, citoyen Obrier, que nous sommes cette fois bien informés, reprit celui qui avait parlé en entrant.

Les membres d'Obrier tremblaient; une de ses mains avait pris au hasard sur la table une feuille de papier qu'elle broyait convulsivement, et sa respiration sortait en sifflant de ses narines gonflées.

— Parle donc! parle donc! s'écria-t-il, tu vois bien que je t'écoute!... Où est-il? où l'a-t-on vu? où doit-il aller?

Le sans-culotte tendit un papier à Obrier; celui-ci le saisit avidement, mais il le tint un instant devant ses yeux sans pouvoir distinguer aucun des caractères qui y étaient tracés. Il s'assit, posa le papier sur la table, et, après avoir passé à plusieurs reprises ses deux mains sur son front, il fixa sur lui son regard enflammé.

— Oui... oui..., dit-il à mesure qu'il lisait, et comme se parlant à lui-même, c'est bien

cela... la *Maison-Jaune*... au coin du petit bois... à minuit... On frappera deux coups sur le troisième carreau de la seconde fenêtre à gauche... Il faut y aller! il faut y aller!... Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie, au plus, dit Cassius.

Obrier se retourna vers celui qui lui avait remis le papier.

— Comment ce papier est-il entre tes mains?

— Il était dans les poches d'un homme qui nous a paru suspect, répondit l'autre flegmatiquement.

— Et cet homme?

— Ma foi! il s'est fâché, et Scévola l'a expédié; il n'avait pas la vie dure.

— A-t-on su qui était cet homme?

— Pardieu!... on l'a reconnu pour un affidé des Savernoy.

Obrier se mit à marcher à grands pas dans la pièce où il se trouvait, et des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres comme les débris de sa pensée.

— La *Maison-Jaune!*... les Savernoy!... ma vie... ma vie entière pour les tenir tous deux dans ma main, le père et le fils... pour les

écraser sous mes pieds... pour faire couler leur sang goutte à goutte...

Puis il s'arrêta, effrayé lui-même des paroles qu'il avait laissées échapper, promenant sur ceux qui l'écoutaient un regard interrogateur.

— Mais partez donc!... partez donc!... s'écria-t-il d'une voix de tonnerre; que faites-vous ici?... A la *Maison-Jaune!* et mort aux Savernoy!...

— A la *Maison-Jaune!* et mort aux Savernoy! répéta toute la sans-culotterie en brandissant des couteaux, des piques et des fusils.

— Une expédition! dit Cassius. Camarades, j'en suis! je ne serais pas fâché d'avoir un Savernoy quelques minutes sous la main.

Et il sortit avec les autres.

Obrier les écouta descendre l'escalier, comme on écoute s'enfuir et s'éteindre peu à peu un bruit qui est un souvenir.

— Oh! mon fils! mon fils! dit-il.

Tout à coup il aperçut George. Évidemment il avait oublié sa présence; car il ne put se défendre d'un mouvement de surprise lorsqu'il vit les deux yeux du jeune homme attachés sur lui.

George avait dans la physionomie une expression qui contrastait singulièrement avec celle du citoyen Obrier, contractée par une fiévreuse inquiétude.

—J'ai souvent entendu parler des Savernoy, dit-il.

Obrier ne répondit pas ; il écoutait dans le silence. Il se pencha à la fenêtre :

— Je ne les entends plus, murmura-t-il entre ses dents.

— Ils sont déjà loin ! dit George. Je connais Cassius de longue date : il va les mener un train d'enfer.

— J'ai la fièvre!... fit Obrier, qui venait de se rasseoir, et qui parcourait des papiers sans savoir ce qu'il faisait. Que disions-nous donc, citoyen, quand ils sont venus nous interrompre?

— Je te disais, citoyen président, répondit George d'une voix calme, mais pénétrante, que ma vie et mon âme appartiennent à la république.

— C'est vrai ; c'est vrai, reprit Obrier, et je t'ai dit que tu irais loin ; je lis cela dans tes yeux. Aujourd'hui je te protége ; demain, ce sera toi peut-être qui me protégeras.

George sourit.

Obrier laissa retomber les papiers qu'il tenait dans sa main.

— Sais-tu que c'est très-bien ce que tu as écrit? Camille Desmoulins ne ferait pas mieux.

Obrier s'arrêta.

— Ne trouves-tu pas que l'on étouffe ici?

George se leva et ouvrit la fenêtre.

— Merci, citoyen, dit Obrier.

Et il appuya sa tête sur sa main. Tout à coup il la releva : une pensée subite venait comme un doute de traverser son esprit :

— Connais-tu la *Maison-Jaune?* dit-il à George en lui saisissant le bras.

— Oui, répondit celui-ci.

— Eh bien ! conduis-moi.

— Avec plaisir, citoyen.

Obrier sortit avec George, et oublia de prendre sa pipe et de fermer à double tour de clef la porte de son cabinet ; ce qui était la preuve la plus évidente de l'agitation extrême dans laquelle il se trouvait.

II

La *Maison-Jaune* était une sorte de cabaret placé au coin d'un petit bois, au conjoint ou plutôt au point d'intersection de deux routes, toutes deux de traverse, dont l'une conduisait à Nîmes, l'autre à Uzès. Il est inutile de dire que la couleur dont la maison avait été peinte lui avait valu ce surnom, qui certes ne fut jamais mieux mérité.

Elle était, en effet, jaune depuis les pieds jusqu'à la tête, de ce jaune audacieux qui attire le regard par la crudité de son aspect et l'étrangeté de sa physionomie; aussi sa cou-

leur ou plutôt son surnom avait survécu à sa vie réelle ; car par un singulier hasard de fortune, ces deux chemins, tous deux fort mal entretenus, avaient cessé d'être fréquentés, et une route nouvelle venait d'être faite qui coupait le bois par le milieu au lieu de le contourner. Alors la pauvre *Maison-Jaune* s'était éteinte dans le silence et dans l'oubli, sans que, même une fois par mois, un chariot de voiturier vînt s'arrêter à sa porte. La couleur même commençait à l'abandonner ; il y a peu de choses qui résistent à l'oubli et à l'isolement.

Que voulait dire cette lettre prise sur un homme mort, ce rendez-vous mystérieux ?

Peu de mots suffiront pour l'expliquer.

Les deux premiers cris de la France révolutionnaire furent : Mort au roi ! mort aux nobles ! Proscription glorieuse qui inscrivait le mot de fidélité au front de la noblesse en l'enveloppant dans la même condamnation, et en élevant côte à côte les deux échafauds.

Dès lors le pillage, l'incendie et la dévastation se répandirent comme des torrents terribles sur toute la surface de la France ; les nobles assistèrent à l'incendie de leurs châteaux, à la destruction de leurs terres ; ils

avaient vu les cadavres amoncelés sous les pas des septembriseurs ; ils voyaient les victimes de nouveau entassées dans les prisons, denrée promise au tribunal révolutionnaire.

Quelques-uns, malgré tout, ne voulurent pas désespérer de Dieu et de l'avenir ; ils se réunirent dans un vaste complot, au lieu de fuir le sol de la France et d'aller demander asile à l'étranger. Les nobles cœurs se comprennent sans se connaître, se devinent sans se parler, et, se réunissant dans la même pensée, vont vers le même but sans s'être appelés.

Tout le midi de la France était en combustion ; chaque jour les listes de proscription grossissaient. Les prisons d'Avignon, de Montpellier, de Nîmes, d'Arles, de Marseille, devenaient trop étroites ; chaque jour des milliers de prisonniers y étaient écroués, et le sang le plus pur coulait à profusion sous le couteau de lâches assassins.

Parmi les familles nobles de la Provence, la plus estimée, la plus considérable de toutes, était celle du marquis de Savernoy.

Le vieux marquis ne voulut pas émigrer : l'émigration lui semblait trahison et lâcheté. Par ses soins, tous les gentilshommes de la

Provence reçurent des avis secrets et se réunirent en un lieu sûr, à une heure fixée.

Le marquis de Savernoy portait un de ces noms que tout un pays aime et respecte.

Chaque nuit, le lieu de réunion était changé afin de déjouer les recherches des ennemis acharnés à leur poursuite. Le marquis, infatigable malgré ses cheveux blancs, et secondé par le comte Henri, son fils, semblait avoir retrouvé, dans ce moment suprême, toutes les forces et toute l'énergie de la jeunesse. Déjà les ramifications de ce grand complot s'étendaient sur plusieurs parties de la France; c'étaient des étincelles séparées qui devaient se réunir un jour pour former un immense incendie.

La *Maison-Jaune*, dont nous avons parlé plus haut, était inhabitée par suite du changement de route. Placée au coin de ce bois à peu de distance d'Arles, communiquant facilement avec Nîmes, Uzès et plusieurs autres villes importantes de la Provence, elle parut au marquis un point de ralliement qui ne devait point attirer l'attention.

Il fit donc acheter cette maison par un homme sûr et dévoué qui y établit un petit commerce de cabaretier.

Les pratiques venaient fort peu ; aussi le propriétaire de la *Maison-Jaune* avait soin de se plaindre et de crier bien haut que, si cela continuait, il mangerait dans ce maudit cabaret le peu de fonds qu'il avait amassés.

Le marquis de Savernoy y venait souvent. C'est là qu'il recevait tous les émissaires et toutes les nouvelles qui lui parvenaient des diverses parties de la province.

La nuit où la lettre portée à Antoine Obrier avait été arrachée sur le corps mort d'un de ses plus fidèles serviteurs, il attendait des nouvelles de Montpellier.

Aussi, lorsque la nuit fut entièrement venue, et que les campagnes furent silencieuses et endormies, celui qui eût regardé bien attentivement dans la direction de Nimes eût pu voir, se dirigeant vers la *Maison-Jaune*, par un sentier étroit, un homme vêtu comme le sont d'ordinaire les gens de la campagne. Un chapeau gris enfoncé sur la tête lui cachait la moitié du visage avec ses vastes rebords, une veste d'un drap grossier était boutonnée sur sa poitrine, et les larges plis de son pantalon de bure s'accrochaient aux ronces du chemin; car cet homme, soit pour diminuer la longueur de la route, soit pour éviter la rencontre

de qui que ce fût, n'avait pas tardé à quitter le chemin tracé pour prendre à travers champs, côtoyant les haies, les buissons et se frayant un passage avec le bâton qu'il tenait à la main.

Parfois, il s'arrêtait et semblait écouter si le vent de la nuit ne lui apportait pas quelque bruit lointain.

Dans ces moments-là, courbé derrière quelques touffes épaisses de tamaris, il ôtait son chapeau pour que le plus léger souffle du dehors pût arriver à son oreille attentive, et ses cheveux blancs, qui tombaient le long de ses tempes, se soulevaient et battaient son front de leurs mèches argentées. Autour de lui gémissaient faiblement les cimes des arbres et frissonnaient entre elles les feuilles des haies voisines.

Écoutait-il? Attendait-il? Se reposait-il?

Lorsque quelques minutes étaient passées, il enfonçait de nouveau son chapeau sur ses yeux, et reprenait sa route.

Bientôt il arriva très-proche de la *Maison-Jaune*.

Avant de frapper, il en fit lentement le tour; puis prenant dans l'une de ses poches un petit sifflet, il en tira un son bref et aigu qui

se perdit dans l'écho de la campagne comme le gémissement d'un oiseau de nuit.

Quelques secondes après, une fenêtre s'entr'ouvrit, sans que, même en s'aidant des rayons de la lune qui l'éclairait en ce moment, on pût distinguer personne.

L'homme dont nous avons parlé s'avança alors du côté de cette fenêtre placée au rez-de-chaussée, s'accouda sur l'appui et étendit sa main au dedans. Presque aussitôt une autre main toucha la sienne et tâta dans l'ombre un double anneau d'or qui était à l'annulaire; ensuite l'homme du dehors retira la main, la fenêtre se referma et il y eut encore un long moment de silence, après lequel la porte s'ouvrit à moitié.

Celui qui avait ouvert la porte tenait une lumière.

— Rien de nouveau, M. le marquis, dit-il à voix basse à celui qui allait en dépasser le seuil (car c'était le marquis de Savernoy lui-même).

— C'est bien, Jacques, dit celui-ci d'une voix brève. As-tu fait prévenir par un avis secret le comte de Ferney?

— Pingouin y est allé.

— Alors la lettre arrivera, ou Pingouin sera

tué, reprit le marquis fort tranquillement, comme se parlant à lui-même.

Et passant dans une petite pièce attenante à celle dans laquelle il venait d'entrer, il s'assit en disant à Jacques :

— Apporte-moi sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire.

Jacques apporta ce que le marquis lui avait demandé et resta debout devant la table, attendant de nouveaux ordres.

— As-tu eu du monde dans la journée? dit celui-ci sans même quitter des yeux les papiers qu'il examinait.

— Trois rouliers qui se rendaient à Uzès et deux gendarmes qui ont bu sans même descendre de cheval.

— Tu n'as rien entendu?

— Rien, M. le marquis.

— Va reprendre ton poste d'observation. S'il arrive deux personnes, et que ces deux personnes frappent, chacune, deux coups sur le troisième carreau de la fenêtre à gauche, tu viendras me prévenir et tu ouvriras. Je n'attends que ces deux personnes; tu n'ouvriras donc à nul autre, à moins que ce ne soit mon fils ou Pingouin, et alors tu reconnaîtras le signal.

— M. le marquis peut être tranquille, dit Jacques en s'inclinant respectueusement.

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures viennent de sonner.

— Encore une heure, dit le marquis.

Et appuyant ses deux coudes sur la table, il prit son front chauve dans ses mains.

Jacques comprit que le marquis n'avait plus d'autres ordres à lui donner, et il se retira en fermant la porte le plus doucement qu'il lui fut possible, pour ne pas troubler les réflexions de son maître.

Le marquis resta longtemps dans la même position.

— Allons ! dit-il en secouant la tête d'un mouvement brusque, l'avenir est à Dieu ; notre cause est belle, il ne nous abandonnera pas. Mais c'est à Paris qu'il faut aller, c'est là qu'il faut attaquer le mal dans ses racines. Tout va bien ; qu'ils continuent à ensanglanter la France, et le règne de ces bourreaux sera court; leur mort sera terrible comme tout châtiment qui vient de la justice de Dieu.

Et le marquis retomba dans ses silencieuses méditations.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et Jacques entra.

Il était pâle, agité.

Le marquis de Savernoy leva la tête, et ses deux sourcils se froncèrent avec un mécontentement visible.

— Pardon... pardon, M. le marquis, si j'entre ainsi ; mais tout à l'heure, au milieu du silence, il m'a semblé entendre du bruit, j'ai cru que c'étaient les deux personnes que vous attendiez, et je me suis mis à observer attentivement, pour obéir au premier signal. Alors j'ai vu des hommes... j'en ai compté dix au moins, qui paraissaient sortir du bois dans différentes directions et s'approcher de la maison.

— En es-tu sûr? fit le marquis, qui cependant ne se leva pas, et dont le visage ne décela aucune émotion, tant c'était une de ces natures énergiques que tout danger, quel qu'il soit, trouve toujours calmes et préparées.

— Oh! oui!... bien sûr, M. le marquis.

— Alors écoute-moi bien, Jacques, et retiens bien chacune de mes paroles ; si tu ne t'es pas trompé, que je sois pris ou tué...

— Oh! M. le marquis! interrompit le brave homme en joignant les mains.

— Jacques, reprit le marquis tranquillement, nous vivons dans un temps où la mort

peut toucher chaque heure de notre vie. Ne cherche pas surtout à me défendre, mais tâche de t'échapper ; s'ils cernent la maison, c'est qu'ils ont connaissance de ma présence ici, et leurs mesures sont bien prises. Tu iras... écoute-moi bien, à l'endroit où la route de Nîmes fait un coude, et là tu attendras jusqu'à ce que tu voies arriver deux hommes à cheval. Tu leur diras : « N'allez pas plus loin et retournez d'où vous venez. » Puis tu iras rejoindre le comte de Savernoy, mon fils.

— Je ferai ce que M. le marquis m'ordonne de faire, dit le vieux serviteur, qui écoutait attentivement, l'oreille collée contre la porte.

— Maintenant, Jacques, va voir si tu ne t'es pas trompé, ajouta le marquis, de cette même voix tranquille et calme dont le timbre ne s'était pas altéré un seul instant.

Jacques sortit aussitôt ; mais à peine était-il dans la pièce qui servait d'entrée au cabaret, que le bruit qu'il entendit du dehors ne lui laissa aucun doute sur la vérité de ses soupçons. Toutefois, il monta l'escalier à la hâte, pour regarder par une petite lucarne qui lui servait d'observatoire ; il vit la *Maison-Jaune*

cernée de toutes parts. Le nom du marquis de Savernoy fut prononcé à voix basse, il parvint jusqu'à ses oreilles.

Le pauvre homme joignit les mains avec un sentiment de profonde douleur et descendit aussi promptement qu'il lui fut possible.

Le marquis, toujours assis devant sa table, comme s'il n'eût été menacé d'aucun danger, brûlait un à un des papiers après les avoir examinés avec attention.

— Nous sommes perdus, M. le marquis ! dit le digne serviteur d'une voix effarée en entrant de nouveau.

— Allons, Jacques, que signifient cette pâleur, cet effroi? Est-ce le premier danger de cette nature qui nous menace et que nous courons ensemble?

Au même moment, des coups frappés contre la porte et les contrevents des fenêtres retentirent du dehors.

— Ce n'est pas pour moi que je tremble, murmura Jacques en se relevant et en se rapprochant du marquis. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, de mourir?

Le marquis lui tendit la main; puis, sans répondre, il tira de ses poches deux pistolets qu'il posa sur la table.

Les coups redoublaient, et des voix tumultueuses criaient :

— Hola! hé! là dedans! ouvre ta baraque, si tu ne veux pas qu'on la brise.

— Va ouvrir, dit le marquis, et ferme cette porte à double tour en t'en allant.

Jacques essuya silencieusement deux larmes qui coulaient de ses yeux.

— Si nous ne devons plus nous revoir, reprit le marquis d'une voix affectueuse, adieu, Jacques.

— Adieu, M. le marquis, reprit le serviteur en posant ses lèvres sur les deux mains du marquis; que Dieu veille sur vous, et qu'il fasse que ces gredins-là ne s'attaquent qu'à moi!

Le marquis de Savernoy lui répondit par un sourire de douce résignation, et, relevant Jacques qui s'était agenouillé :

— Va, lui dit-il, mon ami, tu entends comme ils s'impatientent.

Elle était triste et touchante cette scène d'adieux suprêmes, au milieu des hurlements qui venaient du dehors comme des menaces de mort. La lumière vacillante ne jetait qu'une faible lueur dans la chambre et éclairait le visage du marquis, laissant dans l'ombre

le vieux serviteur agenouillé à ses pieds.

Jacques était sorti, et le marquis, tenant un pistolet de chaque main, attendait immobile comme l'eût été une statue.

— J'y vais! j'y vais! cria Jacques en essayant de donner à sa voix l'expression surprise du sommeil interrompu. Que diable! Vous allez casser ma porte. Quand on vient à cette heure, on laisse au moins aux gens le temps de se lever.

Et parlant ainsi, Jacques bouleversait son lit qui était dans un des coins de la chambre et jetait sur les draps sa veste et son gilet.

— Çà, voyons, que me voulez-vous, citoyens?

— Nous voulons que tu ouvres!

— A cette heure, mon cabaret est fermé.

— Qu'est-ce qui te parle de ton cabaret? reprit au-dessus des autres une voix stridente qui était celle de Cassius.

— Mais je suis seul ici, et je suis couché.

— Ouvre tout de même! cria la voix, ou nous allons te faire danser une carmagnole soignée.

Jacques comprit qu'il était temps d'ouvrir.

A peine la porte fut-elle entre-bâillée, que Cassius entra en étendant ses deux mains de-

vant la porte pour empêcher les autres de le suivre avant qu'il leur en eût donné la permission; car Cassius était de ces hommes qui s'investissent en toute occasion du souverain pouvoir, et se nomment chefs à l'unanimité partout où ils se trouvent.

— Ah çà! vous autres, dit-il de cette voix rauque qui lui était particulière, gardez bien toutes les fenêtres; il ne s'agit pas de laisser échapper l'oiseau, parce qu'on entre dans la cage.

Et, s'adressant à Jacques :

— Tu dis que tu es seul, citoyen cabaretier; eh bien! tu peux te vanter d'avoir le sommeil dur.

Tout en parlant, il s'approcha du lit, en arracha rudement la couverture, et posa une de ses mains sur le drap.

— Tu n'étais pas couché?

— Ah! par exemple!

— Tu mens! ce lit est froid.

Jacques, qui était loin de s'attendre à cette investigation, resta sans répondre.

— Ça te chiffonne, citoyen cabaretier, reprit Cassius. J'ai deviné la chose; allons, vite! si tu ne veux pas que je te fasse danser au plancher comme une lanterne, dis-nous où est l'autre.

— Qui, l'autre? reprit Jacques en feignant l'étonnement.

— L'autre! hurla Cassius d'une voix tonnante, celui que nous cherchons!... Ton marquis de Savernoy, qu'il nous faut mort ou vif!

— Tu dis, citoyen, le marquis de...? Il ne vient pas de marquis dans mon cabaret.

— Citoyen cabaretier, tu as l'air innocent comme une jeune fille, mais Cassius ne s'y laisse pas prendre; le vieux renard est dépisté. Si tu ne t'exécutes pas de bonne grâce, nous allons fureter la baraque, et si je trouve quelque chose de suspect à la république une et indivisible, je te tortille le cou comme à un poulet.

Jacques avait dit la vérité : ce n'était pas pour lui qu'il tremblait, mais pour son maître. Les menaces de Cassius, les regards enflammés et haineux de cette meute patriotique ne l'effrayèrent pas. Il resta devant le sans-culotte ferme et immobile.

— D'abord, lui dit-il, de quel droit venez-vous ainsi dans ma maison?

— De quel droit? ricana Cassius. Écoute-moi bien, vieux grison; je veux être rempli de bons procédés à ton égard : c'est du droit d'un

petit chiffon de papier qui dit à des fédéralistes comme toi et tous les tiens de venir ici à minuit. J'avais oublié le signal; sans cela, on se serait amusé; histoire de rire un instant.

Si la pièce dans laquelle ils se trouvaient avait été mieux éclairée, Cassius eût pu voir le visage de Jacques pâlir malgré lui à ces dernières paroles.

La réponse était difficile; heureusement le farouche républicain était d'une nature légèrement brutale et affectionnait peu le dialogue. Il poussa rudement Jacques pour se faire place et commença l'exploration de la maison en compagnie de Scévola, qui avait écouté avec admiration la manière de s'exprimer pleine de sens de son nouvel ami.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne? dit Jacques, qui observait du coin de l'œil les mouvements des deux hommes.

Cassius ne répondit pas.

Cet homme avait évidemment le génie de l'inquisition et de la perquisition. Rien n'échappait à son regard scrutateur. Il se méfiait de tout.

Aussi, après avoir visité avec minutie une espèce de petite chambre qui était sur la gauche et qui servait de débarras, il arriva au

mur qui cachait la porte par laquelle était entré le marquis de Savernoy.

— Il y a là quelque chose, dit-il en frappant sur le mur à coups redoublés.

— Il n'y a rien, reprit Jacques, qui tremblait sur ses jambes, mais qui affectait de remettre très-tranquillement en ordre son lit dont les couvertures avaient été jetées à terre.

Mais Cassius était tenace en diable.

— Scévola, dit-il en montrant à son compagnon l'endroit sur lequel il avait frappé, voilà le terrier. Tu as un bon outil dans les mains, travaille-moi cela carrément.

Pendant qu'il parlait ainsi, d'un bond il fut près de Jacques, et le saisissant à la gorge, il s'écria :

— Vieux blaireau, à nous deux maintenant! Si tu ne nous aides pas à ouvrir la porte qui est cachée dans ce mur, je te fais sauter la cervelle ; ceci, mon bon vieux, est par ordre du citoyen présidant le comité de surveillance de la commune, siégeant à Arles. Te voilà instruit, si tu es curieux.

Ces paroles avaient été prononcées d'une voix si vibrante que le marquis n'avait pas dû en perdre une seule syllabe.

Presque aussitôt Scévola se mit à travailler le

mur carrément, comme le lui avait indiqué son ami.

Jacques savait bien que c'était fini de lui; et comme Cassius le tenait toujours par le collet, il cherchait à prendre un couteau caché sous sa veste, pour ne pas au moins se laisser tuer sans défense, comme un mouton entre les mains d'un boucher.

L'on doit facilement comprendre dans quelle affreuse position était le marquis de Savernoy pendant la scène que nous venons de tracer.

Il s'était rapproché et avait écouté avec attention. Lorsqu'il entendit Scévola, dont chaque coup faisait tomber un morceau du mur, son dernier abri contre les assassins qui le poursuivaient, il arma ses pistolets et s'approcha d'une porte secrète qui avait également été pratiquée à l'autre extrémité du cabinet et qui donnait sur la campagne. Cette pièce n'avait aucune fenêtre, et recevait le jour par une espèce de claire-voie pratiquée dans le haut.

Le marquis regarda une dernière fois s'il ne lui était échappé aucun papier qui, lui mort, eût pu compromettre ses amis. Après cette dernière investigation, rapide comme la pensée, il éteignit la lumière et ouvrit doucement

la porte secrète, en tenant un de ses pistolets prêt à faire feu. Ce qu'il lui fallait, c'était de gagner le bois. Une fois là, il lui serait facile, au milieu de l'obscurité, d'échapper à ses ennemis.

A peine avait-il entre-bâillé la porte, qu'une voix qui lui était inconnue prononça tout bas ce seul mot :

— *Avenir!*

Le marquis s'arrêta.

Était-ce la fidélité ou la trahison qui prononçait ce mot de ralliement?

Cependant il n'hésita pas, et répondit d'une voix aussi basse :

— *France!*

Aussitôt, à travers l'obscurité, il put vaguement apercevoir un visage qui apparut par la porte à peine ouverte; et la même voix dit :

— Partez vite, gagnez le bois, et surtout ne tournez pas à droite; je tirerai mon coup de fusil en l'air, si l'on s'aperçoit de votre fuite.

Le marquis désarma ses pistolets, ferma la porte sans bruit, puis se coucha à terre, et profitant d'une inégalité de terrain et de quelques broussailles providentielles, il rampa pour atteindre le sentier qui conduisait direc-

tement vers le bois. Il retenait son haleine dont le souffle eût pu le trahir, et, presque couché sur la terre qu'humectait la rosée de la nuit, il atteignit ainsi le sentier.

Là était le salut; car ce sentier était bordé d'un fossé dans lequel le vieux gentilhomme se jeta pour gagner rapidement la lisière du bois.

Il était temps; Scévola venait de pratiquer une entrée en faisant sauter une portion de la porte.

Cassius saisit la lumière et s'élança résolûment.

— Personne! dit-il d'une voix tonnante en regardant de tous côtés; personne!

Jacques, dans l'ombre, joignait les mains et remerciait Dieu.

— Il est sauvé!... s'écria-t-il.

Quoiqu'il n'y eût que quatre murs dans la pièce par laquelle venait de s'échapper le marquis, Cassius n'en furetait pas moins avec cette rage insatiable que donne la déception.

— Il était là!... il était là!... s'écria-t-il en frappant avec fureur sur la table. Ces papiers brûlés... cette lumière encore tiède... Par où donc a-t-il pu s'échapper puisque la maison est cernée? Vieux gredin, continua-t-il en

s'adressant à Jacques dans sa pensée, tu payeras pour lui !

Il semblait que Scévola n'eût attendu que ce moment-là pour se jeter sur le vieux serviteur qui, debout devant son lit, ne le quittait pas des yeux.

Il s'élança sur lui, comme eût pu faire une bête fauve, en levant de ses deux bras la barre de fer qui lui avait servi à enfoncer la porte.

Jacques vit le mouvement, il ne put éviter le coup ; mais s'il tomba la tête fracassée par la barre de fer, Scévola de son côté tomba aussi en poussant un cri aigu. Il avait le couteau de Jacques planté dans la gorge.

— Coup double, fit tranquillement Cassius qui rentrait en ce moment.

Et prenant la main de Scévola qui se tordait dans une dernière convulsion :

— Sois tranquille, lui dit-il d'une voix sourde, on te vengera. Tu n'y seras pas pour le voir, c'est vexant, mais c'est égal.

Après cette courte oraison funèbre, il s'approcha de Jacques qui était sans mouvement. Son sang s'échappait par une large blessure au crâne et inondait le parquet tout autour de lui.

Cassius remua du pied le cadavre encore chaud ; et, comme il vit qu'il était bien mort, il alla à la porte extérieure de la maison en murmurant entre ses dents :

— C'était un joli coup, bien carrément appliqué... Ah çà ! vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui étaient restés en dehors, vous n'avez rien vu ? Le diable s'en mêle ! car je jure bien qu'il était là quand nous sommes arrivés.

Il fit une reconnaissance autour de la maison, comme un général d'armée qui aurait placé des vedettes. A chaque homme il fit la même question, et chacun lui fit la même réponse.

Tout à coup il se retourna vivement avec le mouvement brusque, le regard flamboyant de la vipère qu'un pied imprudent a touchée ; et il fit signe de la main aux hommes qui entouraient la maison de rester immobiles et silencieux, car le souffle du vent lui avait apporté le bruit que font des pas sur un chemin pierreux.

Deux hommes en effet se dirigeaient vers la *Maison-Jaune*.

Cassius les entendait ; mais bientôt il les vit, et comme ils arrivaient en face de lui, il arma

un des gros pistolets qu'il portait à sa ceinture et resta immobile à les attendre.

Ces deux hommes étaient George et Antoine Obrier.

Aussitôt qu'il les reconnut, Cassius s'avança au-devant d'eux.

— Eh bien! dit Obrier d'une voix haletante, tant sa course avait été rapide.

— Mauvaise besogne, répondit Cassius en hochant la tête.

Obrier s'arrêta, et croisant ses mains au-dessus de sa tête avec un mouvement indicible de rage concentrée :

— Toujours... toujours!... dit-il d'une voix sourde.

Puis, sans tourner la tête du côté de Cassius, sans ajouter un mot de plus, il se dirigea d'un pas pressé vers la *Maison-Jaune*.

Cassius le suivit.

A l'aspect des deux cadavres qui étaient étendus au travers du cabaret, et en voyant le sang qui coulait en larges ruisseaux du côté de la porte, les deux nouveaux venus s'arrêtèrent.

— Ce n'est rien, dit Cassius de la même voix, c'est Scévola qui a tué cet homme, et cet homme qui a tué Scévola.

Une pensée plus prompte que l'éclair traversa le cerveau d'Antoine Obrier; il saisit avidement la lumière qui était sur la table et se pencha sur le visage déjà livide du vieux serviteur, dont la mort semblait un sommeil. Il le regarda fixement un instant, et comme la tête était tournée de l'autre côté, il l'attira à lui en enfonçant ses doigts qui tremblaient dans les mèches blanchâtres des cheveux que le sang avait collées entre elles.

Pendant quelques instants il resta penché sur ce corps glacé.

— Ce n'est pas lui!... murmura-t-il enfin d'une voix qui sortait comme un sifflement aigu de ses dents serrées; ce n'est pas lui!

Et il jeta violemment à terre le flambeau qu'il tenait à la main.

La lune alors éclaira seule, de sa lueur blafarde, ce lugubre tableau.

La figure d'Antoine Obrier était aussi blanche que celles des deux morts. A côté de lui George paraissait impassible; mais celui qui l'eût regardé attentivement eût vu ses deux sourcils nerveusement contractés et son regard qui répugnait à s'arrêter sur ce sang innocent versé la nuit par la main des assassins.

Obrier ne faisait point attention à son com-

pagnon de route; car sans cela il lui eût prouvé mathématiquement que c'était une rosée vivifiante versée sur les jeunes racines de la république. Mais Obrier était tout entier plongé dans sa pensée, enveloppé dans sa haine; des mots inachevés erraient sur ses lèvres comme des gouttes échappées d'un verre trop plein.

— Cassius! Cassius! cria-t-il tout à coup d'une voix de tonnerre. Il n'est donc pas venu?... Car je ne vous crois pas tous assez maladroits pour l'avoir laissé échapper, étant si bien instruits à l'avance.

— Ton marquis de Savernoy, répondit Cassius en s'accoudant sur le bois du lit, est le diable en personne. Il y était, j'en suis sûr.

— Il y était!... hurla Obrier en se dressant menaçant devant Cassius. Il y était! et tu l'as laissé partir. Oh! si j'avais été là, moi!

— Si tu avais été là, citoyen président, tu n'aurais rien fait de plus que nous. Sois tranquille, quand Cassius laissera échapper un aristocrate, c'est que...

— Maladroits!... imbéciles!... grinçait Obrier entre ses dents.

Et à travers la demi-obscurité qui l'entourait, éclairé par la seule flamme ruisselant de ses regards, il interrogeait les recoins les plus

sombres de la chambre. Vaine interrogation, qui n'était que le langage irrésistible de sa haine.

Tout à coup trois coups de feu presque consécutifs retentirent dans le silence de la nuit.

Obrier fit un bond sur lui-même.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

Cassius, comme poussé par la même impulsion électrique, s'était élancé vers la porte.

— Ces coups de feu viennent de là, dit-il en indiquant de la main le petit bois qui n'était éloigné que de cinquante pas tout au plus de la maison. Quelques-uns des nôtres y étaient restés pour nous prêter main-forte au besoin.

Il s'interrompit... un autre coup de feu venait de retentir, et on put entendre, malgré l'éloignement, plusieurs cris comme sont ceux de gens qui s'appellent.

— Je vais voir ce qui se passe là-bas, dit Cassius en se précipitant dans la direction d'où venaient les cris.

Le visage d'Obrier rayonna ; il serra convulsivement le bras de George, et murmura à demi-voix :

— Tout n'est pas perdu, peut-être...

Puis il s'accouda contre la porte, cherchant à plonger ses regards dans l'obscurité qui en-

veloppait le petit bois. Sa respiration était si haletante qu'on l'entendait crier en s'exhalant de ses poumons, et sa poitrine si oppressée qu'elle soulevait ses vêtements.

S'il eût été moins préoccupé, moins absorbé dans la pensée qui le dominait tout entier, il eût pu voir un des hommes qui avaient cerné la *Maison-Jaune* avant la fuite du marquis s'approcher sans bruit de la fenêtre en se glissant le long du mur, et, éclairé par la lumière intérieure qui rejaillissait sur les vitres, regarder successivement si les amorces de ses deux pistolets étaient bonnes; puis, après cet examen minutieux fait avec la régularité d'un homme qui a la longue expérience des armes qu'il emploie, Antoine Obrier eût pu le voir encore mettre un de ses pistolets à sa ceinture, prendre son sabre d'une main et, après avoir fait un circuit afin d'éviter le rayon de lumière projeté par les fenêtres de la maison, disparaître au milieu des fondrières que les pluies récentes avaient creusées dans le sol humide. Mais, lorsque cet homme ne craignit plus d'être aperçu par ses compagnons, il changea de direction et courut de toute la vitesse de ses jambes du côté où Cassius s'était enfoncé dans le bois.

George n'avait pas bougé de place, comme s'il n'eût rien entendu, ni les paroles qui s'étaient dites, ni les coups de feu qui avaient retenti; seulement quand Cassius s'élança au dehors, et qu'Antoine Obrier s'appuya contre la porte, il alla s'asseoir dans l'angle le plus obscur de la chambre et se prit le front dans les mains.

III

Décidément, Antoine Obrier avait l'instinct de la haine et l'intuition de la vengeance ; tout son cœur s'était remué par un de ces pressentiments qui sont presque une seconde vue.

Il attendait... il attendait, les pieds dans le sang et la pensée pleine de fiel ; il écoutait s'éloigner les pas de Cassius, qui retentissaient encore dans l'ombre et le silence. On eût dit le génie de la fatalité descendu sur la terre, tant son visage avait une expression étrange, tant ses regards jetaient de flammes sinistres autour de lui.

Tout à coup une pensée subite de doute et de crainte traversa son cerveau ; il fit quelques pas en avant, aspirant le moindre souffle d'air par ses narines gonflées, ainsi que ces animaux féroces que la nuit fait sortir de leur tanière et qui cherchent une proie pour la déchirer.

— A moi, vous tous ! s'écria-t-il d'une voix tonnante.

La meute jacobine accourut.

— Combien êtes-vous ? dit-il à ceux qui s'approchèrent les premiers.

— Sept ! répondit l'un des hommes.

— Eh bien ! venez avec moi. Nous allons cerner cet autre côté du bois. Vous autres, ajouta-t-il en frappant successivement sur l'épaule de trois des hommes qui l'entouraient, vous allez courir le plus vitement possible vers cet endroit sombre que vous voyez là-bas, et où la route fait un coude. L'un restera de ce côté-ci, le second ira à l'autre extrémité, et l'autre se placera à quelques pas dans la campagne, en ayant soin de se coucher à terre pour n'être point aperçu ; de cette façon, nul ne pourra s'échapper du bois. Allez ! allez !... Toi, George, dit-il en appelant le jeune homme, viens avec moi.

Et comme il s'aperçut que le visage de George

était pâle et son front plissé par de sombres réflexions, il lui dit en lui frappant sur l'épaule :

— Tu fais aujourd'hui ton apprentissage, jeune cœur républicain. La république aime qu'on la serve de toutes les façons, par la voix et par le bras ; par la voix pour éclairer les incrédules, par le bras pour frapper ses ennemis.

— Je te suis, citoyen, dit George qui secoua la tête, comme s'il eût voulu chasser loin de lui un monde de pensées.

Obrier lui fit un signe de la main et s'élança sur la gauche, tandis que trois des hommes, suivant la direction qu'il leur avait indiquée, poussaient sur la droite et gagnaient l'angle du bois.

Alors la *Maison-Jaune*, tout à l'heure si tumultueuse, devint silencieuse ainsi que le serait un tombeau. Pas une voix, pas un gémissement, pas un souffle, là où tout à l'heure retentissaient tant de cris de mort.

On entendait seulement dans le lointain un murmure de voix étouffé par le frémissement du vent entre les branches des bouleaux.

Quelques moments se passèrent ainsi ; puis un groupe déboucha par le milieu du bois, s'avançant à travers la campagne dans la direc-

tion de la *Maison-Jaune;* le ciel lui-même semblait ne pas vouloir se faire le complice de ce qui allait se passer, car des nuages épais couvrirent subitement le disque argenté de la lune, et à peine si la maison, malgré sa couleur, apparaissait comme un point imperceptible, tant l'obscurité était profonde.

Le groupe avançait ; et si Obrier fût resté à la même place, il eût pu entendre la voix stridente de Cassius qui chantait la fameuse chanson de l'époque : « *Ça ira, ça ira...* » comme complément obligé de toute marche ; car il ne revenait pas seul, et ceux qui étaient derrière lui portaient un homme blessé dont la tête, recouverte encore d'un large feutre gris, ballottait sur son épaule suivant les mouvements brusques et saccadés des porteurs.

Cet homme était un vieillard, et ce vieillard était le marquis de Savernoy.

Dieu, sans doute, dans sa suprême volonté, avait voulu qu'il n'échappât pas aux meurtriers qui s'acharnaient à sa poursuite, et que l'auréole du martyre ceignît ce noble front.

Lorsque Cassius vit qu'il n'était plus qu'à vingt ou trente pas de la maison, il devança ses camarades pour apporter le premier cette bonne nouvelle au citoyen président; car,

bien que le marquis de Savernoy fût recouvert d'habits grossiers, nul ne pouvait s'y tromper. Il y avait, sur la physionomie de ce vieillard et dans toute sa personne, cette révélation inappréciable de vraie et de haute aristocratie qui perce à travers tous les déguisements et frappe comme un contraste insultant les natures communes et grossières.

Cassius s'arrêta en voyant la profonde obscurité qui régnait dans le cabaret.

— Citoyen Obrier ! cria-t-il plusieurs fois à voix haute, citoyen Obrier !...

Comme nul ne répondait, il s'arrêta sur le seuil.

— Personne, dit-il, se répondant à lui-même.

Alors, tirant un briquet de la poche de son large pantalon, il fit du feu, alluma un morceau de papier ; et éclairé par cette lueur vacillante, il ramassa le flambeau qu'Obrier avait jeté à terre.

— Par ici ! cria-t-il aux autres en paraissant sur le seuil de la maison la lumière à la main.

Les hommes entrèrent et s'arrêtèrent un instant dans le milieu de la pièce, cherchant où déposer celui qu'ils transportaient ; Cassius s'approcha d'eux, et plaçant sa lumière devant

le visage pâle et ensanglanté du mourant, il dit d'une voix ironique en se penchant sur lui :

— Il faut avoir des égards pour monseigneur le très-haut marquis de Savernoy. Camarades, déposons monseigneur le marquis sur ce lit.

Le marquis non-seulement ne bougea pas, mais n'ouvrit même point les yeux. Cassius le toucha rudement sur l'épaule et ajouta d'une voix dure :

— Tiens, marquis, tu vois que nous faisons bien les choses ; tu seras là en bonne compagnie ; voilà déjà un des tiens qui t'attend.

Seulement alors le vieux gentilhomme souleva ses paupières, et en voyant son fidèle serviteur étendu à terre, baigné dans son sang, il murmura à voix basse :

— A tout à l'heure, mon vieil ami.

Puis lorsqu'il eut murmuré ces paroles que Dieu entendit, ses yeux se refermèrent.

— En v'là de la besogne, pour empoigner un aristocrate ! dit un des hommes en ricanant et en s'essuyant le front d'où coulaient de grosses gouttes de sueur : j'ai le gosier sec à prendre feu comme un morceau d'amadou.

— Et moi donc ! dit un autre, je tire la langue comme un chien.

— Pardieu ! mes petits amours, dit Cassius, nous sommes au cabaret de la *Maison-Jaune*, c'est bien le diable si on ne trouve pas ici une bouteille de vin pour se rincer le gosier. Qu'est-ce qui me passe son couteau, que je coupe un morceau de mon soleil ?

Un des plus ardents de la sans-culotterie présente, torse d'athlète ou de boucher, cheveux roux coupés ras, petits yeux ronds mais perçants comme deux pointes acérées, grosses lèvres pendantes, sourire d'hyène, présenta à Cassius son couteau, véritable couteau de jacobin.

Cassius le prit et le contempla avec admiration.

— Voilà, dit-il en le retournant sur toutes ses faces, un vénérable outil ; cela fait ton éloge, citoyen... citoyen... comment t'appelles-tu ?

— Ah ! c'est que Nicolas est un tapeur soigné, interrompit un autre en frappant jovialement sur l'épaule du colosse.

— Qu'est-ce que c'est que *Nicolas?*... exclama Cassius, qui, comme on a pu s'en apercevoir, avait la manie des baptêmes. Tu t'appelles Nicolas? En voilà un nom qui ne va pas avec ce joli petit outil de si agréable dimen-

sion ! Appelle-toi Mucius, ou plutôt Scévola, le nom est vacant, le camarade là-bas a fini de s'en servir.

En parlant ainsi, il montrait le corps de Scévola étendu à terre en travers de la porte dont il avait découvert l'issue secrète avec une si rare perspicacité.

— Scévola ! au fait, c'est un joli nom, reprit Nicolas, qui consultait ses camarades du regard et développait l'avantage de sa construction physique.

— C'est dit, tu t'appelles Scévola ; travaille dru pour le bien de la chose, et tâche de ne pas te faire donner bêtement un coup de couteau dans la gorge, c'est malsain.

Tout en terminant cette allocution, Cassius coupa en deux la chandelle qu'il tenait à la main.

— Vous autres, les amis, ajouta-t-il d'une voix conquérante, qu'est-ce qui veut que je le baptise ? J'ai encore un nom très-satisfaisant à donner.

— Moi ! s'écria avec voracité un des assistants, je le retiens.

— Avance alors, dit Cassius solennellement, tu es bien bâti ; ça me va. Désormais tu t'appelles Caracalla.

Ce nom produisit un grand effet dans la sans-culotterie, et l'on battit des mains avec frénésie.

Le nouveau Caracalla en parut très-fier et releva la tête avec orgueil.

— Allons!... allons!... camarades, en marche. J'ai une soif à crier comme un petit jacobin de six semaines.

Presque aussitôt tous disparurent; ceux-ci à droite, ceux-là à gauche, pour chercher l'entrée de la cave.

— Attendez! cria Cassius, j'ai une idée : l'aubergiste de la *Maison-Jaune* devait être un homme prudent et économe ; il doit avoir les clefs de sa cave sur lui.

Cassius avait mis immédiatement sa pensée à exécution, et pendant que ses compagnons furetaient dans tous les coins, il introduisait successivement ses mains dans toutes les poches de Jacques et faisait passer dans les siennes tout ce qu'il y trouvait.

— Voilà l'affaire, dit-il en tirant deux grosses clefs attachées ensemble par un petit morceau de ficelle.

— Holà! hé! les autres! s'écria-t-il à plusieurs reprises d'une voix qui se perdit comme un roulement lugubre à travers la plaine.

Et comme nul ne répondait, il prit la lumière et alla rejoindre ses compagnons.

A peine avait-il disparu, qu'un homme s'avança doucement au milieu de l'obscurité et s'approcha du lit sur lequel était étendu le marquis de Savernoy.

Après avoir regardé de tous côtés avec inquiétude, cet homme se pencha sur le vieux gentilhomme et lui dit très-bas :

—M. le marquis, pouvez-vous m'entendre ?

C'était la même voix qui avait déjà prononcé ce mot : *l'avenir,* signe de ralliement auquel nous avons vu que le marquis de Savernoy avait aussitôt répondu : *France.*

Le blessé fit un mouvement en la reconnaissant, et tourna la tête du côté où cette voix s'était fait entendre.

L'inconnu sentit ce mouvement plutôt qu'il ne le vit, et se penchant plus près encore, il ajouta :

— Avez-vous encore la force de vous soutenir un peu et de marcher? Il n'y a pas un instant à perdre.

Le marquis essaya de se soulever en s'appuyant sur ses deux mains, mais il retomba presque aussitôt sans forces et murmura d'une voix épuisée :

— Je ne puis pas.

—Eh bien! je vais vous porter, dit l'homme; passez seulement vos deux bras autour de mon cou et que Dieu nous soit en aide!

Le marquis tourna ses yeux éteints vers ce libérateur inconnu.

— Merci... merci..., reprit-il, vous vous perdriez sans pouvoir me sauver... Je n'ai plus de forces... vous le voyez... même pour soulever mes deux bras... Ces hommes ne tarderaient pas... à... nous atteindre; et vous payeriez... de votre vie... votre... généreux... dévouement.

Le marquis avait prononcé ces dernières paroles en s'arrêtant à chaque mot.

— Qu'importe? dit l'inconnu, je suis fort.

Et il souleva dans ses bras robustes le vieillard dont la tête retombait blême et inanimée, ainsi qu'une branche à moitié coupée par la hache du bûcheron.

Mais au même moment on entendit les pas des jacobins qui remontaient.

—Il n'est plus temps, murmura le marquis; monsieur... laissez-moi... Dieu veut que je meure... je mourrai... Partez... prévenez mon fils si vous le pouvez... et remettez-lui

une petite clef que vous trouverez dans ma poche à droite.

— Malheur! dit l'homme en laissant retomber le corps sur le lit; car Cassius et ses compagnons rentraient chargés de bouteilles de vin.

D'un mouvement plus prompt que l'éclair, il mit la main dans la poche droite du marquis, en retira une petite clef, puis se penchant une dernière fois sur le mourant :

— Espérez encore, M. le marquis, lui dit-il à voix basse.

Et avant que la lumière n'eût trahi sa présence, il disparut par la porte extérieure; puis glissant le long de la maison, il se perdit bientôt dans l'obscurité, derrière des touffes de broussailles.

Il était temps; car les nouveaux hôtes de la *Maison-Jaune* vinrent prendre possession du cabaret.

Ce fut alors une confusion de paroles, de rires et de chants qui insultaient honteusement à ces deux hommes morts gisant sur la pierre, et à cet homme mourant qui attendait silencieux et résigné que la volonté de Dieu éteignît le dernier souffle de vie dans sa poitrine.

Ici commence une de ces scènes terribles à raconter que la révolution a écrites dans ses hideuses annales.

Aussi, avant de la retracer, nous tenons à ce que l'on sache bien qu'elle n'a pas pris naissance dans l'imagination de l'écrivain, et qu'elle est gravée ineffaçablement comme un héritage de terreur dans plus d'un souvenir. Le passé est une leçon, et nous vivons dans un temps où il est bon d'en rafraîchir la mémoire à quelques-uns.

Le produit de la nouvelle excursion avait été rangé sur la table; alors ces hommes avides de vin autant que de sang se vautrèrent à l'entour.

Cassius, levant son verre, porta le premier toast.

— A la république une et indivisible! et au citoyen Robespierre, son digne représentant sur la terre!

Les toasts suivirent, comme dans la mer une vague en suit une autre.

Chacun de ces hommes, réveillés un jour républicains par la grâce seule de leurs passions, personnifiaient dans leurs libations cette république naissante qui se rua sur la France, semblable au torrent débordé qui

dévaste au loin les campagnes, ne laissant autour de lui que ruines et débris.

— Mort aux riches et aux nobles! disait celui-ci en emplissant son verre qu'il avalait d'un seul trait, car la révolution était un livre de mort dans lequel chaque couteau devait apporter sa goutte de sang.

— A l'extinction de tous les priviléges!... hurlait le colosse récemment baptisé *Scévola* par Cassius.

Insensés qui ne comprenaient pas qu'ils usaient, eux, du privilége des bêtes féroces, qui, la nuit, versent le sang au milieu des forêts.

— A la liberté!... criait un autre, oubliant que la liberté n'est pas une prostituée que l'on traîne ainsi de cabarets en cabarets dans la lie du vin qui découle des verres, et dans les ruisseaux de sang qui découlent des blessures.

— A la mort des monarchiens, qui payent des soldats pour assassiner le peuple!... s'empressa d'ajouter un autre.

Évidemment, celui qui portait ce toast répétait une de ces phrases toutes faites que les jappeurs de clubs hurlaient d'une voix tonnante, et avec lesquelles on enivre les têtes

inintelligentes aussi bien qu'avec des brocs de vin.

— Voyez-vous, camarades! disait Cassius que chacun, sans savoir pourquoi, écoutait avec une sorte de respect, le pays ne sera vraiment et carrément républicain que s'il ne reste plus un seul de ces aristocrates maudits. Il faut que tout le monde soit frère ; les mauvais, on les saigne, on les noie ou on les pend ; c'est pour cela que le brave citoyen Obrier, le vrai patriote, nous a dit : Allez, faites ce que vous voudrez et attrapez-en tant que vous pourrez.

Cette allocution toute jacobine fut reçue par d'unanimes approbations.

Cassius devenait évidemment le héros de la sans-culotterie ; aussi tous les verres se levaient, et le terrible refrain : *Ça ira!... ça ira!...* chanté à gorge déployée, fit trembler les vitres de la *Maison-Jaune* et résonner les échos silencieux de la campagne.

Déjà les fumées du vin enivraient les cerveaux ; les yeux démesurément ouverts avaient ce regard fixe que donnent seules la folie ou l'ivresse ; les têtes lourdes et chancelantes commençaient à s'appuyer sur les mains, comme si elles eussent été trop lourdes pour

supporter leur propre poids, et des mots sans suite grondaient dans les bouches avinées, ainsi que le tonnerre lointain qui annonce un orage et monte lentement dans le ciel.

— Et l'aristocrate! le ci-devant!.. cria tout à coup un des héros de cette nuit sanglante.

Ce fut l'étincelle qui allume l'incendie, le premier coup de fusil qui commence une grande bataille.

— Et l'aristocrate!... répétèrent toutes les voix comme un chant sinistre.

— Il faut qu'il boive avec nous! dit un autre en lançant du côté du lit une bouteille qui alla se briser avec fracas contre le mur.

L'idée parut originale et plut à la majorité, car toutes les voix, et principalement celle de Cassius, se mirent à crier à tue-tête :

— A table, l'aristocrate!.. à table, l'aristocrate!

Pauvre marquis de Savernoy, lui, le fidèle serviteur de la royauté assassinée, étendu sur ce lit de douleur, entendait-il ces cris de joie, ces menaces et ces malédictions? ou bien la volonté du ciel avait-elle permis que son âme s'envolât sans lui faire souffrir cette dernière torture?

— Il est mort!... dit un des hommes, qui

l'avait soulevé par la moitié du corps dans ses bras robustes.

— Allons donc, reprit Cassius qui se dirigeait en chancelant vers le lit, tu ne sais ce que tu dis ; un aristocrate ne meurt pas comme cela.

Puis, prenant les deux bras du marquis de Savernoy, il le secoua rudement.

La douleur arracha au mourant un gémissement plaintif et il ouvrit faiblement les yeux.

— A la bonne heure ! fit Cassius ; je savais bien qu'il était trop poli, ce marquis, pour s'en aller sans nous dire adieu.

Et, le prenant par les pieds, tandis qu'un autre tirait hors du lit le reste du corps, il assit le vieux gentilhomme sur une chaise devant la table.

Mais les forces épuisées du blessé firent que son corps se plia en deux, comme une branche brisée, et que sa tête, le long de laquelle ruisselaient des gouttes d'un sang tiède, alla frapper rudement sur la table.

— Il s'agit, marquis, de rester plus poliment à table, ricana Scévola.

Comme le vieillard ne bougeait pas, il ramassa des cordes qui se trouvaient à terre et

l'attacha à sa chaise par le milieu du corps.

Le marquis, dont les yeux étaient ouverts, promena lentement son regard calme et résigné sur ses assassins; puis, comme dut faire le Christ sur la croix, prêt à tout souffrir, il laissa retomber ses paupières sur ses yeux, sans que ses lèvres eussent proféré une plainte, sans que sa poitrine eût laissé échapper un gémissement.

Il savait bien qu'il ne pouvait se soustraire ni aux insultes, ni à la mort; c'était le partage inévitable de tous ceux qui tombaient dans les mains de ces forcenés; mais il ne voulait pas leur donner la joie de voir son front rougir sous les outrages ou son visage se crisper sous la douleur.

Lorsque le vieux marquis fut ainsi attaché à leur table d'orgie, tous les verres se remplirent de nouveau : mais les mains étaient mal assurées, et le vin coulait en ruisseaux rougeâtres le long des inégalités du bois.

— Allons, monseigneur l'aristocrate, dit Cassius en posant devant le marquis un verre rempli de vin, nous buvons à ta santé, fais-nous raison !

Le marquis restait silencieux.

— A ta santé, marquis de Savernoy ! m'en-

tends-tu ? répéta Cassius d'une voix que la colère rendait tremblante.

— L'aristocrate ne veut pas boire avec des jacobins ! interrompit un autre en tendant vers le marquis ses deux poings fermés.

Le vin avait échauffé la tête de Cassius.

— Boiras-tu, damné marquis ? s'écria-t-il en se penchant sur lui, de manière que le souffle aviné de sa respiration frôlait le visage du vieillard. Tu sais bien que tu nous appartiens ; fais ce que je te dis, ou sinon !...

Le visage du marquis restait impassible, et ses yeux continuellement fermés semblaient se refuser à regarder cette scène honteuse, à laquelle on l'avait traîné comme à un dernier supplice.

Tous les verres étaient levés.

— A ta santé, marquis de Savernoy ! répétèrent encore une fois toutes les voix.

Et Cassius, saisissant le verre placé devant le marquis, lui jeta au visage le vin qu'il contenait, en s'écriant d'une voix plus haute que toutes les autres :

— A ta santé, marquis de Savernoy !

Devant cet immense outrage, devant cette indigne insulte, tous les traits du vieillard frémirent convulsivement, il ouvrit démesuré-

ment les yeux, recueillant toutes ses forces et toute son énergie dans le regard qu'il lançait à ces lâches insulteurs ; puis sa tête se releva lentement vers le ciel, et si des hourras frénétiques n'eussent pas accueilli l'action de Cassius, on eût pu entendre la voix du marquis murmurer tout bas :

—Seigneur ! Seigneur ! votre divin Fils sur la terre fut flagellé par les Juifs...

Et quand il courba la tête sous cette pieuse résignation, les gouttes de son sang ruisselaient sur ses joues pâlies, côte à côte avec les gouttes de vin.

Mais, on doit bien le penser, la brillante inspiration de Cassius avait soulevé trop d'acclamations victorieuses pour ne pas trouver des imitateurs.

Caracalla, jaloux de mériter son nom romain, s'avança vers le vieillard, et après avoir rempli une seconde fois le verre qui était devant lui, il le lui lança de nouveau au visage en répétant d'une voix ironique :

— A ta santé, marquis de Savernoy !

Cette fois le visage du vieillard, immobile et pâle comme celui d'une statue de marbre, ne décela aucune émotion à ce nouvel outrage. Pas un frémissement dans les traits ; seulement

sa pensée, plus complétement encore que la première fois, remonta tout entière vers le ciel, et il murmura du fond de son cœur :

— Les Juifs lui ont craché au visage...

Ce fut alors au tour de chacun de reprendre ce verre vide, de le remplir et de le jeter à la face de cet homme dont les blessures avaient épuisé toutes les forces, et que des liens retenaient cloué à sa place.

A chaque insulte nouvelle, le marquis repliait en lui-même sa noble indignation, et quand Scévola, voulant utiliser ses forces herculéennes, posa sur sa tête chauve une de ses larges mains, lui déchirant la peau avec ses ongles, pendant que de l'autre il lui jetait à travers la figure son verre rempli de vin, le vieux marquis murmurait pieusement entre ses lèvres :

— Seigneur ! Seigneur !... ils l'ont couronné d'épines.

C'était une de ces scènes terribles que la plume ne peut retracer que faiblement, impuissante qu'elle est devant de semblables tableaux.

Les chants succédaient aux cris, et déjà tous les héros de cet horrible épisode avaient peine à se soulever et se traînaient en chancelant

autour de la table, lorsque tout à coup un homme haletant, hors d'haleine, s'élança au milieu d'eux.

Cet homme poussa un long cri de joie en apercevant le marquis de Savernoy.

Cet homme, c'était Antoine Obrier.

— Il est mort !... il est mort !... s'écria-t-il d'une voix tremblante en s'approchant du vieillard dont la tête était entièrement penchée sur sa poitrine où coulaient ensemble le vin et le sang.

— Nous sommes en train de lui donner sa dernière bénédiction, citoyen Obrier, dit Cassius qui essaya de se soulever, mais qui retomba lourdement sur sa chaise.

— Trop tard !... trop tard !... murmura Obrier en se prenant le front dans ses deux mains.

George était sur le seuil.

On ne saurait rendre l'expression de son visage ; on y lisait le combat intérieur qui se livrait dans cette nature franche et énergique : on sentait la répulsion de tout son être en face de telles horreurs ; et à côté de cette répulsion, la conviction de sa pensée qui luttait et ne voulait pas rendre l'idole de son cœur responsable de tout le sang qui coulait.

Cassius avait reconnu son ami George arrêté sur le seuil; aussi avait-il de nouveau fait d'héroïques efforts pour se soulever, et, se traînant le long du mur, il était enfin parvenu jusqu'au jeune homme, qui, tout entier plongé dans cette lutte de ses pensées, ne l'avait point aperçu.

—C'est toi, mon Brutus!... mon vrai Brutus! lui dit-il en lui appuyant ses deux mains sur l'épaule ; tu vois qu'en ton absence on a fait de bonne besogne.

George laissa tomber sur Cassius un regard indicible et le repoussa légèrement.

Quelque faible que fût ce mouvement, il faillit faire tomber l'ivrogne à la renverse.

— Quoi!... quoi!... murmura celui-ci en reprenant, non sans peine, son équilibre compromis, tu repousses Cassius... ton ami Cassius... qui t'a fait connaître... ce digne citoyen Obrier... Brutus... c'est mal! tu me fais de la peine... Veux-tu un verre de vin ?... Viens... viens boire avec ce vieux Cassius... Le vin, c'est l'ami de l'homme... libre.

Et tout en laissant tomber de ses lèvres ce déluge de paroles, il se cramponnait au bras de George et cherchait à l'attirer vers la table.

— Laisse-moi, lui dit George le plus tranquillement qu'il lui fut possible.

— Tu me fais beaucoup de peine, répétait Cassius, qui tenait considérablement à son idée. C'est égal, mon Brutus, je t'aime... je t'aime... je t'aime... parce que tu as une... jolie sœur, une fameuse déesse de la liberté... Comment l'appelles-tu... ma déesse... ta déesse... notre déesse ?...

George le laissait parler sans lui répondre et celui-ci eût continué longtemps si un nouvel incident n'eût changé la scène qui se passait en ce moment dans le cabaret.

Obrier s'était, on l'a vu, avancé devant le marquis, et debout en face de cet homme qu'il croyait un cadavre, il le contemplait silencieusement, comme s'il se fût réjoui de la pâleur livide répandue sur tous ses traits, et des traces des insultes sans nombre dont on avait abreuvé son agonie.

Tout à coup il tressaillit, car le marquis de Savernoy avait fait un mouvement.

— Il n'est pas mort ! s'écria-t-il en saisissant de ses deux mains les deux bras du vieillard. Il n'est pas mort !... oh! oh !... marquis de Savernoy, peux-tu m'entendre encore?

A cette voix nouvelle, inconnue, le vieillard

ouvrit machinalement les yeux et les fixa sur celui qui venait de lui parler.

— Vivant... vivant!... s'écria Obrier avec un frémissement de joie qui fit trembler tous ses membres. Sortez tous! il faut que je parle seul à cet homme.

Ces dernières paroles avaient été prononcées d'une voix si tonnante, le geste était si menaçant, l'expression du visage si étrange, que tous se levèrent; et, s'appuyant les uns sur les autres pour ne pas tomber, ils sortirent du cabaret.

Antoine Obrier s'était accoudé sur la table, en face du marquis, et ses yeux flamboyants, cloués sur le visage du vieux gentilhomme, semblaient dévorer avec anxiété le moindre mouvement qui décelait à l'intérieur la vie et la souffrance.

Pendant un instant il resta, lui aussi, immobile et silencieux; car tout un passé de douleur, de haine et de vengeance revenait dans sa pensée.

— Oh! il y a longtemps, marquis de Savernoy, lui dit-il enfin d'une voix sourde, que j'attendais cette heure où je pourrais te tenir enfin devant moi, comme je te tiens aujourd'hui, et te dire combien je te hais.

L'accent qui accompagna ces paroles avait une expression si sauvage de haine et de fiel figé dans le cœur, quelque chose de si acéré comme le tranchant d'une lame, que le mourant, malgré cette volonté de résignation inflexible qui lui avait fermé les yeux et courbé la tête sur la poitrine, ne put s'empêcher de regarder une seconde fois cet homme qui lui parlait de haine, à lui dont toute la vie pouvait être écrite sans trembler sur les pierres d'un grand chemin. Il rencontra les yeux d'Obrier attachés sur les siens comme la flamme ardente au bûcher du supplicié.

— Tu ne me connais pas, marquis de Savernoy, continua cet homme; mais moi je te connais pour t'avoir vu rentrer hautain et fier dans ton domaine seigneurial, sans t'apercevoir qu'il y avait dans les fossés de ton château un homme qui pleurait.

Le marquis, à ces mots, releva la tête le plus haut qu'il le put, et répondit d'une voix digne, mais simple :

— Jamais un malheureux n'a frappé à la grille de mon château sans être entendu, et jamais il n'en est sorti sans avoir été secouru.

— Oh! c'est une histoire! reprit Obrier dont la voix devenait de plus en plus frémis-

sante, et qui semblait n'avoir pas entendu les paroles qu'avait prononcées le marquis de Savernoy. Tu l'as sans nul doute oubliée, toi!... et ce n'est pas étonnant. Au milieu de la richesse, de la joie, de la famille, du bonheur qui vous entoure, de l'avenir qui vous sourit, on oublie vite les pleurs et les larmes; mais cet homme... lui... n'avait plus rien à aimer... Toute joie, tout bonheur, toute espérance était morte; car il n'avait qu'un fils! Or, écoute ce qu'il avint de ce pauvre enfant.

Obrier s'arrêta comme pour recueillir ses forces; et à le voir serrer convulsivement sa poitrine de ses deux mains, on eût dit qu'il pressait son cœur pour en faire couler goutte à goutte les larmes entassées.

Les traits du marquis, malgré la cruelle souffrance qu'il endurait, étaient attentifs et réfléchis; son regard avait cette fixité immobile qui est un retour vers le passé : car un souvenir funèbre venait tout à coup de se faire jour dans sa pensée.

Obrier, après avoir frappé deux fois sa poitrine de sa main fermée, continua ainsi :

— Cet homme n'avait qu'un fils, la seule consolation de sa vie ardue et laborieuse; c'était sur lui, oui, sur lui seul, entendez-vous

bien, marquis? qu'il avait placé tous ces rêves que Dieu donne à chaque âge de la vie. Il l'avait élevé, instruit de toutes choses; il avait à la fois développé toutes les qualités de son cœur et toutes les forces de son intelligence, pour que nul ne fût au-dessus de lui, pour qu'il n'eût pas un regret, une déception que l'amour de son père eût pu lui épargner.

Pendant qu'il parlait ainsi, la voix d'Obrier, tout à l'heure si menaçante, s'était insensiblement adoucie, et des larmes, que la demi-obscurité dans laquelle ils se trouvaient cachait au marquis, gonflaient ses yeux. Il se tut encore un instant, car son émotion était si grande qu'il pouvait à peine parler.

Il reprit ensuite :

— Il s'appelait Édouard. Jusqu'au jour fatal qui devait à jamais décider de sa destinée, sa vie avait été heureuse et tranquille; il souriait à tout, aux jours qui s'écoulaient et aux jours qui devaient venir; son visage avait ce rayonnement si beau de la jeunesse. Un jour... jour fatal!... il traversait le bac qui conduit d'Arles à Fourques, lorsque tout à coup une jeune fille qui se penchait imprudemment sur le bord du bateau tomba à l'eau; il y eut de toutes parts un cri général d'effroi; mais le

courant du Rhône à cet endroit est si rapide qu'une feuille d'arbre qui y tombe disparaît aussi vite qu'une pierre lancée par une fronde ; aussi nul n'osait se hasarder à sauver la jeune fille ; car c'était la mort certaine pour celui qui l'eût tenté ; à peine si l'on apercevait encore la robe blanche qui flottait gonflée entre deux eaux ; une minute, que dis-je ? une seconde, et elle était perdue !... perdue pour son père, qui sans doute l'aimait, comme moi j'aimais mon Édouard ! Lui ne consulte que son courage, et sans calculer le danger de mort auquel il s'exposait, il se précipite dans le Rhône et rapporte dans ses bras la jeune fille évanouie. Cette jeune fille, il ne la connaissait pas, jamais il ne l'avait vue. Après l'avoir sauvée, il la regarda pour la première fois. Cette jeune fille, c'était la fille du marquis de Savernoy...

Pendant qu'Obrier parlait, le marquis, recueillant avec effort le reste de ses forces, avait tenu constamment les yeux fixés sur lui. Un tressaillement qu'il ne put comprimer fit frémir les traits de son visage à ce récit.

Ce mouvement n'échappa pas à Obrier.

— Oh !... dit-il en se redressant devant le vieillard de toute la hauteur de sa taille, tu

commences à te rappeler cette fatale histoire ; orgueilleux aristocrate, faut-il que je t'en dise la fin ? Car si cette enfant était la fille du marquis de Savernoy, ce jeune homme qui avait si intrépidement exposé sa vie pour la sauver, c'était le fils d'Antoine Obrier ! et Antoine Obrier, c'est moi ! Mais il n'était ni baron, ni comte, ni marquis !... Oh ! n'est-ce pas ? si tu eusses été là, noble et dédaigneux seigneur, là... sur ce bateau, que tu eusses vu ta fille entraînée par les flots de ce courant mortel qui allait l'engloutir, et si celui qui allait se précipiter dans le fleuve t'eût dit, à toi, père, dans ce moment suprême : « Je vais mourir, car j'entreprends ce que nul ici n'oserait ; mais si je la sauve, elle est à moi ? » n'est-ce pas, M. le marquis, vous eussiez répondu sans hésiter : « Sauve-la !... sauve-la !... » Mais après !... ah ! ah ! ah !... quelle différence !

Et Antoine Obrier riait d'un rire convulsif en se tordant les mains ; son visage était aussi pâle que celui du mourant : seulement de ses yeux jaillissaient de sombres éclairs mouillés par des larmes contenues.

Il y eut alors entre ces deux hommes un moment de silence solennel et terrible : solennel et terrible pour tous deux ; car s'il rappe-

lait à Antoine Obrier le fils bien-aimé qu'il avait perdu, il rappelait au mourant deux êtres chéris, son fils et sa fille, qu'il ne devait plus revoir.

Heureusement qu'Antoine, tout entier à sa douleur, ne comprit pas celle qui serrait le cœur palpitant du vieillard ; il continua :

— Ce qui arriva, vous vous le rappelez maintenant aussi bien que moi : la fatalité s'y joignit, et vous êtes venu sans pitié en aide à la fatalité. Comment se fit-il qu'ils s'aimèrent, ou plutôt que ce pauvre jeune homme, devant le visage de la jeune fille pâle et sans vie, sentit entrer la première souffrance dans son cœur tout à l'heure si calme et si tranquille ? Pauvre enfant! il était si jeune! il croyait à l'avenir, à l'amour, à la reconnaissance; trois mots vides de sens, et qu'il faut que l'homme foule à ses pieds comme des choses mortes. Pauvre... pauvre enfant! il y crut, il y rattacha toute sa vie avec confiance et abandon, et comme toutes trois lui manquèrent à la fois, il ne voulut plus vivre.

Antoine Obrier s'arrêta encore, non pour regarder fixement le marquis de Savernoy, comme il l'avait fait avant, et faire glisser, comme un poison brûlant, jusqu'au fond de

son cœur, le fiel de la haine de ses regards. Tout ce qui n'était pas le souvenir de son fils disparaissait pour lui en ce moment ; il eût été seul qu'il eût parlé ainsi ; il reprit son triste récit d'une voix douloureuse :

— Elle se nommait Jeanne ; j'ai su tout cela par la dernière lettre qu'il m'a écrite. Depuis ce jour fatal, souvent il la revit, car il fut reçu d'abord au château du marquis de Savernoy comme on recevrait un fils ; il eût cent fois mieux valu qu'on eût fermé devant lui la grille de ce château maudit, et que l'on eût chassé le libérateur de la jeune fille à coups de fourche comme un chien enragé ! Lorsqu'on aperçut qu'il osait aimer, l'impudent jeune homme ! celle qu'il avait sauvée, les visages se refroidirent, les mains qui avaient daigné serrer la sienne s'éloignèrent. On défendit à la jeune fille de lui parler ; oui !... oui !... marquis ! on alla jusqu'à cette cruauté inhumaine. Les riches !... les heureux !... les nobles ! ils sont sans entrailles ! ils n'ont que de l'orgueil !... quelle joie de briser aujourd'hui sous ses pieds cet orgueil ! que d'écraser tout cela, têtes, châteaux et blasons !... Édouard Obrier... le fils d'Antoine Obrier... qu'est-ce que c'est que cela ?... Allons

donc! sortez d'ici, manant, ou mes valets vous bâtonneront! »

La voix d'Obrier était amère et sardonique, entrecoupée de rires, mais aussi de sanglots. Il reprit :

— Mais lui... qui était jeune, plein de foi et de crédulité, il espérait, car il aimait. Enfin, vint un jour où on lui dit froidement que la jeune Jeanne allait partir le lendemain pour le couvent. « Mais je l'aime!... » s'écria mon pauvre fils d'une voix désolée en joignant les mains ; « oh! ne me l'enlevez pas! c'est ma vie; je l'aime!... » Et il tomba à deux genoux au milieu de votre salon doré. Marquis de Savernoy, savez-vous ce qu'on osa lui répondre? Qu'on lui aurait une éternelle reconnaissance du grand service qu'il avait rendu, mais que la main de mademoiselle Jeanne ne pouvait lui être donnée. La jeune fille pleurait; mon fils ne pleura pas, lui!... car le ton dont on avait prononcé ces cruelles paroles avait glacé son cœur. Il se releva, et voici ce qu'il vous dit. Si tu l'as oublié, écoute, et rappelle-toi! Il vous dit : « M. le marquis, au nom du ciel, écoutez-moi avec votre cœur, qui doit être bon et généreux; m'enlever Jeanne, je vous le jure, c'est me tuer!... » On ne lui répondit

rien, et comme deux fois il cria d'une voix lamentable : « Répondez-moi ! répondez-moi ! » le marquis de Savernoy eut l'air de le plaindre ; il lui tendit la main en lui disant qu'il était fou. Mon fils resta alors silencieux ; puis en s'éloignant il dit d'une voix calme : « Mademoiselle de Savernoy partira demain, moi je partirai ce soir. »

Obrier, qui était resté accoudé devant la table comme écrasé par le douloureux récit qu'il avait entrepris, se releva d'un mouvement brusque et prononça ces dernières paroles d'une voix fiévreuse et rapide.

— Le soir, en effet, il me quitta sans que je m'aperçusse de rien, et, lorsque la nuit fut entièrement venue, il se dirigea lentement vers la grille de votre château ; ce qu'il a souffert, ce qu'il a pleuré, ce qu'il a crié au ciel et à vous dans ce dernier moment d'immense désespoir, Dieu seul et les échos de la nuit le savent ; mais le lendemain... on me rapporta mon fils que l'on avait trouvé mort, la tête brisée, dans les fossés de votre château !

Ici la voix d'Obrier devint stridente et âpre ; ses traits prirent une expression si menaçante qu'on eût dit la face d'un tigre.

— Comprends-tu maintenant, continua-t-il

en se penchant vers le vieillard et lui soulevant la tête de sa main, comprends-tu pourquoi je te hais, toi et ta race, de toutes les forces de mon âme? Comprends-tu pourquoi j'assiste ainsi rayonnant et terrible à ton agonie, pourquoi j'insulte à ta dernière heure, à toi qui as si lâchement insulté par ton implacable orgueil au désespoir de mon fils? Marquis de Savernoy, je te poursuivrai dans ton fils, dans ta fille, qui tous deux mourront comme tu vas mourir !... M'entends-tu ? Tous deux! tous deux... ton fils, ta fille... sur l'échafaud, ou comme toi, la nuit... sans un regard ami pour leur dire adieu!...

La figure d'Antoine Obrier, pendant qu'il parlait ainsi, était horrible à regarder; ses traits étaient livides, toutes ses fibres tressaillaient, et des gouttes d'une sueur brûlante découlaient en serpentant le long de ses joues et s'arrêtaient sur ses lèvres frémissantes comme une rosée amère.

Le marquis de Savernoy avait relevé sa tête toute tachée de sang, et fixant à son tour son regard sur le regard frissonnnant d'Antoine Obrier :

— Il n'y a qu'un lâche, dit-il d'une voix aussi forte qu'il le put, qui insulte un mourant.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un grand tumulte se fit au dehors, tumulte de voix confuses, de cris, de trépignements.

Deux coups de feu partirent, dont les balles, brisant les vitres avec grand fracas, ricochèrent contre le mur et vinrent rouler sur la table comme des menaces de mort.

Obrier tressaillit et se leva.

Le visage du marquis, impassible, rayonna malgré la pâleur livide de ses traits, et ses yeux se levèrent, avec une expression impossible à décrire, sur cet homme dont les paroles menaçantes et les regards haineux l'écrasaient tout à l'heure ; et, réunissant dans un dernier élan ses forces épuisées, il souleva un de ses bras qu'il étendit dans la direction d'où les coups de feu étaient partis.

Le bruit croissait, et la porte, brusquement ouverte, donna passage aux compagnons d'Obrier, qui s'élancèrent dans le cabaret pâles, chancelants, cherchant leurs armes qui étaient étendues à terre pêle-mêle avec le vin et les bouteilles cassées; leurs voix étaient rauques, leurs cris à moitié étouffés par l'ivresse qui bondissait dans leurs poitrines haletantes; les uns en se baissant, celui-ci pour atteindre un fusil, celui-là un sabre ou

un couteau, roulaient à terre et cherchaient vainement à se relever.

—Qu'est-ce que cela?... dit Obrier, regardant d'un œil égaré cette confusion et ce tumulte.

— La vengeance de Dieu qui arrive, dit la voix basse du marquis.

Au même instant entra George. Ses longs cheveux noirs qui flottaient au vent, ses joues animées par l'approche du danger, ses yeux où brillait l'énergie de la jeunesse et du courage donnaient à toute sa physionomie une superbe expression; ses lèvres frémissantes laissaient voir, dans le demi-jour qui commençait à éclairer la Maison-Jaune, deux rangées de dents blanches comme l'ivoire. Saisissant deux pistolets qui étaient sur la table, il s'écria d'une voix vibrante :

— A la bonne heure! ce n'est plus un assassinat ceci, c'est un combat; j'en suis!...

— Nous sommes trahis! s'écria Obrier d'une voix que la colère faisait trembler; n'importe, marquis de Savernoy, ils arriveront trop tard pour te sauver.

Et, en prononçant ces derniers mots, il leva sur le marquis son bras armé d'un long couteau.

Mais, au même instant, un nouveau coup de feu retentit dans le cabaret, et le bras qu'O-

brier tenait levé sur le marquis retomba lourdement le long de son corps.

Antoine Obrier avait l'épaule droite traversée par une balle.

Dès ce moment, il se passa dans le cabaret de la Maison-Jaune une affreuse mêlée.

Les sans-culottes et ceux qui accouraient au secours du marquis étaient pêle-mêle, frappant au hasard. Seulement, devant le vieillard qui assistait comme une statue vivante à ce combat désespéré, se tenait un jeune homme immobile et pâle. Dans une de ses mains était un pistolet fumant encore, dans l'autre un sabre. De son corps, il faisait un rempart au marquis pour qu'aucune balle ne pût l'atteindre, aucun coup le frapper.

Ce jeune homme, c'était son fils, le comte Henri de Savernoy.

— Allons ! camarades ! criait George d'une voix tonnante, nous sommes en face des ennemis de la patrie. Courage !... courage !...

— Je crois qu'il faut filer, dit une voix derrière George.

C'était la voix de Cassius. Il était accroupi dans un coin, protégé par l'obscurité qui l'entourait contre les coups des assaillants.

Antoine Obrier était près de George; il était

loin d'avoir la même pensée que le jeune homme, et il eût de beaucoup préféré se renfermer dans les limites patriotiques de l'assassinat.

— George, dit-il en s'approchant du jeune républicain et en baissant la voix, il faut nous frayer un passage au milieu d'eux et gagner le bois.

— Suivez-moi, citoyen, dit George, je vais vous faire la route.

Et, s'élançant au milieu du cabaret, il prit son sabre dans ses dents, et déchargea à bout portant ses deux pistolets.

L'étonnement que causèrent cette double décharge, cette attaque inattendue, servit merveilleusement son projet, et, suivi d'Obrier, il gagna la campagne sans que nul pensât même à s'opposer à sa fuite.

Cassius, les voyant s'éloigner tous deux, sauta d'un bond par la fenêtre et roula à terre.

Pour plus de sûreté, il resta un instant étendu le long du mur comme une masse inerte; puis, rampant sur ses deux mains, il atteignit le petit escarpement qui formait le revers du chemin, glissa dans le fossé et disparut bientôt dans les touffes épaisses des premiers taillis.

Une fois dans la campagne, George s'était arrêté la tête haute et fière, la lèvre dédaigneuse; sa nature bouillante et énergique se révoltait à la pensée de laisser ainsi le champ libre à ses ennemis.

— Comment! nous fuyons devant eux ainsi qu'un lâche troupeau devant des chiens de berger? dit-il d'une voix frissonnante.

—Nous sommes seuls, George, reprit Obrier sourdement; regarde tous les nôtres, ils sont morts, enfuis, ou écrasés par l'ivresse; lutter contre l'impossible, c'est folie : un autre jour viendra, George.

Et Obrier, avant que le jeune homme eût pu s'apercevoir de son intention, s'élança devant une fenêtre ouverte, et soulevant avec effort son bras ensanglanté :

— Marquis de Savernoy! s'écria-t-il d'une voix qui résonna dans les échos de la *Maison-Jaune* comme un coup de tonnerre, nous nous retrouverons !

Deux coups de pistolet répondirent aux paroles d'Antoine Obrier; mais celui-ci avait déjà regagné l'endroit où George l'attendait immobile et calme, comme si aucun danger ne l'eût menacé.

— Allons, George, partons, dit-il au jeune

homme; je leur ai laissé mes derniers mots d'adieu.

George allait obéir à l'injonction d'Obrier, lorsqu'il aperçut les partisans du marquis de Savernoy qui l'ajustaient, adossés contre la porte du cabaret; alors il se retourna fièrement et attendit.

Les balles sifflèrent autour de sa tête.

George alors leur tourna le dos et gagna lentement le bois en disant à Obrier :

— Ne pressons point le pas, ils croiraient que nous avons peur.

Pendant que cette scène se passait au dehors de la *Maison-Jaune*, le comte de Savernoy, dès qu'il eut vu tous les jacobins prendre la fuite, s'était penché sur son père et avait coupé avec son couteau les cordes qui le garrottaient; mais le vieillard était sans mouvement, et à voir son visage livide, ses yeux à demi fermés, dans lesquels tout sentiment de la vie semblait s'être éteint, à voir ses lèvres glacées dont tout le sang s'était retiré pour couler par ses blessures ouvertes, on eût dit qu'il était mort.

Aussi le comte Henri de Savernoy, devant cet aspect de la mort qu'il n'avait point encore remarqué, tant sa pensée entière était con-

centrée dans le combat, sentit tout son corps frissonner, et une douleur indéfinissable étreignit sa poitrine.

Il tomba à deux genoux devant la chaise sur laquelle était posé son père, immobile et glacé.

— Mon père!... mon père!... s'écria-t-il en le serrant dans ses bras et en couvrant de baisers la tête vénérable du vieillard.

Mais pas un mot, pas un mouvement, pas un souffle ne répondit à ce cri de désespoir filial!

Tous les compagnons du comte Henri de Savernoy, mornes et silencieux, regardaient avec des larmes dans les yeux ce triste et douloureux spectacle.

— Mes amis!... mes amis!... s'écriait le jeune homme en tenant toujours serré dans ses bras le corps de son père, nous sommes arrivés trop tard, il est mort!... Les lâches l'ont assassiné!...

Il y eut après ces mots un long moment de silence, car nul ne répondit parmi les assistants, aucun ne voulant troubler par des paroles la sainteté d'une si profonde douleur.

Le comte Henri se releva tout à coup, le visage inondé de larmes et soulevant le vieux marquis

dont la tête retomba sur ses épaules, semblable à l'épi qu'a touché la faux du moissonneur, et le transporta sur le lit.

— De l'eau ! de l'eau froide! cria-t-il en écartant de ses doigts les cheveux ensanglantés collés le long des tempes.

Puis, avec de l'eau fraîche qu'on lui apporta, il lui humecta le front et le visage. Cette eau froide ranima quelque peu le vieillard, et le jeune homme put entendre comme un souffle passer entre les lèvres entr'ouvertes.

Quelque léger, quelque imperceptible que fût ce premier frémissement de la vie, le comte Henri le sentit tressaillir et frissonner jusqu'au fond de son propre cœur. Son visage rayonna ; sans prononcer un seul mot, il joignit les mains, regarda le ciel, et continua à baigner avec de l'eau les tempes et le visage du blessé, après avoir entouré la tête de son mouchoir humide, pour arrêter au moins l'effusion du sang.

Ceux qui entouraient le lit ne s'étaient point aperçus de ce premier frémissement qui semblait, comme un ange du ciel, être venu dire au fils désolé d'espérer encore ; mais ils avaient vu les traits du jeune homme resplendir tout à coup d'un rayonnement subit, ils avaient vu

ses mains se joindre, et, penchés en avant, retenant leur souffle, ils épiaient le retour à la vie sur ce visage décoloré.

Bientôt les yeux du mourant se rouvrirent, sa tête se souleva faiblement. En apercevant son fils debout devant lui, et tous ces visages amis qui l'entouraient, il crut à un dernier rêve de bonheur envoyé par la bonté de Dieu à la dernière heure de sa vie.

— Mon père!... mon père!... s'écria deux fois le jeune homme en soutenant dans ses mains cette tête chérie, c'est moi... c'est votre fils à genoux devant vous!... Ces misérables se sont enfuis; Dieu a permis que nous arrivassions assez à temps pour vous sauver encore.

— Mon fils!... murmura le vieillard d'une voix faible.

Et il retomba sur le lit, épuisé par l'effort qu'il avait fait pour prononcer ces deux mots.

Mais le bonheur est un baume divin qui ranime vite la vie et fait courir le sang dans les veines glacées!...

Bientôt et comme par enchantement, le marquis, sur lequel la mort avait déjà placé sa cruelle empreinte, sentit une chaleur inattendue réveiller ses membres engourdis; il

promena autour de lui son regard étonné. Malgré lui, il lui semblait encore voir devant ses yeux ces visages farouches dont les rires implacables insultaient sans pitié à son agonie. A côté de cette voix à la fois désolée et radieuse qui lui disait : « Mon père! » il lui semblait encore entendre retentir à ses oreilles ces mots terribles : « Marquis de Savernoy, je te poursuivrai dans ton fils, dans ta fille, qui tous deux mourront comme tu vas mourir! »

Mais ce funèbre souvenir s'effaça devant le silence recueilli qui l'entourait. ainsi que fuit un nuage orageux dans le ciel pour faire place à l'azur d'un beau temps.

— Henri, dit-il d'une voix déjà plus forte et en se soulevant à moitié, c'est bien toi!... Comment as-tu pu venir à mon secours?

— Mon père, dit le jeune homme en s'appuyant sur le lit, je vous attendais, ainsi qu'il en était convenu. Étonné, inquiet du retard que vous mettiez à venir, mes amis et moi, émus par de funestes pressentiments, nous nous demandions si ce retard n'était pas l'indice de quelque grand malheur (car vous le savez, mon père, quand nous sommes éloignés les uns des autres, chaque heure est une in-

quiétude poignante, car chaque heure peut être une heure mortelle), lorsque tout à coup un homme haletant, le visage couvert de sueur, pénétra jusqu'à nous, et allant droit à moi : « Comte de Savernoy, me dit-il, courez vite à la *Maison-Jaune*, on massacre votre père, il est peut-être temps encore de le sauver ; voici une clef que je suis chargé de vous remettre ; hâtez-vous ! hâtez-vous ! car chaque minute c'est peut-être la mort pour le marquis de Savernoy. »

— C'est le même homme, murmura le vieillard, qui déjà m'avait sauvé une fois... Le connais-tu, Henri ?

— Non, mon père ; et comme nul de nous ne l'avait jamais vu, et que sa voix ainsi que son visage nous étaient entièrement inconnus, nous nous regardâmes, hésitant à croire à ces paroles qui pouvaient être une trahison ; cependant cet homme avait sur la physionomie quelque chose de franc et de loyal. « Hâtez-vous, nous dit-il de nouveau en essuyant du revers de ses mains les gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues. » Et, sans ajouter rien de plus, il disparut. L'hésitation pouvait amener un grand malheur ; je regardai la clef qui était bien celle

que vous portiez toujours sur vous, et je m'élançai à travers la campagne en criant à mes amis : « Qu'importe ! nous sommes bien armés. »

— Quel peut être, dit le vieillard, cet homme que nul de nous ne connaît, et qui sait ainsi tous nos mots de passe, tous nos signes de ralliement?

— C'est un ami, mon père, puisqu'il vous a sauvé deux fois. Que Dieu lui soit en aide dans toutes les heures de sa vie!

Henri s'était relevé.

— Mes amis! dit-il à ses compagnons, je crois qu'il n'est pas prudent de rester trop longtemps ici; ces bandits pourraient bien revenir avec du renfort, et nous faire un mauvais parti.

En un instant on improvisa avec des branches d'arbres un brancard, sur lequel on plaça un des matelas du lit, et on transporta le vieillard sur ce brancard.

— Avant de partir, mes amis, dit-il à ceux qui le portaient, nous avons un devoir sacré à remplir.

Et il montra de la main le corps de Jacques, étendu à terre.

Le jour, sans être entièrement venu, éclai-

rait distinctement la salle dans laquelle se passait cette scène.

Absorbés par les faits dont nous venons de tracer le récit, les compagnons du comte de Savernoy n'avaient fait nulle attention au cadavre qui gisait dans la salle au milieu des débris de l'orgie interrompue.

— Pauvre Jacques ! dit le comte Henri en se penchant sur le corps du digne serviteur, tu devais être mort, puisque ton maître allait mourir.

Le combat qui s'était livré entre les jacobins et ceux qui venaient au secours du marquis de Savernoy avait augmenté le nombre des morts.

Jacques avait deux compagnons qui devaient dormir avec lui dans le même tombeau ; et, pour nous servir des propres expressions de Cassius, les noms de Scévola, de Mucius et de Caracalla étaient devenus vacants et pouvaient être avantageusement replacés.

Décidément les noms romains ne portaient pas bonheur.

Deux fosses furent promptement creusées à quelques pas de la *Maison-Jaune*.

Dans l'une on déposa, avec tout le respect que l'on doit à la mort, les corps des jacobins

qui avaient été tués; dans l'autre, celui de Jacques et de ses deux compagnons.

Lorsque la terre eut recouvert la seconde fosse, la petite troupe qui avait accompagné le comte Henri se découvrit avec recueillement et s'agenouilla.

Le marquis se souleva de son brancard, et, étendant la main sur la terre fraîchement remuée :

— Adieu, Jacques, dit-il, adieu, fidèles défenseurs de la plus sainte cause, nous nous retrouverons dans un monde meilleur. Vous allez vous reposer, nous allons combattre !

Deux blessés avaient été mis sur un autre brancard qui suivait celui du marquis de Savernoy, et le triste cortége traversa silencieusement la campagne, dans la direction qu'avait prise cet homme qui avait si mystérieusement dit au vieux marquis : *L'avenir !*

IV

Lorsque George et Antoine Obrier rentrèrent dans Arles, il faisait grand jour, mais ce jour était pour ainsi dire triste et languissant, une large nappe grisâtre couvrait le ciel et obscurcissait les premiers rayons du soleil ; un vent humide et froid, qui s'engouffrait par intervalles dans les longues rues étroites, faisait frissonner les vitres des croisées, ou entrait en sifflant dans les portes entr'ouvertes, soulevant en tourbillons tout ce qu'il trouvait sur son passage. Déjà une pluie fine et glacée commençait à tomber.

George ôta son bonnet pour laisser ce vent

soulever ses cheveux, et cette pluie mouiller son front qui était brûlant.

Antoine Obrier marchait à côté de lui silencieux et sombre.

— C'est égal, dit George comme se répondant à lui-même, il fallait nous faire tuer plutôt que de reculer d'un pas et d'abandonner ainsi le terrain.

Obrier releva la tête et regarda le jeune homme.

— Il n'y a que des imbéciles, dit-il d'une voix brève, qui se font tuer inutilement; la vie ne se compose pas que d'un jour, jeune homme, les jours n'ont pas qu'une heure.

Et Obrier, laissant retomber sa tête, continua de marcher sombre et silencieux, sans paraître s'apercevoir que chacun, en passant, regardait ses vêtements ensanglantés par sa blessure.

Il y avait dans la ville un mouvement inaccoutumé, une animation tumultueuse; les patriotes se heurtaient les uns les autres d'un air effaré et se parlaient bas avec cette surabondance de gestes provençaux qui est encore une langue à part. Des patrouilles, soit de municipaux, soit de gardes civiques, parcouraient la ville dans tous les sens avec cet air solennel

et grave qui veut dire aux passants : « Nous sommes ici pour quelque chose de très-sérieux. »

Chacun semblait vouloir arrêter son voisin, et il est évident que si la bonne ville d'Arles se fût livrée à ses idées patriotiques et républicaines, la moitié de la population eût arrêté l'autre.

En outre des patrouilles, on voyait des groupes de citoyens appartenant aux différentes sections, armés au hasard et serrés les uns contre les autres : ceux-ci allaient heurter à toutes les portes sous prétexte de visites domiciliaires. Par-dessus toutes choses, il y avait dans l'air cette pesanteur de l'atmosphère qui annonce un orage et que Dieu souvent semble nous envoyer comme des précurseurs, la veille des grands événements.

George, les sourcils froncés, l'œil dilaté, les lèvres frémissantes, aspirait ce souffle d'orage comme un soldat sur le champ de bataille aspire l'odeur de la poudre.

Son visage, que contractait une sombre colère, se releva avec fierté ; il ne prononçait pas un seul mot, mais dans l'expression de sa physionomie, dans toute l'allure de sa personne, on comprenait le sentiment intérieur qui le dominait.

Obrier, de son côté, s'était arrêté, étonné

de tout ce mouvement qui s'était emparé, comme une fièvre subite, de cette ville qu'il avait laissée, quelques heures auparavant, silencieusement endormie.

Obrier ne savait donc pas que, dans l'existence des nations, il y a de terribles périodes pendant lesquelles chaque heure renferme plus d'événements que des années entières de la vie ordinaire? Il ne savait donc pas que le souffle révolutionnaire pouvait en un instant bouleverser une ville, comme l'orage qui passe dans le ciel ou l'éclair qui brille au milieu de l'orage.

En sa qualité de président du comité de surveillance, il avait peut-être bien le droit de s'étonner; aussi il alla droit à la première patrouille, et s'adressant à l'officier qui la commandait :

— Que se passe-t-il donc, citoyen officier? lui dit-il d'une voix brève.

— Il se passe quelque chose de très-grave, reprit l'officier en continuant sa route; il paraît que la patrie est en danger.

C'était là le grand mot des patriotes et des jacobins, celui après lequel tout était permis; et cette pauvre patrie passait ses jours à être en danger.

George, par un mouvement involontaire, avait posé sa main sur la poignée de son sabre.

Obrier secoua la tête, regarda encore un instant à droite et à gauche.

— Pressons le pas, dit-il à George, on doit être étonné et inquiet de mon absence.

— Je vais courir à la section des Patriotes d'Arles, dit le jeune homme.

— Reste, fit Obrier en lui prenant le bras; j'aurai peut-être besoin de toi plus utilement.

Bientôt ils arrivèrent tous deux à la demeure d'Antoine Obrier.

Il y avait des groupes devant la porte, ces groupes d'agents subalternes qui toujours attendent des ordres.

Aussitôt qu'ils aperçurent le chef du comité de surveillance de la commune, marchant d'un pas rapide et pressé, tous se pressèrent autour de lui avec des interrogations et des demandes de toute nature.

Obrier ne répondit pas un mot et entra dans la maison, suivi de George, qui ne l'avait pas quitté.

— As-tu remarqué comme le citoyen Obrier était pâle? dit un des hommes en s'adressant à son voisin.

— Il y avait du sang sur ses vêtements, dit un autre.

— Ah! bah! exclama-t-on de toutes parts; c'est donc bien vrai ce qu'on disait?

Et chacun se mit à interpréter à sa façon cette nouvelle découverte.

Ce qui agitait si tumultueusement la ville d'Arles, il est temps de l'apprendre au lecteur.

Un bruit vague avait circulé que les contre-révolutionnaires devaient tenter un coup de main contre les prisons pour délivrer les ci-devant avant leur comparution devant le tribunal révolutionnaire.

Ce qui agitait surtout les esprits, c'est que le comité de sûreté générale du département avait appris qu'une foule d'émigrés sous des noms supposés étaient rentrés en France par différents points de la frontière. Le même mouvement devait, assurait-on, se tenter à Avignon en même temps qu'à Arles; car la prison d'Avignon, autrefois le palais des papes, était le point de mire des aristocrates. Tous les prisonniers importants y étaient immédiatement transférés.

De plus, des commissaires de la république étaient arrivés cette nuit même à Arles et à

Avignon. On les disait chargés de pouvoirs extraordinaires. Or, la république une et indivisible n'avait qu'un pouvoir, celui de verser le sang, et Arles en particulier mourait d'envie de se signaler par quelque bonne et patriotique boucherie.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'Antoine Obrier et George étaient rentrés, lorsque ce dernier sortit, se dirigeant précipitamment vers les prisons. George tenait des papiers à la main.

Lorsque le chef du comité de surveillance était rentré dans son cabinet, il avait trouvé installé à une table, à côté de son bureau, le citoyen Léonidas, son secrétaire.

Ce citoyen était d'une grande utilité et remplissait merveilleusement les fonctions importantes qui lui étaient dévolues. C'était le limier le plus fin, le plus infatigable qui se pût rencontrer. Il avait sous ses ordres une meute complète qu'il disséminait de tous côtés, et au moyen de laquelle le comité de surveillance était secrètement renseigné des moindres détails.

Avant la république, il avait été huissier; les deux métiers se ressemblaient beaucoup.

A l'arrivée d'Obrier, le citoyen Léonidas était fort affairé.

— Il paraît, dit Obrier en parcourant les premiers papiers qui lui tombèrent sous la main, que messieurs les ci-devant ne veulent nous laisser aucun repos.

— Ils travaillent sans relâche, dit Léonidas, qui ne leva même pas la tête; et on n'en finira avec eux que quand on les aura rasés tout à fait.

Le citoyen Léonidas était un homme *charmant* (à cette époque le mot charmant était le synonyme d'horrible); il était doué de toutes les vertus républicaines qui font le vrai citoyen, le digne patriote; il aimait les hommes à la manière dont les bouchers aiment les animaux. Du reste, il avait un sourire affable, un visage bénin.

— Eh bien! dit-il après avoir fini de classer avec ordre une centaine de petites arrestations qui devaient faire le meilleur effet sur l'esprit de la population arlésienne, et l'expédition de cette nuit?

Obrier fronça le sourcil.

— Manquée.

— Tant pis! dit Léonidas. L'occasion était belle; on aurait dû, avec un peu d'adresse, prendre la nichée tout entière.

— Le rapport pour le comité de surveillance est-il prêt? répliqua Obrier d'une voix brève pour couper court à la conversation.

— Le voici, fit Léonidas en tendant un assez volumineux cahier au citoyen Obrier, et voici en outre le rapport sur le personnel des prisons.

— Bien.

— J'ai vu ce matin, avant de venir ici, deux commissaires de la république qui sont arrivés à Arles cette nuit, continua Léonidas sur le même ton; je crois qu'ils vont déblayer un peu, et diriger sur Paris où le tribunal révolutionnaire doit travailler en grand; ça ne fera pas de mal; il n'y a plus de place ici, et j'ai là une liste toute prête. Seulement ce serait beaucoup plus simple de régler leur petit compte dans la bonne ville d'Arles; ce serait une belle fête patriotique.

— Que t'ont dit les citoyens commissaires?

— Ils voulaient te voir, citoyen; je leur ai dit que tu étais en ville pour affaires qui regardaient la nation, et ils m'ont demandé un travail sur l'esprit des habitants. Il paraît qu'on accuse Arles de tiédeur et de fédéralisme.

Léonidas disait tout cela avec cette monotonie de voix qui appartient en propre aux

employés. N'oublions jamais que le citoyen Léonidas, aujourd'hui secrétaire du comité de surveillance de la commune, investi de la confiance générale. avait été huissier.

C'étaient les papiers concernant l'esprit des habitants et le personnel des prisons que George portait aux citoyens commissaires; George était, en outre, chargé par le citoyen Obrier de leur dire qu'il regrettait infiniment de ne pouvoir se rendre auprès d'eux, mais qu'une blessure assez grave, reçue cette nuit même au service de la patrie, l'empêchait de sortir.

Léonidas et son chef étaient restés seuls.

Le citoyen Léonidas avait pris un air mielleux.

— Voici maintenant, avait-il dit, un petit renseignement qui est de nature à vous consoler un peu de l'échec de cette nuit.

Obrier leva les yeux et saisit avidement le papier.

— Ah!... s'écria-t-il aussitôt.

Léonidas se prit à sourire, toujours d'un air *charmant*, comme un auteur qui vient d'être applaudi.

— Les renseignements sont précis, je crois, dit-il.

— Oh! ma vengeance! ma vengeance!... murmura tout bas Obrier en dardant ses yeux étincelants sur le papier que venait de lui remettre Léonidas.

Quel était donc ce nouveau papier qui agitait et troublait à ce point Obrier, et sur lequel son regard était cloué avec une ardeur fiévreuse?

Ce papier, c'était l'indication du couvent où avait été conduite la fille du marquis de Savernoy; le nom de la supérieure y avait été inscrit tout au long.

— Écoute, Léonidas, dit Obrier, tu es adroit?

— C'est mon métier, citoyen.

— Tu ne recules devant rien?

— C'est mon devoir.

— Tu es l'homme qu'il me faut.

Le citoyen Léonidas s'inclina avec cette allure qui veut dire : Je le sais parbleu bien.

Il y eut un court intervalle de silence, pendant lequel Obrier avait réfléchi.

Léonidas s'était remis à feuilleter des papiers.

— Citoyen Léonidas, reprit Obrier, ne m'as-tu pas demandé de faire obtenir à un de tes parents la place de concierge dans une des prisons de la ville?

— Je l'ai demandé dans l'intérêt de la patrie, parce que mon parent est un vrai patriote au cœur de roche dont on pourrait être sûr ; avec lui, pas de faiblesse à craindre, pas de trahison à soupçonner.

— Je n'en doute pas, citoyen Léonidas, mais il y a à Arles bon nombre de patriotes... au cœur de roche... La place est bonne : les ci-devant payent bien, écoute-moi.

— Je t'écoute, citoyen.

— Tu vas prendre avec toi des hommes sûrs, tu fais d'eux et par eux tout ce que tu voudras ; mais il faut que tu me ramènes ici la fille du marquis de Savernoy.

— Je te la ramènerai, citoyen, si tu me donnes un ordre d'arrestation.

— Le voici ! dit aussitôt Obrier en prenant un papier qu'il signa avec vivacité. Es-tu sûr qu'elle soit dans ce couvent sous son véritable nom ?...

— Je la ramènerai morte ou vive, dit Léonidas.

— Et la patrie, pour te récompenser, te donnera cinq assignats de deux cents francs chacun, et la place de concierge pour ton parent.

— Merci, citoyen, dit Léonidas.

— Voici un papier avec lequel tu pourras requérir la force armée.

— C'est bien; la petite aura du bonheur si elle m'échappe, j'arrêterai plutôt tout le couvent et je mettrai le feu à la baraque.

— Ce sera une œuvre patriotique, dit Obrier en appuyant son front sur une de ses mains, car son épaule blessée le faisait cruellement souffrir, et il pouvait à peine soulever son bras.

Léonidas mit son chapeau sur sa tête, releva les tiges singulièrement usées de ses bottes à revers, serra autour de sa taille son écharpe tricolore et sortit.

— Allons !... allons !... dit Obrier, dont le regard sombre et farouche prit une expression de joie cruelle, marquis de Savernoy, je me vengerai sur ta fille de tout ce que tu m'as fait souffrir; car il faut une tombe pour cette tombe sur laquelle j'ai versé tant de larmes.

Il s'arrêta comme s'il eût voulu laisser parler les palpitations pressées de son cœur, et reprit avec un sourire féroce :

— Après le père, Dieu me livre la fille; l'heure de la justice a donc enfin sonné!

La justice !... c'était le fils sauvant le père;

c'était la balle d'un pistolet faisant retomber le bras de l'assassin.

Pendant la conversation de Léonidas et du chef du comité de surveillance, la rumeur populaire grossissait, la foule encombrait les longues rues étroites; et, comme d'un flot qui porte la tempête, il sortait de son sein un tumulte de voix étranges et fatales. Toute la *lie patriotique* de la population ruisselait avec des regards féroces, des sourires d'hyène, des vociférations terribles qui devaient pénétrer à travers les murs épais et glacer les cœurs des pauvres prisonniers.

On avait appris que, par ordre des deux commissaires, les prisonniers d'Arles allaient être transférés à Avignon; il est vrai que c'était, comme l'avait si bien dit le digne Léonidas, pour faire de la place... pour déblayer un peu, et que les prisons ne devaient pas longtemps chômer; il est vrai encore qu'Avignon par les massacres de la Glacière avait acquis des droits incontestables à la confiance nationale et au respect des vrais patriotes, stigmate sanglant qui marquera éternellement le front de la Provence.

Arles était jalouse d'Avignon. Lui croyait-on le cœur moins patriotique, la main moins expé-

ditive? Et s'il fallait *travailler en grand* pour le salut de la république une et indivisible, qu'avait-on besoin de les envoyer à Avignon? C'était un passe-droit.

Voilà ce que disait la bonne ville d'Arles, qui ne voulait pas être accusée de *tiédeur* et de *fédéralisme*.

Aussi on murmurait tout haut; les meneurs levaient la tête et faisaient entendre de ces protestations énergiques dont nous faisons grâce à nos lecteurs, mais qui échauffaient singulièrement les têtes arlésiennes. A tous les coins de rue on rencontrait de ces hurleurs de carrefours qui ne voulaient pas qu'on leur enlevât les prisonniers pour en faire profiter Avignon.

A la mairie, les commissaires récemment arrivés travaillaient avec la municipalité et les membres du comité de surveillance réunis.

— Le peuple entoure les abords de la prison, venait-on leur dire.

— Il en a le droit, répondaient-ils.

— Il murmure... il gronde.

— C'est son métier.

— Il menace de massacrer les prisonniers, si on veut les lui enlever.

— Ce sera de la besogne toute faite, répondit froidement un des commissaires.

Que dire devant une logique aussi rigoureuse? C'était du patriotisme.

— Laissez faire la justice du peuple, disait un autre.

Et chacun, sans s'inquiéter davantage de semblables enfantillages, se remettait à travailler.

Cependant le tumulte grossissait et un tonnerre de vociférations accueillit l'arrivée des chariots qui devaient transporter à Avignon la majeure partie des prisonniers qui encombraient la prison d'Arles; il est vrai que plusieurs maisons avaient été déshabitées pour recevoir cette patriotique destination et devenir les succursales de la prison nationale, mais les victimes manquaient de place, la suspicion arrêtait en grand.

Cette foule, tempête humaine soulevée par les passions populaires, formait un spectacle étrange à observer dans son ensemble et dans ses détails. On y retrouvait, comme partout où la révolution déployait ses sanglantes orgies, ces visages hideux qui flairaient le pillage et les tueries, ces brigands de profession, ces massacreurs de métier et d'instinct, qui ani-

maient la foule du geste et de la voix et la poussaient, malgré elle, dans tous les excès : car l'odeur du sang enivre comme l'odeur de la poudre, et la fumée qui s'en exhale rend fou et donne le vertige.

Si chacun eût été moins préoccupé de ce qui se passait, si tous les regards comme toutes les pensées n'eussent pas été fixés sur les portes de la prison, un groupe de jacobins (quant au costume), qui se tenait dans un des coins de la place où les hautes maisons projetaient leurs ombres grisâtres, n'eût pu manquer d'attirer l'attention; chose toujours fatale à cette époque; car les figures, les manières de ceux qui le composaient, quels que fussent leurs efforts, n'avaient pas cette pureté et ce sans-façon du véritable jacobin.

La vérité est bien difficile à suivre dans tous ses détails; il est des nuances qui échappent à l'imitation la plus perspicace. Certes, l'extérieur était d'une régularité irréprochable; mais le parfum n'y était pas. C'était, pour un œil observateur, du jacobinisme de seconde veine, comme on pourrait le dire.

Heureusement, la vraie sans-culotterie était consciencieusement affairée; elle avait bien autre chose à penser qu'au groupe dont nous

parlons; aussi, replié, pour ainsi dire, sur lui-même, enveloppé dans ses propres pensées, ce groupe parlait très-vivement avec ces airs mystérieux, ces regards sombres, ces phrases inachevées qui appartiennent en propre aux conspirateurs de toutes les époques; eux-mêmes avaient leurs pensées et leurs yeux fixés sur les portes de cette prison qui venaient de s'ouvrir pour laisser pénétrer les chariots à l'intérieur et qui s'étaient refermées immédiatement après.

Leurs voix s'élevaient malgré eux par cet étourdissement inévitable de toute pensée qui remue et s'agite, et la foule était devenue plus compacte autour d'eux, car l'orage approchait, semblable à ces gouttes d'eau d'abord larges et pesantes qui se changent en torrents. Une voix dans cette foule dit en passant, du ton le plus ordinaire et le plus indifférent en apparence :

— Prenez garde, parlez plus bas!

Lorsque ceux auxquels ces paroles s'étaient adressées se retournèrent, quelque vivacité qu'ils eussent mise dans ce mouvement, ils ne virent personne dont l'allure ou le visage pût les aider à découvrir l'auteur de ce charitable avertissement.

Leur étonnement fut du reste promptement interrompu par une rumeur subite qui se fit dans cette meute humaine; un homme aux formes athlétiques, et qui portait deux énormes marteaux de forge suspendus à son tablier de cuir, était parvenu à grimper le long d'un mur dégradé qui formait un des angles de la place. Soutenu d'un côté par un de ses pieds qu'il avait enfoncé dans les excavations de la muraille, de l'autre par les têtes de ses camarades, plancher vivant sur lequel il avait appuyé son pied gauche, il brandissait dans une de ses mains un des marteaux de fer qui pendaient à sa ceinture, et des hourras de joie, des vociférations sans nombre accueillaient ses paroles, dont le bruit seul pouvait parvenir à l'extrémité de la place où se tenait le groupe.

C'était le désir d'entendre cet orateur improvisé qui avait causé ce mouvement subit et tumultueux. Du reste, les gestes de celui qui parlait étaient assez expressifs pour n'avoir pas besoin de la traduction du langage.

Presque simultanément plusieurs pelotons de municipaux et de gardes civiques avaient débouché sur la place et essayaient de se frayer un passage afin de déblayer les abords et de

protéger le départ des chariots ; au milieu d'eux marchait gravement un homme dont l'habit était plus qu'à moitié caché sous les plis de son énorme écharpe tricolore ; cet homme, que les commissaires envoyaient sans nul doute par acquit de conscience, devait être un agent municipal ou un commissaire de section ; il tenait de volumineux papiers à la main, et haranguait aussi la foule de son mieux ; mais les acclamations et les hurlements couvraient sa voix.

Tout cela, on doit le penser, avait complétement changé l'aspect de la place et la faisait ressembler pour ainsi dire à un champ de bataille.

— Mes amis, dit à voix basse un des hommes du groupe, l'orage ne va pas tarder à éclater ; chacun à son poste respectif!

Mais au même moment un homme que nul n'avait remarqué se détacha de la masse, qui allait et venait comme un flot bondissant poussé par la tempête, et frappant sur l'épaule de celui qui venait de parler :

— Deux mots, citoyen, lui dit-il.

Celui auquel ces paroles s'adressaient se retourna vers son interlocuteur avec le plus grand étonnement.

Celui-ci n'eut pas l'air d'y faire la moindre attention, mais il ajouta d'une voix plus basse encore et de façon à n'être entendu d'aucun autre :

— Comte de Savernoy, venez au détour de cette rue, nul ne pourra nous entendre.

Le comte (car c'était bien lui) regarda avec plus d'étonnement celui qui venait de lui parler.

— Je vous suis, lui dit-il en faisant un signe à ceux qui l'entouraient, afin que nul d'entre eux n'allât avec lui.

A peine furent-ils arrivés tous deux au détour de la rue, qui n'était qu'à vingt pas de la place, que l'inconnu s'arrêta :

— M. de Savernoy, lui dit-il, vous et vos amis vous êtes bien imprudents ; agir ainsi, c'est tenter la fatalité et jouer votre vie sur un coup de dés.

— Imprudents! en quoi? dit le comte en regardant fixement ; nous sommes sur la place comme tout le monde.

— Oui, mais avec une autre pensée.

— Qui vous le dit?

— M. le comte Henri de Savernoy, reprit l'inconnu d'une voix grave, l'homme qui cette nuit est venu vous dire : « Courez vite à la *Mai-*

son-Jaune, on massacre votre père, il est peut-être temps encore de le sauver ; » celui-là ne vous a pas menti.

— Non, dit le jeune homme en se penchant plus attentivement encore pour regarder le visage de l'inconnu.

— Qu'importe mon visage? reprit l'autre.

— C'était vous ! s'écria le comte.

— Ce qu'il faut, continua celui-ci, c'est écouter mes paroles ; vous venez dans l'espérance de sauver, à la faveur du tumulte, le fils du comte de Castelnois, qui est enfermé dans cette prison ?...

— Oui.

— Cela est bien difficile, vous avez entendu la rumeur qui augmentait à chaque minute. Savez-vous ce que cette rumeur populaire, ce que ces vociférations portent avec elles? Le peuple ne veut pas qu'on lui enlève ses prisonniers. Dans un quart d'heure, dans cinq minutes peut-être... cette foule enfoncera les portes de la prison et massacrera tout ce qui s'y trouve.

— Horreur! dit le comte avec effroi.

— Allez donc, si vous le pouvez, du côté des portes de la prison, et tâchez, vous et vos compagnons, d'approcher le plus près possible,

afin d'arriver parmi les premiers ; c'est là seulement qu'est le salut pour ceux que vous voulez sauver.

— Mais qui donc êtes-vous... vous qui savez tout, prévoyez tout, et semblez être le bon génie qui veille sur nous?

— Une fois entrés, continua l'autre du même ton sans faire attention à l'interruption du comte Henri, prenez un corridor qui est au fond de la cour sur la gauche, montez un escalier; vous trouverez une grille, après cette grille une porte ; c'est là... Mais hâtez-vous !... hâtez-vous !...

— Cette nuit, dit le jeune homme, vous avez sauvé la vie de mon père, aujourd'hui vous venez à notre aide pour sauver un infortuné prêt à périr; qui que vous soyez, merci !... mais qui donc êtes-vous?... qui donc êtes-vous?...

L'inconnu resta un instant sans répondre; puis il dit en secouant la tête et en passant la main sur son front :

— Plus tard... peut-être vous le saurez...

Et se penchant vers le jeune homme, il ajouta à voix basse :

— Hâtez-vous !... hâtez-vous !... j'entends le tonnerre qui gronde là-bas.

Et avant que le comte eût pu répondre, il était déjà loin de lui, mêlé de nouveau aux vagues tumultueuses de la foule et criant d'une voix stridente :

— Vive la république!... A bas!... à bas les aristocrates!!!

L'inconnu avait raison, le tonnerre grondait là-bas, et Cassius, notre connaissance de la *Maison-Jaune,* y brillait au premier rang.

La sanglante orgie de la nuit s'était enfuie de son cerveau comme si elle eût voulu laisser l'austère Romain tout entier au grand acte dont son patriotisme brûlait de le rendre le principal acteur. Son visage était maculé de quelques égratignures, résultat de sa chute par la fenêtre. Cassius était d'autant plus acharné, qu'il avait un échec à réparer; il battait des mains avec une joie frénétique aux vociférations de son ami le forgeron.

— Oui! oui! s'écriait-il en agitant au-dessus de sa tête une longue fourche dont un des fers était brisé, il faut défendre nos droits, ces prisonniers nous appartiennent, enfonçons les portes de la prison!... et faisons-nous justice nous-mêmes!... nous irons plus vite en besogne!...

— Oui!... oui!... hurlèrent toutes les voix.

Et un flot plus impétueux que celui que la mer pousse au sein des tempêtes vint se briser contre les portes de la prison avec un frémissement terrible.

En vain l'agent municipal agitait son écharpe, en vain la garde civique essayait-elle d'opposer une digue à cette invasion menaçante ; elle avait perdu en un instant tout le terrain qu'elle avait mis une heure à gagner.

— Attendez ! attendez... mes bons lurons ! disait la voix du forgeron ; ça ne va pas être long ; j'ai là deux bons outils qui vont faire merveilles ; ça casse les portes d'abord, la tête ensuite.

Et, levant à deux bras un de ses lourds marteaux, il se mit à frapper à coups redoublés sur la principale porte de la prison.

L'élan était donné ; mille coups succédèrent aux coups de marteau du forgeron, et chacun de ces coups résonnait avec une sonorité funèbre sur la porte qui résistait.

On eût pu voir, au milieu de ceux qui frappaient avec le plus d'acharnement, un jeune homme dont les mains trop blanches peut-être attestaient fort peu d'habitude de ce genre de travail ; mais il frappait si énergiquement que les patriotes l'eussent certainement porté en

triomphe, s'ils n'eussent pas été si occupés. Les patriotes ont toujours des ovations toutes prêtes à leur usage personnel.

C'était le comte Henri de Savernoy qui, avec ses amis, suivait de point en point l'avis de l'inconnu.

Déjà la porte chancelait, et l'on entendait, à chaque coup frappé, ce gémissement plaintif que les choses sans vie semblent parfois avoir emprunté à notre triste humanité ; alors les cris redoublèrent ; les vociférations furieuses allaient se changer en acclamations de triomphe.

— *Ça ira!... ça ira!...* chantaient des voix haletantes au sein de la foule.

Et la tempête populaire grossissait en tumulte et en imprécations.

Enfin, la porte brisée tomba en éclats, et la foule, comme un torrent débordé, se rua dans l'intérieur de la prison.

— Ça tient plus dru que l'on ne croit, une porte de prison, disait le forgeron en essuyant son large front du revers d'une de ses larges mains, dont les veines bleuâtres étaient gonflées comme des cordes tendues.

Cassius avec sa fourche cassait tous les carreaux qui se trouvaient sur son passage, et

récitait à gorge déployée son calendrier romain, placé sur la tête de ses amis.

Le prologue du drame sanglant qui allait se jouer venait de finir avec la porte brisée, dont les débris gisaient çà et là comme les membres épars d'un corps mutilé.

Fermez, fermez les yeux ! voilez-vous, cœurs généreux ! âmes humaines ! vous qui avez déjà assisté aux massacres de la Glacière, triste inauguration de tant de sang versé ; vous qui avez vu les cadavres amoncelés de l'Abbaye, les corps morts ou expirants jonchant les portiques religieux des Carmes ; vous qui avez vu les égorgeurs soldés courir les bras ensanglantés de la Conciergerie au Châtelet, du Châtelet à la Force ou au séminaire de Saint-Firmin, ou à Bicêtre, ou à la Salpêtrière, partout enfin où il y avait des victimes ; vous qui avez assisté à toutes ces *espiègleries révolutionnaires*, comme disait Danton en riant ; ce Danton qui devait aussi porter sa tête hideuse sur l'échafaud, trop faible et trop tardive expiation ! Oh ! les lâches cœurs et les sanglants portraits ! Le cœur de l'écrivain se soulève chaque fois qu'un de ces noms fangeux se trouve sous sa plume ; oui, et pendant ces affreuses journées, ces épouvantables tueries,

deuil et honte éternelle pour la France, madame Danton *tenait cercle* à la chancellerie, en attendant le dîner, avec madame Camille Desmoulins, madame Hébert et tant d'autres. Fermez, fermez les yeux! car Arles, toute petite ville qu'elle est, a aujourd'hui le sang à la tête; elle est dans son jour de démence et d'épilepsie révolutionnaire.

Nous ne comptons pas nous arrêter longuement sur ces tristes faits, échos lointains des massacres qui avaient ensanglanté la France, mais à travers lesquels nous avons dû inévitablement passer parce qu'ils se trouvaient sur notre route.

Déjà les pillards s'étaient répandus dans les différents postes de la prison, brisant tout ce qui s'opposait à leur passage; déjà les cris des victimes se mêlaient aux rires féroces des bourreaux, déjà l'on entendait partout les prières étouffées sous les gémissements, et les gémissements étouffés sous la mort.

Henri de Savernoy, suivi de ses amis qui, afin de se reconnaître dans la foule, avaient mis un signe à leur accoutrement jacobin, s'était précipité vers le corridor qui lui avait été indiqué; il monte par le premier escalier qui s'offre à sa vue; au haut de cet escalier est

une grille ; cette grille est entr'ouverte ; on voit en face une porte verrouillée, ce doit être la porte désignée par l'inconnu ; c'est là, si les renseignements de cet homme sont exacts, que le comte de Castelnois, l'ami d'enfance du comte Henri, et ses malheureux amis ont été enfermés. Henri n'ose appeler ; il a peur du bruit de sa voix. Quand on touche, par un de ces hasards soudains des événements, à un but inespéré, le cœur bat... la main tremble, il semble qu'un obstacle imprévu doive vous arrêter au dernier pas et briser votre espérance sur le seuil de la réalité.

Heureusement, à quelques pas de là, il aperçoit un homme qui, sans s'inquiéter du tumulte qui trépigne sous ses pieds et sur sa tête, se promène fort tranquillement en fumant sa pipe dans le long corridor dont la grille était fort obligeamment entr'ouverte pour faciliter la besogne de messieurs les patriotes.

A son accoutrement, au trousseau de clefs qui pend à sa ceinture, il n'y a pas à douter, c'est un des geôliers.

— Ouvre cette porte ! lui crie le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait tremblante, mais que l'on pouvait fort bien prendre pour

l'oppression d'une course précipitée ; il y a des prisonniers ici !...

Et, d'une arme qu'il avait à la main, il frappait à coups redoublés sur la porte.

— Trop tard !... citoyen, trop tard, dit en ricanant le geôlier patriote ; les oiseaux sont dénichés.

— Depuis quand ?

— Depuis cette nuit.

— Il n'y a plus personne ici ?

— Plus personne, citoyen ; mon contingent, au grand complet, a été transporté dans l'aile gauche ; aussi je me promène en aristocrate, les bras croisés.

— Malédiction !... dit Henri en reculant de deux pas avec épouvante.

— Ah !... c'était du huppé, reprit le geôlier avec la même inflexion de voix, du vrai gibier de lanterne, quoi !... Mais consolez-vous, citoyen, je les entends qui cognent là-bas... D'autres feront la besogne, voilà tout !

— Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... dit Henri de Savernoy d'une voix sourde en se frappant le front.

Et il s'élança avec ses compagnons par le même escalier qu'il venait de monter le cœur si plein de joie et d'espérance.

— En v'là un qui est chaud à la chose, dit le geôlier en voyant Henri s'éloigner ; il paraît qu'on va déblayer, ça ne fera pas de mal.

Et il continua à se promener en fumant sa pipe.

Pendant le peu de temps qu'il avait fallu au comte de Savernoy pour monter l'escalier, écouter le geôlier et redescendre en toute hâte, la scène avait changé de face et le drame avait étendu ses ailes sanglantes.

C'était dans la cour intérieure que les victimes étaient poussées, déjà à moitié mutilées, pour trouver la mort, au milieu des hurlements féroces de leurs bourreaux.

Henri s'arrêta haletant à l'entrée de cette cour au milieu de laquelle gisaient déjà tant de cadavres. On eût dit qu'il était cloué à sa place.

Tout à coup un frémissement terrible le fit tressaillir, et un cri rauque à demi étouffé s'exhala de sa poitrine et alla se perdre parmi les rires féroces de cette orgie révolutionnaire.

Au milieu des victimes que les massacreurs immolaient, ses yeux venaient de rencontrer un visage pâle, mais noble, celui du jeune

comte de Castelnois ; le sang ruisselait déjà le long de ses joues par des blessures qu'il avait reçues à la tête; ses habits étaient en lambeaux ; mais son regard était ferme et résolu, son front haut et fier ; il avait les bras croisés. Pas un seul gémissement ne s'échappait de sa bouche contractée par un demi-sourire dédaigneux, la victime dominait ses bourreaux comme le chêne altier que le bûcheron abat domine la hache qui le frappe.

Au moment où Henri accourait vers lui, un des hommes qui entouraient le pauvre prisonnier lui entra le fer de sa pique dans la poitrine; lui ne bougea pas, seulement ses sourcils se froncèrent par un tressaillement nerveux et ses yeux s'attachèrent avec une telle fixité sur celui qui l'avait frappé, que cet homme, par un de ces mouvements involontaires qui du cœur se transmettent à la main, baissa à terre la pointe de sa pique.

Le sang coulait... le sang coulait.

— Castelnois !... Castelnois !... murmura Henri de Savernoy d'une voix qui s'éteignit dans son gosier.

Et il cria d'une voix furieuse :

— Ne le tuez pas !... ne le tuez pas !

— Tu te perds sans le sauver, lui dit un de

ses compagnons en l'arrêtant par le bras, regarde !

Pendant qu'il parlait, un autre avait planté son couteau dans la gorge du malheureux voué à une mort inévitable.

Le jeune Castelnois tomba, pour ne plus se relever, sur le corps de ses amis, dont l'agonie avait été moins longue.

— Morts !... morts !... dit Henri en courbant sa tête sur sa poitrine avec un sentiment de profonde désolation, ils sont tous morts !...

— Viens, dit un de ses compagnons à Henri en lui prenant la main, hélas !... nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il l'entraîna hors de la prison.

Ce fut alors qu'au milieu de cette horde hurlante, ivre de sang et de carnage, apparut tout à coup un homme qui se fraya passage au milieu de cette foule qui ruisselait de tous côtés.

Cet homme était jeune, et le vent agitait sur son front les longues mèches noires de ses cheveux ; nulle arme n'était à sa main, mais des mots entrecoupés s'exhalaient de sa bouche.

— Arrêtez ! arrêtez, malheureux ! criait-il en marchant, pour aller plus vite, sur les corps étendus et palpitants.

Cet homme, c'était George.

Envoyé, comme on le sait, par Antoine Obrier, il était à la mairie avec les deux commissaires et les membres du comité de surveillance, lorsque l'agent municipal, requis avec la garde civique pour protéger le départ des prisonniers, était venu rendre compte de l'inutilité de ses efforts et de l'envahissement de la prison par le peuple.

Cette nouvelle terrible avait été très-froidement accueillie par les commissaires ; l'un des deux même avait dit, sans seulement quitter des yeux de volumineux papiers au bas desquels il apposait sa signature :

— Le peuple a des vengeances à satisfaire : c'est son droit, on ne peut le lui enlever ; quand il les aura exercées, il s'apaisera de lui-même.

Le peuple, en effet, penché sur cette fournaise ardente de la révolution, était en si bonne voie de justice et de générosité, que ce devait être tout plaisir d'avoir affaire à lui !

— Horreur !... horreur !... s'était écrié George avec un élan d'indignation qui avait fait sourire les assistants, je les arrêterai, moi !

Et il s'était élancé comme un fou hors de la mairie.

Son visage était si pâle, ses traits si bouleversés, sa poitrine si haletante lorsqu'il arriva au milieu de cette scène de massacre, sa voix si stridente, il y avait un si grand élan de son cœur indigné, que ces hommes, qu'une rage aveugle poussait dans de si cruels excès, s'arrêtèrent un instant.

— Par pitié! non pas pour eux, mais pour vous, mes frères! ne faites pas ainsi couler le sang sans justice et sans droit. Quel démon... quel mauvais génie... quel ennemi de vous-mêmes vous pousse à agir ainsi? Que la liberté, la sainte liberté... notre idole, notre sœur bien-aimée, ne tienne pas à la main le poignard du meurtrier!... O peuple... peuple grand... peuple fort, ne souille pas ton nom, ne rougis pas tes mains. Vous tous!... vous tous... regardez ces hommes : ils sont sans défense et vous êtes armés!... Ils sont cent, peut-être, et vous êtes mille!... Mille bourreaux pour cent victimes! Voulez-vous que ce nom de bourreaux reste ineffaçablement attaché à votre front? Ils sont indignes de vous, indignes d'être les soldats, les fils glorieux de la république, ceux qui ne vous ont pas dit que ce que vous faites est infâme!... Ces prisonniers ne vous appartiennent plus, ils ap-

partiennent à la loi, au tribunal révolutionnaire... La loi les frappera aussi sévèrement que le font vos poignards, vos piques, vos couteaux ; mais elle les frappera forte de son droit, de ce droit inviolable qui lui vient de vous !...

Pendant que George parlait ainsi, son visage s'était animé, ses yeux lançaient des éclairs, et sa voix forte et vibrante dominait de toute sa puissance ce bourdonnement de la foule qui s'inquiète et semble s'interroger ; ces hommes tout à l'heure si furieux, si hurlants, se regardaient entre eux ; l'hésitation est toujours le premier pas dans le remords.

C'est que George, noble intelligence qu'aveuglait un fatal enthousiasme, avait le visage inspiré , le geste dominateur ; il était là dans son élément, le soleil était devant ses yeux et la foule autour de lui! Ce n'était plus la vengeance, la haine ou la lâcheté marchant le front bas, la respiration comprimée, à travers les ténèbres de la nuit ; ce n'était plus le silence mortel de la *Maison-Jaune*, c'étaient les coudées franches de la place publique, avec tous ses dangers, mais aussi toute sa sauvage poésie; et George avait cette énergie que donne le courage et ce courage intrépide que donne la jeunesse.

— Je vois sur vos visages que vous me comprenez, s'écria-t-il en faisant un pas vers ceux qui l'entouraient; les citoyens que la république appelle ses enfants sont des soldats qui combattent et non pas des hommes qui égorgent! Ce n'est pas ainsi que vous prouverez au monde que le règne du peuple est la sauvegarde de tous; ce n'est pas ainsi que vous fertiliserez la semence de nos grandes idées de régénération. Prenez garde!... prenez garde!... le pied de l'assassin glisse toujours dans le sang qu'il a versé!...

— Ah!... ah!... ah!... cria la foule qui se recula involontairement et regarda d'un œil étonné tout ce sang qui l'enveloppait d'un flot noir.

George sentit que le souffle de sa parole apaisait toutes ces colères, étouffait toutes ces haines vociférantes, et que son influence magnétique parcourait les masses comme le ferait une étincelle électrique.

Les meneurs eux-mêmes n'osaient élever la voix; et ils regardaient avec stupéfaction ce jeune homme au visage bruni, aux longs cheveux noirs, au regard étincelant, que personne, pour ainsi dire, ne connaissait, et qui s'était placé devant eux ainsi qu'une digue humaine,

fort de sa conviction et de son courage.

Le peuple aime qu'on le brave et qu'on ait la voix plus haute que lui ; c'est là le moyen de le dominer.

— Quel est cet homme ? dit le forgeron d'une voix rauque et en laissant tomber le long de son tablier de cuir ses deux marteaux de fer.

— C'est Brutus !... mon Brutus !... s'écria Cassius en s'avançant ; un vrai patriote... qui vous remue la parole comme je remuerais un sac de charbon.

— C'est tout de même vrai, repartit une autre voix dans la foule. Il y a un tribunal ou il n'y en a pas.

— C'est positif, dit un autre ; mais on n'est pas maître de son premier mouvement.

— Au fait, j'en ai assez, moi !... reprit le forgeron qui se croisa les bras.

— C'est tout de même la chose, ajouta un troisième ; j'en ai assez aussi ; ça ne nous regarde pas ; ce digne M. Guillotin n'a pas inventé son excellente machine pour rien.

Ainsi pensait et murmurait déjà la foule ; la férocité du jacobin se trouvait en face du cœur de l'homme.

George observait, écoutait, interrogeait du regard avec anxiété, comme le pilote au gou-

vernail épie dans le fort de la tempête chaque flot de la mer.

Il devina sa puissance et comprit qu'il ne fallait pas laisser l'œuvre inachevée, car la foule est variable; ses pensées s'enfuient, tombent à terre ou s'élèvent en haut comme ce sable sur lequel souffle le vent; son esprit ou son cœur sont toujours suspendus à la moindre parole.

— Mes amis! mes amis! mes frères!... s'écria George d'une voix vibrante et avec un de ces accents indéfinissables qui pénètrent; fuyez! fuyez de ces lieux où vous n'eussiez jamais dû mettre le pied! Honte et malheur à celui qui souillerait plus longtemps la souveraineté du peuple! que celui-là vienne à moi, qui suis aussi sans défense, ainsi que ces malheureux qu'on égorge! qu'il me frappe de son arme ensanglantée, moi qui suis du peuple comme vous en êtes tous!... moi, votre frère, moi qui demande à combattre et à mourir pour la république! Oui, que celui-là me frappe, et foule mon corps à ses pieds, au milieu de tous ces corps étendus et mutilés, j'aime mieux cela que d'avoir à rougir de honte!

Ces nobles et dignes paroles, puisées à la source intarissable de l'âme, produisirent l'effet

que George en attendait; il y eut parmi tous ces hommes un tressaillement impossible à décrire. C'était l'instinct de la conscience qui remontait à la surface; dernier trésor qui est enfoui souvent, mais qui ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme.

On eût dit les vendeurs chassés du temple, tant fut grande la précipitation avec laquelle ils s'élancèrent au dehors.

— Vive Brutus! cria Cassius en élevant sa fourche en l'air.

D'unanimes acclamations accueillirent la voix, et de tous côtés chacun tendit la main à George. L'air retentissait de *vivat* frénétiques.

Le torrent avait été détourné de son cours sanglant.

— Citoyen, dit George au concierge qui s'était rapproché de lui, fais rentrer tous les prisonniers jusqu'à l'heure fixée pour le départ des chariots; et vous, mes amis, que quatre d'entre vous se placent à l'entrée de cette porte et fassent respecter par tous la volonté du peuple.

— J'y vais, moi, dit le forgeron en élevant un de ses marteaux à la hauteur de sa tête, et je te jure, citoyen, que nul n'entrera. V'là

deux outils qui' valent une porte et des verrous, et deux bras qui ne craignent personne.

— Merci, monsieur, dit un des prisonniers en s'adressant à George, vous êtes un noble cœur.

— Hâtez-vous de rentrer, répondit George à voix basse, hâtez-vous!... Qui sait s'ils ne reviendront pas?

Le jeune républicain avait prononcé ces paroles avec une grande amertume, et détournant les yeux du tableau sinistre que lui offrait la cour intérieure de la prison, maintenant vide, il s'éloigna d'un pas rapide.

Une ovation patriotique l'attendait sur la place, où sa présence fut saluée par des cris enthousiastes. On avait ôté au peuple ses victimes, il lui fallait en échange un triomphateur; les masses ont toujours des haines et des ovations toutes prêtes.

George était l'idole du moment; aussi il fut enlevé de terre comme faisaient les païens de leurs statues d'argile, et hissé sur de robustes épaules, pavois humain bien fait pour montrer combien est fragile et chancelant le piédestal des triomphes populaires.

Le cortége au milieu des hourras, des

chants patriotiques, des hurlements civiques et des cris de joie frénétique, se dirigea vers la mairie.

Combien devait battre d'orgueil et de joie le cœur du jeune républicain, hier obscur, ignoré dans une chaumière au pied d'une colline, aujourd'hui porté en triomphe par les rues de la ville d'Arles ! Hier, il espérait en lui-même ; aujourd'hui, il y croyait. La foi en soi est le premier pas dans l'avenir.

Lorsqu'il arriva sur la place de la mairie, Antoine Obrier, le bras en écharpe, était sur le seuil de la porte, s'entretenant avec un des commissaires.

On venait d'apprendre comment s'était inopinément terminé le drame sanglant de la prison.

— Quel est donc cet homme que l'on porte ainsi en triomphe? dit celui-ci.

Antoine Obrier regarda attentivement, car la nuit commençait à venir.

— C'est George !... dit-il tout à coup avec étonnement, George !...

Et, se penchant vers le commissaire qui regardait de tous ses yeux cette scène d'ovation et de triomphe, il ajouta :

— Le peuple massacrait les prisonniers, et

il a pu l'arrêter et faire tomber les armes de sa main... Cet homme ira loin.

— Tu l'appelles? dit le commissaire.

— George.

— Je n'oublierai pas ce nom-là.

En ce moment un nouveau personnage vint parler bas à l'oreille d'Antoine Obrier : c'était un commissaire de section.

Les yeux d'Obrier étincelèrent tout à coup.

— C'est bien... c'est bien, répondit-il ; dites au citoyen Léonidas que je suis à lui dans l'instant.

George, remis en liberté, entrait à la mairie en ce moment.

—Bravo!... bravo!... George, lui dit Obrier, ça commence bien.

Le commissaire s'approcha.

— Citoyen George, dit-il au jeune républicain, je joins mes félicitations à celles du citoyen-président, non pas tant à cause de ce que tu as fait, mais à cause de ce que tu peux faire. J'enverrai mon rapport à la Convention.

Le front de George était rayonnant ; il serra à la fois les mains d'Obrier et celles du commissaire.

Orgueil!... orgueil humain, tu tiens donc toujours en ton pouvoir la plus belle part de nous-mêmes!

V

Orange est à quinze ou seize lieues d'Arles, et possède environ huit à neuf mille habitants. C'est une des villes de la Provence à laquelle se rattachent les souvenirs les plus anciens et les plus curieusement historiques, car Orange fut une des quatre villes du peuple cavare.

De la domination des Romains, elle passa tour à tour sous celle des Bourguignons et des Visigoths. Située dans une plaine magnifique, elle est arrosée par l'Aigues et par un grand nombre de petites rivières.

Si depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV

l'oubli que les siècles portent toujours avec eux n'ensevelit pas le nom d'*Orange,* les fastes révolutionnaires de 93 se chargèrent de lui imprimer au front un stigmate éternel de sang. Son nom est maintenant de ceux qui rappellent les plus cruels et les plus lugubres souvenirs. Ville impie, hideusement révolutionnaire, elle a eu ses massacres, son tribunal, elle a eu du sang à larges ruisseaux dans ses rues étroites et tortueuses, et elle en a baigné le pied des vieux monuments romains. La postérité, juste et inexorable, eût dû raser cette ville du sol et y semer du sel.

A Orange, il y avait un couvent, le couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

C'était dans cette demeure que le marquis de Savernoy avait conduit Jeanne de Savernoy, sa fille, lorsque étaient arrivés les tristes événements dont Antoine Obrier avait retracé le récit dans le cabaret de la *Maison-Jaune*. C'était là aussi que Léonidas, le digne secrétaire du comité de surveillance de la ville d'Arles, se rendait, muni d'un ordre d'arrestation et de tous les pouvoirs nécessaires afin de remplir dignement son importante mission.

Le couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours, placé à peu près au centre de la ville, était un

édifice de médiocre architecture et d'un aspect assez triste. Certes, celui qui l'avait construit ne s'était en rien préoccupé de la beauté extérieure du monument; il avait bâti un couvent, voilà tout. Les murailles avaient ces tons moisis et indéfinissables que donnent les années qui passent. Les années noircissent les pierres et blanchissent les têtes.

Les événements de ce drame marchent trop vite pour que nous puissions nous arrêter longtemps aux détails extérieurs ou intérieurs.

Le couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours n'était pas une de ces retraites sévères, implacables, semblables à l'intérieur d'un tombeau, et dans lesquelles un froid mortel suinte, pour ainsi dire, des murailles et se glisse en frisson douloureux dans l'âme comme dans le corps; une de ces demeures enfin dans lesquelles on entre pour n'en sortir qu'au jour de sa mort...

Ce n'était pas non plus une de ces pieuses retraites fondées pour des personnes royales et enrichies de leurs dons. La communauté était pauvre. Son revenu le plus clair était le travail des religieuses qui, à l'aiguille et sur le métier, faisaient de merveilleux ouvrages. Joignez à cela les aumônes des fidèles, les secours de la Providence, et vous comprendrez

que les sœurs de Bon-Secours menaient une vie sobre, laborieuse, mais douce et paisible, comme il convient à celles qui habitent dans la maison de Dieu, existence bien éloignée de la grasse et luxurieuse oisiveté à laquelle se laissaient aller les bénédictines, les visitandines et les autres communautés dotées par d'opulents bienfaiteurs.

Seulement, depuis vingt ou trente ans environ, les familles riches et nobles de la Provence y envoyaient leurs filles jusqu'à l'époque de leur mariage, afin qu'elles y prissent ces précieuses habitudes d'une vie paisible, réglée, sévère pour soi-même, bienveillante pour les autres, par lesquelles la jeune fille se prépare aux saints devoirs de la mère de famille. Les unes y restaient deux ou trois ans, d'autres davantage encore.

La mère Ursule de la Charité, supérieure du couvent, avait su comprendre admirablement ce mélange du monde qui venait ainsi s'asseoir au milieu des servantes de Dieu, et elle était adorée de ses ouailles.

Depuis que les premiers symptômes révolutionnaires bouillonnaient en France, semblables au cratère d'un volcan prêt à éclater, jusqu'au jour où la terreur déploya ses ailes

funèbres et sanglantes, la mère Ursule passait des nuits sans sommeil; la prière même ne pouvait parvenir à calmer l'inquiétude qui la dévorait; car elle ne se dissimulait pas quelle immense responsabilité pesait sur elle, comme supérieure du couvent.

Chaque jour, d'affreuses nouvelles venaient la glacer de terreur; c'étaient des incendies, des pillages, des massacres, d'horribles et infâmes violences qui ne respectaient même pas les demeures du Seigneur; car, à cette époque terrible qui amoncelait sur toutes les parties de la France tant de cadavres égorgés, les couvents eux-mêmes n'étaient pas assez séparés du monde pour qu'il n'y pénétrât pas cette fièvre d'inquiétude et d'agitation qui planait sur la société tout entière.

La vieille horloge venait de sonner midi.

C'était l'heure habituelle de la récréation des pensionnaires; mais, comme autrefois, un joyeux bourdonnement ne s'éleva pas dans l'intérieur du couvent; l'heure sonna et nul écho ne répondit.

Cependant les pensionnaires et les religieuses étaient déjà réunies dans une salle appelée *la promenade d'hiver* et qui s'ouvrait sur le jardin.

L'unique ameublement de cette pièce se composait d'une longue table massive en bois de chêne, grossièrement sculptée, et de quelques bancs à dossier également en bois de chêne, rangés symétriquement le long des murs. Il y avait une place réservée pour la supérieure. Aux fenêtres, des rideaux de serge verte, jaunis par le temps, laissaient entrevoir la perspective de hauts murs blancs peints à la chaux; il est vrai que le long de ces murs grimpaient des lierres dont les membres tordus semblaient des serpents cachés sous les feuilles, et autour desquels s'enroulaient quelques volubilis et quelques cobæas.

On apercevait aussi, à travers les carreaux et par la porte entr'ouverte, des tilleuls qui s'allongeaient parallèlement jusqu'au fond du jardin.

Les religieuses et les jeunes filles étaient assises silencieusement sur les bancs. Bien qu'elles ne parlassent pas, leurs visages inquiets et agités semblaient s'interroger, et on eût dit qu'elles écoutaient leur silence.

Enfin l'une des jeunes filles dit d'une voix bien basse :

— A-t-on des nouvelles de Paris?

— Vous savez, ma sœur, dit une des reli-

gieuses, que les règles du couvent interdisent de s'occuper des choses extérieures, et notre digne mère Ursule de la Charité a recommandé qu'en ces tristes jours, plus encore qu'autrefois, cette règle fût strictement observée.

Celle qui avait parlé baissa la tête, et le silence recommença. Nulle n'avait le cœur de parler d'autre chose.

En ce moment la supérieure entra.

C'était une sainte et digne femme, et son visage portait une empreinte de sérénité et de douce bienveillance qui attirait vers elle. Ce n'était point une de ces figures froides et sévères que prennent presque toujours les dépositaires d'un pouvoir absolu, qui aiment mieux faire peser ce pouvoir comme un fardeau que de le laisser accepter comme un bienfait. Elle portait une robe de couleur grise avec un scapulaire de serge blanche qui descendait jusqu'à ses pieds; un ample voile noir placé sur sa guimpe retombait en larges plis sur ses épaules; elle avait un crucifix d'ébène qui, attaché à un ruban, retombait sur sa poitrine. Ce costume sévère n'ôtait pourtant rien à la douceur de sa physionomie.

Il lui fut impossible de ne pas remarquer, à son arrivée, l'inquiétude qui sortait à la fois,

comme un frémissement douloureux, de toutes ces poitrines oppressées.

Les religieuses elles-mêmes, la tête penchée sur les *agnus* qu'elles encadraient dans des broderies d'or et de soie, travaillaient avec une célérité fébrile qui démontrait à quel point elles cherchaient, pour donner l'exemple, à maîtriser leur agitation intérieure.

La supérieure fit quelques pas au milieu de ce silence.

— Mes chères sœurs, dit-elle d'une voix calme en parcourant d'un regard serein le troupeau attristé de ses ouailles, c'est un péché devant Dieu que de douter ainsi de sa protection et de sa miséricorde, et de ne pas attendre avec tranquillité et résignation sa divine volonté. Nous vivons dans ce pieux sanctuaire, mes sœurs, en dehors des joies et des agitations du monde. Le bruit de ses fêtes ne nous attriste pas; que le bruit de ses tempêtes n'ait pas le pouvoir de nous effrayer.

Toutes les têtes se levèrent au souffle de cette parole si digne, et les yeux se fixèrent sur la supérieure, comme si chacune des sœurs présentes eût voulu deviner la pensée secrète de la mère Ursule, ou puiser dans la

quiétude de son âme le calme qui lui manquait.

— Si quelque danger véritable menaçait ce couvent, se dirent-elles tout bas, elle ne serait pas ainsi tranquille, et son visage n'aurait pas une aussi complète sérénité.

Cette réflexion mentale que chacun (il faut franchement l'avouer) eût faite à leur place rasséréna quelque peu les visages.

La supérieure, après avoir regardé un instant de son œil limpide et profond l'effet produit par ses paroles, s'avança vers une des pensionnaires :

— Ma sœur Mathilde de Bois-Richer, lui dit-elle en la prenant par la main, M. de Bois-Richer, votre père, vous attend au parloir pour vous emmener avec lui; faites vos adieux à vos sœurs.

Mademoiselle Mathilde de Bois-Richer ne put retenir une exclamation de joie.

Un demi-sourire effleura les lèvres de la supérieure, et elle ajouta avec une expression de bonté qui ne se démentait jamais :

— Ma sœur Mathilde, ne soyez pas si joyeuse de partir, afin de ne pas attrister outre mesure celles qui restent.

— Pardon, ma mère; pardon, mes sœurs, dit la jeune pensionnaire en promenant sur

ses compagnes un regard où perçait une expression indicible de bonheur.

Et elle alla tour à tour embrasser les religieuses et les pensionnaires ses amies.

— Encore une qui s'en va, dit une des jeunes filles en serrant la main de Mathilde et en cachant sous ses paupières deux larmes qui tremblèrent comme deux perles sur ses longs cils blonds.

Celle qui parlait ainsi et qui laissa couler ces deux larmes s'appelait Jeanne de Savernoy. C'est qu'une à une elle voyait s'éloigner depuis huit jours toutes les jeunes filles de son âge avec lesquelles elle avait vécu depuis deux années, et depuis six mois, époque à laquelle son père et son frère étaient venus l'embrasser en lui disant : « Prie Dieu pour nous, » elle n'en avait aucune nouvelle. Aussi la pauvre Jeanne était triste et brisée, triste par le présent, brisée par le passé.

— Au moins tu restes, toi! murmura-t-elle en serrant les deux mains d'une jeune pensionnaire qui était assise auprès d'elle.

Et elle essuya du revers de sa main les deux larmes qu'elle sentait glisser le long de ses joues.

Son espérance, hélas! ne fut pas de longue

durée ; déjà elle s'enfuyait comme s'enfuient en ce monde tant de douces choses et de chères illusions.

A peine mademoiselle Mathilde de Bois-Richer était-elle sortie que la vieille religieuse qui remplissait les fonctions de tourière entra et dit à la supérieure que quelqu'un demandait au parloir la sœur Anaïs de Préville.

— Anaïs ! dit Jeanne d'une voix douloureuse, oh ! mon Dieu !

Mademoiselle de Préville était celle de ses compagnes à laquelle elle avait dit avec tant d'effusion : « Au moins tu restes, toi !... »

Toutes deux se levèrent, et Jeanne, qui pleurait, accompagna son amie jusqu'à la porte de la salle.

— Je vais revenir, lui dit Anaïs en l'embrassant comme s'embrassent deux jeunes filles qui donnent toutes les fibres de leur cœur aux élans naïfs de cette mutuelle tendresse.

Jeanne, lorsque la porte se fut refermée, s'appuya contre le mur, et, pour que l'on ne vît pas ses larmes, elle se cacha le visage dans ses mains.

— Voyons, mon enfant, lui dit doucement

la supérieure en allant à elle et en lui prenant les mains avec une maternelle affection, pourquoi vous attrister ainsi? Ne reste-t-il pas ici un cœur pour vous aimer et une mère pour veiller sur vous?

— Je le sais, je le sais, ma mère, dit Jeanne d'une voix bien triste, en appuyant sur l'épaule de la supérieure sa tête humide de larmes ; mais il ne dépend pas de soi de ne pas être triste et de ne pas souffrir ; je suis triste et je souffre.

— Voulez-vous, mon enfant, reprit la mère Ursule, que j'écrive au marquis de Savernoy, votre père? Je lui dirai votre tristesse, votre inquiétude, vos larmes, et il viendra vous chercher, puisque vous ne trouvez plus dans cette demeure le calme et la confiance qui appartiennent à celles qui sont sous la protection de Dieu.

Il y avait dans les paroles de la supérieure une nuance de reproche, mais si affectueuse, si tempérée par la bienveillance, que c'était encore de la tendresse et de la bonté.

Jeanne hocha la tête et murmura :

— Mon père, la dernière fois que je l'ai vu, m'a dit : « Prie pour moi, et attends ; » je prie et j'attends.

Puis elle leva sur la supérieure ses beaux yeux bleus, et ajouta :

— Je sais bien que c'est mal d'être ainsi attristée et le cœur gonflé de larmes ; mais que voulez-vous, ma mère ? c'est plus fort que moi ; aussi faut-il me pardonner, et malgré cela m'aimer encore un peu.

La supérieure l'embrassa et sortit ; car elle était si inquiète, si tourmentée des nouvelles qui arrivaient à chaque instant de toutes les parties de la Provence, d'Avignon, d'Arles, de Marseille, qu'il lui semblait que chaque minute devait lui apporter un événement ou un danger nouveau.

Un instant après, Anaïs rentra. Elle prit Jeanne par la main et l'emmena avec elle dans sa cellule.

Quand elles furent seules et que la porte de la cellule fut refermée :

— Je pars, ma pauvre Jeanne, lui dit-elle avec un visage aussi triste que l'était celui de son amie.

— Tu pars ! répéta Jeanne avec un soupir.

Et les deux jeunes filles se regardèrent silencieusement en se tenant les mains.

Jeanne la première rompit ce silence, pendant lequel cependant leurs deux cœurs se

parlaient si tendrement avec cette voix intime que Dieu a donnée à nos pensées et à notre âme.

— On t'attend, Anaïs, lui dit-elle.

Anaïs ne répondit pas, tant elle sentit qu'elle était bien près, elle aussi, de pleurer.

Elle se mit à faire un petit paquet de ses hardes, ainsi que des petits travaux de broderie qu'elle avait exécutés pendant son séjour au couvent.

— Je vais t'aider, fit Jeanne.

Et elle parcourut tous les coins de la chambre avec une agitation fébrile, réunissant à la fois sur la petite table de bois blanc tous les objets qu'elle trouvait sous sa main ; puis tout à coup, sans transition aucune, elle se laissa tomber sur le lit et se mit à sangloter.

Anaïs courut à elle.

— Jeanne... mon amie... ma sœur... ne pleure pas ainsi... tu me déchires le cœur. Demain... ce soir... dans une heure peut-être ton père ou ton frère viendra te chercher.

La douleur que la pauvre enfant tenait comprimée dans sa poitrine éclata enfin en paroles entrecoupées et en larmes qui ruisselaient à travers ses mains jointes.

— Oh ! vois-tu... ce n'est pas cela, dit-elle.

Ta jeunesse, à toi, a toujours été heureuse, souriante; la mienne!... tu le sais... la mienne!... Ce pauvre corps mort, trouvé dans le fossé; ce sang répandu... Oh! ma pauvre Anaïs, je suis bien malheureuse!... Je n'ai plus un instant de repos, un jour de joie, une heure de sommeil... Il est toujours là... oui... toujours, devant moi... à genoux, les mains jointes, disant de sa voix désolée : « Si elle part... je meurs. » Je suis partie, Anaïs!... et il est mort!... Je le vois avec son visage pâle, ses yeux baignés de larmes. Les pressentiments du cœur, Anaïs, ne trompent jamais. Cette mort pèsera sur ma vie comme un malheur éternel. Chaque souffrance qui m'arrive, chaque larme que je verse, je les reporte à ce fatal événement...

Elle s'arrêtait, puis reprenait d'une voix amère :

— Pars... pars... Anaïs; car je dois porter malheur à tout ce que j'aime. Il me semble que j'attire la foudre sur ce couvent. Je suis maudite par Dieu, Anaïs, car c'est moi... c'est moi qui ai tué ce pauvre jeune homme!...

— Tu as obéi à ton père, Jeanne, qui voulait que tu partisses; tu es innocente de cet affreux malheur, et son âme, puisque toutes

les âmes remontent au ciel, voit d'en haut les larmes que tu verses.

— Deux années se sont passées déjà, reprit la jeune fille avec la même désolation dans la voix et sur le visage, et toujours ce cruel souvenir est présent à ma mémoire; il me pèse, il m'accable, il me tue; il me suit dans mes prières, il se place entre Dieu et moi. Tout semble me fuir, m'abandonner... l'isolement me poursuit là où les autres trouvent bonheur et gaieté. Ici j'ai beaucoup de sœurs, je n'avais qu'une amie, toi... toi seule, Anaïs, tu n'étais pas seulement ma sœur devant Dieu comme toutes les autres, mais ma sœur devant ma souffrance et devant mes larmes. A toi je disais toutes les pensées de mon pauvre cœur brisé, toutes mes insomnies douloureuses; ta tendresse me consolait et me faisait presque espérer; voilà que tu pars... et Dieu seul sait maintenant si jamais nous devons nous revoir.

Anaïs ne répondit rien, elle écoutait pleurer et parler son amie. Elle serrait ses deux mains dans les siennes et la regardait avec des yeux humides.

Tout à coup Jeanne de Savernoy se redressa d'un mouvement brusque, essuyant vivement les larmes qui sillonnaient son visage :

— J'entends des pas dans le corridor, dit-elle, on vient te chercher.

Anaïs soupira ; elle eût voulu rester auprès de Jeanne, tant la douleur de son amie l'avait profondément navrée.

Un instant après, la porte de la cellule s'ouvrit et une religieuse vint prévenir mademoiselle Anaïs de Préville que son père la priait instamment de ne pas tarder plus longtemps à descendre.

— Je viens à l'instant, répondit Anaïs en prenant sous son bras les différents petits paquets qu'elle avait faits. Adieu, mon amie, ma bien chère amie, dit-elle à Jeanne en la serrant étroitement sur son cœur.

— Je vais t'accompagner jusqu'au parloir, murmura la jeune fille d'une voix qu'elle essaya de rendre calme.

Et les deux amies traversèrent silencieusement le long corridor que l'on pourrait plutôt appeler une galerie, sur les côtés duquel s'ouvraient une trentaine de petites portes. Dans le milieu, une grande horloge, surmontée d'une croix, frappait les heures sur son timbre aigre et monotone.

Lorsque les deux jeunes filles passèrent, appuyées tristement l'une sur l'autre et la tête

inclinée, deux coups résonnèrent, comme pour marquer plus profondément dans leur pensée cette heure cruelle de la séparation.

Jeanne leva la tête, montra à son amie la pendule du doigt, puis toutes deux continuèrent de marcher, sans qu'il eût été prononcé une seule parole.

A la porte du parloir, Jeanne embrassa Anaïs et s'éloigna d'un pas rapide en lui disant ce mot si triste quand on s'aime : *Adieu !*

Le Seigneur avait écrit là-haut, dans le livre suprême de ses volontés, que ces deux jeunes filles devaient se revoir encore.

Deux heures s'étaient à peine écoulées depuis le départ du couvent de mademoiselle Anaïs de Préville, et les religieuses étaient en prière, ayant au milieu d'elles la supérieure agenouillée sur la pierre et les bras en croix sur la poitrine, lorsque la tourière parut sur le seuil de la chapelle. Elle fit le signe de croix, s'agenouilla, puis, s'avançant vers la mère Ursule, elle lui dit quelques mots bas à l'oreille.

La supérieure se leva aussitôt et suivit la tourière.

Il fallait un événement bien grave, une rai-

son bien majeure pour que celle-ci vînt ainsi appeler la supérieure pendant l'heure de la prière, car les règles austères du couvent s'y opposaient formellement ; mais telle est la puissance de la prière sur les cœurs religieux, que nulle parmi les sœurs ne leva la tête, les yeux restèrent fixes et immobiles sur le grand crucifix qui dominait le maître-autel ; seulement l'on entendit plus distinctement le murmure des voix qui parlaient à Dieu avec un redoublement d'ardeur.

Une raison très-grave, en effet, avait décidé la tourière à agir ainsi. Toutefois elle ne l'avait pas fait sans de grandes hésitations, et sans trembler de tous ses membres comme d'une mauvaise action.

Un homme était venu sonner à la porte extérieure du couvent ; son visage était pâle, sa voix émue ; il était facile de comprendre aux mouvements saccadés de sa poitrine, dans laquelle se pressait sa respiration oppressée, qu'il avait couru le plus vite qu'il lui avait été possible.

Cet homme avait demandé à parler sur l'heure à la supérieure du couvent.

Il s'agissait, disait-il, de la chose la plus grave et la plus imminente.

— Une minute de retard, avait ajouté cet homme, et tout est perdu!

La tourière, presque aussi pâle, presque aussi agitée que lui à cette nouvelle inattendue, l'avait introduit dans le parloir particulier de la mère Ursule et était allée la prévenir.

Aussitôt que la supérieure eut refermé sur elle la porte du parloir, cet homme, qui était assis, se leva et dit d'une voix brève :

— Madame, est-ce vous la supérieure de ce couvent?

— C'est moi.

— Vous ne me connaissez pas, madame, mais moi je vous connais depuis longtemps sans vous avoir jamais vue, je sais que vous êtes bonne et compatissante pour les malheureux, et que nul jamais n'a frappé à cette porte sans qu'il ait été secouru; je sais que vos bonnes religieuses, à la première voix qui les appelle, sont toujours près de ceux qui souffrent.

— Dieu le leur ordonne, dit la supérieure d'une voix calme, et leur cœur les conduit.

— Ce que je sais aussi, madame la supérieure, et ce que ni moi ni mes enfants n'oublieront jamais, c'est que quand ma pauvre

vieille mère est morte, il y en avait deux qui étaient près de son lit; elles ne l'ont pas quittée tant qu'elle a vécu, et ont bien longtemps prié après; aussi je suis accouru bien vite parce qu'un grand danger menace quelqu'un ici.

— Un grand danger!... s'écria la mère Ursule en levant ses deux mains au ciel.

— Vous pouvez me croire, c'est moi qui tiens le cabaret au coin de la rue des Oursins : *au Bras d'or*.

— Parlez vite... quel danger peut menacer ce couvent? Il n'y a que des femmes.

L'homme baissa la voix et continua :

— Tout à l'heure, il y avait des hommes qui buvaient à mon cabaret. Ils ne sont pas d'Orange, car je ne les connais pas, et, quand on vend du vin et qu'on est établi depuis plus de quinze ans, voyez-vous, on connaît tout le monde. Ces hommes, qui s'étaient placés à une table, parlaient entre eux. Ce que vous ne savez pas non plus sans doute, vous, c'est qu'au cabaret on commence toujours à parler bas, mais que bien vite on parle haut. C'est l'affaire de deux ou trois verres de vin. J'entendis prononcer le nom du couvent de *Notre-Dame de Bon-Secours;* je n'écoutais pas d'abord parce que cela ne m'intéressait pas,

et qu'on a bien autre chose à faire ; mais ce nom qu'ils avaient prononcé me taquinait ; j'eus l'air de m'occuper très-activement pour qu'ils ne se méfiassent de rien, et je prêtai l'oreille. C'était bien de votre couvent, madame la supérieure, qu'il était question, et l'on parlait d'arrestation...

— D'arrestation ! mon Dieu ! interrompit la supérieure d'une voix tremblante et en se penchant vers celui qui parlait, car sa voix baissait de plus en plus.

— Oui, oui... j'ai bien entendu... d'une arrestation, à laquelle celui qui les conduit attache une grande importance.

— Et savez-vous qui ils veulent ainsi arrêter ?

— Ils ont dit le nom de La... Lavorny... Non, La... ver... Saver...

— Savernoy !... peut-être, s'écria la supérieure.

— C'est cela, oui... Vous avez dit?

— Savernoy !

— C'est bien le nom qu'ils ont prononcé... Savernoy !... je le reconnais.

— Et ils vont venir ?

— Je ne pense pas qu'ils puissent être ici avant une heure ou deux ; car je leur ai en-

tendu dire que leur chef était allé à la municipalité, et ça demande du temps... Cependant il faut tout craindre... ne perdez pas un instant.

— Seigneur! protégez-nous!... dit la mère Ursule en joignant les mains.

— Je n'en ai pas entendu davantage, reprit le cabaretier; je me suis rappelé que vous étiez bonne et charitable entre toutes, que vous faisiez le bien et qu'il ne fallait pas vous laisser faire du mal, si c'était possible. J'ai appelé mon garçon pour qu'il prît ma place au comptoir, et je suis accouru. Dieu veuille, ma bonne dame, que cela vous serve à quelque chose! Seulement, rappelez-vous que je risque d'être mis en prison, condamné je ne sais à quoi, si on apprend jamais que c'est moi... et je suis père de quatre enfants.

— Soyez tranquille, reprit la supérieure d'une voix émue; jamais un mot ne sortira de ma bouche : ce que vous avez fait est une bonne action, et Dieu vous le rendra en bonheur sur la tête de vos enfants.

— Je retourne bien vite à mon cabaret, dit l'homme; car si l'on me trouvait ici, on se douterait bien vite que je suis venu vous prévenir.

Et il s'élança hors du parloir sans que la supérieure eût eu le temps d'ajouter une seule parole.

— Mademoiselle de Savernoy... arrêtée... pauvre enfant!... dit la supérieure dès qu'elle fut seule. Que faire pour la sauver?

Dieu seul pouvait donner à cette digne et sainte femme l'inspiration suprême qu'elle demandait à son cœur. Elle le comprit; car c'est à Dieu que s'adressent tous les désespoirs, toutes les douleurs, comme toutes les espérances.

Elle sortit du parloir; et le visage calme, la démarche sereine, elle se dirigea vers la chapelle où les religieuses étaient toujours en prière.

Elle allait y entrer lorsque, par une des fenêtres de la galerie qu'elle traversait, elle aperçut Petit-Pierre.

Petit-Pierre, que nos lecteurs ne connaissent pas encore, était un enfant de quatorze ans à peu près, mais vigoureux, alerte, plein d'énergie et de séve comme le sont souvent les enfants de la campagne qui naissent sous le ciel du Midi. Petit-Pierre était un pauvre orphelin qui mendiait son pain dans les rues d'Orange. Une des bonnes sœurs du couvent l'avait trouvé par un soir d'hiver mourant de

faim et de froid. L'enfant pleurait, accroupi sur lui-même au coin d'une borne; elle l'enveloppa dans le manteau qu'elle portait, le consola de son mieux, le prit par la main et l'emmena au couvent. Le pauvre petit pouvait avoir alors six ou sept ans. Il fut reçu, accueilli comme une bénédiction du ciel. Depuis ce temps, il ne manqua plus ni de pain, ni de vêtements, et il fut élevé comme l'enfant du couvent.

Quand la mère Ursule de la Charité aperçut Petit-Pierre dans la cour, elle s'arrêta.

Une pensée subite venait de traverser son cerveau et de se faire jour à travers le trouble qui l'agitait. Elle fit signe à l'enfant, qui accourut.

— Me voilà, madame la supérieure, dit Petit-Pierre en fixant sur la mère Ursule ses yeux vifs et perçants.

— Petit-Pierre, veux-tu me rendre un service, mais un de ces services pour lesquels il faut un cœur dévoué, une résolution infatigable et un courage au-dessus de tes forces et de ton âge peut-être?

— Madame la supérieure, dit Petit-Pierre, j'ai le cœur, le courage, la résolution, et Dieu me donnera les forces.

— Enfant, je te crois tous les bons instincts qui sont dans une âme généreuse; mais les dangers ne t'effrayeront-ils pas ?

Petit-Pierre releva la tête avec orgueil.

— Ne craignez rien, madame la supérieure, lui dit-il d'une voix fière, qui contrastait étrangement avec sa figure enfantine et sa petite taille; il y a des enfants qui n'ont pas plus peur que des hommes.

— Viens donc avec moi, dit la mère Ursule, car ici on pourrait nous entendre, et ce que je vais te dire est un secret qui est la vie de plusieurs personnes.

Parlant ainsi, elle entraîna l'enfant dans le parloir qu'elle venait de quitter.

Dès qu'elle eut refermé la porte avec soin, elle alla à une armoire en bois de chêne qui était sur une des faces du parloir, l'ouvrit, chercha dans un tiroir une petite cassette en bois noir, en tira une bague dite annulaire, referma la cassette, puis, s'asseyant sur un tabouret, elle fit signe à Petit-Pierre de s'approcher d'elle.

— Écoute-moi bien, mon enfant, lui dit-elle d'une voix grave, mais pleine de bienveillance; car je ne puis te donner aucun écrit.

— J'écoute, madame, et pas un mot de ce

que vous allez me dire ne sortira de ma mémoire.

— Connais-tu Boulbon?

— Boulbon... à quatre ou cinq lieues d'Arles? Oh! oui!... je connais bien Boulbon, où il y a les ruines d'un si beau château qu'on dit avoir été bâti il y a si longtemps.

— Alors, tu sais la route?

— Oui, madame la supérieure, même une route de traverse qui abrége de près de six lieues.

— Par quels moyens arriveras-tu?... Je n'en sais rien... mais il faut que tu arrives.

— J'arriverai, dit Petit-Pierre toujours de la même voix.

— Mais ce que tu ne sais pas, Petit-Pierre, reprit la supérieure d'une voix plus basse, c'est que si Dieu avait permis à l'homme de parcourir la distance qui le sépare de Boulbon en une heure, en une minute, en une seconde, ce serait trop long peut-être encore pour le danger qui nous menace.

— Aussi vite qu'il sera possible d'aller, j'irai, madame la supéricure, dussé-je tomber mort en arrivant.

— Cher enfant! dit la supérieure en attirant l'enfant à elle et en le baisant au front.

Elle prit le papier qu'elle déplia, le regarda un instant avec une grande attention, puis elle continua :

— A dix minutes, un quart d'heure au plus de Boulbon, dans un enfoncement, tu verras plusieurs maisons presque parallèles et qui sont assez séparées les unes des autres. Parmi ces maisons, il y en a une un peu plus élevée, elle est carrée. Une moitié est bâtie en briques ; aux fenêtres il y a des contrevents verts, et dans le mur une niche creusée où sont les débris d'une vieille statue brisée. Te rappelleras-tu bien, Petit-Pierre?

— Répétez-moi tout cela encore une fois, madame, dit l'enfant en se mettant la main devant les yeux pour qu'aucun objet extérieur ne détournât son attention et que les paroles prononcées entrassent plus profondément dans sa mémoire.

La mère Ursule répéta d'une voix lente les mêmes indications, s'arrêtant à chaque mot.

— Maintenant, dit Petit-Pierre, je reconnaîtrais cette maison entre mille.

— Tu frapperas à la porte de cette maison, continua la supérieure, et tu demanderas Jean le colporteur ; seulement tu auras bien soin

que personne du dehors ne soit près de toi; et, en même temps que tu prononceras le nom de Jean le colporteur, tu montreras cet anneau ; tu seras alors introduit à l'instant.

Tout en parlant, la supérieure mit au cou de Petit-Pierre l'anneau qu'elle avait attaché à un cordonnet de soie noire, puis elle ajouta en se penchant à l'oreille de l'enfant :

— Tu te rappelleras bien tout ce que je t'ai dit?...

— Oh! oui, madame la supérieure.

— Tu diras à celui devant lequel on te mènera ces seuls mots : « J'arrive du couvent de *Notre-Dame de Bon-Secours;* un grand danger menace votre fille; si vous voulez la sauver, partez sans perdre une minute; » et tu présenteras l'anneau que je viens de te mettre au cou. Si Jean n'y était pas, tu demanderais son fils. Tiens, prends cette bourse, elle contient de l'or.

— C'est bien! répondit l'enfant, j'irai à Boulbon; j'y trouverai celui que vous appelez Jean le colporteur, je lui remettrai cet anneau, et je lui dirai ce que vous venez de me dire.

— Dieu te protége et te conduise, cher enfant! dit la supérieure d'une voix émue; puisse-

t-il permettre que tu arrives à temps pour sauver cette pauvre jeune fille qui m'a été confiée, et qu'on veut arracher de nos bras ! Va... va bien vite, Petit-Pierre !... Mais comment pourras-tu arriver jusque-là ?... Une si longue distance...

— Vous l'avez dit, madame la supérieure, Dieu est là, et j'ai du courage.

Le visage de la sainte et digne femme était si pâle, ses yeux avaient une expression si déchirante, que Petit-Pierre, sans en entendre davantage et comme s'il se fût agi d'aller porter ce message dans une des rues voisines du couvent, s'élança hors du parloir et se mit à courir de toutes ses forces dans le corridor.

— Tu as bien compris, n'est-ce pas? lui cria la supérieure à demi-voix.

— Oui, oui... madame, répondit Petit-Pierre sans arrêter sa course. Si je ne meurs pas en route, j'arriverai.

La supérieure le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour du corridor ; puis elle joignit les mains en murmurant d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Si cet homme ne s'est pas trompé, s'ils ne viennent que dans une heure !... mademoiselle de Savernoy est sauvée ; elle aura

pu gagner un asile où sa vie sera en sûreté.

Elle s'arrêta tout à coup et son visage prit une expression subite d'épouvante.

— Mon Dieu!... il me semble que j'ai entendu...

Elle prêta l'oreille en retenant sa respiration.

— Non!... non!... je me suis trompée... Je n'entends plus rien... Oh! le silence même m'effraye... Allons prier.

Et elle se dirigea d'un pas rapide vers la chapelle où mademoiselle de Savernoy, plus calme, plus résignée, offrait à Dieu les prières et les larmes de son cœur brisé.

Petit-Pierre avait dit vrai. Il avait un de ces dévouements sans bornes, une de ces reconnaissances aveugles que n'effraye aucun danger, que n'épuise aucune fatigue, qui se jetteraient dans un torrent ou traverseraient un chemin de feu.

Petit-Pierre aussi était si triste, si malheureux, si abandonné quand la mère Ursule l'avait recueilli; il avait trouvé dans cette sainte et digne femme tant de maternelle affection, tant de bonté, qu'il était tout simple qu'il l'aimât comme les anges doivent aimer Dieu, les yeux fermés et les mains jointes, et qu'en

entendant cette voix que l'épouvante faisait trembler, il partît comme un éclair en disant :

— Si je ne meurs pas en route, j'arriverai.

Petit-Pierre n'était encore qu'un enfant, mais il était fort comme les enfants habitués à la fatigue et aux rudes travaux.

Il fallait voir comme il courait à travers les rues tortueuses de la ville, se glissant comme une ombre le long des maisons, lorsqu'il apercevait quelques passants.

Pour faire moins de bruit sur le pavé, et surtout pour que sa course n'éveillât pas l'attention, il avait ôté ses gros souliers ferrés qu'il tenait à la main.

On eût dit qu'il comprenait que dans Orange était le plus grand danger, et qu'une fois qu'il aurait franchi les murs de la ville, nul doute qu'il pût arriver sans entrave jusqu'au marquis de Savernoy.

Celui qui connaît Orange sait à quel point ses rues tortueuses et étroites tournent sur elles-mêmes comme les anneaux repliés d'un serpent. Petit-Pierre était né à Orange ; il en connaissait donc chaque pavé. Sur chacun peut-être il y avait des larmes qu'il avait versées en tendant la main pour mendier le pain dont il vivait chaque jour. Aussi il courait

dans ce dédale boueux et obscur comme un autre eût marché sur la plus belle route de France. Il savait où il y avait des postes de gardes civiques, et il évitait de s'en approcher. Un enfant qui courait à perdre haleine le soir, et qui tenait ses souliers à la main, n'y avait-il pas là de quoi éveiller l'inquiète suspicion des citoyens membres du comité de surveillance, et ouvrir pour le pauvre enfant les portes d'un cachot?

Petit-Pierre ne songeait pas à tout cela, et il allait... il allait toujours, courant autant que ses forces pouvaient le lui permettre, pendant que son cœur répétait tout bas les dernières paroles de la supérieure.

Bientôt il arriva à la porte extérieure de la ville.

Un factionnaire qui était devant un corps de garde, fumant sa pipe, lui cria de s'arrêter.

Petit-Pierre ne s'arrêta pas, et se mit, au contraire, à courir davantage. Le factionnaire le coucha en joue, mais soit que son fusil fût trop rouillé pour que le coup pût partir, soit qu'il fît la réflexion que c'était un enfant, il ne tira pas.

Petit-Pierre était hors la ville. Il fit encore

une centaine de pas en courant sur la droite dans la campagne; puis il s'arrêta pour reprendre haleine.

Ce fut l'affaire de quelques secondes, pendant lesquelles sa poitrine aspira l'air bruyamment. Comme il connaissait, ainsi qu'il l'avait dit, un chemin de traverse beaucoup plus court que la route ordinaire, il s'y engagea résolûment, après avoir remis ses souliers pour ne pas se déchirer les pieds aux cailloux du chemin.

Bientôt il atteignit une petite route sur laquelle il aperçut une voiture qui allait très-vite; il devina cette voiture au bruit qu'elle faisait bien plus qu'il ne la vit; il redoubla de courage et de vitesse, la suivit quelque temps par derrière; puis profitant d'un moment favorable, il saisit un ressort, s'y accrocha et s'installa sur le derrière de la voiture avec une habileté et une prestesse qui décelaient la plus grande habitude de ce genre d'exercice.

Il était temps, car le pauvre petit commençait à perdre haleine. Son visage était blême, ses lèvres tremblantes, et sa respiration palpitante, oppressée, s'échappait irrégulièrement de sa poitrine, pendant qu'il essuyait du

revers de sa main de grosses gouttes de sueur qui coulaient sur son visage.

Cette voiture était un secours inespéré du ciel, qui lui venait miraculeusement en aide.

Il fit ainsi trois ou quatre lieues sans que l'allure du cheval se ralentît un seul instant. Ensuite, hélas! la voiture tourna à gauche, et comme c'était tout droit qu'il fallait que Petit-Pierre allât, il sauta à bas de la voiture, passa derrière ses oreilles ses cheveux qui étant trop longs lui retombaient sur le front, et se remit à courir.

Sur la route, au bout d'une demi-heure, il vit un homme qui cheminait fort paisiblement à cheval.

Petit-Pierre se rappela que dame Ursule lui avait dit : « Voilà une bourse dans laquelle il y a de l'or. »

Il tâta dans sa poche pour bien s'assurer que cette bourse, à laquelle il n'avait pas songé un seul instant, n'était pas tombée pendant qu'il courait, et s'approchant du voyageur avec une allure des plus déterminées :

— Voulez-vous me vendre votre cheval? lui dit-il.

La question, à cette heure de nuit, était étrange, et le voyageur, quelque peu abasourdi,

s'arrêta court pour regarder celui qui venait de lui parler. Comme il vit que c'était un enfant, il jugea à propos qu'il était inutile d'avoir peur, et répondit fort paisiblement :

— Que signifie cette demande?

— Cela signifie que je suis très-pressé pour porter un message au secrétaire de la municipalité de Fourques, et que comme j'ai encore quelques lieues à faire et plus du double pour rapporter la réponse à Orange, j'aime mieux faire la route à cheval qu'à pied.

Comme on le voit, pour un enfant de quatorze ans, ce n'était pas mal s'en tirer.

Le voyageur le regardait, assez étonné de l'assurance de l'enfant.

— Vite, répondez-moi, lui cria Petit-Pierre, j'ai de quoi vous payer, n'ayez pas peur.

Le voyageur descendit de cheval et s'approcha de Petit-Pierre.

— Combien voulez-vous de votre cheval?

— Trois cents francs.

— Je ne sais pas s'il y a trois cents francs dans cette bourse.

Parlant ainsi, il prit une poignée d'or qui tenait avec peine dans sa main.

— Voulez-vous, sans compter, tout cet or?

Le voyageur, qui était un vieux bonhomme,

regarda un instant l'enfant, hocha la tête, et remonta à cheval.

— Mon garçon, lui dit-il, je pourrais t'appréhender au collet pour te prier de venir expliquer devant les autorités les plus proches comment à ton âge tu as une bourse remplie d'or, et la fantaisie d'acheter un cheval au milieu de la nuit ; il y a évidemment du louche ; mais cela me dérangerait, et je n'aime pas à me déranger. Bon voyage !

— Pour me mener aux autorités, il aurait d'abord fallu m'attraper, dit Petit-Pierre en remettant l'or dans sa bourse et en reprenant sa course.

Le voyageur le regarda en continuant de hocher la tête et en murmurant :

— C'est un petit voleur ou le messager d'un ci-devant...

Puis quand il l'eut perdu de vue au milieu de l'obscurité, il donna un coup de talon à sa monture et partit au petit trot.

Évidemment le cheval allait moins vite que Petit-Pierre. Aussi le pauvre enfant sentait la fatigue courir dans ses membres comme un frisson, et sa respiration était si violente, si impétueuse, que s'il ne se fût pas arrêté parfois, il fût tombé à la renverse.

Petit-Pierre continua pendant plus d'une lieue encore, tantôt courant, tantôt marchant ; mais il n'avait pas calculé ses forces et ses forces le trahissaient.

Sa tête devint tout à coup pesante comme si elle eût été de fer, un nuage épais passa devant ses yeux ; il porta ses deux mains à son front, voulut marcher encore, mais il chancela... un bourdonnement étrange criait dans ses oreilles. Un instant encore, il resta debout, mais semblable à un homme ivre ; puis, s'affaissant sur lui-même, il tomba en travers du chemin en murmurant d'une voix faible :

— Madame la supérieure... je ne puis... pas... aller plus loin.

Pauvre enfant ! il lui semblait que celle qui l'avait envoyé le regardait et lui faisait signe d'aller... d'aller toujours.

Il resta sur la route près d'une heure sans mouvement, les yeux fermés ; on eût pu croire qu'il était mort, si ce n'étaient les mouvements inégaux qui soulevaient sa poitrine et faisaient trembler sa chemise,

Quand il reprit connaissance, il regarda tout autour de lui. La vie revenait avant la mémoire ; et ses yeux inquiets, étonnés, semblaient interroger les vastes plaines qui l'en-

veloppaient et dont l'horizon se perdait encore dans les longs voiles noirs de la nuit.

Un vent frais soulevait ses cheveux que des gouttes de sueur collaient les uns contre les autres.

Tout à coup il fit un mouvement brusque, Petit-Pierre se souvenait.

— Oh ! mon Dieu! oh! mon Dieu!... dit-il en passant ses deux mains sur son visage, la fille du marquis de Savernoy!...

Alors, appuyant ses deux mains sur la terre humectée par la rosée de la nuit, il essaya de soulever ses membres engourdis. Le pauvre enfant avait fait près de dix lieues : un instant il resta debout; puis il se remit à marcher, mais ses jambes épuisées par cette course si rapide pouvaient à peine se mouvoir.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu! répéta-t-il encore deux fois en se roidissant contre la douleur... je veux marcher... je veux marcher cependant!...

Et il continua sa route, hâtant le pas d'une façon fébrile et retenant son haleine.

Hélas! il ne pouvait aller longtemps ainsi : il sentit que, s'il ne s'arrêtait pas, il allait tomber; il voulut lutter encore avec son cœur plus qu'avec ses forces, lutte généreuse, mais

impossible. Alors, voyant que tout était fini, il se laissa tomber sur le revers d'un fossé et se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Je n'arriverai jamais ! dit-il au milieu de ses sanglots.

Mais Dieu ne veille-t-il pas toujours sur les cœurs dévoués et sur les bonnes actions?

Il venait de relever la tête, sur laquelle ses pleurs avaient tracé d'humides sillons, lorsqu'il entendit à quelques pas de lui le hennissement d'un cheval.

Ce hennissement sembla lui rendre ses forces perdues. Il se redressa droit et ferme, la tête haute, le regard perçant. L'espérance et la joie avaient ravivé son visage.

Bientôt il aperçut dans la plaine, à trente ou quarante pas tout au plus, un de ces petits chevaux de la Camargue, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Petit-Pierre s'approcha de lui bien doucement, en ayant soin de ne pas l'effrayer ; puis il le flatta de la main, caressa sa crinière ondoyante que le vent agitait autour de son cou.

Le cheval ne faisait point mine de vouloir s'en aller.

— Allons, se dit Petit-Pierre, il faut tout tenter, tout oser pour arriver.

Et ramassant une petite baguette qui était à terre, il regarda un instant autour de lui pour bien s'orienter, puis il saisit à pleines mains la crinière du cheval, sauta sur son dos, pressa de ses deux talons les flancs de l'animal, et partit au grand galop à travers la campagne. La baguette qu'il tenait à la main lui servait à diriger sa course.

C'était un jeune cheval habitué à être monté, plein d'ardeur et d'énergie ; il dévorait l'espace, et la route fuyait comme si elle eût été portée sur les ailes d'un songe. Autour d'eux nul bruit, si ce n'est le bruissement mélancolique des feuilles entre elles, et ce gémissement indéfinissable que font les cimes des arbres en se courbant sous l'haleine du vent.

Ils allaient, ils allaient comme vont les fantômes des ballades allemandes, et de temps en temps seulement Petit-Pierre animait de la voix son cheval, qui redoublait de vitesse et bondissait comme un jeune daim.

Combien de temps coururent-ils ainsi ? Qu'importe !... Mais déjà il voyait se détacher à l'horizon, comme une lueur indécise à travers l'obscurité moins sombre, la silhouette fantastique des ruines d'un vieux château qui dentelait la sommité d'une colline.

— Courage ! courage ! mon petit cheval, disait-il en le caressant de la main, voilà, voilà le vieux château !...

Et ils continuèrent encore ainsi quelque temps.

Au détour d'un chemin, le cheval s'arrêta court. Petit-Pierre voulut le faire tourner à gauche : le cheval tourna sur lui-même, leva la tête, se prit à hennir, puis tout à coup, sans qu'il fût possible d'arrêter sa course, tira à droite et partit comme un éclair par un petit sentier que Petit-Pierre n'avait point aperçu.

Heureusement que l'enfant, avec cet aide inespéré, était arrivé bien près du terme de sa course ; il désenfourcha le cheval, se tint un instant suspendu à la crinière, puis se laissa glisser à terre.

— J'arriverai !... j'arriverai !... dit-il en frappant avec joie ses deux mains l'une contre l'autre.

Et il se mit à marcher d'un pas si rapide, que nul n'eût pu croire que c'était le même enfant qui, tout à l'heure, était tombé sur la route épuisé, haletant, blême et presque mort.

Les premières lueurs matinales commençaient à blanchir l'horizon.

— Oh! mon Dieu! voici le jour, dit l'enfant avec effroi.

Et il se reprit à courir de toutes ses forces.

—Voilà!... voilà!... disait-il tout en courant, l'endroit dont m'a parlé madame la supérieure; j'aperçois à cent pas d'ici un groupe de maisons. C'est cela!... c'est cela!... voici à droite Boulbon...

Par un petit sentier qui descendait presque en ligne droite, il eut bientôt atteint les maisons.

A quelques pas, il s'en élevait une plus grande que les autres, carrée, comme l'avait dit dame Ursule, avec des contrevents verts, et dans le mur une niche creusée, où il y avait une statue à demi brisée.

Pierre s'arrêta un instant devant la maison pour reprendre haleine; ensuite il détacha de son cou la bague que la supérieure lui avait remise, et il frappa à la porte.

Pendant quelques instants, il ne se fit aucun bruit dans la maison.

— Seigneur Jésus, disait Petit-Pierre en frappant la terre du pied avec impatience, qu'ils sont lents à venir!

Maintenant qu'il était arrivé, il lui semblait

que chaque minute de retard était une heure perdue.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Il la poussa vivement dès qu'elle fut entrebâillée et entra avec précipitation.

— Holà ! que veux-tu? dit la personne qui avait ouvert la porte, en retenant l'enfant par le bras.

— Vite!... vite!... Je viens d'Orange, du couvent de Notre-Dame de Bon-Secours; il faut que je parle à l'instant même à... Jean le colporteur.

Lorsque Petit-Pierre avait prononcé le nom du couvent de Notre-Dame de Bon-Secours, la personne qui avait arrêté Petit-Pierre, avec un mouvement de suspicion très-marquée, lui lâcha le bras et referma la porte sur lui.

D'ailleurs, c'était un enfant, et il était seul.

— De la part de qui viens-tu ? lui dit-il.

— De la part de dame Ursule, supérieure du couvent. Tenez... tenez..., j'oubliais cette bague... Portez-la... vite... vite... Mais surtout qu'on se hâte... Il n'y a pas un instant à perdre.

Le visage de l'enfant était contracté par une expression si étrange que l'homme auquel il avait parlé ainsi s'élança avec précipitation dans l'escalier et lui fit signe de le suivre.

Ils montèrent ainsi deux étages, suivirent un couloir sombre, puis descendirent quelques marches, et s'arrêtèrent devant une porte.

— C'est là, dit l'homme en se retournant vers l'enfant, mais ne faites pas de bruit.

Petit-Pierre retint, autant qu'il le put, sa respiration qui s'échappait malgré lui bruyante et saccadée.

L'homme ouvrit la porte avec précaution.

Au fond de la chambre dans laquelle il venait d'entrer et qui, du reste, était fort petite, il y avait un lit, et dans ce lit un vieillard qui, les yeux fermés, semblait dormir. Des bandelettes entouraient sa tête, et quelques gouttes de sang tachaient les draps de son lit.

A son chevet, assis dans un grand fauteuil, un jeune homme se tenait les bras croisés et dans l'attitude d'une profonde réflexion. Une lampe, dont la lumière avait été adoucie par un abat-jour, était placée sur un petit guéri- dans un des angles de la chambre.

Le domestique ou plutôt l'homme de confiance entra sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller le malade ; mais Petit-Pierre ne put résister à l'impatience qui le dévorait, il s'élança en disant d'une voix haletante :

— Où est Jean... Jean le colporteur?

A ce nom, le jeune homme se leva, et le vieillard tourna la tête.

— Qu'y a-t-il? dit celui-ci d'une voix faible, en fixant son regard sur celui qui venait de prononcer ce nom.

— Monsieur, dit l'enfant en se rapprochant du lit, j'arrive du couvent de Notre-Dame de Bon-Secours, un grand danger menace votre fille; si vous voulez la sauver, il en est peut-être temps encore! mais partez! partez sans perdre une minute!...

— Ma fille!... s'écria le vieillard en se levant sur son séant comme s'il eût voulu s'élancer de son lit.

— Un grand danger la menace? dit le jeune homme d'une voix vibrante. Voyons, parle!... parle! que sais tu?

L'enfant était debout et devant le lit.

— Je ne sais rien, si ce n'est que la supérieure m'a dit : « Petit-Pierre, cours, va comme tu pourras jusqu'à Boulbon; mais arrive et demande une personne qui s'appelle Jean le colporteur. Je suis parti, arrivé je ne sais comment, mais enfin me voilà; et voici la bague.

— C'est bien cela! dit Henri, c'est cette bague que j'ai remise moi-même à la supérieure. Ma sœur... menacée d'un danger... de la mort

peut-être... Baptistin, cours, prépare deux chevaux, prends tes pistolets, j'ai les miens, tu viendras avec moi.

— Il est trop tard peut-être, mon Dieu!... dit le vieillard penché en avant sur son lit, et appuyé d'une main sur l'épaule de son fils.

— Mon père, répondit Henri, l'éclair va moins vite dans le ciel que je n'irai à Orange.

— Moi aussi... moi aussi!... dit le vieillard en s'élançant de son lit. Un cheval!... un cheval!... Cet homme... avec ses paroles de malédiction... de vengeance, m'épouvante.

— Y pensez-vous, mon père?

— J'ai de la force, Henri!

— Mon père!... mon père!... vos forces trahiraient votre courage.

— Mais, songes-y, mon fils, jusqu'à ton retour je ne vivrais pas! Il me semblerait voir ma fille morte, assassinée... Et toi!... toi aussi, Henri!... Je veux partir!... entends-tu? je veux partir!...

— Mon père! mon père!... voyez, vos membres tremblent... vos joues sont pâles... vos mains froides... vos yeux se ferment...

En effet, le vieillard s'affaissait sur lui-même, et sa tête, plus livide que celle d'un mort, se renversait en arrière.

— Tu as raison, Henri, murmura le marquis de Savernoy d'une voix éteinte ; pars... pars... Sauve Jeanne. Que Dieu te bénisse... et te soit en aide... mon fils !

Puis le vieillard, épuisé, haletant, retomba lourdement sur son lit.

Petit-Pierre était toujours dans la chambre, appuyé dans l'embrasure de la fenêtre.

Baptistin entra portant le manteau du comte de Savernoy et son chapeau, ainsi qu'un long couteau de chasse.

— Les chevaux sont prêts, M. le comte.

— Partons ! partons !... dit le jeune homme après avoir serré les deux mains de son père, et l'avoir embrassé au front.

— Connaissez-vous la route de traverse ? dit Pierre.

— Non.

— Eh bien ! donnez-moi un cheval, et je vous conduirai.

— Mais tu es épuisé de fatigue, pauvre enfant, une si longue route...

— Qu'importe !... je connais des chemins que vous ne connaissez point, et qui empêcheront que nul vous voie ou puisse vous arrêter en route...

— Eh bien ! viens donc, cher enfant, lui dit

Henri en lui prenant à la fois les deux mains avec effusion, j'accepte... Ton nom?

— Petit-Pierre.

— Je ne l'oublierai pas. Où te retrouverai-je?

— Partout où sera dame Ursule. Elle a recueilli l'orphelin, et l'orphelin ne la quittera jamais; car quelque chose me dit qu'une femme a besoin du bras d'un homme pour la servir et la protéger. Et je serai un homme bientôt!...

— Au couvent de Notre-Dame de Bon-Secours! dit Henri d'une voix comprimée. Dans deux jours, mon père, je serai de retour.

Et le comte sortit avec Baptistin et Petit-Pierre.

A l'entrée du corridor il trouva un homme qui était appuyé contre le mur et attendait.

Cet homme, c'était le compagnon de Baptistin, serviteur aussi dévoué que lui; il s'appelait Crépaux.

— Mon père est seul, Crépaux, lui dit le jeune homme, tu sais que tu dois te faire tuer avant qu'on entre dans sa chambre.

— Je le sais, M. le comte, répondit tranquillement celui-ci en inclinant la tête.

Henri sortit.

Quelques instants après, on entendit le galop

des trois chevaux, dont le bruit s'affaiblit peu à peu, puis s'éteignit entièrement.

— Dieu les protége ! dit tout bas le vieux gentilhomme en joignant les deux mains.

Pendant que le fils du marquis de Savernoy courait ainsi vers Orange, de terribles scènes se passaient au couvent de Notre-Dame de Bon-Secours.

VI

— Ma chère enfant, avait dit la supérieure en prenant à part mademoiselle Jeanne de Savernoy; je ne veux pas vous effrayer par des craintes exagérées, mais cette responsabilité si grande, qui pèse sur moi, m'épouvante à chaque heure du jour. Vous le savez, votre père porte un de ces noms auxquels les révolutionnaires d'aujourd'hui ne pardonnent pas; de vagues bruits, sans fondement peut-être, sont venus jusqu'à moi dans cette humble retraite.

— Mon père court quelque danger! s'écria

Jeanne d'une voix remplie d'épouvante, il est en prison... mort peut-être... mort!...

— Calmez votre effroi, chère enfant, je n'ai pas de si cruelles nouvelles à vous apporter. C'est de vous qu'il s'agit et non de votre père. Il se passe dans la ville quelque chose qui m'inquiète; un émissaire du comité de surveillance d'Arles est arrivé; on parle d'arrestation.

— D'arrestation! interrompit la jeune fille en se rapprochant de la supérieure par un mouvement involontaire.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, reprit la mère Ursule d'une voix douce et calme, mais dans laquelle perçait une nuance d'autorité; je vous disais que l'on parlait d'arrestation, voilà tout ce que je sais. Parmi les jeunes pensionnaires qui m'ont été confiées, vous seule maintenant appartenez à cette haute classe de la société que ceux qui gouvernent la France poursuivent sans relâche et persécutent si cruellement. Mademoiselle de Bois-Richer et mademoiselle de Préville sont parties ce matin; je viens d'envoyer un exprès au marquis de Savernoy, afin de l'avertir de mes craintes et du désir que j'aurais de vous savoir auprès de lui. Demain ou après-demain au plus tard, il viendra vous

chercher; mais en attendant, pour prévenir jusqu'au moindre danger, car nous vivons dans un temps où l'on ne saurait trop prévoir, j'ai pensé qu'il était plus prudent de vous confier à la garde d'une femme qui a toute ma confiance et toute mon estime. Montez donc à votre cellule, préparez-vous à partir et fiez-vous à moi sur tout ce qui peut assurer votre repos et votre tranquillité jusqu'au jour où je vous remettrai entre les mains de votre père.

La jeune fille eût bien voulu faire une ou deux questions, mais telle était l'autorité sans contrôle, l'absolutisme de la supérieure sur le couvent, qu'elle n'osa pas prononcer une parole et qu'elle inclina la tête.

La mère Ursule lui prit la main et l'attira tendrement à elle.

— Ayez foi en Dieu, lui dit-elle, il n'abandonne jamais ceux qui croient en lui.

La supérieure parlait encore, qu'il se fit dans l'intérieur du couvent, d'ordinaire si calme et si silencieux, un bruit inaccoutumé de pas et de voix confuses; malgré elle, la mère Ursule tressaillit, et la jeune fille, devenue tout à coup pâle et immobile, écouta ce mouvement étrange qui venait la glacer au cœur.

— Ce sont eux !... dit-elle d'une voix presque inintelligible; ils viennent m'arrêter... j'ai peur !...

Presque au même instant, la sœur tourière et une sœur converse entrèrent, le visage décomposé et tremblant de tous leurs membres.

La supérieure avait retrouvé toute la sérénité de sa figure austère et digne. Le tressaillement involontaire qu'elle n'avait pu vaincre avait passé en elle comme un éclair passe dans le ciel.

— Qu'y a-t-il donc, mes sœurs? dit-elle d'une voix ferme dans laquelle il eût été impossible de découvrir la moindre trace d'émotion.

— Il y a, madame la supérieure, qu'une troupe de soldats armés est à la porte du couvent avec deux hommes qui ont de grandes écharpes tricolores, balbutia la tourière, qui avait grand'peine à se soutenir.

Aussi, tout en parlant de la sorte, elle levait les yeux et les mains à la fois au ciel avec de grands hélas!

— Et que veulent ces hommes? Le leur avez-vous demandé?

— Sainte Vierge Marie! bien certainement! s'écria la pauvre femme; je leur ai parlé par le guichet, et pour toute réponse, un des deux

qui avaient la grande écharpe tricolore autour du corps m'a dit d'une voix rude : « Au nom de la commune, ouvrez !... » Il avait l'air bien méchant... et ils ont tous des visages affreux!... J'ai dit que j'allais vous prévenir, et me voilà!

— Mon Dieu ! Jésus! Seigneur! qui veulent-ils donc arrêter ici? murmurait de son côté la sœur converse en se signant des deux mains.

— Sauvez-moi!... sauvez-moi!... s'écria Jeanne en serrant dans ses deux bras la poitrine de la supérieure, et en cachant son visage sous les amples vêtements de la mère Ursule; sauvez-moi!... C'est moi qu'ils cherchent!... C'est moi qu'ils veulent arrêter!...

— Rien ne vous dit, mon enfant, qu'un danger si terrible vous menace, reprit la digne femme en relevant doucement le front de la jeune fille.

— C'est moi... vous dis-je! murmura Jeanne d'une voix que son effroi croissant faisait trembler entre ses lèvres. La protection de Dieu s'est éloignée de moi; car je suis maudite!... maudite!... Il y a du sang versé qui crie contre moi sur la terre!

C'est dans les moments de danger imminent, d'épouvante générale, que les fortes

natures retrouvent leur énergie, leur calme et retrempent leur courage, là où les autres se sentent faiblir et chanceler.

— Allez tout de suite, ma sœur, reprit la supérieure en s'adressant à la sœur tourière, allez dire à ces hommes que je suis prévenue de leur arrivée, et que je vais m'empresser de me rendre moi-même aux ordres de la commune. Vous, ma sœur, continua-t-elle en s'adressant à la sœur converse qui était debout contre le mur, récitant des *Pater* et des *Ave* du plus profond de son cœur, réunissez toute la communauté dans la salle de récréation d'hiver. Allez vite !... il n'y a pas un instant à perdre. Viens, Jeanne, viens, mon enfant, et je te le répète, ne courbe pas ainsi ta tête sous le fardeau de l'épouvante ; aie foi en la protection du ciel.

Et elle entraîna la jeune fille dans la salle où les pensionnaires et les sœurs du couvent devaient se réunir.

Presque aussitôt on entendit dans les longs corridors des pas pressés et des voix tumultueuses qui s'appelaient confusément. On eût dit un troupeau effrayé par l'orage qui vient se grouper autour du berger.

— Écoutez bien mes paroles, mes sœurs,

dit la mère Ursule d'une voix grave dès qu'elle les vit toutes réunies autour d'elle; car un grand danger menace ce couvent; et votre fermeté, votre courage, votre foi en Dieu peuvent seuls écarter l'orage qui gronde sur nos têtes. Souvenez-vous que quoi que ce soit qui puisse vous être dit ou ordonné par ces hommes qui vont entrer ici, nulle de vous ne sait le nom de sa compagne; elle est sa sœur en Dieu, voilà tout. Quelque menace que l'on emploie, fût-ce des menaces de prison ou de mort même, rappelez-vous que vous faites le serment devant Dieu de ne pas prononcer un seul nom qui puisse devenir une condamnation pour l'une d'entre vous. Tout impitoyables et sacriléges qu'ils soient, ils n'oseront pas porter la main sur les servantes du Seigneur. Vous le jurez devant Dieu, mes sœurs, et Dieu vous entend et vous voit.

— Nous le jurons!... répétèrent à la fois les sœurs et les pensionnaires, en inclinant la tête, et en s'agenouillant pieusement sur les dalles.

C'était un spectacle touchant et grand à la fois, de voir toutes ces têtes courbées sous le souffle de la même prière, sous la religion du même serment.

— Maintenant, reprit la mère Ursule, reprenez vos ouvrages et vos broderies, et priez du fond de vos âmes pour que la miséricorde céleste descende aujourd'hui sur cette obscure demeure ; Dieu protége les faibles et les opprimés. Ayez donc courage, et souvenez-vous du serment que vous venez de faire.

Le visage de la digne supérieure avait pris une expression d'austérité calme, de fermeté résignée ; et il y avait dans ses regards ce rayon indéfinissable que donnent la foi et la prière.

Elle fit à ses ouailles un dernier signe d'affectueuse autorité et se dirigea vers la porte extérieure, où les soldats de la république et le citoyen Léonidas commençaient à faire un vacarme effroyable, en menaçant, en manière de conversation, de mettre le feu au couvent, si on n'ouvrait pas les portes.

Le citoyen Léonidas avait le sang chaud et la tête vive ; il était, on le sait, de cette austère école républicaine qui haïssait les lenteurs et les faiblesses de la vie ordinaire.

— Holà, hé! citoyenne, cria-t-il à la sœur tourière qui grelottait de peur derrière le grillage de son guichet, il faut donc bien des façons pour entrer ici ! Ne dirait-on pas qu'on a peur de ces bons frères?...

Cette phrase fut accueillie par des rires unanimes d'approbation.

— Je te préviens au nom de la commune, dont je suis l'organe, et de la municipalité, qui m'a remis ses pouvoirs, que si dans cinq minutes cette porte n'est pas ouverte, nous la cassons fraternellement à coups de crosse de fusil en attendant mieux ; je dois même t'avertir, citoyenne à la peau ridée, que le mieux ne se fera pas très-longtemps attendre.

La pauvre tourière marmottait un déluge de prières entre ses dents et croyait sa dernière heure venue.

Ce fut en ce moment que la supérieure arriva.

— Ouvrez les portes, dit-elle.

La tourière obéit en faisant le signe de croix avec terreur.

— Il paraît qu'il faut s'expliquer ici catégoriquement pour que l'on vous comprenne, fit Léonidas en entendant résonner la lourde serrure de fer et en voyant la porte tourner sur ses gonds rouillés. Enfin !...

Déjà il mettait le pied sur le seuil de la porte, lorsqu'il aperçut la supérieure debout devant lui.

Le calme imposant, l'austère dignité de cette

femme immobile et silencieuse, debout à l'entrée du couvent, frappa même cette nature grossière et cynique; l'homme sans foi, sans entrailles, sans respect, s'arrêta malgré lui, et, par un sentiment involontaire, on pourrait même dire une puissance irrésistible, il porta la main à son chapeau et se découvrit. Certes, ce n'était pas dans ses habitudes.

— Vous avez demandé au nom de la commune que cette porte vous fût ouverte, dit la supérieure d'une voix grave et ferme; elle est ouverte, que voulez-vous ?

Le citoyen Léonidas n'était pas de ces hommes chez lesquels les bons mouvements ont quelque durée. Il pratiquait cette maxime : qu'il faut toujours se méfier de son premier mouvement, parce qu'il est le meilleur.

Il remit donc son chapeau sur sa tête et dit d'une voix rude et impérative :

— Ce que je veux, c'est la citoyenne Jeanne de Savernoy, dont voici l'ordre d'arrestation, signé de la commune.

— La citoyenne Jeanne de Savernoy n'est plus ici, répondit la supérieure, toujours immobile sur le seuil.

—Elle n'est plus ici !... hurla Léonidas en reculant d'un pas, ce n'est pas possible; tu mens.

Et il attacha sur la mère Ursule ses yeux qui lançaient des éclairs furieux.

Celle-ci soutint son regard sans trembler, et quoique le citoyen Léonidas se fût approché d'elle au point de froisser ses vêtements, elle ne fit pas un mouvement et lui répondit avec la même tranquillité et le même calme :

— Je n'ai rien autre chose à vous dire.

— Tu mens !... tu mens !... répéta Léonidas d'une voix stridente, en fermant les poings, et prends-y garde, si tu ne me livres pas celle que je viens chercher, je suis homme à mettre le feu à ta baraque et à vous griller toutes.

— Quand vous mettriez le feu à ce couvent, et que vous feriez périr toutes les religieuses qui y sont, vous ne ferez pas que mademoiselle Jeanne de Savernoy soit ici.

— Depuis quand donc la citoyenne n'y est-elle plus ?

— Le marquis de...

— Il n'y a plus de marquis, interrompit Léonidas dont le visage était pâle et les lèvres bleuâtres.

— Monsieur de...

— Il n'y a pas de monsieur, il n'y a que des citoyens ; et tu m'as l'air d'une franche aristocrate.

— Le citoyen de Savernoy est venu la chercher il y a deux jours, reprit la mère Ursule avec la même impassibilité.

— Alors il est venu fort à propos, fit Léonidas en plissant ses lèvres par un sourire féroce.

La supérieure ne répondit rien. Il y eut un moment de silence.

— Comment t'appelles-tu? dit tout à coup cet homme.

— Mère Ursule de la Charité.

— Eh bien! citoyenne mère Ursule de la Charité, écoute bien ce que je vais te dire; cela t'édifiera peut-être sur ta propre position, qui pourrait bien se gâter.

— Je vous écoute, dit la supérieure en croisant ses bras et en laissant tomber sur Léonidas son regard digne et noble.

— Tu comprends bien, reprit celui-ci, que je ne crois pas un mot du conte que tu viens de me débiter; je sais, je suis certain, que la citoyenne Jeanne de Savernoy est encore ici, et il faut que tu la remettes en mes mains à l'instant même; tu vois, citoyenne, que je te parle sans colère; mais n'oublie pas que je viens ici au nom de la commune, et pour le service de la sainte république une et indivi-

sible. Si tu persistes dans ton refus, c'est toi-même que j'arrêterai comme complice des ci-devant.

— Je vous l'ai dit, reprit la supérieure en relevant sa tête sur laquelle brillait une expression de touchante résignation, la citoyenne Savernoy n'est plus ici ; je ne suis pas une aristocrate ou la complice des ci-devant, comme vous venez de le dire; ma vie se passe tout entière dans cette humble retraite; je ne sais rien de ce qui se passe au dehors, je n'ai ni amis ni ennemis, je n'ai que des frères devant Dieu ; la prière, l'abstinence et la charité, voilà les seules pensées de notre pauvre communauté. Depuis vingt ans je n'ai pas franchi ce seuil sur lequel vous me voyez, si ce n'est pour secourir ceux qui souffrent ou consoler ceux qui meurent.

Ces simples et dignes paroles eussent pu toucher tout autre cœur que celui de l'ex-huissier; à peine si elles effleurèrent ses oreilles comme font les mots d'une langue étrangère.

— On connaît ta fable, dit-il rudement, c'est toujours la même; mais il ne s'agit pas de tout cela, il s'agit de la citoyenne de Savernoy, et il me la faut !

Disant cela, il poussa de la main la sainte femme, et, faisant signe aux gendarmes et aux fusiliers qui l'accompagnaient de le suivre, il entra dans le couvent avec un air menaçant qui ne présageait rien de bon pour la suite de ce triste épisode.

La tourière et la sœur converse qui étaient derrière la supérieure firent un mouvement d'effroi qui n'échappa point au bon Léonidas.

— Cela vous dérange un peu, mes vieilles poulettes, dit-il d'un ton sardonique, en passant ses doigts dans ses épais favoris ; jusqu'à présent j'y ai mis de la douceur, mais malheur à toi, citoyenne, si tu as menti !

Aucune parole ne pouvait amener la moindre trace d'émotion sur le visage de la mère Ursule ; ce qui contrariait infiniment le citoyen ex-huissier.

— Cette femme est de marbre, murmura-t-il entre ses dents.

Et il continua de marcher pendant que les fusiliers faisaient retentir sur les dalles sonores le bruit lourd de leurs pas et les crosses de leurs fusils.

— Ah çà ! ce corridor va-t-il bientôt finir ? dit Léonidas au bout d'un instant en regardant d'un œil soupçonneux la supérieure.

— Je vais vous conduire, répondit tranquillement celle-ci, en passant au milieu des fusiliers comme si c'eût été au milieu de ses ouailles.

La sœur tourière et la sœur converse étaient toutes deux tombées à genoux à l'entrée du corridor en murmurant entre leurs dents serrées par l'épouvante :

— Seigneur ! mon Dieu ! c'est notre dernier jour.

Bientôt la supérieure arriva devant la porte de la salle où étaient réunies toutes les sœurs du couvent, ainsi que les pensionnaires ; elle l'ouvrit d'une main ferme et entra.

L'habitude de l'obéissance et de la soumission était si grande que, malgré l'effroi qui glaçait tous les cœurs et faisait trembler toutes les mains, chaque sœur s'était mise à l'ouvrage en se recommandant à la protection divine.

— En v'là un nid complet, dit un des hommes, j'en ferais bien mon affaire.

Le citoyen Léonidas n'était pas en humeur de plaisanterie, car il s'agissait pour lui de huit cents livres, d'une place des plus lucratives dans la meilleure prison de la ville, et, ce qui était bien plus important, de la faveur du citoyen Obrier, président du comité de surveillance.

Sur un signe de la supérieure, toutes les religieuses se levèrent.

— Voici, dit-elle, toute la communauté réunie.

— Ça t'écorcherait la bouche de m'appeler citoyen, grommela-t-il d'une voix sourde, en parcourant du regard tous ces visages pâles et immobiles dont les yeux étaient baissés vers la terre.

— Il s'agit de lever les yeux et de me regarder! cria Léonidas avec une sombre colère en s'approchant des pauvres femmes, et en dardant sur chacune d'elles son visage interrogateur. Écoutez-moi bien, citoyennes, je viens ici pour arrêter la citoyenne Jeanne de Savernoy qui est au milieu de vous.

— Je vous ai dit, s'empressa d'ajouter la supérieure, que notre sœur...

— Tais-toi! hurla Léonidas d'une voix qui fit trembler les vitres de la salle; quand je parle, on ne m'interrompt pas.

Si le hasard eût amené le regard de cet homme sur la pauvre Jeanne, il n'eût pu manquer de la reconnaître à la pâleur livide qui couvrit son visage lorsqu'il prononça ces mots terribles d'arrestation. Heureusement que son

attention fut distraite par l'interruption de la supérieure.

La sœur qui était auprès de Jeanne lui prit la main et la serra affectueusement comme pour lui dire : « Ne craignez rien, ma sœur, nulle ne vous trahira ici. »

Aussi, lorsque les yeux du citoyen Léonidas vinrent se fixer sur elle, son cœur était moins glacé par l'épouvante, et ses joues n'avaient plus cette pâleur mortelle qui pouvait la trahir. La protection de Dieu, qui vient toujours au secours des opprimés, avait réchauffé le sang de ses veines.

Léonidas fit quelques pas au milieu du cercle silencieux qui l'entourait; et comme l'astuce était une des qualités qui distinguaient l'ex-huissier, une idée des plus affables traversa son cerveau, il donna à sa figure une *expression de douce aménité,* ainsi qu'un timbre des plus insidieux à sa voix, et reprit :

— Du reste, il n'y a rien dans la mission que je remplis ici qui puisse effrayer la citoyenne; la commune désire l'interroger sur certains renseignements qui lui sont nécessaires; voilà tout. Elle n'a rien à craindre pour sa vie ni pour sa liberté. Je m'empresse,

citoyennes, de vous donner ces détails pour calmer votre effroi. Je vous le répète, la citoyenne Jeanne de Savernoy n'a aucun danger à courir, elle sera libre de revenir dans ce couvent avant ce soir; mais prenez-y garde (ici la voix du citoyen quitta sa *douce aménité* et devint menaçante), quand la commune ordonne, elle veut être obéie, obéie sur l'heure, sans hésitation, sans retard. Si la citoyenne Savernoy ne se rend pas d'elle-même et immédiatement à l'injonction qui lui est faite, malheur à elle! malheur à celles qui lui auront servi de complices! la loi est impitoyable. Non-seulement elle sera privée de la liberté, mais de la vie; vous toutes, qui m'écoutez ici, vous aurez le même sort, et ce couvent sera détruit de telle façon qu'il n'en restera plus pierre sur pierre. Je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

On le voit, le citoyen Léonidas avait plusieurs cordes à son arc; il joignait avec avantage l'astuce du renard aux autres qualités qui le distinguaient.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette allocution, la supérieure était restée debout, les bras croisés; seulement, une de ses mains tenait son crucifix, comme si elle eût voulu

rappeler à ses ouailles le serment qu'elles avaient fait.

Elle resta silencieuse pendant quelques instants, promenant son regard calme et impassible sur la communauté réunie.

— Vous le voyez, dit-elle enfin, celle que vous demandez n'est plus ici.

— Mille tonnerres!... s'écria Léonidas en frappant ses mains l'une contre l'autre, ce n'est pas possible!...

— Depuis huit jours, reprit la supérieure, plus de vingt jeunes filles qui m'étaient confiées sont également parties; il ne reste dans cette demeure que celles qui appartiennent à la communauté, les sœurs de Notre-Dame de Bon-Secours.

— Ainsi donc, s'écria de nouveau le citoyen secrétaire qui revenait toujours à la même pensée, vous refusez toutes de me dire où est la citoyenne de Savernoy; vous ne savez donc pas que je puis faire tomber toutes vos têtes? Partie!... partie!... Non!... cela n'est pas!... Une dernière fois, voulez-vous répondre?...

Il est impossible de chercher à exprimer ce que ressentait dans son âme la pauvre Jeanne, en entendant ces paroles sinistres qui étaient autant de malédictions jetées sur son nom.

Tantôt il lui semblait que son cœur cessait tout à fait de battre, tantôt, au contraire, que ses palpitations pressées allaient la trahir en brisant sa poitrine.

Pour conserver ses forces et son courage, pour arrêter les larmes qui débordaient de son cœur et gonflaient les paupières de ses yeux, elle adressait toutes ses pensées au ciel, et elle se recueillait dans son âme; mais quand elle entendit ces horribles menaces de prison et de mort peser sur toutes ces têtes innocentes, comprenant qu'elle seule en était la cause, qu'un nom prononcé les sauvait toutes et la perdait seule, vingt fois sa bouche s'ouvrit, vingt fois ses lèvres le murmurèrent; mais le regard austère de la supérieure vint étouffer le son sur sa bouche tremblante; et soumise, résignée, elle attendit ce que Dieu ordonnerait d'elle.

Le citoyen Léonidas était au comble de l'exaspération.

— Vous êtes toutes... toutes... ici, ses complices! criait-il en allant de l'une à l'autre et en les secouant violemment par le bras.

Puissance immense et sublime de la religion, qui fait de faibles femmes des cœurs forts et inébranlables!

Toutes les sœurs baissèrent la tête sous le souffle de cette furieuse colère, mais pas une bouche ne s'entr'ouvrit pour murmurer ce nom proscrit ; leurs âmes étaient sans crainte, la foi et la prière les enveloppaient tout entières.

C'était surtout ce silence, ce calme, cette résignation qui exaspéraient à un degré indicible le citoyen ex-huissier. Il était à bout de colère, de menaces, de fureur; une sueur épaisse coulait lentement de son front dégarni sur ses tempes osseuses.

A côté de lui se tenait un homme entre les deux âges. Ce devait être évidemment un employé de la municipalité ou un des administrateurs du district.

Cet homme formait un contraste frappant avec le citoyen Léonidas ; il était calme, impassible ; on voyait qu'il avait la grande habitude de ces sortes de scènes, et qu'elles n'avaient plus la faculté de l'émouvoir ; c'était un vieux renard dans le métier ; il avait l'air de croire à tout, en ayant bien soin de ne croire à rien ; seulement pendant que Léonidas se livrait, comme un acteur de mélodrame, à des cris et à de grandes gesticulations, il promenait son petit œil gris et rond sur le cercle qui les entourait ; il était trop fin, trop versé

surtout dans la carrière des arrestations, pour ne pas deviner ce qu'il devait y avoir sous ce silence et cette résignation recueillie; car les fronts étaient baissés et les regards n'avaient pas cette fermeté, cette limpidité, pour ainsi dire, si saisissable à l'œil pratique.

Cet homme, du reste, était d'une physionomie avenante; s'il ne souriait pas, il semblait toujours être très-près de sourire. Il avait, comme le citoyen Léonidas, une écharpe tricolore, et son costume portait l'empreinte du rigorisme de l'employé administratif : culotte grise, bas à côtes, habit aux pans larges et amples dont l'étoffe usée et luisante convenait éminemment à la fraternité républicaine.

Il prit froidement Léonidas par le bras.

— Tu t'emportes bien inutilement, citoyen, lui dit-il d'un ton de voix des plus doux et des plus innocents, pourquoi cette si grande colère vis-à-vis ces dignes sœurs qui ne peuvent sans nul doute te répondre rien autre chose? Notre mission est remplie et nous n'avons qu'à retourner à la commune.

Tout en parlant ainsi, il glissa deux ou trois mots bas à l'oreille de l'ex-huissier.

Toute la communauté écoutait si attentivement les bienheureuses paroles qu'il venait de

prononcer, que nulle des sœurs ne fit attention à ce petit aparté.

Le nouveau personnage fit quelques pas fort poliment vers la supérieure.

Ce qui était surtout à remarquer, c'est que Léonidas était devenu tout à coup doux comme un mouton.

— Citoyenne, dit l'autre, dont l'œil gris, à moitié caché sous de grosses paupières et d'épais sourcils, continuait ses évolutions investigatrices, il n'y avait d'important dans cette mission que le respect dû à la loi et aux ordres souverains de la république une et indivisible ; la commune et son comité de surveillance avaient décrété l'arrestation... provisoire de la citoyenne Savernoy pour obtenir d'elle des renseignements qu'elle n'était peut-être pas même en position de donner. Je ne doute pas un instant, citoyenne, que la susdite ne soit plus ici, puisque vous l'affirmez d'une façon si positive ; ce n'est pas vous, j'en suis convaincu, citoyenne, supérieure du couvent de Notre-Dame de Bon-Secours qui voudriez et pourriez surtout... mentir avec cette assurance; ce serait un exemple funeste que vous ne voudriez certainement pas donner à vos ouailles, à vos chères sœurs, dont vous devez en tout être

l'exemple et le modèle. Vous comprenez que je ne veux même pas vous parler ici de la position terrible...oh! bien terrible! citoyenne, dans laquelle vous vous mettriez, non-seulement vous, mais toute votre communauté.

En parlant ainsi, notre homme avait le visage le plus tranquille qui se pût voir; sa voix était des plus mielleuses; mais son petit œil vif et profond, allant de la supérieure aux sœurs présentes, ne perdait pas un mouvement, un regard, un frémissement, et semblait comme une lame aiguë pénétrer à travers le visage.

La supérieure leva seulement les yeux au ciel, et ce fut tout. On eût dit qu'elle voulait prendre Dieu à témoin de la sainteté de ce mensonge qui devait arracher à ses persécuteurs une tête innocente.

Ce mouvement n'échappa pas à l'administrateur; mais il eût été impossible de deviner à sa physionomie qu'il s'en était aperçu; il continua en appuyant sur chaque mot, sans pourtant rien perdre de son affabilité extérieure :

— Seulement, citoyenne, je me permettrai une petite observation à laquelle n'a pas pensé le citoyen Léonidas, dont le caractère est un peu vif... un peu emporté; c'est qu'il est im-

possible... que le citoyen ci-devant Savernoy soit venu chercher, il y a... deux jours... la citoyenne sa fille, par une raison bien simple... C'est qu'il y a cinq jours... notez bien ceci, citoyenne... il y a... cinq jours, le citoyen Savernoy a été surpris aux environ d'Arles par de vrais et bons patriotes... et qu'il a... été tué.

La pauvre Jeanne, pâle, immobile, mais frémissante dans tous ses membres, était pour ainsi dire suspendue aux lèvres de cet homme; toute sa vie, toute son âme allait au-devant des mots qu'il prononçait, et la lenteur avec laquelle il appuyait froidement sur chaque syllabe était un poignard qui lui déchirait le cœur.

Lorsqu'elle entendit ces dernières paroles : « *Et qu'il a été tué,* » ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et elle tomba inanimée sur le carreau en laissant échapper un faible gémissement.

Alors cet homme au visage si doux, à l'allure si inoffensive, changea à l'instant même de physionomie et de maintien, comme s'il eût arraché un masque de son visage et un travestissement de son corps; sa tête se releva menaçante et terrible; un sourire de triomphe,

semblable à celui de l'hyène qui découvre une proie, plissa ses lèvres sanguines, et il s'écria d'une voix qui résonna comme un arrêt de mort dans les échos de la salle :

— Voilà la citoyenne Savernoy ! Je savais bien que je la découvrirais !...

Et, s'avançant vers elle d'un pas lent et grave, il ajouta :

— Citoyenne Savernoy ! au nom de la commune, je t'arrête.

L'ex-huissier s'était précipité sur la jeune fille.

Les sœurs qui l'entouraient avaient relevé la pauvre et malheureuse enfant, et la soutenaient dans leurs bras ; il les écarta rudement, comme s'il eût craint qu'elles voulussent lui arracher sa victime, si chèrement payée.

— Enfin ! s'écria-t-il d'une voix rauque en la couvant d'un regard dévorant et en étendant ses deux bras au-dessus de sa tête, enfin... je la tiens !... je la tiens !... Citoyenne Savernoy, tu ne m'échapperas pas !...

— Seigneur !... dit la supérieure en joignant ses deux mains avec une profonde douleur, vous l'avez donc voulu...

Un profond silence succéda pendant quelques instants à ce tonnerre de paroles qui

avait si tumultueusement grondé dans cette sainte et calme demeure.

La pauvre Jeanne avait repris ses sens ; mais, avec le sentiment de la vie, lui revenait la mémoire du coup qui venait de la frapper si inopinément ; et, sans penser à elle-même, sans voir ces deux hommes cruels et impitoyables penchés sur elle comme de sinistres corbeaux sur un cadavre, elle éclata en sanglots et murmura d'une voix déchirante au milieu de ses larmes :

— Oh ! mon père !... mon pauvre père !... mort !... assassiné... sans que j'aie reçu son dernier embrassement !...

— Citoyenne, dit Léonidas d'une voix impatiente, il faut nous suivre sur l'heure...

Et comme la pauvre enfant continuait de pleurer, il ajouta :

— Bah !... tu pleureras aussi bien là-bas qu'ici.

Puis joignant le geste à la parole, il la saisit par le bras et l'entraîna.

— Du reste, citoyenne Savernoy, ajouta l'autre d'une voix ironique, et en roulant ses petits yeux autour de lui avec une satisfaction marquée, si cela peut t'être agréable, je te

dirai que je ne sais pas le moins du monde si ton père a été tué.

— Mon père!... il n'est pas mort! s'écria Jeanne en relevant sa tête inondée de larmes.

— C'était tout simplement un petit mouvement oratoire qui a produit, tu le vois, le meilleur effet. Ainsi console-toi.

— Oh! merci! mon Dieu!... répéta deux fois la jeune fille en élevant ses deux mains jointes au-dessus de sa tête; merci, mon Dieu!

Et comme l'ex-huissier, qui, par vieille habitude, avait fort peu de goût pour les scènes de sentiment, l'entraînait hors de la salle, elle se rejeta en arrière, et tendant à la supérieure sa main qui était libre, elle lui dit :

— Dieu veille sur vous, ma mère; jusqu'à ma dernière heure, je le prierai pour qu'il vous protége et vous sauve.

Elle n'avait pas encore achevé ces mots, qu'elle était déjà dans le long et sombre corridor qui conduisait à la porte de sortie.

— Citoyenne, dit alors l'administrateur à la mère Ursule, ton affaire n'est pas très-bonne, tu as menti aux envoyés de la république une et indivisible, et refusé de nous livrer la susdite : ce qui fait que j'aime mieux être dans ma peau que dans la tienne.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit la supérieure d'une voix calme, je l'attends.

— Et tu as raison, citoyenne, repartit celui-ci, en faisant signe aux fusiliers de le suivre, après s'être incliné devant la supérieure avec un respect affecté où perçait l'ironie.

Les faits que nous venons de raconter se passaient au couvent de Notre-Dame de Bon-Secours, une demi-heure à peine après le départ de Petit-Pierre.

Jeanne de Savernoy était donc enfin dans les mains du citoyen Léonidas.

Mais, pendant que l'envoyé de l'impitoyable Antoine Obrier supputait dans sa tête les nombreux bénéfices de cette arrestation, le comte, priant Dieu dans son âme, dévorait l'espace et déchirait de ses éperons impatients les flancs de son cheval.

Hélas! il devait arriver trop tard.

Le lendemain, la nuit n'était pas encore venue que, le cœur palpitant d'espérance et d'effroi, il sonnait à la porte du couvent, accompagné de Petit-Pierre.

Baptistin était resté en arrière pour loger les chevaux, et devait les rejoindre aussitôt après.

Depuis le fatal événement qui avait mar-

qué la journée précédente et troublé pour la première fois le calme ordinaire de cette sainte demeure, la vieille sœur tourière tremblait de tous ses membres chaque fois que la cloche résonnait à la porte extérieure ; il lui semblait entendre le bruit des fusils, le pas des gendarmes, ce tumulte étrange et inconnu de voix qui avait associé les paisibles échos du couvent à la fraternité et au déshabillé du langage républicain.

Aussi, elle ouvrit avec épouvante le guichet et risqua un regard au dehors.

— Oh ! mon Dieu ! Jésus !... sainte Marie !... s'écria-t-elle en refermant la porte du guichet, c'est M. de Savernoy ; vite !... vite !... sœur Thérèse, dit-elle à une sœur converse qui était auprès d'elle, courez avertir notre mère que M. de Savernoy et Petit-Pierre viennent de sonner à la porte du couvent.

La sœur converse était partie aussi vite que le lui permettait son âge déjà avancé, murmurant comme la sœur tourière :

— Jésus ! sainte Marie !... M. de Savernoy !...

Celle-ci ne se pressait pas d'ouvrir, tant elle avait peur que son visage et l'émotion de sa voix vinssent trahir la fatale nouvelle ; et fai-

sant glisser entre ses doigts tremblants les grains de son chapelet, elle disait des *Pater* et des *Ave*.

Le comte de Savernoy, impatient et plein de fièvre, sonna une seconde fois.

La sœur tourière entr'ouvrit de nouveau le guichet, et dit d'une voix qu'elle essaya de rendre aussi calme et aussi indifférente que possible :

— On y va... on y va...

Et elle se dirigea vers la porte, tout en jetant dans le sombre corridor qui conduisait au parloir de la mère Ursule un regard interrogateur; mais elle ne vit rien, n'entendit rien; alors elle se décida à ouvrir la porte.

A peine la porte fut-elle entr'ouverte, que le comte la poussa pour se faire un passage et entra comme l'eût fait un fou.

— Jeanne!... ma sœur!... s'écria-t-il d'une voix qui tremblait comme son cœur, il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas?... elle est toujours ici!...

— Qui?... quoi?... balbutia la sœur tourière en baissant les yeux de peur que M. de Savernoy ne lût dans son regard la triste vérité qu'elle n'avait pas le courage de lui apprendre; je... ne sais... pas... Vous parlez de...

— De mademoiselle Jeanne de Savernoy ! interrompit Petit-Pierre, qu'une fièvre intérieure dévorait autant que le comte Henri.

— De... mademoiselle... Je n'ai pas... bien entendu... Entrez... entrez... Madame la... supérieure va... venir... Ah !... tenez... la voici... qui arrive.

Henri, qui venait de l'apercevoir, courut au-devant d'elle.

— Madame! madame!... cria-t-il, dites-moi bien vite que Jeanne...

— Vous arrivez trop tard, M. le comte, répondit la supérieure d'une voix empreinte de la plus profonde douleur.

— Trop tard!... répéta le comte, dont les bras retombèrent lourdement le long de son corps, et dont le visage devint blanc; trop tard!...

— Hier, un quart d'heure à peine après le départ de Petit-Pierre, des soldats sont venus avec un ordre d'arrestation. Tout ce qu'il était possible, M. le comte, de faire pour la soustraire au triste sort qui la menaçait... je l'ai fait... un instant j'ai espéré la sauver ; car nul d'entre eux ne la connaissait; mais ces hommes ont inventé une cruelle fable, que Dieu la leur pardonne! ils ont raconté que le mar-

quis de Savernoy avait été massacré. La pauvre enfant n'a pu contenir sa douleur et ses larmes... elle s'est trahie par son désespoir.

Henri avait écouté silencieux et morne ce triste récit; quand la supérieure eut fini de parler, il leva sur elle ses yeux secs, mais empreints d'une expression désolante :

— C'est la mort !... la mort pour elle !... dit-il d'une voix sombre.

— Dieu est juste et miséricordieux ! reprit la mère Ursule en levant ses deux mains vers le ciel, espérez qu'il protégera l'innocence.

— Malheur !... malheur !... répéta Henri en se prenant le front dans ses mains.

Il y eut un moment de silence après lequel il ajouta :

— Savez-vous où on l'a emmenée ?... Est-elle encore à Orange ?...

— Cela doit être, répondit la supérieure.

— Je le saurai, moi !... dit Petit-Pierre qui n'avait pas encore prononcé un seul mot, il y a peut-être un moyen de la sauver !...

Dans le même moment arriva Baptistin.

A la désolation qui régnait sur tous les visages, à l'air sombre du comte, il ne lui fut pas difficile de deviner le malheur qui était arrivé.

— Sacredieu !... s'écria-t-il sans faire attention qu'il était dans un couvent et en face de religieuses, nous sommes arrivés trop tard !... Mademoiselle de Savernoy n'est plus ici ! Ces gueux sont venus avant nous !

Et comme le comte ne faisait pas un mouvement et qu'il restait toujours la tête penchée sur sa poitrine, les yeux cloués à terre, il reprit :

— Il ne faut pas vous désoler, M. le comte, et surtout désespérer ; les prisons ont des portes par lesquelles on peut tout aussi bien sortir qu'entrer.

— Les cachots de la république ne rendent pas leurs victimes, répondit le jeune homme en secouant la tête avec incrédulité ; après la prison, le tribunal révolutionnaire ; après le tribunal, l'échafaud.

— Pardon, M. le comte, si je vous dis cela ; mais quand on est un homme et qu'on a du courage et de l'énergie comme vous en avez, on ne jette pas ainsi le manche après la cognée ; il s'agit de sauver mademoiselle de Savernoy, et s'il y a encore un Dieu pour les honnêtes gens, nous la sauverons.

Il ajouta, en s'adressant à Petit-Pierre :

— Tu sais où est la prison ?

— Oui, dit Petit-Pierre, je vas vous y conduire si vous voulez.

— Non, pas pour le moment; mais tu vas me conduire à la municipalité.

Le comte leva la tête, et l'enfant regarda Baptistin avec des yeux ébahis.

— Eh bien ! continua celui-ci, y a-t-il de quoi t'effrayer? La municipalité... n'est-ce pas là où tout bon patriote va faire viser sa passe? Et je me vante d'avoir l'allure et la peau d'un bon patriote. D'ailleurs, avec une petite chanson comme *la Carmagnole*, que l'on crie à tue-tête, on entre partout. Ensuite, voyez-vous, M. le comte, à la municipalité, on fait jaser celui-ci, celui-là, et on finit toujours par apprendre quelque chose.

— Tu as raison, mon brave Baptistin, dit tout à coup le comte en se redressant avec énergie, des hommes doivent agir et non pas se désoler ou pleurer comme des femmes; s'il faut mettre le feu à la prison, à la ville tout entière, je le mettrai !... S'il faut tuer cent hommes, je les tuerai... mais je saurai où est Jeanne, et je la sauverai !...

— A la bonne heure ! dit le vieux serviteur en se frottant les mains avec joie, voilà comme j'aime à vous voir !... Avec ça on n'a pas besoin

de passe ; en attendant, je vais faire viser la mienne, et je vous rapporterai des nouvelles, car ces messieurs de la municipalité en ont toujours plein leurs poches.

— Moi, dit le comte, je vais rôder de mon côté dans la ville. Baptistin, dans deux heures je t'attendrai auprès de l'arc de triomphe.

— J'y serai, M. le comte, j'y serai. Viens, Petit-Pierre, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et après avoir salué le comte et la supérieure, il sortit du couvent. Petit-Pierre le suivit.

— Madame la supérieure, dit le comte, je sais, ou plutôt je devine tout ce que vous avez fait pour sauver ma pauvre sœur, en vous exposant vous-même à l'impitoyable cruauté de ces bourreaux ; je vous en conserverai une éternelle reconnaissance.

— Puisse la bonté céleste, M. le comte, vous conduire par la main et permettre que vous retrouviez celle pour laquelle nous allons adresser au Seigneur nos ferventes prières !

— Que Dieu vous entende, ma mère ! dit Henri en s'éloignant, et qu'il vienne à notre secours !

Lorsque la porte extérieure du couvent se

fut refermée et que la mère Ursule se trouva seule, elle se dirigea vers la chapelle, et y resta plusieurs heures en prière.

A l'heure convenue, Henri de Savernoy était à l'arc de triomphe, après avoir exploré tous les alentours de la prison, et pris connaissance des points différents de la ville auxquels aboutissaient les rues qui en avoisinaient les abords; il avait étudié avec grand soin chacune de ces rues, afin de savoir quelle était la moins fréquentée, la moins hérissée surtout de corps de garde, et il savait parfaitement déjà quelle route il devait suivre, en cas de réussite, pour fuir d'Orange avec le plus de sécurité. Il avait bien aussi questionné quelques individus; mais la crainte de paraître suspect, et de compromettre ainsi ses projets, l'avait rendu très-circonspect dans ses investigations.

Pendant près d'une heure, il était resté immobile devant la porte de la prison, regardant ce grand et sombre bâtiment qui s'élevait au milieu de la ville comme un large tombeau; ses yeux interrogeaient avec angoisse les fenêtres muettes et grillées, auxquelles n'apparaissait pas la silhouette d'un visage humain. Retenant son haleine comme s'il eût craint qu'elle ne trahît sa présence, il priait tout bas

le Dieu des miséricordes et des secours inespérés d'ouvrir cette porte fatale derrière laquelle gémissait sa pauvre sœur.

— Ah ! disait-il en lui-même, de cette voix que nul n'entend que soi-même et Dieu, nous veillons sur toi, douce et pauvre victime, et nous t'arracherons à ces lâches ennemis, qui ne respectent même pas la faiblesse d'une femme et l'innocence d'une enfant.

L'arc de triomphe, qui est un des plus magnifiques monuments que les siècles passés aient légués aux siècles présents, est à quatre cents pas environ en dehors de la ville, sur la route de Lyon à Marseille ; il fut érigé en mémoire de la victoire de Marius et de Catule sur les Cimbres.

Adossé contre une des colonnes corinthiennes qui sont de chaque côté des arcades, le comte de Savernoy écoutait au milieu de ses sombres méditations ce bruit vague et incertain que porte toujours la nuit avec elle.

La ville s'endormait, et le bourdonnement de la vie ne sortait plus de ses entrailles.

Autour de lui tout faisait silence ; à peine si le croassement de quelques corbeaux nichés au sommet du monument se faisait entendre de loin en loin.

Lorsqu'on est triste et menacé d'une grande douleur, le silence a quelque chose qui effraye la pensée ; car c'est alors que les fantômes de votre imagination inquiète voltigent autour de vous. La tête de Henri de Savernoy renfermait un monde de pensées, d'espérances et de craintes, de doute et de foi. Son âme tout entière se repliait dans un chaos confus de résolutions diverses, et au milieu de tout cela apparaissait Jeanne, sa sœur bien-aimée, qui lui tendait les bras et lui disait : « Sauve-moi. »

Il était tellement absorbé qu'il n'entendit pas arriver près de lui le fidèle Baptistin.

Baptistin avait toujours à son service une allure des plus patriotiques ; il passa sous l'arcade en fredonnant son éternelle *Carmagnole*, qu'il regardait comme le dernier coup de pinceau donné à sa physionomie républicaine.

Henri leva la tête. Baptistin le reconnut.

— Je vous ai fait attendre, M. le comte, dit-il en ôtant respectueusement son bonnet ; c'est que MM. les administrateurs de la commune ne vous lâchent pas aisément avant d'apposer leurs griffes sur votre passe.

— Sais-tu quelque chose, Baptistin ?

— Beaucoup de choses, M. le comte !

— Sur Jeanne... sur ma sœur ?

— Sur mademoiselle de Savernoy, M. le comte.

— Parle bien vite !... j'ai le cœur brisé par l'impatience.

— Je crois, M. le comte, reprit Baptistin, que nous ferons bien de marcher un peu, au lieu de rester sous cette arcade qui nous empêche de voir autour de nous.

Le comte, sans répondre un mot, se mit à marcher sur la route.

Baptistin, l'homme aux précautions minutieuses, jeta un regard investigateur par devant, par derrière, à gauche et à droite; puis baissant la voix de manière à ce qu'aucun son ne dépassât le travers du chemin sur lequel ils marchaient tous deux, il reprit :

— Mademoiselle de Savernoy est dans la prison d'Orange. L'ordre d'arrestation est venu du comité de surveillance d'Arles.

— D'Arles ! répéta le comte avec étonnement.

— C'est facile à deviner; ce maudit Obrier est le chef du comité de surveillance !

— Mais comment a-t-il pu savoir que Jeanne était à Orange au couvent de Notre-Dame de Bon-Secours ?

— Est-ce que l'on ne sait pas tout, M. le

comte, lorsqu'on le veut, surtout quand on est chef d'un comité de surveillance qui fonctionne aussi agréablement et aussi patriotiquement que celui d'Arles, et que l'on a à sa disposition des limiers habitués au métier de l'espionnage? Ainsi, moi, je suis à Orange depuis quelques heures seulement, et j'ai déjà appris la moitié de ce que je voulais savoir.

— Est-ce qu'Antoine Obrier est ici? interrompit Henri dont le visage prit subitement une expression de grande inquiétude.

— Je ne crois pas; mais si j'ai bien compris quelques mots que j'ai entendu dire autour de moi, c'est un patriote à son image qu'il a envoyé tout exprès d'Arles à Orange. On parle beaucoup de cette arrestation; car le nom de M. le marquis, je dois le dire avec orgueil, est en sainte horreur parmi ces messieurs. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tout me fait penser que mademoiselle de Savernoy ne doit pas rester dans les prisons d'Orange.

— Où doit-on l'emmener? A Arles, sans doute?

— Je le pense, reprit Baptistin, tout entier à sa narration. Quand? Je n'en sais rien encore; mais je le saurai!...

— Comment le pourras-tu sans éveiller des

soupçons qui détruiraient peut-être tous nos projets?

— M. le comte, il faut vous tenir à l'écart; vous êtes connu dans le pays, vous pouvez être découvert, et alors tout serait perdu; mais moi, je me glisse partout; j'écoute, j'interroge, j'apprends, et, ma foi! quand l'heure sera venue, à la grâce de Dieu!

— Si je pouvais seulement m'introduire dans cette prison?

— Qu'y feriez-vous, M. le comte?

— Je tuerais tout ce qui s'opposerait à mon passage, et tant qu'il me resterait une goutte de sang dans les veines...

— Le moyen, certes, serait bon, s'il était exécutable. S'il ne s'agissait que de se faire tuer pour sauver mademoiselle Jeanne, M. le comte, je ne vous aurais rien dit, mais elle serait sauvée maintenant.

— Brave et fidèle Baptistin! dit le comte en tendant la main à son serviteur.

— J'ai mon plan, reprit celui-ci.

— Les minutes sont comptées... hâtons-nous!

— Je ne le sais que trop; mais, voyez-vous, en causant et en payant du vin à quelque bon patriote, j'ai pris mes informations sur le con-

cierge de la prison. C'est un vieux... Il joint même à son métier de geôlier les goûts les plus champêtres. C'est un amateur de plantes rares, et, dans ses moments de loisir, il cultive les fleurs. C'est peut-être pour nous une chance de salut venue d'en haut.

— Peut-être... peut-être..., répéta deux fois le comte d'une voix désolée; mais le temps presse, Baptistin, et si cette nuit...

— Ah! diable, c'est vrai! fit le vieux serviteur.

Les deux hommes gardèrent un instant le silence. Tous deux avaient la tête inclinée vers la terre.

Le comte s'arrêta tout à coup, et se retournant vers Baptistin :

— Je tremble que cet affidé d'Obrier ne se hâte de retourner à Arles avec sa victime.

— Cependant, dit Baptistin qui réfléchissait, si ce départ eût dû avoir lieu cette nuit, on en eût évidemment parlé à la commune; car ces gens qui s'entretenaient entre eux avaient l'air fort au courant de tout ce qui se passe.

— Pour se rendre d'Orange à Arles, reprit le comte, il faut évidemment passer par cette route.

— Il y en a bien une autre; mais il n'est

pas probable qu'on la prenne, car ce serait allonger le trajet de près d'un tiers.

— Eh bien! passons la nuit ici; nous pourrons très-aisément nous cacher dans un de ces fossés qui bordent le chemin derrière ces broussailles. S'ils viennent, Baptistin, nous ne sommes que deux, mais bien résolus, bien armés...

— Et du diable si nous ne les mettons pas en fuite comme des volées de moineaux.

— Tu as tes deux pistolets chargés?

— Toujours, M. le comte, toujours. Ma foi! l'idée est digne de vous; si nous pouvions les tenir un peu en face, ces gredins! quelle *carmagnole* nous leur ferions danser pour le coup! Vous pouvez dormir, M. le comte, je veillerai, et je veillerai bien.

— Nous veillerons tous deux, mon ami, dit le comte en descendant dans le fossé et en posant ses deux pistolets à côté de lui.

Baptistin en fit autant.

C'était une belle nuit. Les étoiles brillaient au ciel, et pas un souffle n'agitait les arbres. Nos deux hommes, après s'être minutieusement assurés que leurs armes étaient en bon état, s'enveloppèrent dans leurs manteaux, et les yeux fixés sur la route, ils attendirent, épiant

le moindre bruit qui venait troubler le silence de la nuit. Mais rien ne vint éveiller leur attention inquiète; quelques voyageurs attardés passèrent seuls sur le chemin un à un, sans se douter que le bruit inoffensif de leurs pas avait fait violemment battre deux cœurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 – 1848

Par de Bazancourt.

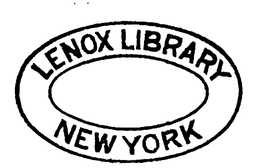
TOME II.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1851



PREMIÈRE PARTIE.

1793 (SUITE).

VII

— M. le comte, dit Baptistin en quittant avec le comte Henri de Savernoy le fossé dans lequel ils avaient tous deux passé la nuit en observation, et en secouant son manteau ruisselant d'humidité, il me vient une idée.

— Tu es bien heureux, mon pauvre Baptistin, lui répondit le comte ; quant à moi, ma tête est un chaos, je n'y entends que les battements de mon cœur et les angoisses toujours croissantes de mon inquiétude.

— Je le comprends, et de reste, M. le comte ; la position n'est pas charmante, et nous vivons

dans un temps où chaque jour a ses douleurs et ses crimes; mais il ne faut désespérer de rien.

— Tu as raison, dit Henri en secouant la tête comme pour repousser loin de lui un fardeau qui l'obsédait, Dieu est là, la France aussi : Dieu qui protége la France, la France qui espère en Dieu. Voyons ton idée.

— Je vais acheter des plantes rares.

— Mon pauvre garçon, je crois que tu deviens fou; car, pour plaisanter, le jour serait mal choisi.

— Je ne plaisante pas, M. le comte, reprit le serviteur d'une voix grave, pour deux raisons : la première, parce que ce serait vous manquer de respect, ce qui ne m'est jamais arrivé de ma vie; la seconde, parce que, comme vous l'avez dit, le jour serait mal choisi, et qu'il faudrait avoir le cœur bien dur pour plaisanter, quand il y a là-bas si près de nous une pauvre enfant qui pleure et se désespère. Je ne deviens pas fou et j'espère vous le prouver.

— Alors je ne te comprends pas, dit Henri en se dirigeant vers l'arc de triomphe auprès duquel il fallait qu'ils passassent pour rentrer dans Orange.

— C'est que M. le comte a oublié ce que je lui ai dit au sujet du concierge de la prison et de son goût si prononcé pour l'horticulture ; je crois que voilà le moment d'utiliser mes connaissances en botanique ; à l'aide de quelques oignons rares et précieux ou de quelques plantes bien exotiques, je suis sûr que nous deviendrons tous deux les meilleurs amis du monde.

Henri s'était arrêté sur le chemin et écoutait.

— D'abord, continua Baptistin, qui poursuivait son idée, dont il avait, sans nul doute, pendant toute la nuit, mûri et retourné les chances dans sa tête, c'est un moyen d'introduction tout trouvé auprès du farouche républicain ; je me présente chez le citoyen cultivateur, j'aime aussi les plantes rares, j'en cherche, j'en vends, ou plutôt j'en achète. Le vieux républicain me volera de son mieux, c'est sûr, et nous serons tout de suite une paire d'amis. Alors j'observe, j'interroge si je puis, j'écoute de mes deux oreilles, je fais mon profit de tout ce qui me tombe sous la main, et du diable si ça n'aboutit pas à quelque chose, quand ça ne serait qu'à l'étrangler.

Baptistin avait une de ces natures étranges, communes par instinct, par éducation et par

habitude, mais que le dévouement élève parfois au-dessus d'elles-mêmes. Le cœur est un trait d'union qui rapproche bien des distances.

— Tu as raison, mon brave Baptistin, dit le comte en lui frappant sur l'épaule, tu as raison; l'on pourra peut-être par ce moyen s'introduire dans la prison, tenter une évasion... et sauver ma sœur!... D'ailleurs, nous n'avons pas le temps de choisir. Mais ce ne sera pas toi, ce sera moi; car, vois-tu, une fois dans cette prison maudite, il ne faudra pas perdre une chance, un hasard, une minute quoi que ce soit qui puisse en avenir.

— M. le comte veut y aller lui-même?

— Certainement, Baptistin.

— Si M. le comte veut me permettre de le lui dire, je crois qu'il aura tort, et qu'il risquera grandement de tout perdre sans rien gagner.

Henri retourna brusquement la tête du côté du serviteur.

— Pourquoi cela? dit-il.

— Parce que, voyez-vous, M. le comte, vous êtes grand seigneur jusqu'au bout des ongles, depuis les pieds jusqu'à la tête; vous avez la peau des mains trop blanche, le visage trop

frais ; dans votre allure, dans toute votre personne, quelque chose de trop distingué qui ne peut pas, vis-à-vis d'un œil un peu habitué, supporter un quart d'heure d'examen sérieux. Tout cela, c'est bon en passant ; mais, malgré votre carmagnole de drap brun et vos cheveux ras, vous sentez le ci-devant à deux lieues à la ronde.

— Je mettrai un autre costume.

— Ce n'est pas le costume qu'il faut changer, c'est l'éducation, la naissance ; et ces choses-là, M. le comte, on n'en change pas aussi facilement que d'habits.

Henri, sans répondre, reprit sa marche un instant interrompue.

— Et puis, ajouta Baptistin avec la même simplicité et la même voix tranquille, il y a encore une autre considération ; c'est que si la chose était découverte et qu'il dût arriver malheur, ce qui peut fort bien se faire, car ces diables de patriotes se méfient de leur ombre, il vaut bien mieux que ce soit moi, ça ne tire pas à conséquence ; tandis que vous, M. le comte... Je n'ose pas y penser... Ce serait affreux...

— Digne serviteur ! répondit le jeune homme dont les yeux étaient humides.

— N'est-ce pas, continua Baptistin, vous comprenez bien tout cela? C'est clair comme le jour... Vous savez... je cause horticulture avec le premier venu; aussi, j'ai mon plan tout fait, et pour peu que le diable ne s'en mêle pas, ça ira comme sur des roulettes.

Ils n'étaient plus qu'à cinquante ou soixante pas d'Orange, et l'on entendait déjà ce vague bourdonnement que toute ville qui se réveille porte toujours en son sein.

Le comte de Savernoy, qui, depuis quelques instants, marchait silencieusement, s'arrêta court, et dit à Baptistin :

— Avant que nous entrions dans Orange, convenons bien de tout.

— Je m'introduis dans la prison, s'empressa de répondre celui-ci.

— Oui..., ajouta le comte comme se parlant à lui-même, je ne pourrais peut-être pas commander à mon émotion, faire taire dans ma poitrine le mépris et l'horreur que m'inspirent ces misérables; bientôt, malgré moi, l'on s'apercevrait que c'est un rôle joué avec contrainte; car seulement en te parlant ainsi, je sens mon cœur qui bondit, et le sang qui me monte au cerveau.

— Moi, au contraire, j'y suis maintenant

habitué comme un chien de garde à aboyer ; ils seront bien fins s'ils ne me prennent pas pour la république en personne et l'admirateur le plus consciencieux de leur grand Robespierre.

— Pendant ce temps, reprit le jeune homme, je resterai aux abords de la prison, de manière à ce que tu puisses m'apercevoir, prêt à te venir en aide au moindre signe, soit qu'il faille la sauver, soit qu'il faille mourir avec elle; car je te le jure, Baptistin, je ne quitterai pas Orange sans emmener Jeanne avec moi.

Il y eut encore après ces mots un assez long silence.

Ils en étaient arrivés à ce moment extrême de suprême décision pendant lequel toutes les forces de l'intelligence et du cœur se réunissent dans un dernier effort.

Le comte avait pressé le pas, on eût dit qu'il voulait devancer l'heure et hâter le moment.

Sa résolution était prise. L'esprit humain est ainsi fait; les âmes énergiques n'aiment pas à douter et à attendre; quelque grand que soit le malheur qui les menace, elles préfèrent sentir se briser sous un effort résolu leur dernière planche de salut, plutôt que de la

voir longtemps flotter indécise. Il n'y a que les natures faibles et craintives qui osent attendre.

— N'est-ce pas? dit tout à coup Henri en serrant brusquement le bras de Baptistin dans ses doigts crispés, n'est-ce pas que Dieu sera avec nous?

— Je l'espère, M. le comte, répondit Baptistin ; car notre vieux curé nous disait toujours que Dieu est partout où l'on tente le bien.

Et il ajouta presque aussitôt à voix basse :

— Je crois qu'il est plus prudent de nous séparer et de rentrer par deux portes différentes ; car voilà des gens qui viennent par la même route que nous.

— Dans une heure, reprit le comte de la même voix, nous nous retrouverons près la grande place à l'entrée du carrefour des Ursins.

— Moi, je vais préparer mes moyens d'introduction auprès du concierge botaniste.

Après ces quelques mots échangés, le comte Henri et Baptistin se séparèrent.

L'un tira à droite, l'autre à gauche.

Nous laisserons le comte Henri errer à l'aventure dans les rues, et nous suivrons Baptistin qui se dirigea vers la partie de la ville où était située la prison dans laquelle gémissait la pau-

vre jeune fille, au milieu de tant de victimes entassées.

— Décidément, se dit-il en lui-même tout en marchant, les moyens les plus prompts sont les meilleurs. Je vais demander d'abord à voir le concierge. C'est plus sûr et plus prompt.

Il hâta le pas.

On eût dit qu'il avait peur de réfléchir davantage.

Devant la porte extérieure de la prison, il s'arrêta; car à mesure qu'il avançait, il sentait les battements de son cœur plus pressés soulever sa poitrine. Le brave homme tremblait comme s'il se fût agi de sa propre fille.

C'est qu'à cette époque de désastres et de forfaits monstrueux, il y avait de nobles dévouements, et la fidélité des serviteurs envers leurs maîtres les éleva souvent au rôle de martyrs. Baptistin aurait serré la main avec joie et reconnaissance à celui qui lui eût dit : « Tu vas mourir, mais la fille du marquis de Savernoy sera sauvée. »

— Allons, murmura-t-il en passant à deux reprises le revers de sa main sur son front humecté de sueur, à l'œuvre!

Et il sonna d'une façon vigoureuse.

Comme on tardait à ouvrir la porte, il la

frappa rudement et en cadence du bout de ses souliers ferrés.

La porte s'ouvrit enfin pour donner passage à une sorte de guichetier qui avait sur la tête un bonnet d'ours dont les poils hérissés lui tombaient sur les yeux ; à sa ceinture pendait un énorme trousseau de clefs accompagné d'un sabre à poignée de cuivre, volé sans nul doute à quelque soldat moins patriote que lui.

— Ah çà! citoyen, dit-il, tu m'as l'air plus pressé que la chose?

— Et toi, citoyen guichetier, je t'assure que tu as tort de te mettre sur la nuque ce bonnet d'ours; c'est ce qui te rend si pesant dans ta marche, ou si sourd quand on sonne.

Le guichetier haussa les épaules avec un noble dédain.

— Que veux-tu?

— Je veux parler au citoyen concierge de la prison.

— Le citoyen concierge travaille avec l'huissier du comité révolutionnaire.

— Alors j'attendrai.

— Ce sera long, citoyen, je t'en préviens, on fait un petit triage pour déblayer le trop plein.

— Je ne suis pas pressé.

Et Baptistin fit un pas pour entrer dans la prison.

— Peste! citoyen, dit l'homme au bonnet d'ours, la consigne est précise; as-tu une carte?

— Non.

— Alors, reste dehors, dis-moi ton nom, et si le citoyen concierge le veut, on t'appellera.

— Les vrais patriotes ne restent pas à la porte comme des chiens, reprit Baptistin en s'installant contre le mur intérieur: t'es guichetier, je suis un bon sans-culotte; ça marche ensemble; nous causerons, pour passer le temps, de ce tas de gueux qui sont là-haut, et je te payerai chopine.

Après une semblable profession de foi, pouvait-on le laisser dehors? Le geôlier s'attendrit.

— Tu dis donc que tu t'appelles...?

— Cincinnatus tout au long.

Le guichetier le regarda dans le blanc des yeux.

— Joli nom. Allons, entre, mais le citoyen concierge est capable de te fourrer dedans s'il n'est pas de bonne humeur.

La porte se referma avec un grincement aigre de gonds rouillés.

Baptistin respira bruyamment et s'assit sur

une marche; ses jambes tremblaient, et tout son corps frissonnait intérieurement, tant il avait comprimé tous les muscles de son visage.

Dans le cabinet du concierge, il se passait une de ces scènes habituelles de prison, à soulever le cœur le plus endurci.

L'huissier en question, assis devant une table, collationnait des listes sur lesquelles la plus grande partie des noms était marquée d'une croix rouge, tandis que le concierge faisait de son côté à peu près le même travail avec une attention aussi froide, aussi calme que s'il se fût agi de chiffres, au lieu de têtes humaines.

Le concierge avait une physionomie qui mérite quelques minutes d'examen.

On devait s'attendre à rencontrer un homme aux sourcils froncés, au front plissé par l'austérité républicaine, à la voix rauque, aux gestes ardents, aimant l'odeur du sang comme l'hyène et le chacal. Du tout; c'était un petit vieillard à l'extérieur doux et inoffensif; sa voix était grêle et presque sans timbre, un éternel sourire se promenait sur ses lèvres; mais le regard de ses yeux avait quelque chose de flasque et de gluant qui faisait mal; sa tête, fort peu garnie de cheveux autrefois roux,

maintenant d'un blanc sale, était recouverte par un bonnet de soie noire tellement crasseux que la couleur en eût été très-difficile à définir.

Vu le travail auquel il était occupé et qui demandait un soin des plus minutieux, il avait ajouté aux charmes de sa physionomie ordinaire de grosses lunettes à branches de métal.

Tout autour de lui, dans les coins ou recoins de la chambre, sur les appuis de la fenêtre, ainsi que sur des planches fort artistement superposées les unes au-dessus des autres, il y avait des pots de fleurs de différentes dimensions dans lesquels vivaient et fleurissaient à l'ombre de ses soins paternels les fleurs les plus rares et les plus précieuses. Les unes grimpaient le long du mur, dirigées par des fils conducteurs, tandis que les autres entrelaçaient leurs feuillages verts et leurs pétales embaumés et brillants au-dessus de ce bureau sur lequel il avait écrit tant de noms, dressé tant de listes de pauvres victimes vouées à la mort, et promises à l'échafaud révolutionnaire.

On eût dit la boutique d'un botaniste; car les murs, en outre, étaient tapissés d'oignons étiquetés et numérotés avec le plus grand ordre.

Chacun, au reste, prend son plaisir où il le

trouve; peut-être ce petit vieillard, auquel étaient échues les hautes fonctions de concierge à la prison d'Orange, et qui trempait ainsi dans le sang ses mains que la mort décharnait déjà, avait-il reçu en naissant les mœurs les plus douces et les plus agricoles. Il se délassait de ses travaux révolutionnaires par le doux passe-temps des fleurs. Étrange contraste de la vie!

— Citoyen huissier, dit-il tout à coup au milieu du silence qui n'était interrompu que par le bruit des becs de plumes qui couraient sur le papier, n'oublie pas sur ta liste, au moins, le ci-devant comte Raimbaux; il est malingre, fiévreux; si le comité révolutionnaire ne se dépêche pas de s'en débarrasser, il est capable de mourir de sa belle mort.

Tout à coup, il se leva avec une promptitude dont jamais on n'eût pu le croire capable, en jetant à terre la plume qu'il tenait à la main.

— Oh! cher citoyen, prends garde! au nom de la sainte république prends garde! tu froisses du coude ma *Rhexia holosericea;* tiens, voilà une fleur qui se détache de sa tige. Tu ne sais donc pas que cette plante est des plus rares? Elle vient du Brésil; regarde comme les fleurs en panicule sont veloutées et d'un beau bleu; quel brillant effet! rameaux opposés, quadran-

gulaires ; feuilles ovales, en cœur à la base.

On le voit, le botaniste prenait le dessus sur l'austère républicain.

L'amour des fleurs a aussi sa férocité. Il n'y avait certes pas dans toute la prison une tête qu'il n'eût donnée avec joie pour sauver le plus petit pétale de ses plantes chéries.

— Pardon, citoyen, dit l'huissier, c'est en t'écoutant. Tu appelles ça *bexi... rhexi...*

— *Rhexia holosericea*, reprit le concierge ; nous avons aussi le *Rhexia virginica*, ce qui veut dire *de Virginie*, tige striée, rouge et verte ; feuilles ovales, aiguës, bordées de rouge ; ici à gauche, numéro 57, un peu au-dessus de ta tête.

— *Rhexia horolica...*, répéta l'huissier, quels noms ! Pourquoi ne pas l'appeler Caracalla ? C'est plus républicain et plus facile à prononcer. Tu disais donc que le ci-devant branle dans le manche ?

— Oui, citoyen, voilà plus de quinze jours qu'il est ici. A quoi pense donc le comité ? Si on met pour tous ce temps-là, il n'y aura jamais de place pour les autres. Ne renverse pas ta chaise, citoyen, je t'en supplie, tu froisses mon *Didiscus cœruleus*. Tu ne te doutes pas que ça vient tout tranquillement de la

Nouvelle-Hollande; feuilles trifides à lobes incisés, fleurs en ombelle simple. Tu marcherais là-dessus comme sur un aristocrate ou une feuille de chou.

Le citoyen huissier se mit à sourire. La plaisanterie était de si bon goût!

— Veux-tu collationner ma liste? L'heure me presse...

— A tes ordres, citoyen huissier, dit le petit vieillard en prenant la feuille de papier que lui tendait son acolyte. A la bonne heure : total : 97... Très-bien, très-bien... Ah! ah! l'ex-comte de Vimeux. Pas dégoûté. La cidevant marquise de Rochefort; deux belles têtes à couper.

Et il rendit la liste avec un sourire de vipère.

— Au revoir, citoyen concierge.

— A bientôt, citoyen huissier.

On le voit, le petit vieillard aimait les fleurs, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer aussi l'échafaud.

Il était en train de regarder un *Rhodora canadensis* avec une admiration mêlée de tendresse, lorsque Baptistin, qui était devenu l'ami intime du guichetier, entra dans son cabinet, que l'on pourrait tout aussi bien appeler son laboratoire.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il encore? dit-il avec

mauvaise humeur, en se retournant brusquement, comme eût fait un avare surpris dans la contemplation de son or.

— C'est le citoyen Cincinnatus qui demande à te parler.

— Qu'est-ce que c'est que le citoyen Cincinnatus? reprit le petit vieux en plongeant de nouveau ses regards sur la tige verdoyante du *Rhodora canadensis*.

— Salut et fraternité, citoyen concierge, dit Baptistin qui s'était empressé de suivre le guichetier; je vois qu'on ne m'avait pas trompé, je ne viens pas pour la prison, je viens pour les fleurs.

Le concierge horticulteur fixa sur le nouveau venu ses petits yeux débarrassés de ses grosses lunettes.

Baptistin n'était pas encore bien habitué à son nouveau rôle : il comprenait que la vie de la pauvre jeune fille dépendait de ce qui allait se passer; aussi, il sentit comme un frisson lui parcourir le corps, et venir humecter de gouttes d'une sueur froide la racine de ses cheveux. Il détourna la tête en ayant l'air d'examiner la collection vraiment merveilleuse de plantes exotiques qui se trouvait devant lui.

Évidemment, l'argent des prisonniers dits *à la pistole* avait largement contribué à la réunion de toutes ces merveilles, devant lesquelles s'épanouissait d'amour et de paternité le cœur blasé du vieillard.

— Ah! ah!... dit Baptistin en s'approchant d'un petit pot de fleurs, voilà un beau *Dahlia purpurea*. Savez-vous, citoyen concierge, que c'est une fleur rare et de grand mérite?

— Je le sais, fit celui-ci avec un sourire de satisfaction.

Baptistin continua.

— J'en ai deux aussi dans ma collection; mais elles sont malades.

— Ah! tu as une collection?

— Pas si belle que celle-ci; tu permets, citoyen, que je regarde tes fleurs; vois-tu, c'est ma passion.

— A ton aise, camarade; as-tu remarqué ce *Didymocarpus?* plante vivace, s'il en fut jamais; feuilles oblongues, étalées en rosette, comme tu vois; c'est ce que nous appelons le *Didymocarpe* à fleurs bleues.

— Je l'avais remarqué, reprit Baptistin, qui se sentait un peu plus à son aise; c'est une plante d'Afrique, si je ne me trompe. Comment! ajouta-t-il avec explosion, un *Billbergia*

pyramidalis? c'est une véritable rareté; si tu en as deux, citoyen, il faut absolument que tu m'en cèdes un. Je travaille pour le compte d'un amateur, bon jacobin comme toi et moi, qui te la payera ce que tu voudras.

— Nous verrons... nous verrons à nous arranger, si c'est possible, reprit le petit vieux en relevant d'une main son bonnet de soie noire, qui était tombé sur ses yeux, et en frappant de l'autre, avec aménité, sur l'épaule de Baptistin.

Il y a toujours dans le cœur d'un homme, quel qu'il soit, une corde qui vibre. Baptistin avait touché juste. Les passions excessives acceptent assez volontiers les fraternités inconnues. Il y en a qui aiment le silence et l'oubli, d'autres qui aiment la louange et la contemplation.

Tout en ayant l'air d'examiner les fleurs, le digne Baptistin jetait un regard inquiet et tremblant sur les divers papiers épars soit sur le bureau du concierge, soit sur la table que venait de quitter l'huissier du comité révolutionnaire.

Il vit la liste fatale dont le double avait été laissé, et ses yeux parcouraient avec avidité tous les noms, cherchant celui de Jeanne de

Savernoy. Son cœur battait si fort qu'il avait peine à respirer.

Il eût pu rester longtemps ainsi ; car le concierge, voyant qu'il avait affaire à un homme du métier, avait été chercher un petit arrosoir et humectait quelques-unes de ses plantes plus avides d'eau que les autres.

— Je parie, dit-il sans se retourner, que ton amateur, quelque riche que soit sa collection, n'a pas un *Daviesia latifolia* comme celui-ci.

— Ma foi, citoyen, tu as raison; nous en possédions un, et il est mort.

— C'est dommage, fit le concierge avec le hochement de tête d'un fin connaisseur; mais ces plantes de la Nouvelle-Hollande sont très-difficiles à conserver.

— J'en cherche partout. Sais-tu, citoyen, où je pourrai en trouver un?

— Je crois que j'en ai deux, fit le petit vieux ; mais c'est une plante bien rare!

— Tu me diras ton prix, dit Baptistin, et l'on verra si l'on peut s'en passer la fantaisie.

Baptistin avait compris qu'il flattait, en agissant ainsi, deux passions chez cet homme : celle des fleurs et celle de l'argent. Il sentait

que s'il eût voulu s'en aller maintenant, c'eût été le concierge qui l'eût retenu.

Pendant la conversation, il avait examiné avec attention la pièce dans laquelle il se trouvait, car une voix intime et mystérieuse lui disait que là devait se passer le dénoûment de cette action désespérée dans laquelle il s'était si résolûment engagé.

Il avait aperçu dans un angle une petite porte entr'ouverte, et tout en paraissant continuer son exploration, il avait poussé du pied cette porte, et avait vu qu'elle donnait sur une espèce de cabinet noir suffisamment spacieux.

Sur aucun papier il n'avait encore vu le nom de la fille du marquis de Savernoy; cependant les minutes qui s'écoulaient activaient le bouillonnement de son sang, et semblaient lui dire qu'un danger imminent planait sur l'innocente enfant.

Oh ! que n'eût-il pas donné pour apercevoir seulement son visage à travers les barreaux et lui faire comprendre par un signe que l'on veillait sur elle !

Tout à coup, il frissonna malgré lui. Le nom de Jeanne de Savernoy venait de frapper ses regards; c'était sur une liste d'écrou.

Il savait bien qu'elle était dans cette prison ; cependant ce nom écrit sur cette feuille de papier le fit tressaillir, comme s'il lui eût appris un malheur inconnu. La commotion douloureuse qu'il ressentit était-elle un pressentiment?

Presque au même instant un nouveau personnage entra.

— Salut, citoyen Léonidas, dit aussitôt le petit vieux sans discontinuer l'examen de ses pots de fleurs.

Baptistin se retourna comme si un aspic l'eût piqué au talon. Il ne connaissait pas ce Léonidas ; mais il le savait secrétaire du comité dont Antoine Obrier était le président. N'était-ce pas assez pour lui faire comprendre qu'il ne se trouvait pas sans but à Orange et que sa présence coïncidait avec l'arrestation de mademoiselle de Savernoy ?

S'il ne se fût retenu, il aurait sauté à la gorge de cet homme et l'eût étranglé; mais il sut comprimer la violence de son émotion et parut plus attentif que jamais à son travail d'exploration.

— Qu'y a-t-il de nouveau, citoyen secrétaire? ajouta presque aussitôt le concierge en posant son arrosoir dans un coin de son cabi-

net; tu peux parler comme si nous étions seuls, c'est un botaniste de mes amis.

On voit quel chemin le citoyen Cincinnatus avait déjà fait dans l'esprit du concierge.

Léonidas, en homme habitué à ces sortes d'affaires, tira de sa poche plusieurs papiers.

Pendant qu'il les examinait, le concierge lui dit :

— Tu viens au sujet de la petite, sans doute ?

— Précisément.

— C'est fâcheux que ce soit une ci-devant, c'est gentil et appétissant comme une jolie fleur, foi de vrai jacobin. Si j'avais seulement trente ans de moins, je l'épouserais.

— Tu es un vieux cannibale, repartit Léonidas en riant ; tiens, voici l'ordre de faire comparaître demain la citoyenne Jeanne de Savernoy devant le comité révolutionnaire.

— Pauvre chatte! dit le vieux avec un demi-sourire de regret et de bonhomie railleuse ; on veut donc absolument lui faire son affaire? L'ordre est signé du comité de sûreté général ; il est en règle.

— C'est bien ; il n'y a qu'à ajouter son nom sur la liste de demain. Ça fait quatre-vingt-dix-huit au lieu de quatre-vingt-dix-sept, voilà

tout. A propos, as-tu prévenu le citoyen huissier du comité?

— C'est fait.

Léonidas remit dans sa poche les autres papiers.

— Je crois, dit-il en lui-même, que le citoyen Obrier sera content de moi.

Baptistin n'avait plus une goutte de sang dans les veines; il sentait ses joues si pâles, qu'en se baissant il les frotta de ses deux poings fermés pour y ramener quelques couleurs apparentes. Le cou tendu, l'oreille aux aguets, il écoutait les moindres paroles. Seulement, quand il crut avoir assez composé son visage pour que l'un ou l'autre des deux personnages présents ne pût s'apercevoir de l'altération de ses traits, il se retourna tout à fait afin de bien voir la physionomie de cet homme et de pouvoir, au besoin, le reconnaître plus tard. Si Léonidas, en ce moment, eût regardé Baptistin, il eût compris toute la haine, tout le désir comprimé de vengeance qui gonflait le cœur du vieux serviteur.

Quand il fut sorti, Baptistin resta immobile et muet.

— Cet homme nous a dérangés pour bien peu de chose, lui dit le petit vieux en tour-

nant et retournant de tous les côtés un petit pot vert qui contenait sa fleur de prédilection.

— Le moment est venu, murmura tout bas Baptistin en lui-même.

— Ainsi donc nous disons, citoyen Cincinnatus, que tu voudrais un *Billbergia pyramidalis*, plante rare, et un *Daviesia latifolia*, plante bien plus rare encore? Si je te demandais pour les deux un assignat de cent livres?

Baptistin allait accepter sans mot dire; il comprit que ce serait une manière d'agir qui pourrait inspirer des soupçons.

— Cent livres, dit-il, c'est beaucoup ; tu crois donc, citoyen, que les assignats courent les rues? Je te préviens que mon amateur n'est pas un ci-devant, ce qui fait qu'il n'en a pas plein ses poches.

— Voyons, soixante livres ?

— C'est dit. Je ne les ai pas sur moi.

— Ça se comprend, dit le vieux qui se frottait les mains.

— Il faut que je quitte Orange demain, au lever du jour. Si ça te va, ce soir, à la tombée de la nuit, je t'apporterai tes soixante livres et j'emporterai mes deux plantes.

— Pas plus tard que neuf heures alors, citoyen.

— C'est convenu.

Et Baptistin sortit.

Il avait besoin de respirer l'air du dehors ; quand il fut sur la place, il crut qu'il allait tomber ; un éblouissement subit passa devant ses yeux et ses jambes tremblèrent d'un mouvement convulsif. Il s'arrêta, se tenant le front dans ses mains.

— Oh ! dit-il, j'étouffais.

Presque aussitôt il aperçut le comte qui l'attendait à l'angle d'une rue ; et pour ne pas paraître avoir rendez-vous avec lui, il lui fit de la main un signe imperceptible et se dirigea vers le côté opposé.

Le comte Henri ne tarda pas à le rejoindre.

— Eh bien ? dit-il.

— Tout est perdu ou sauvé, M. le comte.

— Que veux-tu dire, mon bon Baptistin ?

— Mademoiselle de Savernoy comparaît demain devant le comité révolutionnaire.

— C'est-à-dire que demain... Baptistin... Baptistin, nous nous ferons tuer tous les deux avant, n'est-ce pas ?

— Cela va sans dire.

— Demain !... demain !... dit le comte avec un murmure effrayant qui était le grondement involontaire de la douleur amassée au fond de

son âme. Parle-moi, parle-moi !... Qui as-tu vu dans la prison?... Comment sais-tu tout cela? Ah! si j'y avais été, moi, j'eusse trouvé moyen d'arriver jusqu'à Jeanne.

— Je ne le crois pas, M. le comte, reprit d'une voix calme Baptistin; mais j'ai mon projet.

— Quel est-il?

— Gagnons un endroit désert, car je crains que l'on ne nous écoute.

Tous deux se turent alors et pressèrent le pas.

Bientôt ils atteignirent une des portes de la ville; et, toujours silencieux, ils marchèrent dans la campagne.

— M. le comte, dit Baptistin, vous êtes résolu, n'est-ce pas, à mourir ou à la sauver?

— Oui, répondit brièvement Henri.

— Le moyen que je veux tenter est hardi; il peut être mauvais; n'importe, c'est le seul. A huit heures, je m'introduirai de nouveau dans la prison; j'ai rendez-vous avec le concierge; là, je ne sais pas ce qui arrivera, quels moyens j'emploierai, mais de gré ou de force, par l'argent, la prière ou la violence, j'obtiendrai la délivrance de mademoiselle de Savernoy...

Baptistin s'arrêta tout à coup, et son front se plissa soucieux et méditatif.

— La prière? dit le comte avec un air de doute et de profond découragement; depuis longtemps ils sont sourds à toutes les supplications. L'argent? ils aiment mieux le voler que d'attendre qu'on le leur donne.

— Eh bien!... oui... vous avez raison, M. le comte, s'écria le vieux serviteur d'une voix comprimée en se frappant le front; ni prière, ni argent; dès que je serai seul avec cet homme... je me jetterai sur lui... oui... c'est cela... je lui bâillonnerai la bouche, et je... Attendez... il faut tout prévoir... vous vous tiendrez assez près de la prison pour pouvoir reconnaître toute personne qui en sortira... Si je réussis... dans ce que je veux tenter... le guichetier paraîtra sur le seuil; alors... vous vous approcherez de lui, vous lui direz... vous... lui... direz : *De la part de la commune,* cela seulement... il vous remettra mademoiselle de Savernoy les mains garrottées, et vous gagnerez la campagne au plus vite.

— Et toi, Baptistin?

— Ne vous inquiétez pas de moi, M. le comte; veuillez seulement dire à Petit-Pierre de m'attendre avec un cheval sur la route qui

conduit à Caderousse et à Mont-Dragon ; il y a de ce côté-là des inégalités de terrain derrière lesquelles il pourra facilement se cacher. Mais si une heure après mon entrée dans la prison, vous ne voyez pas paraître le guichetier, si la porte reste fermée, c'est que mon projet aura manqué, et que je serai mort : alors, que Dieu vous garde, M. le comte!

Henri avait écouté avec attention ; il joignit les mains et leva les yeux au ciel ; pouvait-il faire une réponse plus noble et plus résignée?

Que les heures qui avaient à s'écouler furent longues et interminables! Il y a des moments dans la vie où l'attente est la plus cruelle des souffrances.

Enfin elle vint, cette nuit qui devait être ou bénie ou mortelle.

Baptistin se dirigea une seconde fois vers la prison. Il y avait sur son visage toute l'énergique résolution de son cœur ; mais, malgré lui, ses joues étaient pâles.

Quand il sonna à la porte extérieure, un frissonnement qu'il ne put comprimer parcourut ses veines, il serra les poings et passa sa main sur son front.

Le guichetier parut. Même bonnet d'ours,

même sabre pendu à la ceinture d'un rouge patriotique, même trousseau de clefs qui semblait porter dans son tintement de fer toutes les plaintes des prisonniers, même visage, même allure abrutie et sauvage.

Ses lèvres se déridèrent en apercevant l'ami Cincinnatus.

— Ah! c'est toi, camarade? J'ai l'ordre de te laisser entrer.

— Pardieu! je le sais bien, répondit Baptistin d'un ton dégagé, en frappant sur l'épaule du citoyen guichetier. As-tu eu de nouveaux moutons à parquer?

Le guichetier secoua la tête.

— Ne m'en parle pas, mauvaise journée; mais demain la bonne. A cette heure-ci, il y aura de la place, tu peux envoyer de la marchandise.

Et le patriote partit d'un gros éclat de rire.

Baptistin se sentit froid jusqu'au cœur à cette lâche plaisanterie, et il fit un pas en avant.

Le guichetier frappa discrètement à la porte du concierge avant de l'ouvrir.

— Citoyen, dit-il au petit vieux qui était courbé sur son bureau, c'est le citoyen Cincinnatus.

— Ah ! ah !... fit celui-ci en levant la tête, tu es exact.

— Les patriotes le sont toujours, répondit Baptistin en parcourant la chambre du regard.

—Tu permets, citoyen que je termine ce travail, reprit le concierge. C'est un classement de têtes par lettres alphabétiques pour le déblayage de demain ; c'est l'affaire de cinq minutes, après je suis tout à toi. Tiens, je te recommande le n° 27, *Calliopsis tinctoria*. Me voici à la lettre R : le ci-devant comte de Ralbonne, l'ex-marquis de Repinay... Comment ! ils ne sont que deux à la lettre R !... C'est dommage, ça dérange l'uniformité de ma liste. A propos, ton amateur a-t-il dans sa collection un *Vernonia Novæboracensis ?*

— Oui, répondit Baptistin, dont les yeux s'injectaient de sang et sans faire attention à ce qu'il disait.

— Ah! tu en as un? Belle fleur!... belle fleur !... j'en ai deux. Voilà pourquoi je te disais cela. Lettre S. Ah !... ah ! la lettre S est moins pauvre ; un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... et la petite Savernoy que j'oubliais... neuf.

Baptistin fit un bond sur lui-même ; il se

retourna vers le concierge, fort occupé à son travail de classement, et qui murmurait machinalement entre ses dents *S,a,v,e,r,n,o,y, noy*.

Le visage du digne serviteur était effrayant de résolution; il s'appuya d'une main sur une table qui était auprès de lui, et ses yeux s'arrêtèrent étincelants sur le concierge.

Celui-ci, enveloppé dans une vieille houppelande couleur feuille morte, avait son bonnet de soie noire rabattu presque sur ses yeux.

Baptistin tira de sa poche un mouchoir à carreaux et le plia en cravate; puis, il s'avança d'un pas. Un instant il écouta. Tout était silencieux autour d'eux.

Alors, comme fait un tigre qui s'élance sur sa proie, il se jeta sur le concierge, en lui appuyant son mouchoir sur la bouche pour étouffer son premier cri.

Le petit vieux, surpris dans son travail, leva les deux bras à la fois, et, sans force suffisante pour résister à Baptistin, se renversa en arrière : mais ses yeux avaient une expression indéfinissable.

Baptistin s'approcha de lui et ramassant la plume qu'il avait laissée tomber à terre, il la lui mit dans la main.

— Signe ton nom sur cette feuille de papier,

lui dit-il à voix basse, signe... signe... ou je te tue comme un chien... que tu es.

Les membres du citoyen concierge frissonnaient à faire peur. Il essaya de faire un mouvement pour détacher le mouchoir qui le bâillonnait; mais Baptistin, plus rapide que l'éclair, lui saisit violemment le bras, et lui appuyant la main droite sur le papier :

— Signez!... signez!... lui répéta-t-il d'une voix convulsive.

Et il approcha la lame nue de son couteau de la poitrine du concierge.

Celui-ci fit un bond effrayant sur sa chaise. On eût dit qu'il parlait avec ses yeux. La figure de Baptistin avait une telle expression de colère et de résolution désespérée que le vieil horticulteur comprit qu'il y allait de la vie.

Il fit signe de la tête qu'il allait signer.

— Hâtez-vous!... hâtez-vous!... dit Baptistin de la même voix.

Le concierge signa.

Baptistin alors lui arracha sa houppelande, son bonnet de soie noire, ses lunettes, puis, lui garrottant les mains derrière le dos et lui attachant les pieds ensemble, il le saisit dans ses bras vigoureux et le porta dans le cabinet noir dont il referma la porte avec le plus grand

soin. Ensuite il passa la houppelande, enfonça sur sa tête le bonnet de soie noire jusqu'aux sourcils, mit les grosses lunettes à branches de métal, et s'assit dans la chaise qu'occupait le concierge quelques minutes auparavant. Tout ce que nous venons de raconter fut fait en quelques minutes.

Baptistin ne réfléchissait plus, il agissait.

Il prit la feuille de papier signée par le citoyen concierge horticulteur et écrivit :

« Ordre d'élargissement de la citoyenne Jeanne de Savernoy. »

Puis il appela le guichetier.

Tout son cœur tremblait. Il y avait comme un voile devant ses yeux, tant son émotion était grande.

C'est qu'il était arrivé au moment décisif; c'est qu'un bruit, un mouvement de cet homme enfermé dans le cabinet, un éclair de soupçon dans la pensée du guichetier, et tout était perdu.

Baptistin, dont les mains se crispaient sous la fièvre de l'agitation, tenait à tout événement un couteau caché sous la houppelande. Nous l'avons dit ; il était résolu à tout.

Les pas du guichetier se firent entendre

dans le long corridor qui précédait la chambre du concierge.

— Seigneur!... Seigneur!... murmura Baptistin d'une voix suppliante.

Et se plaçant de manière à tourner presque le dos au guichetier, il prit la position d'un homme fort attentif à un travail d'écriture. Le vieux bonnet de soie noire, les lunettes et le collet de la houppelande jouaient un grand rôle. Baptistin, avec cet instinct rapide que donne le dévouement, avait étudié les mouvements, l'allure, presque le son de la voix du concierge.

Le guichetier entra.

— Tu as appelé, citoyen? dit-il.

— Ah!... fit Baptistin en déguisant sa voix par une quinte de toux opiniâtre, et tout en continuant son travail d'écriture, fais venir ici la citoyenne Savernoy.

— La citoyenne Savernoy, répéta le guichetier, n'est-ce pas la petite arrivée hier?

— Précisément.

— Elle est dans la salle n° 27.

Baptistin, sans répondre, continua d'écrire avec la plus grande attention.

— Tiens! par où donc est passé Cincinnatus? se dit à part lui le guichetier. Il est dans le laboratoire.

Et il sortit.

Baptistin leva la tête et respira bruyamment ; il s'élança vers le cabinet dans lequel il avait déposé le concierge, et regarda avec une attention rapide et convulsive si les liens qui le garrottaient n'avaient point bougé.

— Si tu essayes de faire un mouvement, lui dit-il à voix basse, je te mets ce couteau dans la gorge.

Puis il retourna à sa place et se mit à feuilleter avec rapidité tous les papiers qui étaient sur le bureau et dans les cartons.

Mademoiselle de Savernoy n'était entrée dans la prison que la veille ; aussi n'eut-il pas de peine à trouver l'ordre d'arrestation et la feuille d'écrou : il prit les deux papiers et les brûla. Malgré lui, il pencha la tête et suivit machinalement le travail inégal et dentelé des flammes sur les deux feuilles de papier qui étaient à terre. Bientôt elles furent entièrement consumées, et presque au même moment il entendit un bruit de pas à la porte du cabinet.

Il ne put retenir un frissonnement qui glaça le sang dans ses veines. Son cœur bondissait, et il lui semblait que deux crampons de fer lui serraient les tempes.

— Ce sont eux, sans doute, dit-il.

En effet, c'étaient le guichetier et mademoiselle de Savernoy.

Par un mouvement instinctif, il rabattit davantage encore son bonnet sur ses yeux, s'enveloppa dans les plis de la houppelande et se courba sur son bureau dans l'attitude d'un homme très-occupé.

Jeanne était entrée, et il n'avait pas levé la tête.

— Qu'y a-t-il? fit-il d'un ton brusque en continuant de bouleverser les papiers du bureau.

— C'est la citoyenne...

— Quelle citoyenne?

— La citoyenne Savernoy, répondit le guichetier d'un air étonné.

— C'est bien...

— Ah çà! dit le guichetier tout bas à part lui, est-ce que le citoyen Cincinnatus lui aurait cassé quelque plante en travaillant dans le laboratoire? Il est d'une humeur massacrante.

Baptistin n'osait pas lever la tête; il avait peur d'être reconnu; il eût bien voulu dire quelques mots à mademoiselle de Savernoy; mais cet homme était là.

Une idée subite lui vint.

— As-tu une corde? dit-il.

— Une corde?

— Eh bien! oui, une corde.

— Non.

— Vas-en chercher une et apporte-la tout de suite.

Le guichetier hocha la tête avec mauvaise humeur et sortit.

— Hé! cria Baptistin d'une voix de tonnerre, est-ce que tu as été élevé dans la peau d'un ci-devant avec des laquais derrière tes talons pour fermer tes portes?

Le guichetier était revenu sur ses pas.

— Décidément, dit-il, le citoyen Cincinnatus lui a cassé quelque plante.

Et il ferma la porte rudement.

La douceur des manières et l'aménité du langage n'appartenaient pas à l'ère républicaine.

Baptistin s'était levé à moitié, et il écoutait s'éloigner dans le corridor les pas du guichetier. Tout à coup il se pencha vers la jeune fille, qui, silencieuse, immobile, les joues pâles, le cœur frémissant, mais la pensée dans le ciel, attendait son sort avec la résignation du martyr, et il lui dit à voix basse :

— Mademoiselle de Savernoy, je suis Baptistin.

— Oh! mon Dieu!... dit la jeune fille qui devint toute rouge.

— Je viens vous sauver; M. le comte est en dehors qui vous attend...

— Oh! merci, Seigneur, dit Jeanne.

Et elle joignit les mains.

— Surtout, pas un mot, mademoiselle, et n'ayez peur de rien.

— Non, Baptistin.

— Silence! voilà le guichetier.

Baptistin reprit sa première position.

— Voilà la corde que tu m'as demandée, citoyen, dit le guichetier en entrant.

— Attache les mains de la citoyenne de manière à ce qu'elle ne puisse s'en servir, et écoute bien ce que je vais te dire...

— Allons, citoyenne, dit le guichetier, donne-moi tes mains.

Jeanne tendit ses mains sans répondre. Son cœur bondissait de joie et d'impatience.

Baptistin prit des papiers comme s'il les consultait avec attention.

— Ah! dit-il à demi-voix, mais assez haut cependant pour être entendu par le guichetier; voici l'arrêté de la commune qui concerne la citoyenne.

Il ajouta d'une voix plus élevée :

— Tu vas la conduire hors de la prison; mais fais bien attention à ceci. A quelques pas de la porte extérieure, il se trouvera un homme qui s'approchera de toi, et te dira : « De la part de la commune. » Tu entends bien : « de la part de la commune; » tu lui remettras la citoyenne et tu viendras ici me parler.

— Cet homme sera-t-il seul? fit le guichetier.

— Seul, je le pense.

— Ni sectionnaire, ni huissier, ni gendarme?

Baptistin se sentit trembler jusqu'au fond du cœur. L'insistance du guichetier l'effrayait.

— Sacrebleu!... je t'ai dit seul!... reprit-il d'une voix rude, en essayant de faire bonne contenance.

— J'entends; c'était une réflexion dans le bien de la chose; voilà tout.

— Je te remercie de ton zèle, reprit Baptistin d'une voix radoucie.

— Allons, viens, citoyenne, reprit l'autre en prenant Jeanne par le bras; en route.

Et il grommela entre ses dents :

— C'est égal, cet arrêté de la commune est singulièrement cocasse.

— J'ai cru qu'il ne partirait jamais! dit Baptistin en mettant ses deux mains sur sa poitrine, tant son émotion était grande. Allons,

tout ce qu'il était possible de faire est fait ; si Dieu est avec nous, elle est sauvée !

Il se passa quelques minutes qui furent autant de siècles pour Baptistin ; la fièvre brûlait son sang.

Enfin il entendit du bruit dans le corridor.

— Est-ce le guichetier ? murmura-t-il, M. le comte se sera-t-il trouvé là ?

Presque aussitôt, l'homme qui avait accompagné Jeanne, rentra.

— C'est fait, dit-il.

Baptistin se sentit pâlir de joie.

— C'est bien, laisse-moi travailler, et que personne n'entre avant que j'appelle.

Le guichetier sortit après avoir soigneusement fermé la porte.

Baptistin, sans perdre une minute, jeta la houppelande à terre, ôta le bonnet de soie, les lunettes, et se regarda dans un petit miroir cassé qui était attaché à un coin de la chambre : puis il prit le premier pot de fleurs qu'il trouva sous sa main et ouvrit résolûment la porte.

A l'extrémité du corridor, le guichetier fumait sa pipe.

— Ah ! c'est toi, citoyen Cincinnatus ; que diable as-tu donc fabriqué dans le laboratoire ? Je gage un écu de trois livres que tu as fait de

la mauvaise besogne : car le citoyen concierge n'avait pas l'air satisfait.

— Ça n'est pas possible, on a la main plus ou moins heureuse, reprit Baptistin en souriant; mais comme j'ai fait un bon marché, voilà de quoi te velouter le gosier.

Et Baptistin, qui se dirigeait vers la porte extérieure, mit une pièce de monnaie dans la main du guichetier.

Celui-ci la fit glisser dans sa poche et entra la clef dans la serrure.

— Bonne nuit, citoyen Cincinnatus, lui dit-il en lui serrant la main de toutes ses forces, reviendras-tu nous voir demain?

— C'est possible, fit Baptistin qui était déjà en dehors; à propos, le citoyen concierge te recommande de ne pas le déranger; il paraît qu'il travaille.

— Il peut être tranquille, on n'entrera pas, reprit le guichetier d'un ton rogue, il n'est pas déjà si divertissant.

Baptistin était déjà loin. Il jeta son pot de fleurs au détour de la première rue et gagna rapidement la porte extérieure de la ville qui conduisait à la route de Caderousse.

Un vent violent agitait entre elles les branches des arbres avec un frémissement sinistre.

Baptistin croyait à chaque instant entendre derrière lui des cris et des hurlements. Quand il eut fait environ cent pas hors de la ville, il s'arrêta, car la sueur lui ruisselait sur le front; il jeta sur tout ce qui l'entourait un regard investigateur, puis il se remit à marcher aussi vite qu'il le put, en regardant à droite et à gauche de la route s'il n'apercevait pas Petit-Pierre.

Au bout de cinq minutes d'une course rapide et inquiète, il lui sembla découvrir à cinquante pas sur la gauche une masse noire : il s'arrêta une seconde fois et siffla. La masse noire se mit en mouvement, ce qui fit qu'elle se détacha plus distinctement sur l'horizon. C'était un cheval et un homme.

Il n'y avait plus à douter, ce ne pouvait être que Petit-Pierre. Baptistin se mit à courir comme s'il eût eu vingt ans.

— Ils sont partis?... dit-il à l'enfant d'une voix haletante aussitôt qu'il crut que ses paroles pourraient arriver jusqu'à celui auquel il les adressait.

— Oh! ils sont déjà bien loin, M. Baptistin, dit Petit-Pierre.

Baptistin, sans ajouter un seul mot, s'élança sur le cheval.

— Montes-tu en croupe, mon ami?

— Non, M. Baptistin ; je retourne au couvent.

— Eh bien! que Dieu ait soin de toi, mon pauvre petit, car il n'y a plus que Dieu maintenant pour protéger les honnêtes gens.

Et, après avoir tendu la main à Petit-Pierre, il partit au galop.

— Allons!... allons!... hop!... hop!... mon brave Prométhée, disait-il en frappant l'encolure du cheval avec une baguette qu'il avait ramassée à terre, il faut les rejoindre; deux hommes bien résolus et qui ont le bon droit pour eux valent dix assassins.

Il alla si vivement, le bon serviteur, qu'au bout d'une heure Prométhée, dont le poil luisant ruisselait de sueur, releva la tête et se mit à hennir. Presque au même moment un second hennissement se fit entendre.

— Ce sont eux! dit Baptistin; courage! courage, Prométhée!

Le cheval, comme s'il eût compris, redoubla de vitesse; et bientôt Baptistin entendit le galop de deux chevaux qui n'étaient plus qu'à trente pas de lui. Alors saisissant d'une main les longs crins soyeux de son cheval, il se

dressa sur ses étriers, et se penchant en avant il cria :

— C'est moi, c'est moi !

Baptistin ne s'était pas trompé ; c'était le comte Henri et sa sœur. Tous deux s'arrêtèrent, et Baptistin les joignit presque aussitôt.

Le jeune homme, sans prononcer une parole, tendit au vieux serviteur sa main, sur laquelle celui-ci inclina le front avec respect ; la jeune fille fit un signe de la tête, et les trois voyageurs repartirent au galop.

Ils allèrent ainsi toute la nuit. Les premières lueurs matinales blanchissaient à peine l'obscurité du ciel lorsqu'ils atteignirent Balbon.

Tous trois descendirent un petit ravin qui était sur la gauche ; Baptistin sauta lestement à terre et attacha la bride de son cheval à un tronc d'arbre.

— On ne sait pas ce qui peut être arrivé pendant notre absence, M. le comte, et je crois qu'il est plus prudent que vous restiez ici ; je vais aller voir si M. le marquis demeure toujours au même endroit.

Il remonta le ravin et se dirigea vers la maison carrée aux contrevents verts, à la porte de laquelle Petit-Pierre avait frappé trois jours avant.

Sur le seuil, un homme était assis, enveloppé dans un manteau. Cet homme, c'était Crépaux.

Celui-ci aperçut Baptistin, et le reconnut aussitôt à son allure; il se leva et s'avança vers lui.

— Vous êtes seul, M. Baptistin? lui dit-il d'une voix qui dénotait une vive émotion.

— M. le comte est là avec mademoiselle, s'empressa de répondre Baptistin.

— Dieu soit loué! dit Crépaux; ça m'a fait une peur de vous voir arriver comme ça, j'ai cru que tout était perdu.

Ce fut au tour de Baptistin d'interroger.

— Et M. le marquis?

— Ça va de mieux en mieux. Grâce au ciel, ses blessures sont à peu près cicatrisées. Tous les jours, on était menacé de visites domiciliaires, et M. le marquis a cru plus prudent de changer de demeure. Nous sommes à une demi-heure d'ici, chez un brave homme, aux yeux duquel nous passons pour les plus honnêtes contrebandiers de la terre; il sait que nous attendons des camarades, et j'ai là, caché dans un taillis, un ballot que vous aurez l'air d'apporter avec vous.

— Dépêchons, fit Baptistin, car voilà le jour qui vient.

Tous deux prirent le ballot, chacun par un bout, et s'acheminèrent vers l'endroit où les attendaient le comte Henri et sa sœur.

Dieu permit qu'ils arrivassent sans rencontrer personne.

Aussitôt qu'il aperçut ses deux enfants, le vieux marquis leur ouvrit les bras.

— Dieu est bon! Dieu est bon! répéta-t-il deux fois en les serrant sur son cœur.

Et il releva vers le ciel sa tête vénérable avec un profond élan de reconnaissance.

VIII

Il y avait sur le sommet d'une colline peu élevée un vieux château en ruine.

En cette année de destruction et de pillage, était-ce chose rare? Partout sur le sol des fosses ouvertes et des ruines amoncelées, tels étaient les bienfaits de la république une et indivisible, les offrandes des citoyens sur l'autel sacré de la patrie.

Cependant, pour rendre à César ce qui appartient à César, il est juste de dire que les

ruines de ce château étaient antérieures à ce glorieux événement.

Depuis plus d'un demi-siècle, elles gisaient ainsi sur la colline. Les pâtres menaient souvent en ce lieu paître leurs troupeaux, et s'asseyaient silencieusement sur ces débris pour voir finir le jour à l'horizon rougeâtre et consulter les astres ; car les pâtres de la Provence passent, le plus grand nombre, pour avoir le don de divination, et pouvoir lire dans le ciel la volonté de Dieu et les destinées humaines.

S'ils avaient ce don, cette puissance surnaturelle, cette croyance à l'infini, pourquoi n'ont-ils pas lu dans l'avenir quel devait être ce règne de sang? Pourquoi n'ont-ils pas crié aux populations aveuglées dans quelle route néfaste on les poussait, dans quel délire fatal elles étaient plongées, à quels hommes elles obéissaient, et combien la postérité, en détournant la tête, couvrirait d'un voile de deuil cette honteuse page de l'histoire? Pourquoi, messies de la vérité, n'ont-ils pas éclairé cet obscur chemin dans lequel on ne marchait qu'à la lueur des torches incendiaires?

Hélas! c'est que les peuples, comme les hommes, sont sourds à la voix qui leur parle sagement ; c'est qu'il faut que toute destinée

s'accomplisse pour servir d'exemple, d'émulation ou d'effroi aux races futures.

Ce château tombé en ruine et abandonné avait servi longtemps de refuge aux contrebandiers, qui échappaient ainsi à toutes les poursuites; car il possédait d'immenses souterrains qui s'étendaient à l'infini sous la colline; mais un jour, on avait cerné les contrebandiers, on les avait pris, on avait bouché l'entrée des souterrains en roulant d'énormes pierres sur lesquelles l'herbe et les broussailles avaient poussé.

Depuis ce temps il n'avait plus été question des ruines du vieux château, dans lesquelles les corbeaux et les oiseaux de nuit avaient seuls élu domicile.

C'est au fond de ces souterrains que le marquis de Savernoy et ses amis se réunissaient en conciliabule secret.

C'est là que les derniers fidèles d'une cause proscrite rêvaient la résurrection de cette couronne tombée sur un échafaud.

Les rêves sont des illusions; on les croit des mensonges, jusqu'à ce qu'ils soient devenus des réalités sous la volonté de Dieu ou la main des hommes. La religion a eu ses martyrs, comme elle a eu ses prosélytes; elle a eu ses

athées et ses adorateurs. Le trône de saint Louis se régénérait aussi par un martyr.

Il y a de ces natures d'élite sur lesquelles les persécutions, les menaces, les tortures ancrent davantage l'inviolabilité de la foi jurée.

Ces nobles conspirateurs qui voulaient, au prix de leur vie, étancher le sang qui coulait des blessures de la France, avaient pratiqué un passage secret par lequel ils étaient parvenus à s'introduire dans les souterrains.

Ce passage, caché par une végétation ardue et grimpante, et adroitement dissimulé par des éboulements de terrain pratiqués à l'entour, était impossible à découvrir.

Ces réunions secrètes avaient été et étaient souvent très-nombreuses; des émissaires de tous les départements et de la Vendée y étaient accourus pleins d'ardeur et de dévouement pour prendre le mot d'ordre d'une noble insurrection. Hélas! beaucoup déjà avaient disparu; mais leurs places restaient vides et inoccupées les jours des mystérieux conciliabules, pour que la mort parlât de sa voix puissante aux vivants, et que ceux qui n'étaient plus servissent leur pays, même au delà de la tombe.

C'était à une de ces réunions que se rendaient le marquis de Savernoy et son fils.

La nuit par laquelle ils marchaient tous deux ainsi, le front rêveur, mais la pensée levée vers le ciel, était bien une de ces nuits propices au mystère et à la proscription. Le ciel était sombre, pas une étoile n'y brillait, et l'on entendait au loin les signes précurseurs d'un orage qui grondait à l'horizon. Il semblait que Dieu lui-même voulût les protéger et envelopper de ténèbres protectrices cette dernière nuit qui devait encore une fois réunir les derniers lambeaux de la fidélité.

Bientôt ils arrivèrent au bas de la colline; alors ils s'arrêtèrent, écoutant si le vent, qui commençait à souffler avec violence, leur apportait l'indice de quelque bruit ou celui du pas monotone et mesuré de ces patrouilles armées qui parcouraient les campagnes; mais tout était silencieux, et l'œil, aussi loin qu'il pouvait s'étendre à travers l'obscurité, ne distinguait rien que le profil vague et vacillant des arbres agités par le vent.

Alors ils regardèrent un instant autour d'eux pour s'orienter; puis, le corps courbé et suivant les indices de branches brisées qui leur étaient connues, ils se mirent à gravir la colline à travers les buissons épineux qui parfois s'élevaient au-dessus de leurs têtes.

Après avoir tourné la colline presque en son entier, ils s'arrêtèrent tout à coup.

Le marquis prit dans sa poche un petit sifflet d'argent, et se penchant à terre, afin que le bruit étouffé ne pût pas se répandre au loin, mais pénétrer sourdement dans les cavités du souterrain, il en tira un son bref, qu'il répéta trois fois à une demi-minute environ de distance; puis, l'oreille attentive, tous les deux attendirent.

Quelques secondes s'étaient à peine passées que le même son se fit entendre, produit comme le leur par un sifflet.

— Ils sont là..., dit le marquis à son fils.

Le jeune homme se pencha plus près encore de la terre, écartant les ronces de manière à toucher presque de son visage l'orifice imperceptible d'un trou, et prononça deux mots qui se perdirent comme un vague murmure au milieu du frémissement des feuilles et des branches.

Presque aussitôt, une énorme pierre tourna sur elle-même, et l'on put voir un escalier pratiqué à l'intérieur. Cet escalier était éclairé par une lumière qui laissait seulement les deux premières marches dans l'obscurité.

Au bas se tenaient deux hommes.

L'un avait un flambeau allumé; l'autre un pistolet armé, dont le canon menaçait incessamment la poitrine de ceux qui arrivaient.

Henri fit passer son père le premier et descendit après lui. Quand il eut franchi la dernière marche, le marquis se pencha à l'oreille de celui qui tenait le pistolet, et lui dit tout bas le mot de passe. L'arme qui était levée s'abaissa alors, et le gentilhomme provençal pénétra dans l'intérieur du souterrain. Le comte en fit autant; le pistolet s'abaissa également devant lui; puis la pierre retomba sans bruit sur l'ouverture.

L'homme qui tenait le flambeau marchait devant le marquis de Savernoy et devant le comte Henri, afin de les éclairer dans le dédale obscur et tournoyant du souterrain. Ce flambeau jetait une lueur blafarde sur les arcades grisâtres, le long desquelles suintaient quelques gouttes d'eau, et l'ombre des deux arrivants, se projetant par derrière eux, semblait deux noirs fantômes qui les suivaient. Cette galerie souterraine était si sonore, que l'on entendait résonner un à un chacun des pas, comme autrefois résonnaient sur les dalles des vieilles salles d'armes les bottes éperonnées des chevaliers.

Après avoir marché l'espace de sept à huit minutes environ, ils arrivèrent dans une salle basse, mais large et spacieuse.

C'était là que se tenaient les secrets conciliabules.

Cette salle était éclairée par des lampes suspendues au plafond, dont les flammes inégales promenaient le long des murs leurs formes fantasques, tantôt rampantes, tantôt gigantesques.

Ce lieu avait un aspect lugubre et triste. Il était bien choisi pour des hommes menacés chaque jour par l'échafaud révolutionnaire.

Sur les siéges qu'occupaient ceux que la mort avait frappés les premiers, leurs noms étaient inscrits recouverts d'un crêpe noir, et nul ne s'asseyait sur ces siéges dès lors devenus sacrés. Le nombre des places inoccupées augmentait chaque jour, et chaque jour des noms voilés de deuil venaient s'ajouter à cette liste fatale empruntée à la tombe.

Ceux qui survivaient s'inclinaient en passant devant ce saint et respectueux souvenir que la vie donnait à la mort, et bien des yeux se remplissaient de larmes sans qu'une plainte, sans qu'un gémissement s'échappât de ces poitrines résignées depuis longtemps à souffrir.

Lorsque le marquis de Savernoy et son fils entrèrent, tous ceux qui étaient présents (et ils étaient au nombre de quarante environ) s'avancèrent au-devant d'eux, et tendirent les mains au noble vieillard, sur le front duquel on voyait les cicatrices vivaces encore des blessures qu'il avait reçues.

Le vieux gentilhomme était triste et sombre, car les nouvelles qui arrivaient chaque jour, soit de Paris, soit des départements, étaient désastreuses. Les cités jadis les plus fières se corrompaient au cœur et commençaient à se prosterner devant deux ou trois jacobins forcenés de la Montagne ; la France était inondée de monstres, et la guillotine allait devenir, pour ainsi dire, l'autel national.

Elle était cruelle, mais bien vraie, cette parole de Louvet le républicain, Louvet le girondin : « Sans distinction d'opulence ou de misère, de grandeur ou d'obscurité, les hommes doivent être esclaves, puisque les hommes rampent devant les méchants. »

La peur dissimulée sous le nom de prudence laissait marcher invincible et souverain l'hydre envahisseur. C'était une triste vérité que le sang versé répandait autour de lui.

Comme celui du vieillard, tous les fronts étaient voilés par une amère tristesse.

— Dieu ne marche pas avec nous, dit le marquis de Savernoy en secouant la tête avec une profonde douleur.

— Que faire alors? répondit une voix où se peignait le découragement le plus absolu.

— Ne désespérer ni de Dieu, ni des hommes, reprit le marquis qui releva soudainement la tête, et nous rallier davantage encore, soldats dispersés d'une cause que tous abandonnent.

Et traversant le groupe d'un pas calme et ferme, il alla s'asseoir à la place qui lui était réservée.

Cette place, plus élevée que les autres, était à l'une des extrémités de la salle ; car le marquis, par le privilége de l'âge, présidait ces réunions.

Chacun alla silencieusement s'asseoir.

Le marquis se leva, et après avoir promené un regard calme sur ceux qui l'entouraient, il leur dit :

— La cause que nous servons peut parfois sembler se perdre et s'anéantir ; mais elle est du nombre de ces choses puissantes dont le germe ne s'étouffe pas. La hache tranche, mais ne déracine pas : le dernier mot de ce drame

sanglant qui se joue ici est inscrit au ciel. Oui, parfois, mes amis, il y a dans le cœur le plus fidèle et le plus dévoué des heures terribles de découragement; à la vue de tant de crimes impunis qui se succèdent, on serait tenté de croire que la main de Dieu s'est retirée du trône des rois; mais ces heures découragées ne sont que le tribut nécessaire de notre chétive humanité. Les grands courages se retrempent dans les grands dangers; les jours qui portent aujourd'hui pour nous la tempête et la mort, peuvent demain porter la victoire et le triomphe.

Le marquis de Savernoy avait prononcé ces derniers mots d'une voix si inspirée, que tous les assistants se levèrent à la fois, et, sans prononcer un mot, tendirent leurs mains en signe de serment, et levèrent leurs yeux au ciel.

Il y avait quelque chose de solennel et de grand dans ce silence expressif; et au milieu de tous ces hommes debout, de tous ces bras tendus, de toutes ces respirations oppressées, dont on entendait le bruissement, semblable au battement des ailes d'une volée d'oiseaux qui monte vers les nuages, se détachait la figure vénérable du vieux marquis.

En regardant ce visage calme, impassible, mais d'une expression si noble de dignité, on eût dit la statue de la Fidélité devant laquelle tous venaient prêter serment.

Quelques instants après, le vieillard reprit :

— Mais quand l'on sert une cause à laquelle on a voué sa vie entière, il ne s'agit pas seulement de mourir pour elle, il faut lui être utile ; les dévouements ne doivent pas être stériles, et le sang répandu doit être une semence qui porte ses fruits. Nous n'avons pas circonscrit à la Provence seule nos efforts et nos espérances ; il faut que tous les départements à la fois se soulèvent contre la tyrannie des oppresseurs de la nation. C'est là, vous le savez, le but de notre association. Le réseau de la fidélité s'étendra par toute la France. Le moment approche où le combat décidera des destinées de tous. Il faut donc à tout prix réveiller le zèle de nos partisans, ranimer leur énergie qu'attiédit tout le sang qui coule, et que décourage la lâcheté de ce peuple qui se déshonore en acceptant un aussi dégradant asservissement.

Chacun écoutait en silence ; à mesure que le vieux gentilhomme parlait, sa voix devenait plus vibrante et plus animée.

— Entendez-vous, cœurs énergiques et fidèles?... Qu'importe que l'on vienne nous dire : Le jacobinisme s'étend, les émigrations redoublent, Paris chaque jour se vautre davantage dans l'ornière sanglante de la révolution, eh bien! puisque c'est là que viennent prendre le mot d'ordre les séides qui se répandent comme un venin mortel sur le sol dévasté de la France, c'est à Paris qu'il faut aller!

Cette pensée répondait merveilleusement sans doute à toutes les pensées secrètes qui agitaient les cœurs, car toutes les voix répétèrent, avec un élan d'enthousiasme que la plume ne saurait exprimer :

— A Paris!... à Paris!...

Au milieu du tumulte, on entendit le marquis dire avec une expression indicible d'amère tristesse :

— O ma chère Provence, Dieu t'avait faite si belle, les hommes te font bien sanglante et bien dévastée!

— Oui, à Paris! à Paris! s'écria le comte Henri avec cette énergie qui appartient à la jeunesse; nous sommes jeunes, résolus; nous avons du courage, de la foi; nous attaquerons au cœur cette honteuse pléiade qui égorge la

nation. Non! il n'est point possible que les cœurs soient flétris à ce point, les courages à ce point brisés, la race humaine à ce point avilie, qu'elle se laisse ainsi, chaque jour, décimer par l'échafaud ou jeter dans d'éternelles prisons, sans tenter de relever la tête ou de se défendre, et sans essayer au moins de rendre proscription pour proscription, sang pour sang, mort pour mort! Ce qui leur manque, c'est le premier mot de la résistance, le premier cri de révolte. Ce qui leur manque, c'est de savoir que les égorgeurs sont moins forts que les égorgés. Eh bien! ce cri de révolte, nous le pousserons au milieu d'eux; cette résistance du désespoir, la plus invincible de toutes, nous leur apprendrons à la comprendre; nous leur montrerons que l'on peut changer la place où s'élèvent les échafauds en un champ de bataille, le meurtre en combat; et si nous devons tous périr, amis, dans cette noble entreprise, au moins notre mort aura été utile à la patrie opprimée!

Des acclamations unanimes accueillirent ces paroles énergiques, et une voix s'éleva comme un grondement de tonnerre qui fit résonner les échos de la voûte souterraine.

— Puisque quelques hommes se font les

assassins de la nation, dit-elle, pourquoi ne nous ferions-nous pas, nous, les assassins de ces hommes?

Il y eut tout à coup un silence profond.

Car si le mot de combat résonne bien à l'oreille d'un gentilhomme, la pensée de l'assassinat révolte son cœur : puis, comme si toutes les consciences se fussent recueillies et consultées, une explosion de cris s'éleva comme la fumée tourbillonnante d'un holocauste humain, et toutes les voix s'écrièrent :

— Il faut qu'ils meurent!!!

Oh! si toute la noblesse de France, au lieu de se laisser assassiner en détail ou d'émigrer à l'étranger, se fût levée en masse; si une partie de cette population épouvantée, indécise, ne se fût pas faite victime résignée; si elle eût apporté pour combattre et se défendre la moitié du courage qu'elle mettait chaque jour à mourir, la société eût été sauvée, le 9 thermidor eût précédé la Terreur, et la France n'aurait pas eu à inscrire dans son histoire des pages de sanglantes iniquités. C'est la mollesse des honnêtes gens, l'indécision des masses qui font presque toujours la force et la puissance des minorités audacieuses et criminelles.

Quittez la Provence! allez à Paris, âmes nobles et généreuses, cœurs forts et héroïques, courages que l'adversité n'abat point! Hélas! de Paris à la Provence il n'y a qu'une différence : c'est que le tombeau est plus grand; partout, comme ici, vous verrez des victimes, rien de plus. La fatalité a posé son doigt sur le front de la France.

— Ainsi donc, mes amis, dit le marquis de Savernoy en s'avançant au milieu des assistants, que Dieu nous protége et nous guide! C'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous retrouvons ici, la dernière fois que nous nous serrons la main sur le sol de notre chère Provence.

— Oui!... oui!... s'écria-t-on de toutes parts, allons combattre à Paris cette révolution sacrilége qui, au nom de la liberté, foule aux pieds et massacre toutes les libertés.

Le vieillard continua de cette voix calme et simple dont l'expression contrastait d'une façon étrange avec les cris énergiques et les acclamations furieuses de ceux qui l'entouraient.

— D'après les renseignements qui m'arrivent des départements ainsi que des frontières et surtout de la Vendée, ce fidèle pays de la noble résistance, Bordeaux, Toulouse, Lyon,

Strasbourg, Rochefort, Pau, sont dans de bonnes dispositions; une portion de la Bretagne et de la Normandie appartient au parti de la noblesse. Les armées républicaines, inquiétées au dedans par les Vendéens, au dehors par la coalition de l'étranger, ne peuvent s'occuper que très-inefficacement à réprimer les germes d'insurrection qui montent de toutes parts. Quelques-uns d'entre nous se dissémineront sur toute l'étendue du Midi; vous, Boisricher, — vous, Rochefort, — vous, d'Anthoine, — vous, Tavernay, — vous, vous, vous... vous...

Parlant ainsi, il désignait chacun du doigt.

— Votre présence à chacun sera efficace ici pour empêcher la gangrène de s'étendre et de nous ronger au cœur. Les autres se dirigeront sur Paris. Vous, Préville, vous irez à Bordeaux; vous, Santillac, dans les Pyrénées; vous, Franchegarde, à Strasbourg; vous, Nugeac, à Rochefort; moi, je visiterai Lyon et les villes environnantes. La route est rude et longue, mes amis, les dangers sont innombrables, les ennemis acharnés; mais que le cœur et le courage ne faillent à aucun! Nous sommes aujourd'hui le 10 mai; à partir du 1er juin, chaque jour à six heures, sur la

place qu'ils ont appelée *de la Révolution*, du côté qui regarde la Seine, il y aura près du parapet, appuyé à l'angle du pont, un homme vêtu comme le sont tous les jacobins; cet homme aura à la main gauche un bâton et tiendra de l'autre son bonnet rouge, quelque temps qu'il fasse, pluie, vent ou grêle.

Tous les assistants, le visage immobile, les yeux fixés sur le marquis de Savernoy, écoutaient tous ces détails avec une muette attention.

Celui-ci ajouta :

— Chacun de vous en passant dira à cet homme, sans tourner la tête de son côté : *Paris!* puis il continuera sa route. A vingt pas, il rebroussera chemin et passera une seconde fois d'un pas lent. L'homme prononcera de la même manière : *Provence!* Alors vous pourrez vous arrêter en toute confiance, car cet homme sera bien celui qui aura été envoyé à votre rencontre, et vous irez où il vous dira d'aller.

A son insu, le marquis avait prononcé ces derniers mots d'une voix presque basse, comme s'il eût craint que les échos de cette voûte souterraine gardassent le souvenir de ses paroles.

Il y eut alors un instant de silence, pendant lequel toutes les pensées se répétaient tout bas les détails qui devaient faire reconnaître l'envoyé.

Si chacun n'eût pas été entièrement absorbé par ce travail intime, et qu'un des assistants eût levé la tête, il eût vu tous les fronts inclinés et toutes les lèvres murmurant des mots que la pensée seule pouvait entendre.

— Que Dieu permette à tous ceux qui sont présents de remplir leur mission, reprit le marquis, les uns en restant ici, les autres en allant où ils doivent aller; que Dieu permette à tous les dévouements épars de se réunir dans les liens d'une seule et même famille, et que notre sang, s'il doit être répandu, serve à réédifier le glorieux trône de Charlemagne et de saint Louis! Vous m'avez appelé votre chef; comme tel, et surtout comme le plus âgé d'entre vous, laissez-moi vous répéter, en ce jour de séparation, que tout homme noble de race et noble de cœur doit à son roi sa vie jusqu'à la dernière heure, son sang jusqu'à sa dernière goutte, son âme jusqu'à sa dernière aspiration. La royauté, pour un gentilhomme, c'est la religion pour un chrétien; il vit fidèle ou meurt martyr.

Les paroles du vieux gentilhomme avaient été écoutées avec un religieux respect; car son visage, pendant qu'il parlait ainsi, était majestueux et prophétique, les regards de ses yeux pénétraient dans chaque cœur comme une flamme régénératrice, et sa calme énergie relevait les courages prêts à chanceler ou à s'abattre.

Les hommes, hélas! sont ainsi faits; le doute et l'abattement entrent vite dans leurs pensées. Au marin qui s'égare, il faut une étoile dans le ciel; à l'homme qui combat, un drapeau qu'il regarde.

Le vieillard étendit vers les assistants ses deux bras qui semblaient tenir deux épées.

— Ayez foi, espérance et courage! continua-t-il, jamais les orages ne troublent longtemps l'azur du ciel; jamais les tempêtes ne bouleversent longtemps les vagues tranquilles de la mer. Laissez, laissez passer sans baisser la tête cette tempête qui gronde, cet orage qui pleut du sang. Les révolutions sont des leçons que la colère du ciel donne à l'inconstance des hommes.

Il s'était avancé vers les siéges que la mort avait faits inoccupés.

— Et vous!... vous!... dit-il, nobles noms!

glorieux souvenirs, inscrits sur ces places vides, soyez le drapeau de la fidélité et du dévouement qui marchera toujours devant nous. Dormez!... dormez en paix, martyrs, vous avez ajouté une couronne au blason de vos aïeux. Une dernière fois, nous vous disons : Au revoir.

— A Paris!... à Paris!... crièrent toutes les voix avec cet élan de l'âme qu'aucune expression ne saurait rendre. Meurent les tyrans qui oppriment et ensanglantent la France!

Alors, dans ce moment d'adieu suprême, ce fut une confusion de serrements de mains, d'embrassements, de fraternelles étreintes qui devaient être pour plusieurs d'entre eux le dernier mot de la vie avant d'entrer dans la mort.

Puis il se fit un silence solennel; car le marquis de Savernoy enlevait un à un les noms inscrits sur les places inoccupées; prenant un flambeau, il approcha les papiers de la flamme qui les consuma lentement.

Pendant quelques instants, son œil triste et pensif regarda les cendres de ces papiers voltiger en tourbillonnant au-dessus de sa tête, et s'attacher ensuite aux parois humides de la voûte.

— Allons, dit-il en secouant la tête comme s'il eût voulu en chasser tout un monde de pensées, que la volonté de Dieu soit faite !

Et il se dirigea vers l'escalier de bois qui conduisait à l'issue du souterrain.

Tous le suivirent silencieusement, et bientôt cette voûte où retentissaient tout à l'heure encore les derniers accents des gentilshommes provençaux, devint muette, obscure, inhabitée comme elle l'avait été si longtemps.

Plus une lumière, plus un souffle, plus une voix.

La nuit était noire et froide ; le vent sifflait par bouffées inégales; les buissons des campagnes et les arbres des routes s'inclinaient en gémissant; le tonnerre ne grondait plus au loin, mais de lourdes gouttes de pluie s'échappaient parfois des nuages amoncelés qui couraient dans le ciel, et tombaient sur les pierres avec un bruit sonore.

Le marquis de Savernoy, appuyé sur son fils, avait à peine fait cent pas, qu'il s'arrêta, regardant s'effacer déjà dans l'obscurité de la nuit les débris de cette vieille demeure seigneuriale, dont les lambeaux gisaient au milieu de la campagne comme des corps morts sans sépulture.

En prêtant une oreille attentive et en faisant silence, on eût pu entendre comme un bruit imperceptible dans différentes directions. C'étaient les pas discrets et étouffés des soldats dévoués à cette cause proscrite, qui venaient de se réunir pour la dernière fois sur le sol natal de la Provence.

Ce bruit, pour tout autre insaisissable, revêtait aux yeux du marquis de Savernoy les formes palpables de la réalité ; aussi les yeux du vieillard se voilèrent d'une sombre et amère tristesse, son cœur se souleva au souvenir de ce suprême adieu, et levant ses regards attristés vers ce ciel si noir et si tumultueux, il murmura :

— Combien, hélas ! ne seront pas au rendez-vous !

Henri, le front rêveur, mais la tête droite et fière, semblait braver l'avenir.

— Notre cause est sainte et belle, mon père, dit-il d'une voix calme.

Le vieillard ne répondit pas, mais il fit signe à son fils qu'il voulait continuer sa route ; et tous deux, évitant les sentiers battus et cherchant à étouffer dans l'herbe humide le bruit de leurs pas, se mirent à marcher.

Ils étaient silencieux.

Le vieux marquis, la tête inclinée sur sa poitrine, se livrait à d'amères réflexions ; mais le jeune homme, fouillant avec son regard pénétrant les obscurités de la nuit, interrogeait de ses yeux attentifs les moindres inégalités du sol ; car il savait combien Antoine Obrier, le chef du comité de surveillance de la ville d'Arles, eût payé cher celui qui fût venu lui dire : « Le marquis de Savernoy et son fils sont entre nos mains. » La vengeance personnelle aidait singulièrement à l'enthousiasme républicain.

Tout à coup il s'arrêta :

— Il me semble avoir aperçu quelqu'un, murmura-t-il d'une voix faible.

Et dans la crainte que le bruit de sa voix ne pût les trahir, il indiqua seulement du doigt l'endroit vers lequel il avait cru voir dans l'ombre s'agiter une forme indécise.

En effet, quelqu'un s'avançait ; mais cette personne était encore à plus de cent pas. Précédait-elle en éclaireur une de ces troupes de patriotes qui parcouraient la campagne ?

En tout cas, le marquis et son fils tirèrent simultanément chacun un pistolet, et l'armèrent ; puis, voyant cet homme se diriger sur la droite, ils appuyèrent à gauche en se cour-

bant vers la terre, pour que la silhouette de leurs corps disparût dans la masse des terrains; et, profitant d'un pli avantageux, ils s'y accroupirent.

L'inconnu, soit qu'il les eût également aperçus de son côté et voulût les rejoindre, soit que, poussé par la même pensée de suspicion, il voulût aussi quitter la route frayée et marcher à travers la campagne, changea subitement de direction et vint droit sur eux.

Il n'était qu'à une vingtaine de pas tout au plus, et l'on ne pouvait encore, tant l'obscurité était grande, distinguer ses traits. D'ailleurs, un épais manteau lui cachait à moitié le visage. Il passa si près du marquis de Savernoy que le bout de ce manteau eût touché le vieux gentilhomme si le vent l'eût agité en ce moment.

Le comte Henri, son pistolet dans la main droite, était prêt à faire feu au moindre mouvement douteux.

— C'est Baptistin!... dit-il tout à coup à demi-voix, en se relevant et en désarmant son pistolet.

— M. le marquis!... fit celui-ci en se retournant vivement, Dieu soit béni! j'allais à votre rencontre.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Quelque chose qui m'a paru louche et m'a donné à penser...

— Ma fille?... interrompit le marquis.

— Soyez tranquille, M. le marquis, elle ne court aucun danger. Je venais seulement prendre vos ordres; car si nous devons quitter cette baraque que nous habitons, il vaut mieux que ce soit la nuit : le jour, tout m'est suspect, et je ne voyage pas tranquille.

— Tes réflexions sont pleines de sens, Baptistin, reprit le jeune homme; mais explique-toi plus clairement.

— Vous n'avez pas compris? dit celui-ci d'un air étonné.

C'était une manie du digne serviteur de parler par énigmes, et d'être fort étonné qu'on ne comprît pas ce que le plus souvent il avait oublié de dire.

A la réponse de Baptistin, le comte eût certes ri de bon cœur, si l'inquiétude que venaient de lui donner ses paroles ne l'eût dominé tout entier; et il répondit fort tranquillement :

— J'attends, pour comprendre, que tu aies parlé.

— Tout à l'heure j'étais dans la cuisine à

me chauffer par mégarde les pieds devant un feu de fagots, comme si nous étions en hiver; et je regardais notre hôte, qui me semblait avoir une étrange figure. Lui, qui d'habitude n'ouvre jamais la bouche si ce n'est pour boire ou pour manger, parlait de perquisitions domiciliaires, de suspects, et de la sévérité des municipaux contre les recéleurs.

— Ah!... fit le jeune homme en se rapprochant de Baptistin comme pour indiquer à ce dernier qu'il l'écoutait avec la plus grande attention.

Baptistin, dont la méfiance était une des premières qualités, qualité fort importante à cette époque, jeta d'abord un regard investigateur autour de lui; puis, satisfait de cette inspection silencieuse, il reprit :

— Vous comprenez que je faisais bonne contenance; j'attisais de mon mieux le feu avec un morceau de bois que j'avais arraché du fagot, et je dis :

« — Ah! bah! des suspects! est-ce qu'on est à la poursuite de quelqu'un ?

« — On est à la poursuite de tout le monde, reprit l'hôte en me regardant.

« Alors je me mis à rire en disant :

« — De tout le monde, c'est beaucoup!

« — La garde civique et les municipaux rôdent toute la nuit aux environs, » qu'il ajouta.

— Es-tu sûr que cet homme ne soit pas un traître? interrompit Henri.

— Pour être traître, reprit Baptistin, il faut savoir quelque chose, et il ne sait rien; mais je crois que ce n'est pas l'envie qui lui manque. Laissez-moi, M. le comte, vous dire la fin de la conversation; vous allez voir :

« — C'est tout de même drôle, qu'il reprit un instant après, en faisant sonner ses gros souliers ferrés sur la pierre (même ça m'a fait une peur! j'ai cru que c'étaient des crosses de fusil); c'est tout de même drôle, ton métier, citoyen, de sortir comme ça toutes les nuits et de rester enfermé le jour.

« — Dame! lui dis-je, quand on fait de la contrebande, on n'a pas ses aises, on travaille la nuit, on se repose le jour, et on compte sur de braves camarades comme toi pour ne pas empêcher les amis de travailler.

« Ça avait paru le tranquilliser; cependant, tout à coup il me dit :

« — As-tu été faire reconnaître ta passe et celle de tes camarades au district?

« — Pardieu! nos papiers sont en règle comme de vrais enfants de la municipalité. Il

y a des signatures et des timbres que c'est un plaisir à voir. »

« J'ai bu un verre de vin avec lui ; j'ai pris la cassette qui ne me quitte pas ; j'ai fait signe à Crépaux d'être aux aguets ; je lui ai dit de prévenir mademoiselle Jeanne, afin que mademoiselle se tînt prête à tout événement, et je suis accouru au-devant de vous.

—Mais..., dit le marquis avec une inquiétude que trahissait l'émotion de sa voix, es-tu bien sûr que pendant ton absence la maison n'ait pas été cernée, et que ces bandits qui nous traquent comme des bêtes fauves n'aient pas découvert notre retraite ?

— Pressons le pas, ajouta Henri de son côté.

— Soyez tranquille, M. le marquis ; vous savez que la confiance n'est pas mon fort, et je vous déclare que tout est tranquille aux abords de la maison.

— Écoutez, mon père, continua Henri ; rien ne nous retient plus ici ; partout des bandes armées sont sur pied ; mon avis est de ne pas attendre, de profiter au contraire de cette nuit qui est noire, et de cet orage qui menace à chaque instant, pour aller demander un asile de quelques jours à M. Bressieux, ainsi que c'est notre intention.

— Qui sait, dit le marquis en secouant la tête, qui sait si Bressieux se souvient encore qu'il me doit tout ce qu'il possède, et de plus l'honneur de sa maison ? La révolution a glacé bien des cœurs, étouffé bien des souvenirs !

— Il y a tels services rendus qui ne peuvent jamais s'oublier.

— Tu n'as pas encore de cheveux blancs sur la tête, reprit le marquis avec un sourire amer. Nous partirons cependant ; avienne que pourra !

Comme ils n'étaient pas loin de la maison où ils avaient pris logement, ils firent silence.

Tout était calme, comme avait dit Baptistin ; et ils trouvèrent leur hôte fort paisiblement endormi dans la cuisine.

Henri se retourna en souriant vers son père.

— Si c'est un traître, dit-il, il a le sommeil du juste.

Une heure ne s'était pas écoulée que les cinq voyageurs quittaient la maison du vieux Simonet : tel était le nom de leur logeur.

Celui-ci avait protesté très-haut de ses bonnes intentions, surtout en voyant combien les citoyens contrebandiers payaient largement l'hospitalité ; il avait même assuré qu'il serait enchanté de les garder plus longtemps, que ce qu'il en avait dit était dans leur propre intérêt :

ce qui ne l'avait pas empêché de les voir partir avec un parfait contentement ; car il avait son argent bel et bien compté, et il ne craignait plus les visites imprévues des citoyens patriotes. Il fit plus, il leur indiqua un chemin détourné pour se rendre à la ville où ceux-ci lui avaient dit devoir se rendre. Il y eut des deux côtés force poignées de main données, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde.

Au fond, ce n'était pas un méchant homme; il avait peur, voilà tout.

La petite troupe s'était mise en marche malgré le vent qui, de minute en minute, devenait plus violent et soulevait devant eux en tourbillons les feuilles arrachées aux arbres.

— Il va y avoir un orage terrible, murmura Crépaux en fronçant le sourcil, je connais ce vent-là.

— A la grâce de Dieu ! dit le marquis en levant la tête pour chercher à suivre dans le ciel la direction des nuages qui semblaient prêts à se briser entre eux. Quand la pluie tombera, nous couvrirons Jeanne avec nos manteaux.

Et s'approchant de la jeune fille, il ajouta d'une voix à la fois affectueuse et inquiète :

— Il te faudra bien du courage, ma pauvre

enfant, car peut-être la Providence te réserve-t-elle de longues et cruelles épreuves.

— J'ai du courage et de la force, mon père, reprit la jeune fille en relevant son charmant visage dont les fatigues et les inquiétudes de chaque jour avaient pâli les joues.

Henri, qui était en avant, la serra sur son cœur, et lui prenant le bras sous le sien :

— Vois-tu, ma petite sœur, lui dit-il, tu resteras chez madame Bressieux; c'est une excellente femme qui aura pour toi les soins et l'affection d'une mère...

— Seule!... sans vous!... interrompit mademoiselle de Savernoy en levant sur son frère ses yeux épouvantés; oh! je t'en prie, ne me laisse pas ici!... quittons, quittons la Provence; j'ai le pressentiment que ce pays nous portera malheur.

— Enfant!... reprit Henri en essayant de sourire pour rassurer sa sœur dont il sentait le bras trembler, n'as-tu pas échappé à tous les périls qui te menaçaient?

— C'est un miracle.

— Parce que Dieu, ma sœur, réserve les cœurs fidèles à de nobles missions, et qu'il nous protége.

— Mon frère!... ici j'ai peur... Cet homme

qui nous poursuit et qui est tout-puissant contre nous...

Henri, à ce nom, à ce souvenir qui lui rappelait les lâches atrocités de la *Maison-Jaune*, serra les poings avec une rage concentrée et murmura d'une voix sourde :

— Pourquoi la balle de mon pistolet l'a-t-elle frappé à l'épaule au lieu de l'atteindre au cœur!...

Il y eut après ces mots un instant de silence.

— Tes craintes sont folles et exagérées, dit-il ensuite; comment veux-tu que l'on puisse découvrir ta retraite et supposer que tu sois restée en Provence, lorsque l'on saura que nous l'avons tous quittée? Tu ne sais pas, ma pauvre sœur, combien est longue et interminable la route que nous allons parcourir. Marchant peut-être à pied, sans asile pour nous reposer un seul jour, poursuivis par nos ennemis, que deviendrait une femme mêlée à tous ces dangers de chaque minute, de chaque heure, à toutes ces fatigues sans cesse renaissantes? Ils ne briseraient pas ton courage, ma pauvre Jeanne, mais ils épuiseraient tes forces.

Jeanne baissa la tête pour cacher ses larmes; elle comprenait que son frère avait raison.

La voix de Henri était douce et affectueuse.

— Ma bonne petite sœur, continua-t-il, j'ai bien pensé à tout cela, et mon plan est prêt. Nous avons fait dans notre vie autant de bien que nous avons pu, et j'espère que nous ne rencontrerons pas que des ingrats. Tu te rappelles bien ce digne M. Dupuis, l'ami d'enfance de mon père; ou je me trompe fort, ou c'est un cœur noble et reconnaissant. Aussitôt arrivés à Paris, soit chez lui, soit chez un autre, je te préparerai un asile sûr; nous avons, grâce au ciel, des amis nombreux sur lesquels nous pouvons compter. Crépaux ou Baptistin, muni de passes en règle, viendra te chercher. Ne trouves-tu pas tout cela bien arrangé?

— Oui, dit Jeanne d'une voix triste, Dieu le veuille!

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, l'orage avait grandi, et déjà l'on entendait les grondements plus rapprochés du tonnerre, tandis que des éclairs rougeâtres sillonnaient le ciel de leurs feux électriques. Les arbres, pliés par des rafales de vent, craquaient comme les mâtures des vaisseaux lorsque souffle la tempête, et l'on entendait de loin en loin les gémissements plaintifs des oiseaux de nuit effrayés.

Crépaux hochait la tête d'un air inquiet; Henri avait mis son manteau sur les épaules de sa sœur.

Le marquis de Savernoy marchait sombre et pensif, sans paraître s'apercevoir que la foudre grondait au-dessus de sa tête et qu'un vent furieux s'engouffrait en sifflant dans les larges plis de son manteau.

Il y avait près de six lieues à faire pour arriver du point où ils étaient partis à la maison de M. Bressieux qui était à un quart de lieue environ de la ville.

— Baptistin, dit Henri, tu es sûr que nous sommes dans la bonne direction?

— Parfaitement, M. le comte; prenez pour point d'horizon ces grands arbres qui se détachent de minute en minute à la lueur des éclairs; c'est la route la plus directe.

Au même instant, et sans transition aucune, les nuages qui étaient au-dessus de leurs têtes crevèrent comme des outres remplies d'eau et laissèrent échapper des torrents d'une pluie glaciale.

— Pardieu! grommela Crépaux, nous nous serions bien passés de cela.

— C'est un détail, dit Baptistin de sa voix grave, en ôtant son manteau de ses épaules et

en allant le placer sans dire un mot sur le dos du comte Henri.

— Merci, mon ami, fit le jeune homme d'une voix affectueuse, mais toi?...

— Moi, reprit le digne serviteur en riant, je connais la pluie et la pluie me connaît; nous sommes très-bien ensemble.

Et il alla reprendre sa place à quelques pas derrière le marquis.

Le tonnerre mugissait avec fracas, et la pluie poussée par le vent battait les voyageurs au visage.

Déjà de longues flaques d'eau barraient le chemin de dix pas en dix pas, et la terre, trempée par cette pluie torrentielle, s'était déjà convertie en une boue liquide, au milieu de laquelle les pieds clapotaient comme s'ils eussent marché dans un marais.

La pauvre jeune fille, peu habituée à se trouver dehors par de semblables temps, grelottait malgré le manteau dont on l'avait couverte et qu'elle ramenait de son mieux sur sa poitrine, en croisant ses deux bras; ses beaux cheveux blonds, collés sur ses tempes par la pluie et la violence du vent, faisaient serpenter sur son cou et sur ses épaules de lourdes gouttes d'eau qui la glaçaient.

Frêle enfant! déjà épuisée par cette course fatigante (ils avaient fait plus de quatre lieues), elle sentait ses membres trembler, et ses pieds délicats se gonfler si douloureusement qu'elle pouvait à peine se soutenir. A chaque pas elle glissait sur la terre humide, et cependant pas une plainte ne s'échappait de ses lèvres; elle luttait avec son courage plus encore qu'avec ses forces.

— Il faudrait qu'ils eussent le diable dans le corps pour s'occuper de nous par ce joli temps, disait Baptistin en voûtant ses larges épaules pour recevoir plus commodément la pluie qui l'inondait, ce qui ne l'empêchait pas de profiter des éclairs qui zébraient le ciel pour ne pas s'écarter du bon chemin.

Tout à coup il poussa une exclamation gutturale surchargée d'un juron que ne put contenir le respect qu'il avait pour ses maîtres.

— Je ne vois plus les grands arbres!... s'écria-t-il, ils ne sont ni à droite ni à gauche; où diable sommes-nous donc?

— Nous nous sommes égarés?... dit le marquis de Savernoy d'une voix interrogative en se retournant vers Baptistin.

— Ma foi! M. le marquis, ça m'en a tout l'air.

— Nous ne pouvons nous être trompés de beaucoup, dit Henri en se rapprochant.

— C'est selon, c'est selon ; j'ai idée que nous avons trop appuyé sur la gauche et que nous allons droit sur les fondrières.

— Alors, tournons à droite.

— Attendons plutôt un éclair, observa Henri.

— D'autant plus qu'ils ne sont pas rares, ajouta Baptistin en s'appuyant contre un arbre.

Il y eut alors entre les voyageurs quelques instants de silence. On attendait un éclair du ciel : au milieu de l'orage, c'est la lueur protectrice qui conduit les égarés.

Quoique la terre fût inondée, mademoiselle de Savernoy s'était assise ou plutôt s'était laissée tomber sur le revers d'un fossé. Ses pieds la brûlaient comme si elle eût marché sur des charbons ardents.

Le vent venait par de si furieuses rafales qu'on eût pu penser qu'il emportait la pluie avec lui et l'empêchait de tomber sur la terre.

La petite troupe se remit en marche, silencieuse comme elle était avant ; Jeanne était appuyée sur le bras de son frère.

Enfin, traînant après eux une boue épaisse,

trempés de pluie, épuisés par la fatigue et l'orage, ils arrivèrent à cette maison tant désirée où les attendait l'asile de la reconnaissance et du souvenir.

Le jour ne commençait point encore à paraître; mais la nuit était moins sombre, l'ombre moins épaisse, et leurs yeux, habitués à l'obscurité qui les entourait, commençaient à distinguer les objets.

La maison de M. Bressieux apparaissait devant eux blanche et calme comme le phare protecteur qui luit dans la tempête.

A quelques pas de la maison s'élevaient d'assez beaux châtaigniers; les voyageurs y cherchèrent un abri, mais les arbres étaient tellement chargés d'eau et secoués par le vent, qu'ils n'étaient d'aucun secours.

Mademoiselle de Savernoy, adossée contre un de ces arbres, tremblait de tous ses membres; ses dents claquaient, et sa marche avait été si rapide que les gouttes de sueur se confondaient sur son visage avec les torrents de pluie qui l'inondaient. Le vieux marquis était auprès d'elle, et avait appuyé sur son épaule la tête pâle et frissonnante de la jeune fille.

Crépaux et Baptistin faisaient le guet, écou-

tant le moindre bruit qu'apportaient les échos lointains de la campagne.

Pendant ce temps, le comte de Savernoy alla frapper à la porte.

L'impatience et la joie de l'arrivée dévoraient son cœur. Il frappa plusieurs fois inutilement.

Au bout d'un quart d'heure seulement, on entr'ouvrit la porte avec la précaution minutieuse que nécessitaient les douces habitudes de cette époque.

— Qui est là ? demanda une voix chevrotante.

— Quelqu'un qui veut parler sans retard à M. Bressieux.

— Il est à Marseille, répondit la même voix.

Et l'on fit mine de vouloir fermer la porte ; le jeune homme devina le mouvement.

— Madame Bressieux ?... dit-il avec inquiétude.

— Elle est couchée et elle dort !

— Dieu soit loué ! s'écria Henri en poussant la porte entre-bâillée.

— Mais, citoyen..., dit la voix de plus en plus chevrotante, je t'ai... dit que la citoyenne... Bressieux dormait.

— Eh bien, réveillez-la, et dites-lui que le comte de Savernoy désire lui parler sur l'heure,

et qu'il lui demande asile pour vingt-quatre heures avec son père et sa sœur.

— C'est bien! on y va, reprit la voix.

Et un visage ridé de vieille duègne apparut pour inspecter la physionomie de celui qui venait de lui parler.

— Je vais refermer la porte, dit le cerbère.

Le comte entra et referma la porte sur lui.

La vieille était si loin de s'attendre à ce mouvement de prise en possession, qu'elle recula de trois pas avec effroi.

— Vite! vite! ma bonne femme, reprit Henri en lui mettant dans la main une pièce de monnaie; allez prévenir madame Bressieux, car il fait un temps horrible et nous sommes gelés.

La vieille partit, son flambeau à la main, et laissa le comte de Savernoy dans la plus complète obscurité.

Sans nul doute madame Bressieux avait le sommeil dur et était fort longue à se réveiller; car plus d'un quart d'heure encore s'était passé, et la vieille n'était pas redescendue.

Ce quart d'heure parut un siècle à Henri; sa tête était en feu, et ses doigts, crispés par une impatience fiévreuse, grattaient les pierres disjointes du mur.

Enfin une lumière apparut au haut de l'escalier.

C'était la vieille femme qui redescendait.

— La citoyenne est désolée, dit-elle, mais ce que vous lui demandez est impossible.

— Impossible ! s'écria Henri d'une voix altérée ; madame Bressieux vous a dit que cela était impossible !

— Il y a dans le village, à quelques pas d'ici, un comité de surveillance très-rigoureux.

— Et vous lui avez dit que c'était le marquis de Savernoy qui frappait à sa porte, le marquis de Savernoy qui lui demandait asile?..

— La citoyenne regrette beaucoup...

— Cela ne se peut pas ! interrompit Henri d'une voix brève et violente.

Et il s'élança dans l'escalier.

— Mais, citoyen... monsieur... la citoyenne est couchée, vous ne pouvez pas !... Citoyen... on ne monte pas comme ça...

La vieille eût pu continuer longtemps à parler de la sorte ; car le comte Henri était déjà en haut de l'escalier...

Il ouvrit la première porte qui se trouva devant lui.

Cette porte donnait dans une antichambre. Il en ouvrit deux autres successivement ; la

troisième était celle de madame Bressieux.

Sans doute, lorsqu'on l'avait prévenue de l'arrivée du comte de Savernoy, elle s'était levée; car elle était debout devant sa cheminée, attendant avec une certaine inquiétude l'effet que produirait son honteux refus.

Quelque bas que soit placé le cœur, on ne commet pas une lâche action sans qu'il s'agite et tressaille.

En voyant la porte s'ouvrir et le comte paraître, elle devint blanche comme les draps de son lit.

— Cela est-il vrai, madame? dit le jeune homme dont la voix tremblait entre ses dents serrées; est-il vrai que vous refusiez au marquis de Savernoy, à son fils et à sa fille, l'asile qu'ils viennent vous demander?

Madame Bressieux ne répondit pas.

— Répondez-moi donc, madame! reprit le comte; répondez-moi donc! car il faut que je l'entende de votre bouche pour le croire.

— Mon mari est absent..., murmura madame Bressieux, et... dans votre intérêt... car... car...

Henri, les bras croisés, appuyé contre la porte de la chambre qui était restée ouverte, l'écoutait froidement parler.

Madame Bressieux, le voyant ainsi calme, reprit quelque peu d'assurance.

— Le comité de surveillance est d'une suspicion et d'une rigueur qu'on ne saurait imaginer ; chaque jour, chaque nuit, il ordonne des visites domiciliaires...

— Et nos têtes sont proscrites, interrompit le jeune homme avec une amère ironie.

— Dans une heure tout le village saurait que vous êtes ici, et nous serions perdus sans pouvoir vous sauver.

— Ah ! soyez sans inquiétude, madame, je ne suis pas venu pour vous contraindre à une hospitalité qui vous effraye; mais j'ai voulu voir de mes propres yeux M. Bressieux devant le comte de Savernoy, lui disant : « Vous êtes poursuivi, en danger de mort, vous me demandez un asile, et je vous ferme ma porte. » Il y a des lâchetés telles, madame, que les cœurs honnêtes se refusent à y croire jusqu'à la dernière extrémité ; mais vous oubliez que si la justice a été chassée de la terre, elle s'est réfugiée au ciel.

— Dans toute autre circonstance, croyez..., essaya de dire madame Bressieux dont le visage était devenu cramoisi.

— Silence, citoyenne Bressieux ! interrom-

pit le jeune homme d'une voix ironique, en étendant sa main vers elle comme une malédiction. Votre voix me fait honte à entendre! A deux pas de votre porte, au milieu de l'orage qui gronde et de la pluie qui tombe à torrents, il y a un vieillard blessé, épuisé de fatigue, qui attend, la confiance dans le cœur, que cette porte s'ouvre à deux battants pour le recevoir; car cette porte est celle de l'homme qu'il a sauvé du déshonneur; cette porte se referme et le repousse. Souvenez-vous, madame la citoyenne Bressieux, qu'une maison est maudite quand celui qui l'habite est infâme!

Ces paroles avaient été prononcées d'une voix si tonnante, si hautaine, que madame Bressieux sentit sa tête se courber et ses jambes fléchir sous cette malédiction qui l'écrasait.

Elle n'osait lever son regard sur ce regard si noble et si courroucé : quelque chose comme une révolte du cœur et de la conscience se passa subitement en elle, un de ces élans de l'âme qui sont au-dessus des autres sentiments, comme le ciel est au-dessus de la terre.

Quand une nature n'est pas entièrement flétrie, il y a certains mots qui la réveillent et vibrent en elle à son propre insu.

Elle tomba à deux genoux dans la chambre, les mains jointes.

— Grâce!... grâce!... s'écria-t-elle d'une voix suppliante, ne me maudissez pas ainsi!... Ce n'est pas mon cœur qui parlait... c'était l'épouvante!... Si vous saviez, monsieur, toutes les menaces de mort dont on nous accable chaque jour, si vous aviez vu tout ce sang qui nous entoure!...

— Citoyenne Bressieux, dit Henri d'une voix où perçaient le mépris et le dédain, tu oublies que l'on se tutoie sous la république.

Et, sans même regarder madame Bressieux, il fit un pas pour sortir de la chambre; mais elle se releva et, courant à lui, elle se mit devant la porte :

— Je vous ai dit, monsieur, répéta-t-elle avec énergie, et même avec une certaine noblesse, que l'épouvante avait glacé mon cœur... Cette maison est la vôtre!... Oubliez mes paroles et entrez!... entrez!...

Le comte de Savernoy se retourna; il resta un instant silencieux, puis il répondit froidement :

— J'accepte, pour cette journée seulement, le repentir de cette tardive hospitalité; j'ac-

cepte, parce que mon père est souffrant et blessé, parce que ma sœur, pauvre et faible enfant, est épuisée par la fatigue de cette longue nuit, et qu'elle n'est pas habituée encore à souffrir ; sans elle, sans ce noble vieillard, que vos dignes patriotes ont à moitié massacré, je partirais, madame, et ne resterais pas un instant de plus dans cette maison.

Le jeune comte cessa un instant de parler ; puis il releva la tête avec cette fierté de race et de cœur qui appartient aux nobles natures.

— Ne croyez pas au moins, madame, que le marquis de Savernoy et le comte Henri son fils soient venus demander refuge ici pour fuir les dangers ou la mort... C'est pour aller les chercher, au contraire, là où l'on peut combattre, et ne pas laisser les derniers lambeaux de notre chair aux massacreurs de la Provence.

— Vous me pardonnez ! dit madame Bressieux en lui tendant les deux mains.

— J'oublie, madame, répondit Henri en descendant l'escalier.

— Pas un mot, n'est-ce pas, de ce qui vient de se passer, au marquis de Savernoy ?

— Si une seule de vos paroles, madame,

Une rougeur subite colora les joues de madame Bressieux.

Le comte Henri semblait très-occupé auprès de sa sœur, dont il détachait une partie des vêtements trempés par la pluie.

Baptistin et Crépaux avaient déjà fureté dans la maison et trouvé deux fagots qu'ils avaient jetés tout entiers dans la cheminée qui était large et haute, comme l'étaient à cette époque toutes les cheminées, surtout dans le Midi. Aussi, un feu petillant éclairait toute la chambre, et faisait fumer les vêtements trempés par la pluie que Crépaux avait étendus sur des chaises, pendant que Baptistin, auquel rien ne pouvait faire oublier les bonnes traditions, étalait sur une table tout ce qui était nécessaire pour la toilette de ses maîtres.

Quand il eut achevé ces préliminaires indispensables, le vieux serviteur tira une gourde de sa poche, et prenant deux verres qu'il posa respectueusement sur une assiette (toute autre manière lui eût paru une fraternisation républicaine), il versa quelques gouttes d'une liqueur généreuse qu'il offrit au marquis et au comte de Savernoy.

— Merci, mon brave Baptistin, dit le marquis, tu n'oublies rien.

La chaleur bienfaisante des flammes avait ranimé les forces de mademoiselle de Savernoy. Déjà ses joues étaient moins blanches, ses membres moins tremblants; et son visage, moins languissamment affaissé, se relevait presque souriant.

— Voilà une première campagne un peu rude, ma pauvre petite sœur, dit Henri en lui prenant la tête dans ses deux mains et en l'embrassant.

— Je me sens beaucoup mieux, dit-elle.

— Et prête à recommencer, n'est-ce pas, citoyenne?

— Certainement, prète à recommencer, monsieur mon frère! reprit la jeune fille avec un petit mouvement charmant.

— Ah! tu oublies que je suis le citoyen ton frère, et non pas *monsieur*.

— C'est vrai!... c'est vrai!... repartit Jeanne en riant.

— A propos, fit tout à coup Henri du ton le plus naturel, j'ai changé d'avis; tu ne resteras pas chez madame Bressieux; j'ai réfléchi qu'il valait mieux que tu continuasses la route avec nous.

— Oh! merci! merci! s'écria Jeanne avec un visage radieux. Que je suis heureuse! Je te

promets que j'aurai bien du courage et bien de la force!...

— Chère Jeanne, dit Henri en lui serrant la main avec une expression de physionomie à la fois triste et douce, si tu en manques, j'en aurai pour nous deux.

Dans le même moment, le marquis, qui était sorti un instant avec madame Bressieux, rentra.

— Jeanne, dit-il, madame Bressieux a l'obligeance de mettre une autre chambre à ta disposition. Va prendre quelques heures de repos, car cette nuit il faudra nous remettre en route; Henri et moi, nous allons rester ici. Baptistin, quand il fera jour, tu iras au village, tu t'informeras du nom du chef du district pour l'ajouter à notre passe, et tu tâcheras de savoir des nouvelles.

Baptistin s'inclina.

Une demi-heure après, tout était silencieux dans la maison.

Madame Bressieux seule, enfermée dans sa chambre, écoutait avec une inquiétude fiévreuse le moindre bruit du dehors; il lui semblait à chaque instant entendre frapper à la porte, avec ces mots terribles : *Au nom de la loi, ouvrez!*

La vieille Marianne, qui avait déjà reçu des

marques réelles de la munificence des étrangers, les trouvait beaucoup moins compromettants et avait déclaré qu'il n'y avait point à craindre de visites domiciliaires.

Le jour était entièrement venu.

Au milieu du silence qui régnait dans la maison et la faisait ressembler à un lieu inhabité, la porte du dehors grinça sur ses gonds rouillés, et un homme sortit, vêtu du costume le plus séduisant du vrai patriote, cheveux plats, chemise débraillée, bonnet rouge et cocarde, avec le reste de l'accoutrement républicain.

A peine cet homme fut-il éloigné d'une centaine de pas de la maison de madame Bressieux, qu'il prit un petit chemin qui conduisait directement au village et se mit à chanter à tue-tête : *Dansons la Carmagnole*. C'était le complément du costume.

Cet homme, si l'on désire savoir son nom, s'appelait Baptistin.

IX

Après tant d'inquiétudes, tant d'affreux dangers auxquels ils avaient échappé par miracle, après tant d'angoisses, tant de fatigues cruelles, ces malheureux proscrits ne devaient pas encore jouir longtemps dans la maison de madame Bressieux d'un repos si nécessaire.

Il était écrit dans le livre inexorable des destinées que le sol de la Provence, qui les avait vus naître, devait leur être, jusqu'au dernier jour, cruel et inhospitalier.

Il semble que parfois le sort prend plaisir à s'acharner après les mêmes victimes, comme la fièvre dévorante fait d'une plaie mortelle. C'est dans ces luttes contre une fatalité invisible que se déploient les grands courages, les mâles natures auxquelles Dieu a donné l'énergie pour combattre, la force pour souffrir, la résignation pour attendre.

Baptistin avait à peine fait quelques pas sur la route qu'il tomba sur une de ces bandes armées qui, sous le prétexte d'un patriotisme épuré et d'un civisme à toute épreuve, parcouraient les campagnes, s'introduisaient dans les maisons et vivaient de vol et de pillage.

Ces hommes trouvaient à se faire délivrer dans leurs districts respectifs des passes régulières avec lesquelles ils pouvaient alors impunément commettre les plus affreux brigandages.

C'était là un des premiers bienfaits de cette révolution qui devait extirper les abus, garantir tous les droits et régénérer la société.

Par un miracle inexplicable, les nobles proscrits, dont nous suivons les pas, avaient pu voyager toute la nuit et accomplir un si long trajet sans avoir rencontré ces héroïques et infatigables défenseurs de la patrie, qui

n'eussent pas manqué de les traquer comme des bêtes fauves.

Baptistin avait ce principe qu'il faut toujours attaquer les difficultés de face et les regarder d'un front serein pour qu'elles s'éloignent de vous; aussi marcha-t-il droit vers ces bandes dont l'allure tumultueuse ne lui disait que trop la pensée peu pacifique qui les animait. Mais le digne serviteur avait une de ces figures qui vont à tous les rôles, une de ces physionomies merveilleuses qui se prêtent à toutes les circonstances, un de ces cœurs qui acceptent tous les dévouements.

— Holà hé! camarades, leur dit-il, vous voilà de bonne heure en route!

— Et toi, citoyen, répondit celui qui était en tête, tu parais de joyeuse humeur.

— Quand je chante *la Carmagnole* le matin, repartit Baptistin, je m'égaye pour toute la journée.

— Bien parlé! reprit le même homme, qui jouissait d'une de ces figures à pendre volontiers à première vue; alors, viens avec nous, je t'enrôle, tu feras partie du régiment.

Baptistin ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil oblique sur le régiment, dont les haillons mal rapiécés pendaient en lambeaux.

— Je n'ai jamais eu de goût pour l'état militaire, dit-il du ton le plus simple et le plus naturel.

— Tu as tort, on fait ce qu'on veut, on prend ce qu'on peut et l'on se réjouit de temps en temps le cœur en faisant danser quelques têtes de ci-devant à la lanterne patriotique.

— Le fait est, répondit Baptistin, que la chose est séduisante; les gueux de ci-devant!... on n'en pendra jamais assez... Est-ce que vous seriez sur les traces de quelques-uns? Les chiens de bonne race chassent toujours.

— Oui... oui... oui..., reprit le chef de cette voix qui semble dire : Nous sommes sûrs de notre affaire.

— Ah bah! exclama Baptistin, ma foi, tant mieux!... je n'aime pas les aristocrates.

— Je les aime, moi, pour leur travailler les reins à coups de pioche et leur tordre le cou comme à des poulets maigres, repartit celui qui était à côté de Baptistin, en lui tendant une main sale et calleuse.

— A la bonne heure, fit celui-ci en ayant soin de lui frapper fraternellement sur l'épaule pour éviter de mettre sa main dans la sienne; nous nous comprenons...

On voit qu'il n'était pas possible d'être plus dans son rôle.

Oh! si les chers citoyens se fussent doutés combien près d'eux ils avaient de noble gibier à chasser, quels hourras de joie ils eussent poussés! quel jour de fête pour eux!

Baptistin jugea que le moment était venu de placer sa phrase accoutumée qui produisait toujours un si bon effet.

— Il paraît qu'on sait quelque chose?

— Beaucoup de choses, fit le chef de la bande avec l'importance d'un patriote complétement au courant des affaires publiques; il vient d'arriver à la ville un représentant montagnard qui...

— Dans la ville, quand donc?

— Hier matin.

— Ah!... ah!... et c'est un bon?

— Un vrai... quoi!... qui comprend bien la chose; il dit qu'on est mou, qu'on se relâche dans le département, que les royalistes... travaillent les campagnes et qu'ils... Qu'est-ce qu'il dit donc?... Ah! oui... qu'ils vendent la France à l'étranger.

— Comme toujours, répondit Baptistin avec un sourire plein d'ironie qui heureusement échappa à son interlocuteur.

— Oui, comme toujours ! reprit l'autre avec un renfort de colère et de voix.

C'est là un des précieux avantages de la langue française ; les mêmes mots rendent des pensées bien différentes.

— Voyons donc, contez-moi la chose, citoyen officier, ajouta Baptistin en s'adressant au chef.

Celui-là était un de ces hommes qui diraient ce qu'ils savent aux arbres de la route, aux cailloux des chemins, plutôt que de se taire ; aussi il se campa majestueusement sur la hanche, appuya contre son épaule le long canon de son fusil qui était une canardière volée au sac de quelque château voisin, et dit avec un ton de voix plein d'importance :

— Entre bons citoyens on doit s'instruire. Si tu es un bon, instruis-toi et viens avec nous; si tu n'es pas un bon, ton affaire ne sera pas longue. Il paraît qu'il y a dans les environs une volée de ci-devant, et on sait de bonne source qu'ils se sont éparpillés à droite et à gauche, les gredins ! Aussi double vigilance ; des postes partout, et tout ce qui n'a pas sa passe bien en règle coffré et le reste, ça va sans dire ; on n'a pas assez de place pour conserver un tas de fainéants dans les prisons. Tous les jours des

visites domiciliaires chez les suspects, des promenades dans les campagnes, et par-dessus le marché une prime de bons assignats à tous ceux qui feront quelque importante capture. Voilà l'affaire !

—Mais..., interrompit Baptistin que ces paroles, on le conçoit, avaient fort peu rassuré, sait-on s'il y en a quelques-uns de réfugiés par ici ?

— Parbleu ! si on le savait, ça ne serait pas long ; mais il doit y en avoir ; d'abord, le représentant de la Montagne a dit : « Quand il n'y en a plus, il y en a toujours, » et il a raison !... N'est-ce pas, vous autres?

— Il a raison !... hurlèrent en chœur toutes les voix.

— Il a raison ! cria Baptistin plus fort et plus longtemps que toute la sans-culotterie ; c'est comme cela que doit parler un vrai jacobin.

— Alors tu es des nôtres, dit l'officier à la canardière ; tu m'as l'air d'avoir les épaules solides et la poigne vigoureuse ; tu partageras avec nous les assignats ; et si nous en empoignons un, nous lui ferons danser une fameuse carmagnole. Tu feras l'orchestre.

— Ma foi, je veux bien, reprit Baptistin qui avait son idée ; ça me va de marcher avec de

bons sans-culottes comme vous autres, et puis... de partager des assignats.

— Ah ! ah !... mon gaillard, tu flaires le papier de la république !

— Je flaire, j'aime et j'admire tout ce qui vient de la république une et indivisible, répondit Baptistin d'une voix solennelle.

Cette maxime, empreinte d'un si noble patriotisme, lui concilia tous les cœurs : c'était à qui l'entourerait et lui ferait fête.

Baptistin distribua force poignées de main ; il en avait fait son deuil ; et baissant quelque peu la voix pour donner plus d'importance à ses paroles :

— Je vois, dit-il, que vous êtes de bons enfants, puisque sans me connaître, seulement sur ma mine, vous m'offrez ma part ; je sais bien que vous me direz : « Un bon jacobin, ça se reconnaît tout de suite ; » c'est égal, c'est tout de même gentil de votre part. Donc, écoutez-moi bien, écoute, toi surtout, citoyen officier, je crois que je peux vous avancer en besogne.

— Vraiment ! bah !... vraiment ! dirent ensemble toutes les voix.

Et les têtes avides, haletantes, attentives, se penchèrent sur Baptistin pour dévorer une

à une les paroles qu'il allait prononcer.

Le chef changea sa canardière d'épaule, passa une de ses mains dans sa barbe touffue, et fit un signe de remercîment cordial.

— Silence, vous autres, dit-il, et écoutez le citoyen puisqu'il a une communication à nous faire.

Il y eut un moment de silence, après lequel le chef reprit de la même voix :

— Parle, citoyen.

— J'ai une affaire urgente pour laquelle il faut que je sois, ce matin sans faute, à la ville : mais cette affaire me prendra une heure tout au plus ; après quoi, je suis à vous des pieds et des mains. Voici ce dont il s'agit : Tout à l'heure, quand je passais près de la route qui est là-bas, à deux cents pas, j'ai vu trois hommes à travers la plaine; ils se dirigeaient sur la gauche, du côté de ce bois, au bas de la colline.

— Trois hommes ! exclama la sans-culotterie.

— Ce n'était pas cette allure des vrais patriotes, franche et ouverte ; ils regardaient à droite, ils regardaient à gauche, s'arrêtaient comme pour s'orienter , puis se remettaient à marcher... Je me suis caché derrière un gros arbre.

— Pas bête !... pas bête ! dit un des hommes.

— Eh bien?... interrompit le chef qui mordait merveilleusement au récit.

Baptistin continua :

— Ils sont passés à vingt pas de l'arbre tout au plus ; je les ai bien observés ; c'est pour sûr du gibier à lucarne.

Toutes les respirations étaient suspendues.

Baptistin ajouta :

— D'autant plus que j'ai entendu un d'eux qui disait : « Par là! ce sera plus sûr. »

— Vraiment! dit l'officier, dont les yeux flamboyaient comme si on lui eût compté déjà les assignats promis; as-tu bien regardé, citoyen, par où ils se dirigeaient ?

— En v'là une question! repartit Baptistin ; j'ai donc l'air d'un imbécile? Si j'ai bien regardé! je les ai suivis de l'œil pendant plus d'un quart d'heure. Celui qui paraissait les conduire a indiqué ce bois là-bas et a dit: « Nous nous y reposerons jusqu'à la nuit. »

— Bravo!... s'écria l'officier que l'impatience dévorait, ils sont à nous!

— Ah bien! oui..., interrompit Baptistin ; mais il ne s'agit pas de me voler ma nouvelle : j'aurai ma part, c'est convenu? J'allais à la municipalité, maintenant nous ferons la chose en commun. Dans deux heures, au coin du

bois, je vous retrouverai. Voulez-vous que je demande un renfort?

— Un renfort? pourquoi faire?

— Pour cerner le bois.

— Sois tranquille, citoyen, on le cernera sans renfort. En marche, vous autres, et hâtons le pas!

— C'est bien convenu, citoyen, si tu les empoignes avant mon retour, j'ai tout de même ma part.

— Quand on te dit que oui. Je vois que tu ne t'endors pas.

— Le moins que je peux, fit Baptistin en ricanant.

— Alors, dépêche-toi.

— N'ayez pas peur.

— En route! cria l'officier en élevant sa canardière au-dessus de sa tête.

Et la bande des sans-culottes se dirigea au pas de course vers le bois que Baptistin avait indiqué.

Il est inutile de dire que celui-ci les avait envoyés le plus loin possible de la maison de madame Bressieux.

Il suivit de l'œil la petite troupe patriotique, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un ravin qui menait directement à l'encoignure du bois, et

lorsqu'il fut bien certain de ne pouvoir être aperçu, il rebroussa chemin en disant :

— Je crois que l'endroit est mal choisi, et qu'il ne fait pas bon ici.

Quand il arriva, il trouva en effet la maison de madame Bressieux cernée par une autre bande également pleine de dévouement et très-désireuse de sacrifier sur l'autel de la patrie une foule de maisons et d'individus. Il y avait quelque temps que l'autel de la patrie était à jeun.

A la tête de cette bande était Cassius, une de nos anciennes connaissances; seulement la fourche en fer de la prison d'Arles s'était transformée en un sabre et en une paire d'énormes pistolets tout couverts de rouille.

Dans le moment où Baptistin arriva, il y avait grand tumulte et grande confusion dans la bande; les avis étaient partagés sur l'emploi de la journée. La voix de Cassius dominait.

Baptistin ne se donna pas le temps d'écouter ce qui se disait, il lui avait suffi d'entendre le nom de madame Bressieux mêlé à ces deux mots terribles : *Visites domiciliaires.*

Il passa au milieu de la petite troupe sans être aperçu, tant l'agitation était grande; et tournant la maison le plus vitement qu'il put,

il se mit à courir à toutes jambes jusqu'à un petit mur qui formait l'angle droit du potager, et qu'il avait remarqué en s'en allant comme facile à escalader.

S'accrocher aux pierres disjointes et sauter lestement par-dessus le mur fut l'affaire d'un instant pour le digne serviteur. Baptistin n'était plus jeune, mais il était maigre, ce qui revient à peu près au même.

Il traversa le potager en courant à perdre haleine et gagna la cour sans bien se rendre compte de ce qui restait à faire en face de ce nouveau danger si imminent; seulement il se disait qu'il serait près de ses maîtres pour se battre, ou près d'eux pour mourir si le combat devait finir par la mort; car il savait que le marquis de Savernoy et son fils étaient résolus à résister les armes à la main tant qu'il leur resterait un souffle de vie.

Il trouva autant de confusion dans la maison qu'il en avait entendu au dehors.

Madame Bressieux était pâle comme une morte. Le marquis, tenant dans ses mains les mains de sa fille, réfléchissait profondément. Le comte, après avoir examiné avec un soin minutieux ses pistolets, était passé à l'inspection de ceux de son père.

Crépaux était à quelques pas derrière, debout et immobile.

L'arrivée de Baptistin fut un événement ; car tout est un événement dans les positions extrêmes.

— Eh bien ! Baptistin ? dit le marquis avec sa même voix calme et tranquille.

Il y a, M. le marquis, que ces damnés patriotes sont en chasse de tous les côtés. J'en ai rencontré une bande à cinq cents pas d'ici...

— Où allait-elle ? interrompit Henri.

— Celle-là n'est pas à craindre, je l'ai envoyée se promener du côté du bois que nous avons longé cette nuit.

Crépaux approuva d'un signe de tête.

Le marquis se leva.

— Il faut prendre un parti. Voyons, madame Bressieux, ne soyez pas ainsi abattue ; rien n'est encore perdu, et votre pâleur nous trahirait tous.

— Oh ! mon Dieu !... disait madame Bressieux en se frappant le front du poing, nous sommes tous morts !

Jeanne alla près d'elle, et se mit à lui parler de sa plus douce voix ; cependant la pauvre enfant avait le cœur qui lui battait bien fort.

— Nos passes, dit Henri, sont à peu près en règle.

— Il leur manque bien des formalités, reprit le marquis; et nous sommes de plus tellement rapprochés de notre lieu de départ, qu'il pourrait bien leur prendre envie de s'assurer de la vérité au chef-lieu de district.

— S'il n'y avait besoin que d'un parafe! dit Baptistin avec une voix pleine de respect, et qui dénotait combien il trouvait énorme à lui d'oser placer son mot dans une conversation sans y avoir été autorisé.

— Non, Baptistin, répondit le marquis doucement en examinant sa passe, c'est le cachet de la mairie.

— Vous n'avez pas quelque cachette? dit tout à coup Henri à madame Bressieux.

— Hélas! non... aucune! aucune! interrompit madame Bressieux, dont la frayeur augmentait en proportion du tumulte de voix qui du dehors pénétrait dans l'intérieur de la maison.

— J'ai une idée! s'écria tout à coup Baptistin.

— Une idée! fit Crépaux à demi-voix en se rapprochant, moi j'aurais celle de leur casser la tête. Est-ce celle-là?

— Dans votre grenier, madame, continua

Baptistin en parlant très-vite, vous avez bien de la paille, du foin, du regain, que sais-je?

— Le grenier en est plein, s'empressa de dire la vieille bonne, qui était sur le seuil de la porte et tremblait aussi de tous ses membres.

— Vite, Crépaux, monte au grenier et jette dans la cour trente ou quarante bottes de tout ce que tu trouveras sous ta main.

— J'y cours, répondit Crépaux.

Et il se disait tout bas à part lui, en montant l'escalier :

— Est-ce que M. Baptistin voudrait brûler la maison? Ce serait une fameuse idée, par exemple!

— Explique vite ton idée, Baptistin, dit Henri.

— J'ai vu ce matin une charrette dans la cour, un cheval dans l'écurie; je mets de la paille au fond de la charrette; vous vous y cachez tous; je remets des bottes par-dessus; je jette une grande toile sur le tout, et je sors par la porte de la basse-cour. Une fois hors de vue, je ramène la charrette avec son foin, et l'affaire est faite.

— Mais s'ils fouillent la charrette?... fit le marquis en réfléchissant.

— Ah! dame! M. le marquis.

— Oui, tu as raison, Baptistin; il faut tenter ce moyen.

— C'est triste de se cacher ainsi, dit Henri en serrant les poings avec colère.

— On frappe!... s'écria tout à coup madame Bressieux en joignant les mains.

— Gagnez quelques minutes et tâchez qu'ils n'aillent dans la cour qu'en dernier lieu.

— Vite... vite, dit le marquis à voix basse; surtout, madame, au nom du ciel, ne tremblez pas ainsi.

Et il descendit l'escalier qui conduisait à la cour de derrière, pendant que la bande des patriotes faisait à la porte extérieure un vacarme d'enfer.

Baptistin était déjà occupé à atteler le cheval, et Crépaux, non moins expéditif, jetait dans la charrette des bottes de paille.

Que de choses, mon Dieu! on peut faire en une minute!

Le marquis, Henri et mademoiselle de Savernoy montèrent les premiers; lorsqu'ils furent placés, on posa des bottes de foin pêle-mêle, en ayant soin de laisser quelques interstices pour la respiration.

Crépaux se blottit à son tour de son mieux,

et Baptistin, qui semblait avoir dix mains et dix bras à son service, recouvrit le tout d'une dizaine de bottes de regain.

Il était en train d'attacher une grande toile goudronnée qu'il avait trouvée pendue dans le hangar en assaisonnant son travail du chant mélodieux : *Ça ira... ça ira... ça ira...* dont il changeait les intonations avec une volubilité de gosier prodigieuse, lorsque la porte qui donnait du rez-de-chaussée sur la cour s'ouvrit pour donner passage au chef de la bande, ainsi qu'à quatre ou cinq jacobins armés des plus redoutables piques qui aient jamais été inventées.

Baptistin les entendit entrer, ou plutôt les devina aux battements pressés de son cœur; mais il ne tourna pas la tête et continua d'attacher sa toile.

— Que fais-tu là, citoyen? lui dit Cassius, que les cent francs de prime offerts aux délateurs rendaient d'une humeur des plus belligérantes.

— Parbleu! tu le vois bien, citoyen, j'accroche ma toile, et je me dépêche; car j'ai peur de la pluie.

— Tu accroches..., dit Cassius, et qu'y a-t-il dessous la toile?

— Il paraît, citoyen, que tu n'as pas la vue bonne. Ce qu'il y a?... De la paille, du foin et du regain. Ensuite, qu'est-ce que ça te fait à toi? Tu n'es pas la citoyenne ma bourgeoise.

— Ça me fait, reprit Cassius avec gravité, que la patrie est en danger.

— Ah! bah!... fit Baptistin avec un mouvement qui dénotait le plus vif intérêt; la patrie est en danger?

Et il sauta à terre.

— Comme j'ai l'honneur de te le dire, reprit l'autre en s'approchant de la charrette.

— Est-ce que les gredins qui mettent la patrie en danger sont cachés dans les environs?

— C'est possible.

— C'est possible?... continua Baptistin avec plus de véhémence encore que Cassius, ah! si je les tenais, quelle carmagnole soignée!

— J'oserais dire qu'ils en danseraient une à la lucarne patriotique.

Il se tut un instant, et sans que Baptistin eût eu le temps de deviner son intention, il enfonça la lame de son sabre jusqu'à la garde dans les bottes de paille.

Baptistin fit un bond sur lui-même; ses joues devinrent blanches, son cœur cessa de battre.

Nul gémissement pourtant ne se fit entendre, nul mouvement ne fit tressaillir la paille.

La respiration revint au vieux serviteur, mais il était comme cloué à sa place, immobile et sans voix.

La lame du sabre venait de disparaître une seconde fois dans l'intérieur de la charrette.

Baptistin frappa sa poitrine et son front de ses deux mains pour y faire remonter le sang qui s'était arrêté dans ses veines.

— Ah çà ! citoyen, lui dit-il d'une voix qui tremblait malgré lui comme s'il eût été agité par le frisson de la fièvre, qu'est-ce que tu fais... donc là... avec ton sabre à... fourrager... dans ma paille ?

— Je fourrage dans ta paille, citoyen, parce que j'ai à y fourrager, reprit Cassius.

— Si on y mettait le feu? fit un autre en sortant de sa poche un morceau d'amadou et une pierre à feu.

— Mettre le feu à ma paille!.. s'écria Baptistin, auquel l'imminence du danger avait rendu toute son énergie et tout son sang-froid.

— Le procédé serait un peu vif, dit Cassius avec un gros rire.

— Ah! mais, citoyen, je suis bon enfant, dit Baptistin en s'avançant le visage plein de

colère et de menace vers celui qui avait parlé de mettre le feu à la paille; mais il ne faut pas que ça aille trop loin cependant. Le citoyen visite au nom de la patrie qui est en danger, à ce qu'il m'a dit; je ne m'y oppose pas, au contraire; je l'aiderai même si ça lui fait plaisir, et je lui payerai bouteille après, parce que j'aime de tout cœur les bons patriotes.

— A la bonne heure! voilà qui est parlé, interrompit Cassius, c'est le langage d'un vrai républicain. Voyons, comment t'appelles-tu? Je parie que tu n'as seulement pas un nom romain.

— Mais..., continua le brave serviteur qui suivait son idée, on me dit qu'on va mettre le feu à ma paille, parce que ça amusera ce blanc bec-là; minute! nous nous cognerons un peu avant, carrément et de bonne façon.

Celui qui avait parlé se servit de son amadou pour allumer sa pipe; puis, comme cela arrive d'ordinaire, voyant qu'il avait devant lui un homme résolu, il fit le gros dos et n'eut pas l'air de comprendre.

— Comment t'appelles-tu? recommença à dire Cassius, qui avait encore quelques noms romains à placer.

— Je m'appelle François... Après?

— Comme moi autrefois. François! En v'là une bêtise! quand tu pourrais t'appeler ou Mutius ou Agricola. Agricola! joli nom, grand citoyen, qui labourait son champ lui-même. Dis-moi, Agricola, tu es bien sûr qu'il n'y a rien de suspect dans ta charrette?

— Et qu'est-ce que tu veux qu'il y ait de suspect? De la paille, ça n'a pas d'opinion.

— Mais sous la paille..., reprit Cassius, qui frappa du revers de son sabre le bois de la charrette.

— Veux-tu t'y mettre? fit Baptistin, auquel ce dialogue prolongé avait donné le temps de prendre toute confiance, et si dans trois minutes tu n'es pas étouffé à ne plus jamais crier: « Vive la république! » je paye bouteille; veux-tu essayer... toi ou un autre?

— Merci, Agricola.

— Alors je m'en vas; bonne chance que je vous souhaite avec les ci-devant.

Et il se mit à chanter en cherchant un fouet dans l'écurie :

Dansons la carmagnole...

Ensuite il alla fort tranquillement ouvrir la porte qui donnait sur la campagne et sortit avec la charrette.

— Citoyen, dit-il à Cassius, qui avec ses compagnons furetait dans l'écurie, veux-tu fermer la porte? car Bichon n'est pas commode tous les jours, et il aime assez à prendre les devants.

— Va ton train, on fermera ta porte, répondit Cassius, et n'oublie pas que tu t'appelles Agricola.

L'on doit facilement comprendre avec quelle violence battait le cœur de Baptistin, quand il sentit la charrette s'éloigner de la maison.

Il tourna tout de suite sur la droite pour éviter de rencontrer le reste de la bande.

Quand il eut fait cent pas, il est impossible d'exprimer ce qui se passa en lui; mais ses yeux se gonflèrent comme s'il allait pleurer, et, par un mouvement instinctif, irrésistible, ses jambes fléchirent et il tomba à genoux sur la terre.

— O mon Dieu! murmura-t-il à demi-voix, que vous êtes bon!...

Comme s'il eût puisé de nouvelles forces dans cette simple prière du cœur, il se releva avec une expression radieuse sur le visage, et, donnant un coup de fouet à son cheval, il hâta le pas.

Lorsqu'il eut perdu de vue la maison de

madame Bressieux, il s'approcha de la charrette, et dit à demi-voix, comme s'il eût craint que le vent n'emportât ses paroles :

— Il n'y a plus de danger maintenant, vous pouvez vous mettre à votre aise.

Il marcha encore près d'une heure, s'enfonçant dans les terrains les plus boueux et cherchant les endroits les plus retirés.

Enfin il s'arrêta dans une espèce de gorge resserrée entre deux collines et toute couverte de grands joncs ; d'herbes élevées, de saules touffus, végétation à laquelle les marais donnent une séve si puissante ; il commença à déblayer la charrette en jetant à droite et à gauche le foin et la paille dont elle était remplie.

Bientôt les fugitifs purent revoir le ciel et respirer à l'aise.

Quand ils se soulevèrent, leurs visages étaient d'une pâleur excessive et leurs poitrines oppressées et haletantes.

— Ç'a été un moment bien dur à passer, M. le marquis, dit Baptistin, dont le visage était inondé de sueur.

— Jeanne, ma fille chérie !... dit le marquis en serrant dans ses bras la jeune fille dont le visage était livide et les lèvres bleuâtres.

— J'ai bien cru que j'allais mourir..., murmura Jeanne d'une voix à peine intelligible.

— Pauvre et chère enfant ! à quelles cruelles épreuves sont mises tes forces et ton courage ! S'il ne s'agissait que de conserver la vie, elle ne vaut pas la peine qu'on la dispute ainsi.

— Mon père, reprit Jeanne, je ne me plains pas.

— Assieds-toi là, dit Henri en faisant à sa sœur un lit de bottes de paille ; repose-toi au moins un peu, en attendant que nous ayons décidé ce que nous allons faire.

Le marquis, sans prononcer un seul mot, avait tendu la main au brave Baptistin, et celui-ci avait incliné sur cette main son front trempé de sueur.

Crépaux avait gravi une éminence de laquelle il découvrait toute la plaine et pouvait revenir à temps en cas d'alerte ; caché dans d'épaisses broussailles, il avait fort adroitement combiné ses points d'observation de manière à n'être point aperçu.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Henri ; car chaque heure dans ce damné pays peut amener de nouveaux dangers ; dès que nous aurons quitté la Provence, il nous sera bien plus facile de faire notre route sous des dégui-

sements et de faire viser régulièrement nos passes sans crainte d'être reconnus.

Le marquis, appuyé contre la charrette, tenait son front dans ses mains.

— Baptistin, reprit-il tout à coup, toi qui es de ce pays, ne connaîtrais-tu pas un homme, un voiturier, qui pourrait se charger de nous conduire pendant quelques journées? Quel que soit le prix qu'il mette à ce service, accepte-le.

— C'est bien difficile, M. le marquis; ceux qui ne sont pas devenus tout à fait méchants ont si peur!

— Je le sais bien, hélas! dit le vieux gentilhomme en laissant retomber ses deux mains sur ses genoux avec un profond découragement; je sais que tous les sentiments honnêtes et généreux sont bannis de la France et que la délation est devenue une vertu civique. Pauvre France! pauvre France!... avec tout ce sang qui coule s'en va ton vieil honneur.

— Je dis que c'est difficile, s'empressa d'ajouter Baptistin; mais il faut toujours essayer : qui ne tente rien n'a rien.

— Avant le départ de Baptistin, fit observer Henri, il faut d'abord décider l'endroit où nous nous retrouverons.

— J'ai aperçu par là-bas, sur la droite, des carrières; il doit certainement y en avoir d'abandonnées; cela ferait notre affaire merveilleusement.

— Allons à la découverte, dit aussitôt Henri. Crépaux, veille bien.

— Je veille, répondit la voix de Crépaux; soyez tranquilles, le temps est clair, et personne ne passera par ici sans que je l'avise au moins à deux cents pas : j'ai l'œil solide.

Henri et Baptistin s'éloignèrent.

Ils revinrent une heure après, ayant trouvé une espèce de grotte très-étendue dans un endroit retiré.

A tout prendre, il était fort possible d'y rester, avec des provisions, vingt-quatre heures sans danger.

C'était le temps qu'il fallait au moins à Baptistin pour chercher avec quelque succès un moyen de transport.

Henri et le vieux serviteur avaient exploré, l'un à droite, l'autre à gauche, les abords de cette grotte. Il fut donc décidé qu'on y transporterait de la paille, que Crépaux irait avec Baptistin et rapporterait des provisions achetées dans différents endroits, afin d'éviter toute cause de suspicion.

Voici, en outre, ce qui avait été convenu à l'égard du voiturier :

Le marquis de Savernoy passerait pour un vieux professeur de minéralogie, science, du reste, à laquelle le marquis s'était adonné par goût et qu'il possédait fort bien; les autres seraient négociants voyageant avec le professeur dans l'intention de faire exploiter les mines précieuses qu'il avait découvertes sur le sol de la Provence.

Seulement, comme la présence d'une femme pouvait faire naître des réflexions, soit dans l'esprit du voiturier, soit pendant la route, et qu'à cette triste époque le soupçon était le frère jumeau de toute réflexion, il fut également convenu que Baptistin se procurerait un vêtement complet de jeune homme : la carmagnole de rigueur, le pantalon flottant et le gilet chiné à vastes revers. Jeanne deviendrait alors un minéralogue en herbe.

Quand le jour commença à baisser, l'installation dans la grotte se fit sans que le moindre bruit vînt effrayer les fugitifs.

Crépaux, homme de prévision, avait apporté des vivres pour quarante-huit heures.

Les événements nous pressent, ils marchent avec rapidité et nous poussent malgré nous ;

nous passerons donc sans nous y arrêter sur les vingt-quatre ou trente heures passées dans ce sombre réduit, et nous arriverons tout de suite au moment où Baptistin, après avoir fait le signal convenu à l'avance, entra dans la grotte, de retour de sa périlleuse excursion.

Le brave serviteur avait fait bien du chemin; mais, en revoyant ses maîtres, et en leur apportant de bonnes paroles, il oubliait toute sa fatigue.

Le dévouement est un courage du cœur qui double les forces de l'homme; et Dieu permit dans ces temps de grandes infortunes qu'il y eût de nobles cœurs et de sublimes dévouements.

Il fut décidé qu'on partirait à la tombée de la nuit; car Baptistin avait appris que les bandes armées se multipliaient dans les environs, les pillards trouvant toujours quelque lucre à tirer de leurs promenades patriotiques.

Hélas! les dangers devaient renaître sous chacun de leurs pas.

Ils avaient quitté la grotte depuis une heure à peine, qu'ils furent pour ainsi dire entourés de tous les côtés, sans que ceux qui les cernaient par le fait seul du hasard pussent même s'en douter.

Il y avait cinq lieues à faire avant d'arriver au petit bourg où les attendait à un lieu désigné le voiturier avec lequel Baptistin avait fait prix.

Heureusement la nuit les protégeait : il fallait risquer le tout pour le tout. Ils se couchèrent dans la campagne, dont le terrain était inégal et creusé en différents endroits par les pluies torrentielles qui étaient tombées ; et là, retenant le souffle de leurs respirations, prêts à se défendre jusqu'à la mort, ils attendirent qu'une petite troupe jacobine, composée d'une trentaine d'hommes environ, les eût dépassés.

C'était leur seule chance de salut; si la Providence permettait qu'ils ne fussent point aperçus par ces bandits armés, alors ils se jetaient sur la gauche et pouvaient gagner des marais au milieu desquels il était peu probable que l'on vînt les poursuivre.

Mais le moyen était bien chanceux, et pour peu que cette jacobinière, en se débandant, s'étendît sur la surface de la plaine, ils étaient perdus.

Le moment qui allait décider de leur sort approchait ; les bons patriotes provençaux étaient si rapprochés que déjà on entendait leurs chansons avinées et les râlements rauques de leurs gosiers.

Le vieux gentilhomme pensait à son roi, pour lequel il allait mourir.

Jeanne priait Dieu, qui a un regard de protection pour toutes les infortunes.

Dieu écouta la prière de la jeune fille; car ces hommes passèrent sans se douter de rien.

Dès que le bruit de leurs voix et de leurs pas se fut éteint à l'horizon, les proscrits se relevèrent; et comme ils entendaient autour d'eux les autres bandes qui se rapprochaient, ils se jetèrent sur le côté d'où venait celle qui les avait dépassés et disparurent bientôt dans l'obscurité.

Ils marchèrent toute la nuit, fuyant le danger plutôt que cherchant à atteindre un but; ils allaient de ravins en ravins, de dangers en dangers, de détours en détours; aussi, quand le jour vint, la fatigue les accablait.

La pauvre jeune fille surtout, résignée et courageuse, empruntant à son cœur et à son énergie morale les forces qui lui manquaient, cherchait à cacher à ses compagnons de route son douloureux épuisement; ses jambes engourdies pouvaient à peine la soutenir, et il lui semblait que chaque caillou était un charbon ardent qui lui brûlait les pieds.

Appuyée sur le fidèle Baptistin, elle se trai-

nait ; mais presque à chaque pas son corps se pliait comme eût fait la tige d'une plante brisée.

Le marquis de Savernoy et le comte Henri, tous deux en avant, exploraient la route avec une infatigable énergie.

— Vous souffrez beaucoup, mademoiselle, disait Baptistin, d'une voix désolée, à la pauvre jeune fille. Voulez-vous que je vous porte?

— Vous êtes bien assez fatigué déjà, mon pauvre Baptistin ; en m'appuyant sur vous comme je le fais, je crois que je pourrai encore marcher.

Le jour qui venait les força de s'arrêter ; car le jour c'est l'ennemi le plus cruel du proscrit.

On chercha un endroit couvert pour s'abriter.

Baptistin se mit aussitôt à examiner la localité, car ce brave Baptistin avait une vigueur infatigable.

Il revint tout joyeux.

— Ma foi, dit-il, la Providence s'en mêle ; nous ne sommes pas très-éloignés de Fontvieille ; en deux heures, tout au plus, nous pourrons être aux étangs où j'ai donné rendez-vous à mon homme.

— Oui, en deux heures ! répondit le marquis, si ces bandes maudites, qui semblaient toute la nuit attachées à nos pas, nous en laissent le temps.

On attendit une partie de la journée avec patience, afin d'arriver aux étangs après la tombée de la nuit.

Mais le génie fatal de la proscription n'avait pas dit son dernier mot. Il planait impitoyablement sur eux et leur réservait encore de cruels supplices avant de replier ses ailes.

Pendant toute la journée, nul bruit, nulle alerte ne vint les troubler dans la retraite qu'ils avaient choisie, et ils prirent un peu de repos.

L'heure de se mettre en marche venue, le courage était dans tous les cœurs à côté de la résignation.

Ils s'étaient remis à marcher, hâtant le pas, comme s'ils eussent deviné dans l'air le pronostic de quelque nouveau malheur, silencieux et attentifs au moindre bruit que l'écho lointain apportait sur le souffle du vent. Ils venaient d'entrer dans un chemin creux qui tournait la colline au pied de laquelle se trouvait le village de Fontvieille, lorsque Crépaux, qui s'était avancé dans les terres, aperçut à

quelques centaines de pas, débouchant par un sentier de traverse, une troupe d'hommes.

Crépaux se coucha à terre pour pouvoir observer quelque temps et n'être point aperçu, espérant que cette troupe changerait de direction, et qu'elle se déciderait peut-être à gagner un petit bois de sapins qui bordait la route, au lieu de continuer le sentier qui devait arriver infailliblement à couper le ravin par le milieu.

Une fois arrivés à ce ravin, ces hommes devaient-ils le traverser? ou bien, en obliquant, devaient-ils le suivre dans sa longueur?

L'incertitude ne dura pas longtemps; car bientôt ils eurent dépassé l'extrémité du bois qu'ils longeaient, et Crépaux entendait déjà le bruit sourd et prolongé de leurs pas sur le chemin.

Il n'y avait plus un instant à perdre pour échapper à ce nouveau danger.

Crépaux redescendit en toute hâte le talus qu'il avait gravi et courut rejoindre le marquis de Savernoy.

— M. le marquis, dit-il tout essoufflé en s'adressant au vieillard, je viens d'apercevoir

une bande d'hommes armés qui se dirige de ce côté.

— A quelle distance est-elle ?

— A trois cents pas environ.

— Oh ! mon Dieu ! fit la jeune fille d'une voix tremblante en se rapprochant de son frère comme pour lui demander protection contre ce nouveau péril.

— Il faut appuyer sur la droite, les laisser passer devant nous, et ne continuer notre route que lorsque nous serons certains de la direction qu'ils auront prise.

Henri prit les deux mains de sa sœur :

— Allons, mon gentil garçon, dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre enjouée, il n'y a rien de si effrayant dans ce que vient de nous apprendre le bon Crépaux : ces messieurs les patriotes de la Provence nous ont habitués à leurs aimables visites.

Jeanne leva sur son frère ses deux beaux yeux que la fatigue de la route avait entourés d'un cercle de bistre, et appuyant plus fortement sa tête sur la poitrine du jeune homme :

— J'ai bien peur..., murmura-t-elle.

Au même instant arriva Baptistin qui avait été sur la droite comme Crépaux sur la gauche, afin d'éviter toute surprise.

— Je viens d'apercevoir ce damné Cassius avec tous ses hommes, s'écria-t-il; il faut appuyer sur la gauche.

— Crépaux vient de voir également de ce côté une bande armée.

— Alors nous sommes encore une fois cernés!...

— Il faut en finir! s'écria Henri en se frappant le front.

Le marquis de Savernoy s'arrêta sans dire un seul mot.

Jeanne s'appuya sur le revers de la route; elle était arrivée à cette dernière phase d'épuisement qui regarde tous les dangers sans s'en émouvoir.

L'heure du découragement était venue; car il y a de ces moments dans la vie où les courages les plus indomptables, les volontés les plus énergiques, les âmes les plus fortes plient sous le poids de la fatalité, et s'abandonnent par lassitude et dégoût au courant du destin.

Fuir sans cesse, se sentir à chaque heure du jour, à chaque pas de la route pressé par des ennemis, traqué comme des bêtes fauves; lutter!... lutter toujours! sans jamais arriver au repos ou à la délivrance; voir grossir à chaque instant cette mer orageuse de tempê-

tes humaines; n'y a-t-il pas là de quoi abattre le cœur le plus fort, la foi la plus résignée?

Où devait être le port?

Paris.

Dieu seul le savait, et Dieu, qui vient en aide à tous les dévouements, semblait s'être éloigné d'eux.

Henri fut le premier qui releva la tête au milieu du silence.

Son regard était enflammé de cette dernière et suprême énergie que donne le désespoir; son visage avait cette physionomie calme, mais puissante, que donne la mort envisagée comme dernier refuge.

Il saisit d'un mouvement brusque ses deux pistolets.

— Alors, dit-il, il faut mourir ici!...

Le marquis de Savernoy leva sur son fils ses yeux empreints d'une résignation triste et d'une amertume profonde.

Henri s'approcha de lui, fier et grave, semblable à ces gladiateurs qui entraient dans l'arène.

— Mon père, dit-il en lui prenant la main avec un sentiment de filiale affection et de respectueuse déférence, voilà notre dernier espoir qui s'en va. N'êtes-vous pas, comme moi, las

de fuir et de vous cacher sans cesse devant ces misérables ? Nous sommes quatre, bien armés, bien résolus; plaçons-nous en travers de cette route, attendons qu'ils arrivent, et mourons au moins, mon père, comme meurent des soldats et des gentilshommes, en combattant; cela vaut mieux que l'échafaud.

Baptistin, qui n'oubliait en aucune occasion le respect qu'il devait à ses maîtres, n'osa pas prendre la parole; mais il fit avec la tête un signe d'affirmation très-significatif, et prenant aussi ses pistolets, il examina avec soin s'ils étaient en bon état.

Crépaux, selon son habitude, imita en tout point les mouvements de Baptistin.

Le marquis de Savernoy avait écouté son fils sans l'interrompre, et quand il eut fini de parler, il lui dit de cette même voix calme, qui ne se démentait jamais :

— Nous n'avons pas le droit de mourir, mon fils, avant l'heure marquée par la volonté de Dieu ; nous n'avons pas le droit de chercher ou d'attendre un combat inutile à la cause que nous servons; assez d'autres répandent un sang stérile. Gardons... gardons celui que Dieu laisse encore dans nos veines.

Puis sa voix malgré lui devint âcre et amère ;

ses yeux, d'une expression tout à l'heure si résignée, s'animèrent d'un feu soudain. Dans le vieillard étincelait l'énergie de l'homme.

— Oui!.. oui, Henri, reprit-il d'une voix qui tremblait entre ses dents serrées, comme un gémissement involontaire échappé à son cœur; ainsi que toi je suis las de fuir et de me cacher sans cesse, de courber la tête devant ces misérables pillards qui n'ont de courage que pour le meurtre et l'incendie, et qui s'enivrent le matin avec du vin et le soir avec du sang; oui, moi qui suis cependant un vieillard, je sens mon cœur bondir de honte et mon sang bouillonner de rage; mais je mets la main sur mon cœur pour en calmer les battements; car plus haut que ma volonté parle la cause à laquelle tous deux nous avons voué notre vie et notre sang. Il ne faut pas mourir, Henri, il faut arriver !...

Le jeune homme inclina la tête devant les paroles de son père, et remit dans sa poitrine les deux pistolets qu'il tenait dans chacune de ses mains.

— C'est dommage! murmura Baptistin si bas qu'il ne fut entendu que de lui-même; j'aurais eu grande joie à casser la tête à deux de ces gredins-là.

Crépaux fit un mouvement de tête qui avait la même signification, et comme Baptistin désarmait ses pistolets, il désarma les siens.

— S'ils nous barrent la route de tous les côtés...? dit Henri à demi-voix en se rapprochant de son père.

— Alors, mon fils, que la volonté de Dieu s'accomplisse !... Nous nous frayerons un chemin au milieu d'eux.

— A la bonne heure ! dit Baptistin toujours bien bas.

— A la bonne heure ! répéta Crépaux sur le même ton.

Les paroles que nous venons de rapporter avaient été rapidement échangées.

Les deux serviteurs remontèrent alors le talus, chacun de son côté, pour examiner la position ; mais ils redescendirent presque aussitôt. Même avant qu'ils eussent prononcé un seul mot , leurs visages exprimaient leurs pensées.

— Les voilà !... les voilà !... dirent-ils en baissant la voix comme s'ils eussent craint que leurs paroles n'arrivassent déjà jusqu'à ceux qui étaient à leur poursuite.

— Et de ce côté, demanda le marquis de Savernoy en désignant du doigt la route qu'ils

venaient de parcourir, n'y a-t-il nulle retraite possible?

— Hâtez-vous, M. le marquis, hâtez-vous! dirent à la fois Baptistin et Crépaux, si vous ne voulez être pris comme dans un traquenard.

— Henri, reprit le marquis de Savernoy en se rapprochant de son fils, l'heure que tu appelais de tous tes vœux est peut-être arrivée, il ne nous reste d'autres ressources que d'atteindre ce village et de demander un asile dans la première maison que nous rencontrerons.

Henri secoua la tête. Le souvenir de madame Bressieux parlait dans son cœur.

— La république, dit-il d'une voix amère, a proscrit l'hospitalité.

— La république, répondit le marquis, n'a pas fait tous les cœurs lâches et traîtres.

Heureusement qu'à l'endroit où ils étaient arrêtés, le ravin faisait un coude; par conséquent l'une ou l'autre des deux bandes ne pouvait les apercevoir qu'en arrivant sur eux.

— A la grâce de Dieu! dit le vieux gentilhomme en se dirigeant vers le village que l'on voyait couché au pied de la colline.

Bientôt ils aperçurent très-proche d'eux une maison, du toit de laquelle sortait une fumée

blanchâtre qui montait vers les nuages en tourbillonnant.

Sur un des côtés de cette maison il y avait un petit clos fermé, moitié par des palissades, moitié par des haies vives. Au-dessus d'une de ces haies apparaissait l'encolure grisâtre d'un de ces petits chevaux de la Camargue ; pas un souffle de vent n'agitait les poils soyeux de sa longue crinière. Cette maison était distante d'environ une centaine de pas des autres, qui se groupaient ensuite dans un intervalle très-rapproché et formaient le petit bourg de Fontvieille.

Les fugitifs tournèrent un petit sentier qui menait directement à cette habitation.

Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur du clos, le marquis montra la maison à son fils.

— Entrons là, dit-il.

— Comme vous voudrez, mon père, répondit le jeune homme d'une voix douce.

La porte était entr'ouverte ; le marquis la poussa et entra précipitamment.

Deux femmes étaient assises devant une table.

L'une de ces femmes était âgée et tricotait des bas de laine ; l'autre était jeune, et ses mains avaient laissé tomber sur ses genoux

son ouvrage à peine commencé. Sa figure était pensive et s'inclinait sur sa poitrine ; dans ses yeux il y avait des larmes qu'elle laissait couler le long de ses joues sans y faire aucune attention.

Cette jeune fille s'appelait Marianne, la sœur de George.

Comme le jour commençait à baisser, la pièce dans laquelle se tenaient ces deux femmes était aussi sombre que silencieuse.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, et à l'apparition subite des cinq personnages inconnus qui entrèrent à la fois, toutes deux poussèrent un cri d'effroi.

— N'ayez aucune peur, mesdames, dit le marquis de Savernoy en ôtant son chapeau et en découvrant son noble front de vieillard, autour duquel, dans la demi-obscurité, reluisaient ses cheveux blancs comme une auréole ; nous entrons dans cette maison, non pour y apporter le pillage et la douleur, mais pour y demander asile et hospitalité.

— Vous êtes malheureux... proscrits peut-être ! s'écria la jeune fille avec cet accent du cœur qui est l'instinct des âmes généreuses ; soyez les bienvenus ici.

Il semblait déjà à Marianne que ce n'étaient

plus des étrangers qui étaient devant elle.

La souffrance est un lien mystérieux qui unit les cœurs ; et depuis le départ de son frère, la pauvre jeune fille avait bien souffert, car cette maison, où elle était née, était devenue tout à coup triste et morne.

George était le flambeau qui l'animait ; en partant, il semblait avoir emporté loin de cette maison la vie et la joie. Le vieillard avait maudit le républicain, le père avait pleuré le fils... double angoisse, double désolation dans son cœur.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour où George, emmené par Cassius, avait quitté le toit paternel, et depuis ce temps il n'avait plus reparu.

Chaque jour, des bruits sinistres traversaient les campagnes, comme font les grondements du tonnerre qui présagent la tempête.

Que de tristes journées! que de nuits plus tristes encore se passèrent dans cette humble cabane entre le vieillard qui attendait et la jeune fille qui priait tout bas!

Jamais le vieux père n'avait prononcé un mot ; sa douleur était en lui et ne parlait à personne.

Un soir cependant que tous deux étaient

tristes, silencieux, assis près de l'âtre où fumaient quelques charbons à demi-éteints, le vieillard prononça ces seuls mots, qui avaient traversé son cerveau comme un éclair de douleur mortelle :

— S'il était mort !...

— Oh ! mon père ! avait répondu la jeune fille en joignant les mains et en s'agenouillant près du vieillard, quelle affreuse pensée vous est venue !...

Le vieux père, sans détourner la tête et comme s'il se fût parlé à lui-même, répéta lentement ces trois mots :

— S'il était mort !...

Et il ajouta :

— Blessé peut-être... que sais-je, moi ?

La jeune fille laissait parler son père et ne disait rien.

Lui, se pencha vers elle et lui prit la tête dans ses deux mains avec plus de tendresse et d'affection qu'il ne l'avait fait depuis longtemps.

— Vois-tu, ma pauvre Marianne, lui dit-il ensuite en l'attirant à lui, il est impossible que je reste plus longtemps ainsi. L'inquiétude dévore ma vie ; on a parlé de ces malheureux prisonniers massacrés dans Arles,

comme si cette ville eùt été jalouse de la triste célébrité d'Avignon. Le nom de mon fils a été prononcé, et c'est un affreux malheur! Mon fils... devenu assassin, victime peut-être, lui aussi, de sanglantes représailles!...

— Mon père!... mon père!... vous me faites peur!...

— Sais-tu, Marianne, reprit le vieillard d'une voix âcre et vibrante, que j'aimerais mieux qu'il fût mort, que de savoir qu'il eût trempé dans ces lâches assassinats? Mon sang frémit à cette pensée; mon cœur se soulève... Malheur!... malheur!... malheur sur nous, ma fille! S'il en était ainsi, je fermerais la porte de cette maison maudite, je te prendrais par la main, et je fuirais bien loin... bien loin d'ici!...

Il y eut après ces paroles un cruel silence; le vieillard semblait réfléchir.

— Cet homme qui s'appelle Cassius, dit Marianne avec une énergie de voix et une expression de visage que nul n'eût pu supposer à cette nature frêle, a été le démon de mon frère! C'est lui qui l'a entraîné d'ici, mon père; oh! cet homme... je le hais...

— Ma fille, interrompit tout à coup le vieillard, il faut que j'aille à Arles.

— Avec moi, mon père?

— Non, seul... seul...

Le vieillard se leva, et continua en se parlant à lui-même :

— George doit y être... je le verrai!... je le verrai!... Une dernière fois, je veux lui parler encore... et s'il est sourd à ma voix... s'il persiste à faire cause commune avec ces hommes qui tuent la France et souillent son vieil honneur, eh bien!... eh bien!... ce ne sera plus mon fils... il sera mort pour moi... je ne le reverrai jamais!... et chaque jour de ma vie je le maudirai... Marianne, donne-moi mon chapeau... mon manteau... mon bâton ferré.

— Mon père, dit la jeune fille, je t'en supplie, emmène-moi avec toi; que ferais-je seule ici?.. Oh!.. j'ai de la force, du courage; mon corps a la faiblesse d'une femme, mais mon cœur a l'énergie d'un homme.

— Je le sais, Marianne, je sais que ton âme a depuis longtemps le plus grand des courages, la résignation; je ne l'ai pas encore, moi; mais je veux partir seul.

Marianne s'était rapprochée de son père, après lui avoir donné les objets que celui-ci lui avait demandés, et prenant une de ses

mains dans les siennes, elle la lui serra fortement ; puis la posa sur sa poitrine à l'endroit où battait son cœur, comme si elle eût voulu que ses battements oppressés parlassent aussi leur langage de prière et d'angoisse.

— Je n'ai pas le droit, mon père, de résister à vos volontés, lui dit-elle ; mais ne me laissez pas seule dans cette maison si triste déjà par l'absence de mon frère ; je vous en supplie, laissez-moi aller avec vous, que je puisse au moins une dernière fois, si George ne doit plus revenir, lui tendre la main et lui parler de notre mère. Voyez-vous, mon père, à côté de l'autorité paternelle, de sa voix austère, la voix d'une femme, d'une sœur surtout, qui prie et qui aime, peut changer bien des résolutions que l'on croit inébranlables et amollir le cœur... Et puis, s'il faut tout vous dire... depuis que ces bandes armées parcourent les environs, je tremble malgré moi... j'ai le pressentiment de quelque malheur terrible.

— C'est justement pour cela qu'il ne faut point que cette maison soit complétement abandonnée, ils la pilleraient et y mettraient le feu ensuite, surtout sachant qu'elle est à nous ; car nous sommes, et je m'en glorifie,

notés comme suspects; l'on nous appelle contre-révolutionnaires; mais, sois tranquille, je ne te laisserai pas seule; je vais demander à la femme Bourdin de te tenir compagnie pendant mon absence, qui sera de deux jours seulement. Je suis sûr qu'elle ne me refusera pas ce petit service... Allons, ne sois pas ainsi triste et les yeux baissés, ma bonne Marianne... Tu dois comprendre maintenant qu'il serait funeste pour nous de quitter tous les deux cette habitation. Prie Dieu que je rencontre George et que je le ramène.

La jeune fille inclina la tête, sans mot dire, car elle avait compris, au ton résolu de son père, qu'il n'était pas possible de changer sa résolution.

Telle était la scène qui s'était passée la veille.

Voilà pourquoi la pauvre jeune fille était tristement enveloppée dans ses pensées lorsque entrèrent précipitamment le marquis de Savernoy et les siens.

Au premier sentiment d'effroi dont elle n'avait pas été maîtresse succéda un sentiment de profonde et touchante pitié; elle alla à ses nouveaux hôtes comme l'ange consolateur doit aller à ceux qui souffrent.

Il y avait dans son visage une telle expres-

sion de joie et de dévouement hospitalier, que le vieux marquis ne put s'empêcher de se retourner vers son fils et de lui dire :

— Tu vois, Henri, qu'il est injuste d'accuser la destinée et de désespérer !

Jeanne, brisée par la fatigue, mais épuisée surtout par ces émotions sans cesse renaissantes, par ces dangers de chaque seconde, par ces voix menaçantes, par ces cris de mort dont l'air semblait porter les échos, était appuyée contre la grande armoire de bois noir.

Malgré le costume d'homme qu'elle portait, Marianne, avec cet instinct qui n'appartient qu'à une femme, alla tout de suite à elle, comme une jeune fille va à une autre jeune fille.

— Comme vous semblez fatiguée! lui dit-elle ; comme vos mains sont brûlantes ! Tenez, asseyez-vous ici.

Et la prenant par la main, elle l'attirait vers le vieux fauteuil de cuir qui était le plus beau meuble de cette modeste demeure.

Pendant ce temps, Henri, penché contre la porte qu'il avait fermée, écoutait si quelque bruit du dehors n'annonçait pas la venue de ces hommes si acharnés à leur poursuite.

— Madame, dit le marquis en s'adressant à la personne âgée, si vous avez dans cette maison quelque endroit ignoré où vous pensiez que les recherches ne puissent nous atteindre, veuillez, par grâce, nous indiquer cet endroit sans perdre un instant; on est à notre poursuite; Dieu veuille que l'on ne nous ait pas vus entrer dans cette maison!

— Dieu le veuille! reprit la femme Bourdin en joignant les deux mains; car, hélas! nous serions perdus sans pouvoir vous sauver.

— Je sais comme vous, madame, que l'hospitalité est proscrite et condamnée; qu'elle donne la mort souvent, reprit le marquis d'une voix amère.

— Qu'importe? interrompit la jeune fille dont le visage s'était empourpré de couleurs subites, c'est Dieu qui vous a envoyés à nous, c'est Dieu qui nous protégera; je n'ai qu'un grenier à vous offrir... venez, venez vite.

— Hâtez-vous!... hâtez-vous! dit le comte; il me semble entendre un bruit de voix et des pas.

Jeanne s'élança vers la porte.

— Henri, dit-elle, viens avec nous, ou je reste ici.

Le jeune homme écouta une dernière fois

encore, en faisant signe à sa sœur de se tenir immobile et silencieuse.

— Je n'entends plus rien, dit-il.

Alors il ferma la porte à double tour, et se dirigea vers un petit escalier de bois dont le marquis de Savernoy venait de franchir la première marche.

Au bas de l'escalier était la vieille femme.

— Vous n'aurez peut-être pas trop chaud là-haut, dit-elle au jeune homme; mais au moins vous serez plus en sûreté.

— J'espère, madame, répondit Henri, que nous n'abuserons pas longtemps de votre généreuse hospitalité; cette nuit, si Dieu le permet, nous continuerons notre route. Un brave homme accepte de nous conduire jusqu'à Lyon dans sa voiture. Pourvu, mon Dieu! qu'il n'ait pas changé d'avis, ou que la crainte de se compromettre ne le fasse pas reculer devant son projet!

— J'espère que non, fit Baptistin, qui, vu la gravité de la circonstance, crut pouvoir se permettre de se mêler à la conversation; il m'a bien promis d'être ce soir, à dix heures, avec sa charrette, sur le bord de l'étang, à dix minutes d'ici environ.

— Est-ce que cet homme habite ce village? dit la vieille femme.

— Vous devez sans doute le connaître, madame; il s'appelle Bouteillier.

— Certainement, certainement que je le connais! Vous avez raison, c'est un brave et digne homme, incapable d'une mauvaise action. S'il vous a promis, je suis sûre qu'il viendra. Pour plus de sûreté, dès que vous serez tous bien installés dans le grenier, j'irai jusque chez lui, afin de m'assurer de son exactitude. Mais montez vite, montez vite, je vous en supplie, car je tremble à chaque instant d'entendre frapper à la porte.

Dans la façon dont Henri tendit la main à cette femme, il y avait plus de reconnaissance que n'eussent pu en exprimer bien des paroles.

— A propos, dit Baptistin à la vieille femme au moment de suivre le comte qui montait l'escalier, j'oubliais de vous dire que nous sommes des négociants voyageant avec un professeur de minéralogie.

— Avec un professeur de..., répéta la vieille femme, qui n'avait pas bien compris.

— De minéralogie.

— Je tâcherai de me rappeler ce mot-là,

reprit la vieille femme en hochant la tête avec doute ; mais c'est bien difficile.

— Dites tout simplement des négociants, c'est plus simple.

— J'aime mieux cela.

Et Baptistin monta l'escalier, suivi de Crépaux, qui l'avait attendu.

Le grenier était vaste, rempli de foin nouveau ; bientôt chacun des fugitifs y eut creusé son trou et s'y ensevelit de telle façon qu'il était impossible, même à l'œil le plus investigateur, de découvrir seulement l'extrémité des têtes. L'air ne pouvait pénétrer que par une lucarne fort étroite.

Certes,la position était médiocre, mais il ne s'agissait que de quelques heures à passer dans ce grenier jusqu'au moment où le roulier devait les attendre à l'endroit indiqué.

Lorsque chacun fut enfoui dans sa cachette, il y eut un intervalle de silence long et profond.

Le silence et l'inaction sont dans certaines heures de la vie les plus cruelles des souffrances ; car cette fièvre que donnent au corps l'action et le mouvement empêche ce travail cruel et incessant de la pensée qui s'agite tumultueusement.

Jeanne était près de son frère.

L'on n'entendait que le souffle inégal des respirations qui passait dans l'air comme un gémissement plaintif.

Elle écarta doucement d'une de ses mains le foin sous lequel elle était ensevelie, et se glissant près du jeune homme :

— Henri ! dit-elle d'une voix bien basse.

Le jeune homme releva la tête.

— Oh !... reprit la jeune fille en mettant sa main devant sa bouche, ne fais pas de bruit, afin que tu puisses seul entendre ce que je vais te dire.

Henri pencha sa tête du côté où était sa sœur, de manière que le front de Jeanne effleurait ses cheveux, et que le souffle de ses paroles les soulevait pour ainsi dire.

— Écoute-moi bien, mon frère, lui dit la jeune fille.

Henri fit un signe de tête affirmatif.

Elle continua :

— Je crois, mon frère, la tâche que nous avons entreprise impossible à accomplir ; tu le vois, nous avons à peine fait quelques lieues, et à chaque pas les dangers deviennent plus menaçants, plus terribles ; tant que Dieu me donnera des forces, Henri, je marcherai ; oh ! je n'ai pas peur de la mort, mais j'ai peur de l'échafaud, bien peur... Mon frère, écoute-moi,

et jure-moi de faire ce que je vais te demander, les mains jointes et au nom de notre mère. Si nous sommes découverts, si nous tombons dans les mains de ces hommes qui n'ont jamais pardonné, jure-moi, jure-moi que tu me tueras, que tu ne me laisseras pas vivante livrée à ces bourreaux qui souillent leurs victimes avant de les massacrer.

Henri tourna tout à fait la tête du côté de sa sœur.

La jeune fille se releva à moitié.

Elle était pâle, mais d'une expression si calme, si digne, qu'il en fut frappé malgré lui. On eût dit l'ange de la pudeur et de la prière qui joignait les mains.

— Jure-le-moi..., répétait-elle d'une voix sourde en appuyant son front sur l'épaule de Henri.

Henri lui prit les deux mains, mais n'osa pas répondre.

Son regard seulement rencontra celui de Jeanne ; ce regard avait une expression de supplication si douloureuse, que le jeune homme inclina faiblement la tête.

Jeanne le comprit, ou plutôt le devina, et elle baisa une de ses mains en signe de reconnaissance.

Puis tout redevint silencieux.

Cependant une scène terrible se passait dans la maison de George; mais nul bruit, nulle voix, nul mouvement ne venaient en instruire les fugitifs.

X

La femme Bourdin, après avoir prévenu Marianne du motif de son absence, s'était rendue chez le voiturier, comme elle l'avait dit.

Marianne était restée seule ; son oreille attentive, son cœur tremblant écoutaient chaque bruit qui venait du dehors.

Il y a de si riches trésors dans les nobles âmes, que la jeune fille n'avait déjà plus une seule pensée, une seule crainte qui se rattachât à elle-même ; tout le tumulte de son cœur, toutes ses inquiétudes, ses angoisses

remontaient vers les proscrits qui étaient venus lui demander asile ; le souvenir des dangers qui pouvaient l'atteindre s'effaçait devant ceux qui menaçaient ses nouveaux hôtes.

Tout à coup on frappa à la porte.

Son visage devint à l'instant plus blanc que le linge qu'elle tenait sur ses genoux, et son cœur cessa de battre.

On frappa une seconde fois, mais plus rudement que la première.

— Qui est là ? dit-elle.

Elle était si tremblante que le bruit de sa voix l'effraya elle-même.

— Ouvre, citoyenne, dit une voix qu'il lui sembla reconnaître, c'est un ami.

Certes il n'y avait rien dans ces paroles qui dût la faire trembler, elle sentit cependant ses membres tressaillir et son cœur se soulever comme si elle eût entendu le sifflement d'une vipère.

Elle se leva, et après avoir jeté autour d'elle un regard interrogateur, afin de s'assurer que nul indice ne pouvait trahir la présence des fugitifs, elle alla à la porte et l'ouvrit.

Cassius entra.

Il est impossible de dire l'effet que produisit sur la jeune fille l'aspect de cet homme qu'elle

avait vu pour la dernière fois le jour où George avait quitté, pour n'y plus revenir, le toit paternel ; son visage, aux traits cramoisis et gonflés, avait une expression de lubricité repoussante ; sa chevelure rousse et épaisse tombait le long de ses tempes et sur son front en touffes crépues, et son accoutrement maculé de taches avait ce débraillé républicain que nous avons eu occasion de signaler chaque fois que ce personnage a pris part aux scènes que nous racontons.

Il plissa sa lèvre sous un gros sourire, et entra en ayant soin de fermer la porte derrière lui.

— C'est moi, citoyenne que je qualifie toujours volontiers de déesse de la liberté, c'est le vrai républicain Cassius.

— Que voulez-vous? dit Marianne d'une voix tremblante et en reculant malgré elle devant le regard et devant les paroles de cet homme.

— Citoyenne, le *tu* est de rigueur! répliqua Cassius en essayant de prendre un air charmant ; la république l'ordonne, et ça me fera plaisir.

— George n'est pas avec vous?... interrompit aussitôt la jeune fille qui semblait vou-

loir se faire une protection et une égide du nom de son frère.

— Tu tiens à ne pas me tutoyer, déesse : c'est mal ; mais je te pardonne. Ton frère s'est envolé comme un oiseau de sa cage ; nous avons fait ensemble une première expédition qui n'a pas été des plus heureuses ; et puis ensuite il a disparu ; c'est-à-dire, non ; il est dans les grandeurs.

Tout en parlant ainsi, Cassius parcourait d'un regard interrogateur la pièce dans laquelle il se trouvait. Ce regard fit frémir la jeune fille.

— Ils sont cachés !... dit l'autre tout bas en s'avançant vers la cheminée.

Marianne avait le cœur serré comme sous l'étreinte d'un cercle de fer. Elle avait si peur de cet homme, de son regard incisif et effronté, qu'elle n'osait pas le rudoyer.

— Voulez... vous... vous asseoir, mon... citoyen? dit-elle d'une voix qu'elle essayait en vain de rendre assurée et calme.

— Tu es vraiment charmante, ma déesse, répondit Cassius en lui prenant la main qu'il essaya d'embrasser, mais que la jeune fille retira précipitamment.

Cassius n'eut pas l'air de s'en apercevoir,

et il ajouta en plongeant de nouveau ses regards dans la demi-obscurité qui commençait à envelopper la chambre :

— Tiens! tu es seule, citoyenne; où est donc le citoyen ton père?

— Il est à Arles depuis hier.

— Ah!... à Arles.

Cette exclamation, pourtant bien simple, glaça d'effroi la pauvre enfant.

Cassius s'approcha d'elle et lui prit de nouveau la main.

Marianne n'osa pas la retirer, tant elle vit, comme un flambeau scrutateur, briller sur elle la prunelle ardente de Cassius; tant elle sentait peser sur elle, comme un fardeau fatal et sacré, l'existence des malheureux auxquels elle avait donné asile.

Elle reprit :

— La mère Bourdin, qui me tient compagnie pendant l'absence de mon père, est sortie, mais elle va revenir tout à l'heure.

— La mère Bourdin est une suspecte, fit Cassius en hochant la tête; tu fais mal de la voir. Elle ne finira pas dans son lit.

— Oh! c'est une bien digne femme!

— Il n'y a pas de digne femme en dehors de la république, répliqua celui-ci d'une voix rude.

— Je vais allumer la lampe, reprit la jeune fille après un instant de silence, car voici la nuit qui vient tout à fait.

— Inutile, fit Cassius en la retenant par le bras ; tes yeux brillent comme des escargots, et puis j'aime cette obscurité, moi !...

Marianne resta clouée à sa place comme si elle fût devenue de pierre. Le contact de cet homme avait sur elle l'influence mortelle que le serpent exerce souvent, dit-on ; il lui donnait le vertige.

— Moi, dit-elle d'une voix qui avait peine à s'échapper entre ses lèvres, tant ses dents étaient serrées les unes contre les autres, l'obscurité me fait peur.

— Ah ! bah ! fit Cassius, c'est une idée.

Il s'approcha d'elle plus près qu'il ne s'était encore approché, et la regardant avec un sourire qui la fit frissonner, car tout dans cet homme l'épouvantait :

— Décidément, citoyenne, tu as quelque chose...

— Moi !... rien..., balbutia la jeune fille.

— Citoyenne... tu mens, répliqua Cassius avec le même sourire, et je vais te dire ce que tu as.

Marianne releva avec un effroi croissant

ses yeux, qu'elle avait tenus baissés à terre.

— Ah! ça t'étonne, ma déesse, continua Cassius sur le même ton.

Il garda un instant le silence, comme pour donner plus de poids aux paroles qu'il allait prononcer.

— Ce que tu as, citoyenne, c'est bien facile à dire, et surtout à deviner sur ta figure, ta charmante petite figure de chatte, elle est plus pâle que ce linge qui est à terre, à tes pieds. Voici ce que tu as. Il n'y a qu'un instant, des hommes que je poursuis, et qui me font trotter depuis hier comme un chien galeux, sont entrés ici, t'ont demandé un refuge, et tu les as cachés.

Il est impossible d'expliquer le frisson glacial qui parcourut les membres de Marianne en entendant Cassius; elle était froide, sans mouvement, et il ne parlait plus, qu'elle l'écoutait encore.

Cet homme semblait jouir de l'épouvante qui écrasait le cœur de la pauvre enfant.

— Ah! dame! tu as raison, il y a de quoi trembler, continua-t-il d'une voix âcre. La république une et indivisible n'est pas de bonne humeur tous les jours et ne badine pas avec ces sortes de plaisanteries.

Marianne s'était relevée.

Le danger menaçait plus directement ceux qu'elle voulait sauver; elle retrouvait son courage tout à l'heure anéanti.

— Je... ne sais ce... que vous voulez dire, reprit-elle en essayant de dissimuler le tremblement de sa voix ; je... n'ai vu personne.

— Je veux dire, interrompit Cassius d'une voix rude et forte, que tu mens encore, citoyenne.

— Je vous assure... que...

— J'étais, avec les bons patriotes qui m'accompagnent, sur les hauteurs qui dominent le ravin, et je les ai vus entrer.

— J'ai... refusé... de les recevoir..., essaya de dire encore Marianne qui sentait à chaque parole sa voix s'éteindre dans son gosier, et ils sont partis.

— Ils ne sont pas sortis d'ici !... répliqua Cassius d'une voix plus forte encore ; j'étais à dix pas de la porte, et je les épiais.

La pauvre fille, écrasée, baissa la tête sans répondre.

Cassius, de sa large main, lui toucha l'épaule aussi doucement qu'il le put, et il ajouta d'une voix radoucie :

— Pourquoi mentir à l'ami Cassius? Il n'est

pas méchant, et on peut s'entendre avec lui. Seulement, citoyenne déesse, tu vois que je sais tout, et que l'on ne me trompe pas facilement. Çà, maintenant que nous savons de quoi il s'agit, causons un peu.

Tout en parlant ainsi, il alla à la porte et donna un double tour à la serrure.

Marianne, immobile, silencieuse, les deux mains sur son cœur comme si elle eût voulu en étouffer les battements, le suivait des yeux.

— Que faites-vous?... dit-elle avec effroi.

— Tu le vois bien, citoyenne, je ferme cette porte... par intérêt pour toi; car j'ai là toute une bande de vrais et bons patriotes armés dont je suis le chef, et qui sont prêts à m'obéir au premier signal; ils pourraient avoir la fantaisie d'entrer les uns ou les autres; d'abord ça nous dérangerait dans la petite conversation que je veux avoir avec toi, ma déesse, et puis ça pourrait te compromettre, ajouta-t-il avec un demi-ricanement qui frissonna sur ses lèvres comme le sifflement d'un serpent.

Marianne, en l'écoutant parler, sentit cette angoisse inexplicable qui, dans certains moments de la vie, arrive jusqu'à l'âme comme le pressentiment d'un grand malheur.

Cassius était revenu devant la cheminée.

— D'abord, citoyenne déesse, comment t'appelles-tu? reprit-il en s'asseyant fort à son aise.

— Marianne.

— Ce n'est pas un nom républicain...

— C'était celui de ma mère.

— Cornélie, c'est un beau nom, continua Cassius sans faire attention à la réponse de la jeune fille; fi donc! Marianne; ma déesse, je te baptise Cornélie; tu t'appelles Cornélie.

On voit qu'en toutes circonstances Cassius n'oubliait jamais de placer un nom de son calendrier romain.

D'après le caractère que nous connaissons à Cassius, on doit facilement comprendre qu'il n'était pas une de ces natures souples et insidieuses qui ménagent leurs coups, et vont en rampant par un sentier détourné à un but qu'eux seuls peuvent voir. Non-seulement cet homme avait tous les mauvais instincts, mais il avait en outre le cynisme et la brutalité de ces intincts. Le hasard avait mis cette jeune fille en son pouvoir et il était résolu à en profiter. Oserons-nous dire une phrase qui le peindra tout entier en quelques mots? Cet homme n'avait pas la passion, il n'avait que le désir.

— Écoute, citoyenne Cornélie, dit-il, je ne

suis pas un beau phraseur, un harangueur de sections comme Brutus; d'ailleurs ceux qui servent la république une et indivisible n'ont pas le temps de bavarder longtemps avec les femmes; tu as des yeux, citoyenne, qui damneraient un ci-devant, s'il n'était déjà damné; et moi qui suis un bon patriote, sectionnaire enragé du club de la Montagne, je veux... t'embrasser.

Cassius, en prononçant ces derniers mots, étendit les bras pour saisir la jeune fille.

Celle-ci fit un bond en arrière, comme la gazelle qui vient d'apercevoir les deux yeux d'un tigre.

— Ah! tu fais la fière, ma déesse... prends garde!

— Monsieur... citoyen Cassius, oh! je vous en supplie, ne restez pas ici.

— Comment! je te fais peur? Quand je te dis que je suis un ami! Sous la république on s'embrasse, c'est convenu; d'ailleurs tu es ma déesse, ma Cornélie.

Tout en parlant ainsi, il fit un pas vers Marianne, dont le visage, pâle tout à l'heure, était devenu pourpre.

— Un seul baiser, ma déesse, dit-il.

Et le mouvement qu'il fit fut si brusque,

qu'une de ses mains glissa sur les cheveux de la jeune fille et effleura son cou.

Ce fut pour cette nature frêle et pure ce qu'est un doigt humain qui touche la sensitive; elle frissonna de la tête aux pieds; si Dieu lui eût donné la faculté de se replier sur elle-même, Cassius n'eût plus eu devant lui qu'un fantôme impalpable; elle poussa un cri guttural, gémissement échappé à ses entrailles, et s'écria :

— N'approchez pas !... n'approchez pas !...

Cassius n'était pas homme à s'arrêter en si bon chemin.

Marianne s'élança à l'une des extrémités de la pièce et se cacha à moitié derrière un meuble.

— Oh !... oh !... fit Cassius en s'arrêtant droit devant elle et en hochant la tête, je ne joue pas à cache-cache; et tu fais bien du bruit, citoyenne; tu oublies que tu es en mon pouvoir et que d'un mot je puis faire tomber ta tête.

Marianne se leva avec une énergie soudaine qui étonna Cassius, dont la nature était pourtant bien peu susceptible d'étonnement.

— Dites-le donc ce mot !... répliqua-t-elle, et livrez à l'échafaud la sœur de celui que vous appeliez votre ami.

— Je te répète, reprit Cassius d'une voix qui siffla dans son gosier, je te répète de ne pas parler si haut si tu ne veux pas te perdre, toi et ceux qui sont cachés ici. Il ne s'agit pas de s'emporter; parbleu ! citoyenne, je ne te mangerai pas! Seulement fais bien attention à ceci, c'est qu'il y a autour de cette maison, prêts à entrer et à briser cette porte, s'il le faut, une centaine de gaillards que je mène partout avec moi et qui ne sont pas bien élevés. Si tu appelles, citoyenne Cornélie, si tu cries, ainsi que tu as commencé à le faire tout à l'heure, ils croiront que c'est moi qui les appelle et ils viendront. Alors, ma foi! ma déesse, à la grâce de qui tu voudras; je ne sais pas ce qu'ils feront de toi et de ta maison, quand ils sauront qu'elle sert de refuge à des aristocrates; mais j'ai idée que ça ne sera pas joli.

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu! murmura la jeune fille en se prenant le front dans ses deux mains.

— Ceci est l'exacte vérité, continua fort tranquillement Cassius qui s'apercevait fort bien de l'épouvante que ses paroles causaient à la pauvre enfant, isolée comme elle était de tout secours et de toute protection; je le jurerais sur l'autel de la patrie, s'il y en avait un

ici ; tu dois savoir comment ces choses-là se passent ; moi, au contraire, je suis doux, aimable, et, si tu le veux, je sauverai ceux auxquels tu as donné asile. Ce sera trahir la patrie, mais une fois n'est pas coutume.

Marianne leva sur Cassius deux yeux suppliants, au bord desquels tremblaient des larmes prêtes à couler.

— Oh ! je vous en supplie..., dit-elle avec cet accent du cœur qui met une prière tout entière dans chaque syllabe de chaque mot, sauvez ces malheureux que menace une mort inévitable, cette maison qui est toute l'existence de mon vieux père ; vous êtes bon ; vous avez un cœur généreux, et je vous en serai bien reconnaissante.

En parlant ainsi, la jeune fille joignait les mains et ployait presque les genoux.

Oh ! si elle eût su à quelle nature abrutie, sans entrailles, sans âme, elle s'adressait ainsi, elle eût gardé le silence.

Cassius l'écoutait, et pendant qu'elle priait ainsi, il dardait ses regards ardents sur cette proie palpitante qu'il tenait presque dans ses mains ; sa pensée tout entière, écrasée sous les honteux désirs que faisait naître en lui ce pâle et jeune visage, supputait tous les moyens

d'arriver au but qu'il avait marqué dans sa tête.

Est-il besoin de dire au lecteur que loin d'avoir laissé, comme il le disait, les hommes de sa bande aux alentours de la maison, ce qui eût pu, s'il leur avait pris fantaisie d'entrer, compromettre son dessein, il les avait au contraire éloignés sous un prétexte quelconque, et avait prétexté un mot à dire au père de son ami George, l'enthousiaste républicain, l'idole des patriotes d'Arles.

Les natures les plus ordinaires, quand il s'agit d'assouvir une passion ou de servir un intérêt personnel, deviennent presque intelligentes et adroites.

Cassius se pencha vers la porte et fit semblant d'écouter.

— Silence..., fit-il d'une voix sourde, je crois qu'on vient de ce côté... on t'aura entendue... peut-être... Non... non... ce sont eux qui rôdent, voilà tout; mais sois tranquille, tout à l'heure je les emmènerai avec moi, et ils seront sages comme des images.

— Oh! Dieu vous bénira!... dit Marianne d'une voix faible.

— D'abord, citoyenne Cornélie, répondit Cassius, Dieu est un mot. Je ne tiens pas du tout à la bénédiction de Dieu. Que tu as de

beaux yeux, déesse Cornélie ! et que tu ferais bien sur un char avec le bonnet de la liberté sur la tête! Veux-tu me donner ta main?

—Pourquoi?...pour...quoi?... citoyen Cassius? balbutia la jeune fille sans faire de mouvement.

— Pour me prouver que nous sommes bons amis.

— Oh! oui, bien bons amis... si vous les sauvez.

— C'est convenu.

Et il tendit sa main. Marianne avait bien peur.

— Oh! mon père!... dit-elle tout bas.

Cassius profita de ce moment d'hésitation, de cette pensée de la jeune fille qui montait vers le ciel avec le nom de son père, et la saisit par le bras.

Ce fut une commotion électrique qui frappa au cœur la pauvre enfant; elle regarda cet homme comme la victime regarde son bourreau.

La main de Cassius était un anneau de fer qui l'étreignait, il l'attira à lui, et son autre bras enlaça la taille de la jeune fille; Marianne se rejeta en arrière et plia sur elle-même comme la branche flexible d'un saule.

— Oh! mon Dieu!... ayez pitié de moi! murmura-t-elle avec angoisse.

— Encore une fois, Dieu n'a rien à faire ici, dit Cassius en appliquant ses deux lèvres ardentes sur le visage tremblant de Marianne.

— Oh! c'est affreux!... c'est lâche!... cria-t-elle en cherchant à se dégager de toutes ses forces.

— Prends garde!... tu parles bien haut.

— Laissez-moi!... laissez-moi!... c'est infâme!... infâme!...

— Citoyenne Cornélie, tu oublies qu'ils sont là... à cette porte...

— Oh! Seigneur!... Seigneur!... répéta deux fois la pauvre enfant d'une voix désolée, en se tordant comme une couleuvre sous les caresses odieuses de cet homme.

Elle eut un moment de sublime effort, et, se dégageant des bras de Cassius, elle s'élança d'un bond vers une porte qui était à quelques pas d'elle, à gauche de la cheminée.

Déjà elle l'avait entr'ouverte, et l'on voyait apparaître les meubles modestes de sa petite chambre; mais la glace était rompue, le premier pas était fait dans la violence et dans le crime.

Le visage de Cassius avait pris une teinte sanguine ; ses yeux avaient des éclairs dont la lueur était effrayante à envisager ; ses lèvres frémissaient sous le souffle irrégulier de sa respiration haletante, et sa poitrine se soulevait en bonds précipités. Celui qui y eût posé la main s'y fût brûlé comme s'il eût touché un charbon ardent.

La pauvre Marianne !...

Elle était ce qu'est la plante frêle et sans soutien devant l'orage, prêt à la briser ; un frissonnement convulsif agitait ses membres, son sang était glacé et elle sentait sa voix s'éteindre sur ses lèvres desséchées par l'épouvante.

Cassius, bondissant comme une bête fauve, l'atteignit sur le seuil de cette chambre, et ses deux bras l'enlacèrent comme eussent fait les anneaux tortueux d'un serpent. Leurs deux respirations se touchaient, et la poitrine de la jeune fille tremblait sous le soulèvement fiévreux de la poitrine de Cassius.

Ce qui se passa en elle, Dieu seul peut le savoir ; mais, par un mouvement soudain, elle souleva à la fois ses deux bras, et de ses ongles crispés elle lui déchira le visage.

Cassius poussa un cri rauque.

— Tu seras à moi! dit-il d'une voix haletante.

Et l'on vit sous ses doigts bleuir la peau blanche du cou de la jeune fille.

Elle ne poussa qu'un faible gémissement, ses yeux se fermèrent.

Le corps de Marianne se pliait en deux comme celui d'une morte; elle était évanouie.

Cassius se pencha vers elle et promena ses lèvres humides sur son pâle visage; puis comme elle restait sans mouvement, il la souleva de terre dans ses deux bras, et poussant du pied la porte entr'ouverte, il s'élança dans cette chambre où l'infortunée croyait trouver un refuge contre ses violences.

Pauvre et innocente enfant! Hélas! avant que la brutalité de ce misérable lui eût ôté tout sentiment de la vie, elle avait crié secours du fond de son âme à Dieu et aux hommes.

Dieu ne l'avait pas écoutée!... les hommes ne l'avaient pas entendue!

Et les proscrits cachés, ensevelis pour ainsi dire à quelques pas d'elle, n'avaient pas entendu ce dernier gémissement, cette agonie de son cœur; rien ne leur avait dit la scène terrible qui se passait au-dessous d'eux, et,

retenant presque le souffle de leur respiration, ils attendaient.

Tout était silencieux et calme dans cette maison où se commettait le forfait le plus épouvantable. . . . .

. . . .

Cassius reparut sur le seuil de cette chambre.

A demi éclairée par la dernière lueur du crépuscule, sa figure était hideuse à voir. C'était l'épanouissement de la face du tigre qui a dévoré sa proie.

Il fit quelques pas dans le milieu de la chambre et s'arrêta. Un ricanement féroce plissa ses lèvres sanguines, et il promena lentement son regard autour de lui. Ce misérable, lie de la société que la république avait fait remonter à sa surface, avait l'instinct de toutes les lâchetés et de toutes les trahisons.

— Maintenant, dit-il, il s'agit de ne pas laisser échapper les oiseaux du nid; allons retrouver mes bons patriotes, nous ferons l'affaire en commun. Cinq d'un coup; en v'là une prime à toucher! J'achèterai toute la Provence, et je m'amuserai à la brûler.

Il ouvrit la porte sans faire de bruit, afin de n'éveiller aucune attention, et bientôt il eut

gagné la campagne. Il se dirigea vers l'endroit où l'attendaient ses compagnons.

Celui qui fût entré, et qui, à travers l'obscurité toujours croissante du jour fuyant, eût plongé son regard dans le réduit de la jeune fille que Cassius venait de souiller par le souffle impur de son haleine; celui-là eût vu un triste spectacle, et son cœur se fût ému de la plus vive douleur.

La pauvre Marianne, la tête appuyée sur son lit, était à moitié étendue à terre. Si ce n'était quelques mouvements convulsifs qui parfois roidissaient ses membres glacés, on l'eût crue morte.

A ces mouvements convulsifs succédèrent bientôt les soulèvements irréguliers de sa poitrine et quelques faibles gémissements vacillants, inintelligibles, comme la plainte du vent, le soir, à travers les roseaux.

La vie revenait à la jeune fille. Et Dieu a voulu que le premier sentiment fût toujours la souffrance.

Elle releva insensiblement son pâle visage, et ses yeux, que semblaient fermer des paupières de plomb, s'entr'ouvrirent péniblement : son regard, comme eût pu faire celui d'une folle, parcourut lentement tous les objets qui

étaient autour d'elle ; puis comme son corps se redressait sous la douloureuse apparition d'un souvenir dont la réalité lui échappait encore, elle passa ses deux mains sur sa tête, sur son front, sur ses tempes, lissant par un mouvement machinal ses cheveux confus et dispersés.

Tout à coup son regard devint fixe, les traits de son visage se contractèrent, un frémissement nerveux agita tous ses membres, et un cri rauque, inarticulé, guttural, s'échappa de sa poitrine ; elle voulut se lever tout à fait, mais ses jambes sans forces se ployèrent malgré elle ; alors, se rejetant en arrière, elle se cacha le visage dans ses deux mains en murmurant :

— Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !...

La pensée revenait terrible, entière, à la pauvre victime.

Puis le silence recommença dans cette maison que venaient habiter le deuil et la désolation.

Au milieu de ce silence de la douleur qui sanglotait enveloppée dans elle-même, la porte s'ouvrit de nouveau ; mais la main qui la poussa était ferme et hardie ; ce n'était plus celle du fugitif qui osait à peine prononcer ce mot proscrit : *hospitalité ;* ou celle du misérable

qui tremble qu'un bruit, quelque faible qu'il soit, n'éveille des échos protecteurs et ne lui ravisse sa proie.

Cette main, c'était celle de George ; George, le fils de la maison, le frère de Marianne.

Il s'arrêta sur le seuil, étonné de cette obscurité et de ce silence.

L'absolutisme de la république n'avait pas encore étouffé en lui tous les sentiments du cœur ; il se sentit trembler et pâlir.

— Mon père !... Marianne !... cria-t-il d'une voix frissonnante.

Et comme le silence continuait et que nulle voix n'avait répondu à la sienne, il répéta :

— Mon père !... Marianne !

A ce second appel un gémissement répondit.

George recula malgré lui : il avait peur !...

Des mots inarticulés parvinrent à son oreille comme ces paroles prononcées bien loin qu'emporte à moitié le vent. Puis il vit se traîner dans l'ombre et se dresser un fantôme qui un instant s'arrêta, appuyé contre la muraille.

La lune, qui s'était levée, éclairait à demi son pâle visage, laissant dans l'ombre le reste du corps.

George poussa un cri et s'élança :

— Ma sœur !... dit-il.

Marianne le regarda un instant fixement sans le reconnaître; puis elle étendit ses deux bras vers lui, et comme si elle allait mourir, elle se laissa tomber sur la poitrine du jeune homme.

George la tenait serrée dans ses bras, écoutait ses sanglots, sentait ses larmes lui mouiller les mains.

— Ma sœur!... ma sœur! répétait-il en essayant de soulever son front incliné, j'ai peur de tes sanglots... de tes larmes. Que vas-tu donc m'apprendre?...

— George!... murmura la jeune fille en relevant à moitié son front inondé de pleurs, tu arrives trop tard!...

— Trop tard!... que veux-tu dire?... Marianne?... mon père!... mon père!...

— Il est parti pour Arles depuis hier, espérant t'y trouver.

— Oh!... fit George avec une exclamation de bonheur.

La réponse de la jeune fille venait de lui enlever un poids énorme qui lui comprimait le cœur.

— Mais alors, s'il n'est rien arrivé à mon père, et puisque tu es là, dans mes bras, ma sœur, pourquoi cette désolation qui fait trem-

bler tous tes membres?... Pourquoi ces larmes?...

— Oh! mon frère!... sanglota la pauvre Marianne en levant ses deux bras au ciel, mon père te l'avait bien dit, le jour fatal où tu as quitté cette maison : Ce n'est pas trop du bras d'un homme pour défendre les cheveux blancs d'un vieillard et l'honneur d'une jeune fille.

— Ma sœur!... dit George dont le front devint terrible et menaçant.

Marianne leva sur son frère ses yeux humides.

Que se passa-t-il en elle? Nul ne le saura jamais, mais ses larmes se séchèrent tout à coup, les sanglots s'arrêtèrent dans sa poitrine, son visage pâle prit une expression impossible à décrire, son regard s'attacha sur le jeune homme.

— Mon frère, lui dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus, il y a un homme que tu appelais ton ami! que j'appelais ton démon, moi!...

— Cassius!... interrompit George.

— Oui, Cassius!... Cet homme, il faut que tu le trouves, il faut que tu le tues, George, car cet homme m'a déshonorée!...

— Déshonorée!...

— Oui, déshonorée!... mon frère; il est

entré la nuit, lâchement, comme un reptile ; et parce qu'il a trouvé une pauvre jeune fille... seule... sans secours...

— Le lâche!... le lâche!... s'écria George en serrant les poings; oh! le lâche!...

— Mais tu ne sais pas, George, à quel point ce misérable a poussé l'infamie!... Ah! c'est à faire douter de Dieu, mon frère, si l'on pouvait en douter; car j'ai tendu mes deux mains vers le ciel, car je l'ai supplié du fond de mon âme.

— Ainsi donc, reprit George d'une voix dont l'expression était amère et sinistre, donnez votre vie entière, votre âme, votre sang à la patrie; quittez tout, maison... famille... voilà ce qui vous attend au retour!... Oh! république! patrie!... vous ne voulez donc pour vous servir que des cœurs éprouvés par les plus rudes épreuves, et que la douleur et la résignation aient montés à votre taille?...

Et George, dont le visage était tout à l'heure si hautain, si ouvert, si plein de force et d'énergie, se prit le front dans les mains et courba la tête.

La leçon cruelle que Dieu lui donnait n'atteignait pas encore à sa pensée enthousiaste et aveuglée, mais elle frappait son cœur.

Il y eut un instant de silence.

Marianne avait sa tête appuyée sur l'épaule de son frère. Sa douleur ne lui appartenait plus déjà à elle seule; c'était une consolation qui lui venait du ciel.

George fit tout à coup un mouvement brusque; il repoussa faiblement sa sœur, et, marchant à grands pas comme font les hommes qui veulent fuir ou tromper une pensée incessante qui les absorbe, il reprit avec une expression furieuse mal comprimée :

— Mais quand... mais comment cet homme, ce misérable est-il venu ici?

— Ce soir... tout à l'heure... il y a quelques instants à peine... Je m'étonne même que tu ne l'aies pas rencontré.

George était redevenu silencieux; adossé contre la grande armoire en bois noir, il avait croisé ses bras.

Marianne, qui était restée à la même place, alla doucement à lui.

— Tu es bon, tu as le cœur noble et généreux, lui dit-elle, je puis tout t'avouer.

George releva la tête.

— Écoute-moi, reprit-elle en attachant sur son frère un de ces regards qui partent du cœur et pénètrent jusqu'au cœur. La nuit tom-

bait, j'étais assise devant la cheminée, triste, pensant à toi et à mon père. La femme Bourdin, que tu connais, était venue me tenir tompagnie et tricotait auprès de moi. Tout à coup la porte s'ouvrit, et des hommes que je ne connaissais point entrèrent.

George écoutait avec attention, ses yeux ne quittaient pas le visage de sa sœur, et il murmura d'une voix faible :

— Des hommes, que tu ne connaissais pas, entrèrent?...

— Ils étaient pâles... épuisés de fatigue, continua la jeune fille ; car c'étaient des malheureux que poursuivaient ces bandes armées qui parcourent le pays ; ils venaient demander un asile dans notre pauvre demeure. Celui qui entra le premier, mon frère, et qui me parla, avait des cheveux blancs comme en a mon père; un autre parmi eux, son fils sans doute, te ressemblait, mon frère; son visage, malgré la fatigue, était comme le tien, plein d'audace et d'énergie; il était jeune, il avait comme toi de longs cheveux noirs qui lui baignaient les tempes. Tu comprendras cela, mon frère, tout de suite ma pensée s'est portée vers toi... vers mon vieux père... et je me suis dit que si comme eux, poursuivis, menacés, vous veniez

frapper à une porte et demander refuge, ce serait affreux que cette porte se fermât devant vous; alors, j'ai dit à ces hommes : « Entrez... » et je les ai cachés.

George ne répondit pas un mot. Son visage était froid et sévère, seulement il tendit la main à la jeune fille. Le cœur du républicain était fermé à la pitié; mais le cœur du frère remerciait la sœur.

— Et puis, reprit Marianne, il me semblait que cette action vous porterait bonheur à tous deux...

— Continue, ma sœur, dit le jeune homme d'une voix douce.

— La femme Bourdin venait de partir pour faciliter leur fuite. J'étais seule, bien tremblante, je t'assure; et par précaution j'avais fermé la porte. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, que l'on frappa. « Ouvrez, c'est un ami, » dit une voix du dehors... Quand on est seule, mon frère, triste, effrayée, et que l'on a près de soi des malheureux que l'on veut arracher à la mort, la voix, quelle qu'elle soit, qui prononce le mot *ami*, semble un bonheur envoyé par Dieu : je me suis levée bien vite et j'ai ouvert. C'était cet homme !... ce Cassius !... A sa vue, toute mon espérance s'est changée en

terreur ; le cœur a des pressentiments qui ne trompent pas. C'était lui qui poursuivait les pauvres proscrits, et il les avait vus entrer ici... Il me menaça de la mort si je refusais de l'écouter, me disant qu'il pillerait cette maison et la brûlerait avec ceux que j'y recélais... Oh!... tu ne sauras jamais combien je l'ai prié, supplié, les mains jointes, lui parlant de toi qu'il disait aimer. Cet homme était impitoyable et me poursuivait toujours... J'ai perdu la tête... j'ai voulu fuir... m'enfermer dans cette chambre... George... George... il m'a saisie, et comme je criais, comme je me débattais... tiens, vois mon frère... il m'a serré la gorge avec sa main, j'ai senti les forces m'abandonner... Quand je suis revenue à moi... il était parti!...

— Lâche! lâche!... Infâme! infâme!... murmura George d'une voix stridente, je le tuerai! ma sœur, je le tuerai!

Au même moment la pièce dans laquelle ils étaient tous deux s'éclaira de lueurs subites venues du dehors.

George se redressa brusquement. Marianne recula d'effroi.

— Qu'y a-t-il? mon Dieu! dit-elle en attachant ses yeux sur la fenêtre par laquelle pénétraient ces lumières imprévues.

Presque au même instant, l'on entendit une voix au dehors qui disait :

— C'est cela, mes bons lurons, cernez la maison, qu'aucun de ces gredins ne puisse échapper ; nous allons nous amuser tout à l'heure.

— C'est la voix de Cassius !... s'écria George en portant involontairement la main sur un des pistolets qu'il avait à sa ceinture.

— Oui... c'est la voix de Cassius, répéta la jeune fille en tremblant. Oh !... mon frère !... ils sont perdus !...

Les yeux de George avaient une expression si terrible que les paroles se glacèrent sur les lèvres de Marianne, et elle murmura d'une voix presque inintelligible en entourant de ses deux bras le cou de son frère :

— George... prends garde... Cassius est bien lâche... et bien... traître...

— C'est la justice de Dieu qui l'envoie !... dit George d'une voix menaçante.

Et se dégageant des bras de sa sœur, il fit quelques pas vers la porte.

Presque aussitôt elle s'ouvrit, et Cassius, au moment d'entrer, vit George sur le seuil, immobile et pâle.

Le digne patriote était si loin de s'at-

tendre à le trouver là, qu'il recula malgré lui.

— Tiens !... tiens !... c'est Brutus ! dit-il d'une voix mal assurée.

Les torches que portaient les hommes qui étaient derrière Cassius éclairaient la maison au dedans et au dehors.

A peine la sans-culotterie patriotique eut-elle aperçu le jeune homme, qu'elle cria d'une voix unanime, en agitant ses bras au-dessus de sa tête :

— Vive George ! vive George !...

Car l'on n'a pas oublié que le nom de George, à Arles et dans tous les environs, était devenu populaire.

Né au milieu du peuple, habitué à sa langue, à ses passions, connaissant ses mœurs, ses instincts, le côté du cœur qu'il fallait toucher pour y trouver une corde vibrante, il avait pris, par sa parole et son énergie, une influence extrême sur les masses qu'il dominait ; c'était une de ces idoles que le peuple élève sur un pavois et encense jusqu'au jour où il la renverse.

Cassius avait bien aussi une sorte d'influence sur ces hommes avides de pillage et de bouleversements ; mais il avait celle que donne la brutalité, et non pas celle qu'impose l'intelligence.

La présence de George était un coup imprévu qui dérangeait toutes ses combinaisons et pouvait tourner à mal.

Marianne avait-elle eu le temps de lui raconter la scène qui venait de se passer? Avait-elle avoué qu'elle avait donné asile à des ci-devant?

Cassius, comme toutes les natures basses et rampantes, avait au plus haut degré l'instinct de ses propres intérêts ; il comprit qu'en compromettant George aux yeux des *farouches patriotes* qui l'accompagnaient, il se sauvait lui-même.

Aussi, affectant une tranquillité qu'il était loin d'avoir intérieurement, il cria d'une voix plus élevée que tous les autres.

— Vive Brutus ! vive mon Brutus !

Puis il ajouta :

— Tu arrives fort à propos pour nous aider, car ta maison, pendant ton absence, sert de refuge aux ci-devant ; le sais-tu?

— Mort aux aristocrates!... hurlèrent aussitôt toutes les voix.

— Ce que je sais ! s'écria George d'une voix que la colère rendait tremblante et dont tout le corps frissonnait, c'est que tu es un infâme et un misérable, Cassius !... C'est que tu as déshonoré la république par la plus affreuse

des trahisons, et que tout bon patriote doit tuer de sa propre main celui qui agit comme toi.

En prononçant ces derniers mots, et avant que Cassius eût pu deviner son intention, il lui posa sur le front le canon d'un pistolet.

Le coup partit, et Cassius tomba en jetant un grand cri.

Il y eut parmi tous les patriotes un frémissement terrible d'étonnement et de stupéfaction.

George fit un pas au milieu d'eux, et se plaçant la tête haute et fière devant le cadavre dont le sang lui rougissait les pieds :

— Savez-vous, dit-il de cette voix impérieuse qui impose malgré soi à celui qui écoute, savez-vous ce qu'avait fait cet homme?

— Qu'est-ce qu'il avait fait?... qu'est-ce qu'il avait fait?... crièrent à la fois tous ceux qui étaient présents en faisant cercle autour de George et en penchant sur lui leurs têtes haletantes.

— Cet homme, continua George en promenant son regard résolu sur tous ceux qui l'entouraient, s'est introduit dans cette maison en empruntant pour le souiller le saint nom de la république... Il a trouvé assise à ce foyer, qui est le mien, triste et seule, une pauvre

enfant, ma sœur... entendez-vous tous? ma sœur!... Elle était faible et sans défense, nul ne pouvait venir à son secours; car mon vieux père était à Arles, et moi, moi son frère, son seul défenseur, je donnais toutes les heures de ma vie, toutes les forces de mon bras à la défense de la patrie, de notre chère patrie, mes frères, que les ennemis du peuple menacent si cruellement!...

— Oui!... oui!... crièrent toutes les voix. A bas les riches! à bas les aristocrates!...

— Quand je suis arrivé, reprit George d'une voix vibrante, moi qui avais laissé famille et maison sous la sauvegarde du peuple, j'ai trouvé ma sœur pâle, expirante, inondée de larmes.

Un murmure menaçant gronda parmi la sans-culotterie.

— La sauvegarde du peuple! répétèrent plusieurs voix sans savoir ce que cela voulait dire, la sauvegarde du peuple!...

Pendant qu'il parlait, George s'était avancé vers un homme placé sur le premier rang et dont les bras aux nerfs d'acier dénotaient la profession de boucher à laquelle il avait appartenu. Depuis la république il s'était fait patriote; il n'avait pas changé de métier.

— Dis-moi, Claude Gérard, lui dit George en lui frappant sur l'épaule; tu as une fille ?

— Oui, citoyen.

— Et tu l'aimes?...

— Ventredieu ! si je l'aime ! s'écria l'ex-boucher en brandissant ses deux bras comme deux massues.

— Eh bien ! que ferais-tu à celui qui viendrait déshonorer ta fille sous ton propre toit?

— Je l'assommerais !... s'écria Claude Gérard avec un hurlement de rage, et je lui mangerais le cœur.

—J'ai tué Cassius, reprit froidement George, parce que Cassius avait déshonoré ma sœur.

— Et tu as bien fait, citoyen, dit le boucher patriote.

— Oui ! il a bien fait !... il a bien fait !... crièrent toutes les voix avec ce grognement terrible que les masses populaires ont emprunté de tout temps aux bêtes féroces.

—La fille d'un ci-devant, à la bonne heure!... s'écria un vrai républicain de toute la force de ses poumons; mais les loups ne se sont jamais mangés entre eux.

— Périssent ainsi, continua George en élevant ses deux bras au-dessus des têtes amoncelées, périssent tous ceux qui souilleront le

saint nom de la république! La justice du peuple, c'est la justice éternelle!...

Et George poussa du pied, avec un mépris indicible, le corps de Cassius.

Il n'y avait pas un des hommes de cette bande de brigands et de pillards qui n'eût agi comme Cassius, et qui ne fût prêt à faire pis encore (s'il y avait en ce monde quelque chose de plus affreux que la lâcheté d'un homme qui s'adresse à la faiblesse d'une femme), ce qui n'empêcha pas chacun de pousser du pied, comme avait fait George, ce corps étendu, et de jeter une dernière malédiction au cadavre sanglant.

On eût dit un de ces troupeaux de bêtes fauves qui dévorent et déchirent à belles dents celle que la mort frappe inopinément et qui tout à l'heure hurlait avec elles.

Claude Gérard avait les passions vives; aussi il était le plus acharné de tous à la curée, et il brisait du talon de ses souliers ferrés le front maculé de la victime, en répétant cette phrase dont la sonorité bien plus que le sens vibrait victorieusement à ses oreilles :

— La justice du peuple est la justice éternelle!

Tant il est vrai qu'il est certains mots avec

lesquels on enivre instinctivement l'esprit et le cœur, comme il est certains vins avec lesquels on enivre soudainement le cerveau.

— Ah çà! dit le boucher en retraite, tout en retroussant les manches déchirées de sa chemise, et les ci-devant... les aristocrates qui sont cachés là, est-ce que nous n'allons pas les rôtir un peu et en faire un joli feu de joie?

George détourna faiblement la tête et vit à travers les lueurs rougeâtres que projetaient les torches, le pâle visage de Marianne, son regard suppliant, ses mains jointes; alors il attacha sur Claude Gérard, qui était debout derrière lui, ses yeux fermes et résolus.

— Cette maison est la mienne, dit-il d'une voix haute, je viens de la visiter depuis le haut jusqu'en bas; il n'y a... personne.

— Personne! répéta Claude Gérard, que dominait malgré lui le regard de George.

— Personne! dit une seconde fois George de la même voix en s'adossant au seuil de la porte.

—Mais cependant Cassius..., murmura sourdement une voix.

— Cassius est mort, reprit le boucher en appuyant sa large tête contre le fer de sa pique.

Et il ajouta après un instant de silence :

— Il faut aller avertir les autres qui sont en faction, puisqu'il n'y a rien ici ; seulement c'est drôle ; il faut qu'ils aient tourné le ravin à droite ; s'ils me tombent sous la patte, je les écrase comme cette pierre.

Et d'un coup de talon il broya un caillou qui était à ses pieds.

On avait une grande vénération dans la bande pour Claude Gérard ; car Claude Gérard avait pour lui l'autorité musculaire, royauté républicaine qui ne souffrait pas de controverse. Ses raisonnements les meilleurs et les plus sûrs étaient dans ses deux poings fermés.

George avait ce tact instinctif qui plaît aux masses ; il ne touchait jamais à faux.

Du premier coup d'œil il avait compris que Claude Gérard était, après Cassius, l'homme le plus influent de la bande ; aussi, c'était lui qu'il avait interrogé tout d'abord, sûr que nul ensuite n'oserait élever la voix. La foule a toujours le thermomètre de sa fureur et de son idolâtrie dans la tête d'un seul homme ; c'est lui qui est chargé d'aimer où de haïr pour le compte de tous.

Aussi ce fut au vigoureux boucher que George s'adressa une seconde fois :

— Claude Gérard, dit-il, tu vas te mettre à la tête de la bande et reconduire à Arles tous ces bons patriotes auxquels la république une et indivisible doit bien quelque dédommagement pour leurs fatigues d'aujourd'hui.

— Oui, citoyen, dit Claude Gérard infiniment flatté du commandement supérieur dont il était investi.

— Demain, reprit le jeune homme, je rendrai compte au comité révolutionnaire de votre dévouement pour le service de la patrie, et je ferai en sorte qu'il vous soit accordé quelques bons assignats pour boire à sa santé.

— Vive le citoyen George! crièrent toutes les voix avec une approbation frénétique.

— Vive la république! reprit George en leur faisant de la main un dernier signe d'adieu.

Un instant après, cette bande de pillards entrait dans le ravin et remontait le chemin qui conduisait à Arles. Pendant quelque temps encore l'on entendit leurs chants frapper inégalement les échos de la campagne; puis peu à peu tout bruit s'éteignit.

Tant que les chants avaient continué à se faire entendre, George était resté sur le seuil, immobile, attentif.

Quand la nuit fut redevenue entièrement

silencieuse, il releva sa tête qu'il avait tenue jusqu'alors penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de la plus profonde méditation; il ferma la porte, puis il alla à la cheminée et remuant dans les cendres un tison presque éteint, il alluma la lampe, comme cela était d'habitude chaque soir, avant qu'il eût quitté le toit paternel pour les fous enivrements de la place publique.

Marianne n'avait pas fait un mouvement, seulement ses yeux suivaient machinalement chaque pas de son frère.

Le jeune homme alla à elle et lui prit doucement la main, mais l'expréssion de son visage était froide.

— Pour la première fois de ma vie, ma sœur, lui dit-il, j'ai menti.

— Mon frère, c'est un saint mensonge.

— Marianne, reprit George après un instant de silence, ils sont partis, écoute-moi. La république punit de mort tous ceux qui donnent asile aux proscrits qu'elle poursuit et condamne; tu savais cela, ma sœur, et tu leur as dit : Entrez, et tu les as cachés; c'est bien. Je ne suis pas ton juge; je te comprends, je t'absous. Mais, au nom du ciel! ne fais pas une seconde fois ce que tu as fait ce soir; mieux

vaudrait, vois-tu, mettre le feu toi-même à cette maison!... Ce que je te dis est sérieux, car je ne pourrais pas empêcher une seconde fois ces hommes d'entrer comme je l'ai fait aujourd'hui, et alors ce serait ta mort, ma sœur, et celle de notre père... Rien ne pourrait nous sauver, ni toi, ni lui, ni moi, qui viendrais mourir avec vous.

— Je sais, George, reprit Marianne d'une voix calme et noble, que la république a dit de repousser les proscrits; mais, avant elle, Dieu avait dit de secourir les malheureux.

— Quand Dieu envoie des tempêtes sur la mer, ces tempêtes engloutissent des vaisseaux, et avec eux bien des existences; quand Dieu envoie des orages sur la terre, ces orages renversent bien des habitations et la foudre frappe bien souvent de mort; et au milieu des tempêtes et des orages, il y a cependant bien des voix qui prient, bien des mains jointes. Pourquoi Dieu n'écoute-t-il pas alors ces prières et ces supplications? Ce sont des secrets de la fatalité humaine qu'il ne faut pas approfondir.

George avait prononcé ces mots avec une grande amertume : le cœur du républicain n'était pas encore à la hauteur du sang qui se versait.

— Ton âme est noble, généreuse, mon frère, reprit Marianne. Tu pouvais les perdre, et tu les as sauvés !

— Je me suis souvenu que cette maison était celle de mon père, voilà tout, interrompit George froidement. Où sont-ils?

— Dans le grenier... là-haut.

— Ne m'as-tu pas dit qu'ils doivent partir ce soir?

— Oui, mon frère.

— Ils peuvent maintenant sortir en toute sûreté Va les prévenir, et qu'ils partent.... qu'ils partent !... Marianne !... qu'ils partent !

Pendant ce court dialogue, la voix de George avait été si sèche, si dure, que la pauvre fille n'osa pas ajouter un mot. Elle se dirigea lentement vers la porte du grenier, et monta le petit escalier.

George la regarda s'éloigner, mais il leva les yeux au ciel, et son visage prit tout à coup, et sans transition aucune, une expression farouche et haineuse; ses deux sourcils contractés se rapprochèrent, ses narines gonflées aspirèrent l'air bruyamment, et ses joues se creusèrent comme celles d'un malade que dévore une fièvre mortelle.

— Caste damnée!... s'écria-t-il d'une voix qui grondait sourdement dans sa poitrine comme le rugissement comprimé d'un lion ; cette maison était maudite, puisque tu en avais touché le seuil; il a suffi que tu y posasses le pied, pour y apporter le deuil et le déshonneur!

Insensé! dont la pensée aveugle voulait rejeter sur des têtes innocentes la responsabilité des hideux excès auxquels se livrait chaque jour cette lie de la société, à laquelle la république avait décerné le brevet de citoyen.

Il y a dans le cœur humain des abîmes au fond desquels se perd toute raison et se flétrit toute croyance; il y a souvent dans l'air que l'on respire un venin aussi mortel que dans le poison que l'on boit.

George était debout devant la cheminée, lorsque le marquis de Savernoy et son fils parurent les premiers. Comme il tenait sa main appuyée sur ses yeux, il ne les vit pas; comme sa pensée tout entière était absorbée en lui-même, il ne les entendit pas s'approcher; et lorsque la voix du marquis de Savernoy parla dans le silence de sa méditation, on eût dit que cette voix l'arrachait à un sommeil profond et pénible.

— Nous vous devons la vie, monsieur, dit le marquis en découvrant devant le jeune homme sa tête blanche et vénérable.

George ne répondit rien; mais son regard, réveillé du sommeil tumultueux de sa méditation, s'attacha sombre et farouche sur celui qui parlait.

Ce regard portait avec lui ce chaos de passions, de haines instinctives, d'erreurs fatales, qui séparait à cette époque les différentes classes de la société ; la hauteur dédaigneuse, expression visible de cette physionomie muette, blessa surtout le comte Henri, qui était jeune comme George l'était, et avait comme lui cette chaleur ardente du sang qui coule dans les veines et rougit vite le front; aussi releva-t-il fièrement sa taille, donnant à son visage la même sécheresse et la même hauteur qui étaient sur celui du jeune républicain.

Le marquis de Savernoy avait autant que son fils l'instinct de la fierté et de l'orgueil; mais il avait des cheveux blancs sur la tête, ce qui se traduit par plus de gravité dans la pensée; et quelque froideur qu'il y eût dans cet homme, il ne pouvait oublier qu'il lui devait son salut et celui de tous ceux qui l'accompagnaient.

Il attacha sur George son regard calme et digne.

— Je sais, lui dit-il, que vous appartenez à ceux qui causent tous les maux de la France, à ceux qui se sont donné la terrible et fatale mission de régénérer la société.

— De corps et d'âme, répondit George d'une voix forte en posant la main sur son cœur.

— C'est une démence cruelle, reprit le vieillard, qui s'est emparée du génie de la France et lui a fait renier son passé si glorieux et si splendide pour fouiller d'une main sanglante dans les ténèbres d'un avenir inconnu. Quand le torrent emporte, il faut le suivre ou être renversé par lui, jusqu'à ce que les débris amoncelés forment une digue qui l'arrête; cette digue, vous la faites avec des corps morts, elle n'en sera que plus inébranlable. Je vous le répète, pour que les paroles du vieillard proscrit restent gravées dans votre mémoire, jeune homme : mission fatale que celle qui procède par la ruine et la désolation.

— Le déluge était une mission fatale, et il s'est accompli, répondit George.

— Le déluge était dans la main de Dieu.

— La révolution est dans la main du peuple, reprit le jeune homme avec enthousiasme.

— Ne faites pas appel aux passions de ce peuple, si vous voulez qu'il fasse de grandes choses; c'est une de ces organisations terribles qui portent en elles le bien et le mal. Le bien est dans le cœur, le mal est dans la tête.

George avait fait un pas en avant.

— C'est toujours ainsi que vous parlez, vous autres, gens nobles et puissants. Priviléges et fortune, gloire et puissance, tout allait à vous, et vous en avez usé avec orgueil, avec absolutisme, avec aveuglement, jusqu'au jour où vous avez senti tout cela crouler avec vous. Édifice vermoulu, vous n'êtes plus bons qu'à faire les cendres du foyer devant lequel s'assoira la génération nouvelle. Oui!... nous sommes ennemis d'instinct et de naissance : vous avez l'orgueil, nous avons la haine. Le premier coup frappé vous a atteints à la tête, bientôt il vous touchera au cœur. Un abîme nous sépare, et rien ne le comblera.

Il est impossible d'exprimer l'élan que George mettait dans ces paroles et l'expression d'étrange enthousiasme qui animait toute sa physionomie; il y avait toute l'énergie, mais aussi toute la démence de l'*illumination*.

— Vous me devez la vie, dites-vous, continua-t-il d'une voix ardente; oh! je vous délie

de toute reconnaissance, car c'est entre nous une lutte à mort, une haine intarissable.

— Oui, une lutte à mort!... une haine sans fin!... interrompit Henri dont les yeux lançaient des éclairs et dont tout le visage était marbré de sang.

Le vieillard écoutait avec amertume.

— Sachez-le bien, reprit George en étendant un de ses bras vers la porte, vous sortez d'ici libres et vivants, non parce que ma volonté a été de vous sauver, mais parce que cette enfant, à laquelle vous avez demandé asile, est ma sœur, parce que ce toit sous lequel vous vous êtes réfugiés est celui de mon père. Une fois que vous aurez passé le seuil de cette maison, fasse votre destinée que nous ne nous rencontrions plus jamais!

— France!... France!... dit le vieillard d'une voix désolée en élevant ses deux bras avec douleur au-dessus de sa tête, tu es donc bien entièrement perdue, l'ange protecteur qui présidait à ta destinée t'a donc bien entièrement abandonnée, ma pauvre France! puisqu'il a ainsi semé dans les âmes généreuses l'aveuglement et l'erreur!

— Non! la France ne périra pas! s'écria Henri, car elle a encore des enfants fidèles et

dévoués qui veillent sur elle, et qui la sauveront en écrasant ce démon révolutionnaire qui veut la tuer, et Dieu les aidera !

— Ce sont des larmes et du sang sur un cercueil bien fermé, dit George.

— Ce sont des larmes et du sang sur un trône qui attend, dit Henri.

Ce furent les derniers mots prononcés entre eux.

Le marquis de Savernoy et son fils saluèrent froidement le républicain George, puis ils allèrent à Marianne.

— Que Dieu vous protége et veille toujours sur vous ! lui dirent-ils.

Jeanne l'embrassa ; et comme elle vit la pâleur livide de ses traits et la trace des larmes qu'elle avait versées :

— Vous êtes un ange, lui dit-elle, et les anges ne sont heureux que dans le ciel.

Marianne lui serra la main ; les paroles de Jeanne avaient, sans le savoir, répondu à une pensée secrète de la pauvre enfant.

Quelques instants après, George et Marianne étaient seuls.

— Il faut que je parte, lui dit-il.

— Tu n'attends pas le retour de notre père? dit Marianne d'une voix douloureuse.

— Il faut que cette nuit même je sois à Arles.

— Tu me laisses seule... seule encore, George !

— Oh ! sois tranquille, dit le jeune homme en prenant dans ses mains les deux mains de sa sœur, je ne partirai qu'après le retour de la femme Bourdin.

Marianne inclina sa tête sur les mains de son frère.

— Mon frère !... mon frère ! dit-elle avec un sanglot qu'elle ne put contenir.

George lui releva la tête et lui dit d'une voix sourde :

— Marianne, j'ai tué Cassius. Le serpent qu'on écrase ne souille pas en lançant son venin. Sèche tes larmes, lève ton front, le sang du misérable t'a purifiée devant tous.

Puis le silence recommença de nouveau, interrompu seulement par ces bruits indicibles que la nuit porte toujours en elle.

Une demi-heure après seulement, la femme Bourdin rentra.

George embrassa sa sœur et partit.

Dès qu'elle n'entendit plus le bruit des pas du jeune républicain, la femme Bourdin, qui ne savait rien du drame terrible qui venait de se passer, lui dit à voix basse :

— Je les ai rencontrés à quelques pas d'ici, et je les ai accompagnés jusqu'aux étangs, où le père Bouteillier les attendait avec son chariot.

— Dieu les protége!... dit Marianne d'une voix triste en allant s'asseoir devant la cheminée.

La femme Bourdin reprit son tricot.

Marianne se prit le visage dans les mains et pleura amèrement. Maintenant qu'ils étaient hors de danger, tout son courage l'abandonnait.

. . . .

Le lendemain du jour où les scènes que nous venons de raconter se passaient, George était dans la petite chambre qu'il habitait à l'étage le plus élevé d'une maison de fort médiocre apparence; le front dans ses deux mains, il remuait dans sa tête le souvenir fatal des événements de la veille, il voyait le toit paternel désert, sa sœur déshonorée, et le vieillard maudissant son fils absent.

Nous l'avons dit, le cœur de George n'avait pas encore revêtu ce triple airain qui fermait l'issue aux saintes affections de la famille, aux généreux élans de l'âme; la chair de l'homme qui sent et s'émeut palpitait encore

en lui. Et puis encore sur les deux premières marches qu'il avait montées pour entrer, lui, satellite obscur, dans le temple saint de la république, il voyait Cassius et Antoine Obrier; les deux premiers visages qui fussent venus à lui; les deux premières voix qui lui eussent parlé.

Le premier lui apparaissait étouffant de ses mains les cris de sa sœur et l'entraînant dans l'ombre.

Le second, poursuivant son œuvre mystérieuse de haine et de vengeance commencée dans la *Maison-Jaune*.

Et son âme ardente, enthousiaste, pleine de séve et de foi, se voilait pour passer devant eux.

Tout à coup la porte de sa mansarde s'ouvrit avec fracas, et Antoine Obrier parut, entouré d'une douzaine de patriotes éprouvés comme lui.

— Debout !... George... debout !... lui cria Obrier en tendant ses deux mains au jeune homme, tu es membre de la Convention.

— Moi !... moi !... s'écria George dont le visage devint blanc; tu as dit que j'étais... membre de la Convention ?

— Oui, citoyen George.

— Oh !... oh !... dit George en relevant son front avec orgueil et en serrant sa poitrine de ses deux bras croisés. Je suis membre de la Convention !... A moi l'avenir !... Les battements de mon cœur ne me trompaient donc pas !... Mes rêves n'étaient donc pas des vertiges !...

Et il tomba sur une chaise plutôt qu'il ne s'assit, écrasé par le bonheur de cette nouvelle inattendue.

On voyait ses lèvres frémissantes remuer sous le souffle d'une voix intérieure. Tout ce qu'il y avait en lui d'enthousiaste, de rayonnant, de fier et d'énergique battait des mains et chantait un hymne victorieux.

— Oh !... mes amis !... mes frères !... s'écria-t-il, vous avez eu confiance et foi en moi... merci !... merci !... Il y aura un homme de plus à la tribune de la Convention qui soutiendra les droits du peuple jusqu'à sa dernière heure et glorifiera sa toute-puissance.

— Quand pars-tu pour Paris? lui dit Antoine Obrier.

— Je pars demain, dit George; m'accompagneras-tu, Obrier... toi qui le premier m'as tendu la main et m'as frayé la route?

—Moi... je reste, répondit Obrier d'une voix sourde.

Et il murmura entre ses dents serrées :

— J'attends ma vengeance !

XI

Pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient en Provence, Paris, c'est-à-dire le cœur de la république, tumultueux, ulcéré, hurlait des paroles de sang à la commune, aux Cordeliers, aux Jacobins, à la Convention. Les bêtes féroces livrées à elles-mêmes dans cette arène sanglante cherchaient à s'entre-dévorer.

Les comités révolutionnaires faisaient merveilles. Ceux qui pouvaient, devant leur conscience et devant Dieu, s'accuser d'être les

créateurs de la république, étaient déjà dépassés par le torrent révolutionnaire.

De toutes parts on les accusait de faiblesse, de fédéralisme, d'orléanisme même, injure mortelle que les partis extrêmes se jetaient au visage. Les girondins approchaient de ce jour suprême où ils devaient rendre compte aux hommes et à Dieu des bouleversements de la société.

Marat, leur ennemi acharné, avait triomphé devant le tribunal révolutionnaire. L'*ami du peuple* avait été ramené, avec des cris de victoire, à la tribune de la Convention, par un cortége hideux de patriotes; puis transporté, le front surchargé de couronnes, jusqu'au bouge infect dont il avait fait son antre.

Mais, d'un autre côté, la Vendée debout et en armes promenait en l'agitant le drapeau contre-révolutionnaire, et ce groupe de républicains appelé la Gironde était soutenu par le haut commerce, la bourgeoisie et la banque.

La lutte était engagée.

L'éloquence de Vergniaud, celle de Valazé, les énergiques boutades de Guadet, firent un instant triompher ces victimes vouées déjà à l'holocauste révolutionnaire.

Alors la commune se leva terrible et mena-

çante, et devint le centre actif de l'insurrection, à côté du comité de l'Archevêché, qui voulait organiser dans l'ombre leur assassinat, et renouveler en leur honneur l'égorgement des septembriseurs. Le peuple, ameuté, criait de toutes parts : *Vive la Montagne!* et Marat laissait couler sur eux sa bave empoisonnée.

Camille Desmoulins, grand par la plume, lâche par le cœur, écrivait l'histoire de la faction de la Gironde, dans son *Brissot dévoilé*.

Le 31 mai, le jour se leva aux mugissements du canon, au bruit sinistre du tocsin, aux cris furieux de la foule.

Henriot, ancien espion de police, nommé commandant général, en remplacement de Santerre, secondait la commune. Bientôt le tumulte fut à son comble; l'insurrection échevelée et grandissante parcourait les rues, organisant les sections en députations; de toutes parts les gardes nationaux, les gendarmes se heurtaient dans les rues.

Ce fut ce jour-là que George, le fougueux républicain, l'admirateur passionné, enthousiaste des *grands hommes* de la république, entra à Paris.

Le 31 mai !

Premier jour de grande expiation !... dans

lequel les conspirateurs du 10 août, ceux qui par faiblesse, bien plus que par un fatal entraînement, avaient voté la mort du roi, allaient sentir un à un se glisser sous leurs pieds les planches de l'échafaud.

Le 31 mai !... Louis XVI allait être vengé !...

La république commençait à briser ses premières idoles, et portait le premier coup de hache à sa base, pierre sanglante posée par le pillage et l'assassinat, et scellée par le sang d'un roi. L'ange exterminateur descendait d'en haut et commençait enfin à étendre ses ailes sur la ville coupable.

Dès les premiers pas que fit George dans Paris, il s'arrêta étourdi de ce bruit, de ce tumulte, de ce gémissement d'airain que l'hôtel de ville envoyait par lugubres volées, de ces visages inquiets et de cette foule qui allait et venait avec des phrases entrecoupées, des cris et des imprécations. Il entrait dans le cratère du volcan.

Une émotion étrange se saisit de lui ; mais il releva fièrement la tête.

— Ce n'est pas mon cœur qui faiblit ou s'effraye, se dit-il à lui-même, c'est ma pensée qui écoute. Oh ! murmura-t-il en serrant ses deux bras sur sa poitrine, me voici donc enfin dans

cette fournaise ardente dont je sentais le feu dévorant sans en voir les flammes!... Je vais donc m'asseoir à côté de ces grands régénérateurs dont les noms ont si souvent retenti à mes oreilles; je vais donc donner mon bras qui est jeune, mon cœur qui est fort, mon sang qui est chaud et bouillonne, à cette œuvre qui se fonde!... je vais donc combattre chaque jour pour la liberté ! Oh ! ce bruit! cette foule! ce canon qui gronde!... Tout cela parle en moi avec des voix inconnues. Je veux encore rester ainsi immobile à écouter et à entendre! Oh! la vie républicaine m'entre par tous les pores.

Et George, en proie au délire de son enthousiasme, tendait les mains aux flots tumultueux de la populace qui se tordaient en hurlant autour de lui.

— Vive... vive la Montagne!... criait-on de toutes parts. A la Convention!... à la Convention!...

Il sembla au jeune républicain que tous s'adressaient à lui et l'appelaient; il s'élança en criant :

— Vive la Montagne!... à la Convention !...

On a toujours dans la foule des amis ou des ennemis inconnus.

Aussi un de ces hurleurs de carrefour qui criait à tue-tête, voyant un jeune homme au visage énergique, à la voix frémissante, le prit par le bras, en l'entraînant avec lui :

— Oui !... oui !... les girondins sont traîtres à la patrie; ils vendent la république à l'étranger.

— Les girondins, répéta avec étonnement George, qui à son tour saisit violemment le bras de celui qui avait parlé ainsi, les girondins traîtres à la pàtrie ?... Pétion, Guadet, Vergniaud, Buzot, Valazé, eux, les défenseurs de la république, devenus lâches à ce point! C'est impossible !... Eux, les idoles de toute la Provence révolutionnaire ! Eux, les démolisseurs du vieux trône monarchique !...

— Marat les accuse, dit l'autre, et Marat, l'ami du peuple, ne peut pas se tromper.

Comme tous les fanatiques révolutionnaires, George avait l'enthousiasme, et l'enthousiasme se forge des héros et des dieux inattaquables. Marat avait un piédestal dans sa pensée; mais aussi il n'avait pas vu cette figure hideuse, mutilée par la lèpre, ce visage repoussant sur lequel Dieu semblait avoir voulu mettre l'empreinte de son cœur haineux et sanguinaire; il n'avait pas vu cet ignoble coryphée de la Convention avec son ricanement féroce et ses

lèvres terreuses, d'où semblait dégoutter le fiel qui débordait en lui.

Une voix intime lui dit tout bas :

— Marat, l'ami du peuple, le gardien des libertés publiques, les accuse.

— Te joins-tu à nous, citoyen? dit un patriote; nous allons en députation défiler devant la tribune nationale et dire à tous la volonté du peuple!

— Je la leur dirai, moi... du haut de la tribune! dit George; je suis membre de la Convention.

— Un conventionnel!... s'écria-t-on de toutes parts. Bravo!... bravo!... à notre tête le conventionnel!... A bas les girondins!... Vive Marat!...

Et deux hommes, qui semblaient les meneurs de cette multitude agitée et vociférante, le prirent aussitôt par le bras et l'entraînèrent en criant à tue-tête :

— Vive la Montagne! A bas la Gironde!

C'est ainsi que George fit sa première entrée à la Convention, escorté par cette horde exaspérée et hurlante qui semblait lui dicter la voie dans laquelle il devait s'engager, s'il ne voulait pas, lui aussi, être renversé par le torrent.

C'était là encore un bien autre tumulte, une bien autre agitation ; mais le grondement de ces voix qui s'élevaient menaçantes contre le faisceau de la Gironde était plus mortel que celui du canon, qui retentissait par toute la ville d'échos en échos.

Les jacobins armés avaient envahi les tribunes, et, penchés en avant, brandissant les uns des piques, ceux-là des sabres, des couteaux, des pistolets, couvraient la voix des orateurs, soit par des trépignements frénétiques, soit par des huées railleuses.

C'était une tempête humaine, déchaînée et menaçante, au milieu de laquelle les girondins, calmes et froids, écoutaient éclater l'orage d'un front impassible, mesurant déjà d'un œil découragé, mais hardi et résigné, l'abîme au fond duquel allait les plonger la colère du peuple.

On eût dit que la vengeance céleste frappait de démence tous les acteurs de cette saturnale révolutionnaire.

Lorsque George entra, Danton disait de sa voix de colosse :

— Il faut justice au peuple, à ce peuple sentinelle avancée de la république !

George, en entendant ces paroles, avait

senti tressaillir toutes les fibres de son cœur ; il avait deviné Danton à sa voix, à sa structure, à ses gestes hautains et gigantesques. Danton aussi les accusait !

Le tribun avait cessé de parler.

Sa tête haute, son front large semblaient dominer l'assemblée. Il montait les gradins pour aller reprendre sa place ; George le suivit sans se rendre compte à lui-même de ce mouvement instinctif. Le vertige lui montait à la tête, et tout à coup se retournant, il s'écria d'une voix vibrante :

— Oui, toujours ! en tout et partout ! il faut que le peuple ait justice ! il a le droit d'être entendu ; le voilà ! écoutez-le...

Seigneur ! Seigneur !... de quelle démence aviez-vous donc frappé tous les esprits ! Quel aveuglement aviez-vous donc entassé au fond de tous les cœurs, que ces hommes dont la seule auréole était le despotisme le plus lâche et le plus sanglant, la férocité la plus basse, l'envie la plus haineuse, aient pu s'entourer de ce prestige inattaquable qui attirait à eux tous les regards, toutes les acclamations, semblables à ces idoles antiques adorées par le paganisme que nul ne pouvait toucher du doigt ou de la pensée sans mériter la mort !

George, comme toute la Provence, avait en vénération les girondins. Il y a une heure, il eût donné sa vie pour eux. Amour, enthousiasme et respect, le nom de Marat, la voix de Danton avaient brisé tout cela, comme le tonnerre brise une branche au milieu de l'orage.

Danton se retourna, et tous les yeux se portèrent sur George. Les girondins eux-mêmes se levèrent pour regarder cet ennemi inconnu qui venait pour ainsi dire d'éclore sous le souffle de Danton. Au même moment, la foule qui avait accompagné le jeune conventionnel fit irruption dans la salle, ainsi qu'un torrent dont la digue a été rompue.

Robespierre ajusta ses lunettes; Saint-Just se pencha à son oreille et lui parla bas; chacun s'interrogeait; Vergniaud lui-même se leva, et de cette voix puissante, qui si souvent avait dominé les tumultes de l'assemblée, interpella George :

— Et toi! lui dit-il, toi, qui es-tu pour monter sur ces bancs et parler ainsi dans cette enceinte?

— Je suis membre de la Convention, reprit George, et je prends ma place.

Parlant ainsi, il alla s'asseoir au milieu de la Montagne.

Vergniaud haussa les épaules avec un sourire de dédain, et s'élança à la tribune.

Vains efforts! courage inutile! paroles impuissantes!... La fatalité les avait marqués du doigt. La commission des douze venait d'être cassée.

Plusieurs membres de la Convention proposaient d'aller fraterniser avec le peuple. Les girondins ne purent éviter de se joindre au cortége.

Vergniaud prit la main de Fonfrède, et lui dit de cette voix impassible, dont le timbre ne s'altéra même pas à l'heure suprême :

— Ces torches et ces cris de joie nous mènent à l'échafaud !

Dans le même moment, un homme de petite taille et de formes grêles s'approcha de George et lui dit, en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Citoyen, tu viendras souper ce soir avec moi. Je m'appelle Robespierre.

Il serait impossible de dire ce qui se passait dans l'esprit de George ; sa tête était un chaos ; le tumulte de la Convention et celui de la place publique s'y heurtaient avec des cris confus et des éclats étranges. Ce n'était pas sa conscience qui avait condamné les girondins ;

il s'était rangé du parti des hommes qui personnifiaient pour lui la république.

Il y avait encore trop de pureté dans son cœur, trop de généreux élan dans son âme, trop de croyance et de foi en lui, pour qu'il sondât les tristes mystères de l'esprit humain. La république lui apparaissait comme le drapeau inaltérable de toute vérité; comment aurait-il pu croire que les passions humaines se déchaînassent, hideuses, égoïstes et lâches, et que la patrie, déjà si mutilée, pût devenir l'arène sanglante où venaient se déchirer ces amours-propres implacables, ces haines mortelles? Pouvait-il croire que le 31 mai enverrait tant de victimes à l'échafaud?

Hélas! hélas! pauvre George! il entrait dans la république comme un enfant dans la vie. En sortant de cette terrible séance, il prit le premier logement qu'il rencontra. C'était une chambre et un cabinet au troisième étage. Il se laissa tomber sur une chaise. Son sang bouillonnait si ardemment dans ses veines, qu'il avait une fièvre ardente. Le visage dans ses mains, il se prit à penser.

Les girondins, pâles, mais impassibles, étaient encore devant ses yeux; il entendait encore à ses oreilles tonner du haut de la

tribune les accusations de Danton et de Robespierre; puis les paroles éloquentes de Vergniaud le remuaient et l'agitaient malgré lui.

— Quoi!... quoi!... dit-il en serrant son front dans ses doigts crispés, la patrie trouve-t-elle donc ainsi des traîtres et des coupables là où devraient être ses enfants les plus dévoués et les plus fidèles? O sainte liberté! pourquoi ne viens-tu pas marquer au front tes vrais apôtres? Pourquoi laisses-tu le cœur et l'esprit dans cette horrible oscillation? Eux, des traîtres! eux, des lâches qui vendaient la nation à l'étranger!... mais cela est-il croyable?... Ces fiers républicains qui, les premiers, ont ébranlé la grille des Tuileries et brisé le trône de la monarchie; eux qui vivaient dans la république avant même qu'elle existât, et qui l'ont pour ainsi dire élevée dans leurs bras pour la montrer à la France; eux, des apostats!... Oh! mon cœur! oh! ma tête! oh! mon esprit! oh! ma conscience! ne soyez pas ainsi confus et interdits! Parlez haut en moi-même; je vous écoute, je vous interroge, je vous supplie!... Il sont traîtres, n'est-ce pas?... ils sont coupables, n'est-ce pas?... Ils méritent d'être brisés et anéantis!... Marat, Robespierre,

Danton, Saint-Just, tous l'ont dit à la tribune et l'ont crié au peuple!... Et dans le cœur de ceux-là, sainte liberté! tu n'as pas mis l'erreur et le mensonge, car ce sont les quatre piliers du grand temple sous lequel tu t'abrites!...

George avait prononcé ces derniers mots avec un enthousiasme fébrile et presque convulsif; on devinait à ses yeux fixes et levés au ciel qu'il eût voulu percer les nuages et lire dans l'avenir. Sa tête retomba pesante et soucieuse sur sa poitrine.

— Cependant, dit-il après un instant de silence, s'ils n'étaient pas coupables!...

Ainsi, son premier pas pour ainsi dire dans cette route qui s'ouvrait devant lui, était un pas dans le doute.

C'est qu'aussi le pauvre George venait s'asseoir sous de bien tristes auspices au banquet de la Convention. Il avait vu en Provence le pillage, le meurtre, résultat de l'enthousiasme et des libations révolutionnaires; mais l'assassinat légal, froidement organisé, frappant indistinctement tous et toutes, il allait le trouver à Paris, décoré du beau nom de justice nationale!

Malgré nous, au moment d'entrer plus avant dans l'action que nous avons commencée, nous

nous sentons arrêté par ce grand drame de la place publique qui se déroule et hurle autour de nous.

Quatre mois se sont passés ; c'est-à-dire quatre jours, presque quatre heures, au milieu de cette tourmente qui mugit, de cette fournaise qui bouillonne.

George, le montagnard, que nous avons pris sur le sol révolutionnaire et ensanglanté de la Provence, est entraîné par ce tourbillon chaque jour grossissant, comme une feuille détachée par le vent qui tombe sur l'eau écumante d'un torrent.

En suivant le jeune et ardent montagnard, nous assistons à une étude curieuse et intéressante du cœur humain, à cette lutte désolée de l'intelligence qui veut comprendre, du cœur qui veut sentir, contre l'aveuglement qui pousse et entraîne ; mais il y a toujours dans le cœur de l'homme certaines parties vivaces qui se replient en nous, ainsi que la sensitive sous le doigt qui la touche ; c'est par cette partie du cœur, étincelle échappée au foyer, victime ravie au bourreau, que George à son insu reviendra tout entier dans le drame intime dont nous avons entrepris la narration.

Chaque jour, il faisait un pas vers cet abîme

au fond duquel bouillonnaient les rêves sanglants des révolutionnaires.

Qu'il était loin, mon Dieu ! de sa modeste et obscure chaumière à Fontvieille, de cette vie laborieuse, mais calme et paisible, entre les travaux des champs, la tendresse de son vieux père et les caresses de sa sœur ! Qu'il était loin de ces soirées écoulées presque entières, devant l'âtre de la cheminée, au bruit des branches d'arbres que le mistral, en passant, avait brisées la veille.

C'est que le démon fatal qui avait plané sur la France depuis 1789 avait empoisonné de son souffle toutes les nobles pensées, toutes les inspirations venues d'en haut. C'est que ce démon fatal avait versé dans toutes les veines son fiel, son poison et son sang corrompu.

George s'était réveillé républicain comme un honnête homme se réveille un jour atteint d'une maladie mortelle. Maintenant, il était une de ces pierres amoncelées que roulait le hideux torrent de la révolution.

Et nous, qui écrivons ce livre, entrons le scalpel à la main au fond du cœur humain, touchons-en toutes les fibres, sondons-en les parties les plus cachées, interrogeons ces palpitations pressées qui bondissent sous notre

main comme les ailes mal étreintes d'un oiseau qui cherche à s'envoler.

Pouvait-il en être autrement de cette jeune et ardente nature, hâlée au dedans et au dehors par les chauds rayons du soleil de la Provence? George pouvait-il résister à cet entraînement fatal qui le prenait si petit, si impuissant, si obscur, et le faisait tout à coup si grand et si fort? Qu'était-il hier? Un paysan, battant les champs du talon de son soulier ferré ou du soc tranchant de sa charrue!

Aujourd'hui, membre de la Convention, le commensal, l'ami, l'égal de toutes ces idoles qu'un souffle impur avait élevées, qu'un souffle vengeur devait renverser; marchant les mains libres, les coudées franches, la tête haute, au milieu de tous ces événements qui courbaient tant de fronts.

Que d'événements terribles, imprévus, étranges, s'étaient passés sous ses yeux depuis le jour de son arrivée à Paris!

Plusieurs avaient tracé malgré lui, dans son cœur, de profonds sillons; et stupéfait, étourdi, il s'était senti à leur aspect immobile et glacé comme eût fait un cheval violemment arrêté dans sa course par les branches d'acier d'un mors brisé. Pour le cheval, cette force

violente qui le domine, le maîtrise et l'arrête, c'est un morceau de fer guidé par la main de l'homme; pour l'homme, c'est la voix secrète de sa conscience animée par le souffle de Dieu.

Nous l'avons déjà vu, le 31 mai, se prenant le front à deux mains et se disant tout bas :

— S'ils n'étaient pas coupables!

Mais la pensée avait-elle un jour, une heure, une minute pour s'arrêter et réfléchir? Le doute était-il permis? L'hésitation ne devenait-elle pas un crime de trahison?

Aussi, George, secouant la tête, avait marché, étourdi par le bruit du dehors et le tumulte de son âme.

C'est ainsi qu'il avait assisté à l'assassinat de Marat.

Sa sauvage énergie s'était retrempée dans ce sang versé, sa foi aveugle en avait grandi. La mort de l'*ami du peuple* légitimait à ses yeux toutes les cruautés des révolutionnaires. Du moment que la poitrine des patriotes pouvait être exposée au poignard des assassins, c'était une lutte, ce n'était plus une exécution. C'est ainsi, hélas! que l'esprit endort le cœur.

Cela devait évidemment arriver de lui, resserré qu'il était entre quelques hommes pour

lesquels il professait une adoration aveugle, et qui devenaient pour ainsi dire ses pensées, son âme, son intelligence;

Entre Robespierre, cet adroit courtisan de la république, cet intrigant ambitieux, cet ambitieux audacieux et intrépide, dont l'unique logique était un coup de hache;

Entre Danton, ce colosse du crime qui osait dire dans son cynisme républicain, en parlant des massacres qu'il avait organisés : *J'ai regardé mon crime en face, et je l'ai commis;*

Entre Saint-Just, cet apôtre inflexible des théories constituantes et révolutionnaires, aussi inexorable et impassible qu'elles;

Entre Camille Desmoulins, ce brouillon sanguinaire, ce fou furieux;

Entre Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, ces lâches incendiaires de l'esprit public.

De l'assassinat de Marat il tomba dans les orgies révolutionnaires.

Il assista à l'action la plus infâme qu'une race maudite et abandonnée de Dieu puisse faire, à la violation des tombeaux, à la profanation des autels.

Statues des saints, statues des rois, sceptres et couronnes, mitres et crosses pastorales, attributs de la royauté et de la religion, il vit

tout cela foulé aux pieds, et resta impassible et muet, lui, le fils de ce siècle lâche, impie et athée, qui tomba de la débauche de Louis XV dans les égouts sanglants de la terreur.

Il ne détourna pas la tête avec horreur, quand il vit étendus sur les dalles et arrachés de leurs tombeaux les corps de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV; il ne frémit pas de honte et d'indignation lorsqu'un des dignes sans-culottes qui travaillaient à cette œuvre patriotique essaya si la lame de son couteau était de même dimension que celle du couteau de Ravaillac; il ne leur cria pas : « Lâches!... infâmes!... profanateurs!... »

Satellite insensé de la révolution, il ne se jeta pas au-devant de ces violateurs de tombeaux éclairés par des torches résineuses, et il ne se voila pas le visage d'indignation quand ces nobles débris de la vie, que la mort avait à moitié respectés, furent jetés dans la chaux vive.

Frappe ta poitrine, George!... où est donc ton cœur? Lève les yeux au ciel, George, et redemande à Dieu ton âme!...

Le mois d'octobre fut un mois terrible; trois dates vivront éternellement dans l'histoire, le 12, le 16 et le 31,

Le 12 fut la dévastation des caveaux de Saint-Denis.

Et c'est au 16 que nous sommes arrivés maintenant.

Ce jour-là, comme pendant presque toute cette funeste année, le ciel était brumeux et couvert de nuages gris. Un vent aigre et humide sifflait dans les hautes cheminées des maisons, et, par un de ces étranges rapprochements de la destinée, le souffle furieux d'un orage qui grondait au loin secouait violemment les marronniers des Tuileries et jonchait le sol de leurs feuilles jaunies ; ces feuilles elles-mêmes, entraînées en tourbillons, tantôt s'élevaient à des hauteurs prodigieuses, tantôt retombaient avec un bruissement plaintif qui semblait un gémissement descendu du ciel.

Ce jour-là les sections, presque toutes armées, parcouraient les rues, sans cependant avoir été officiellement commandées ; les gardes civiques en uniforme étaient réunis par groupes, et cette lie de la populace, fange de toutes les sociétés, quelles qu'elles soient, s'agitait et courait, les cheveux en désordre, la poitrine haletante, de carrefour en carrefour, de bouge en bouge, avec ce hurlement fréné-

tique que le tigre fait entendre quand il lèche du sang.

C'était jour de fête; c'était jour de meurtre.

Tous les cœurs jacobins battaient d'aise, toutes les âmes honnêtes se voilaient de deuil.

Pendant que ce flot débordé encombrait les abords de la Conciergerie, du pont au Change, de la place de la Révolution, ou se rangeait, haie vivante et tumultueuse, le long des quais, deux hommes s'arrêtaient à l'entrée d'un cabaret situé sur la route à deux cents pas environ d'une des barrières extérieures.

Avant qu'ils en eussent franchi le seuil, un de ces deux hommes se détacha de l'autre, et, s'approchant de la fenêtre, regarda dans l'intérieur de la taverne.

Sans doute cette inspection, quelque rapide qu'elle fût, le rassura; car il fit un signe de la main à son compagnon et tous deux entrèrent.

Ils allèrent droit à une table et s'y assirent.

Pendant que le garçon était allé chercher ce qu'ils avaient demandé, le plus âgé se pencha vers l'autre et lui dit bas à l'oreille :

— C'est bien ici, n'est-ce pas?

— Oui, dit l'autre de la même voix ; j'ai bien regardé l'enseigne : *A la franche Sans-Culotterie*. Et voici, ainsi qu'on nous l'a indiqué, la barrière à notre droite.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Jeanne, reprit celui qui le premier avait pris la parole et qui n'était autre que le marquis de Savernoy.

— Elle est avec Baptistin et Crépaux, mon père, c'est-à-dire avec le courage et le dévouement.

Après un court intervalle de silence, le marquis reprit :

— Je ne vois pas l'homme qui devait chaque jour venir nous attendre ici.

— Les heures indiquées sont celles-ci, mon père : dix heures, midi, trois et sept heures. Dix heures ne sont pas sonnées.

— Oui, tu as raison, Henri, mon inquiétude devançait l'heure, je crains tant que quelque odieuse dénonciation ait jeté nos amis dans les cachots !

— Attendons! dit le jeune homme.

— Attendons! répéta le vieillard.

Ce colloque, tenu à voix basse, avait été interrompu par le cabaretier qui avait posé sur la table un broc de vin et deux verres.

Cet homme s'était ensuite approché d'eux

avec le sans-façon de la fraternité, et, avançant un tabouret, il s'était assis à côté des nouveaux venus.

— Ma foi, citoyens, leur dit-il tout en caressant négligemment de la main sa chevelure épaisse et rougeâtre, le métier ne va pas aujourd'hui. Le vin reste dans les brocs, la Capet enlève la pratique.

Henri fronça le sourcil involontairement, et, s'accoudant sur la table, il tourna le dos au cabaretier.

Le marquis de Savernoy, au contraire, regarda cet homme, et tout en remplissant son verre vide, il répéta avec le son de voix le plus indifférent :

— La Capet?

— Oui, la Capet. Heureusement qu'à midi ce sera bâclé.

— A midi!... répéta le marquis dont le visage prit tout à coup une expression indéfinissable, à midi!... Qu'est-ce que cela veut dire?

Et il se pencha vers le cabaretier.

— Au fait, c'est vrai, dit celui-ci, vous arrivez, vous ne savez pas, d'autant plus que le jugement n'a été rendu qu'à quatre heures du matin.

— Le jugement!... elle, condamnée!...

— Parbleu!...

— A... à...?

— A quoi condamne-t-on? A mort!

— A mort!

— Oui... chers citoyens, la chose n'a pas fait un pli, et Sa Majesté la Capet va aller faire aujourd'hui son petit tour de promenade sur la place de la Révolution.

— Condamnée... à mort! la reine!... s'écria Henri en se levant tout droit.

Le marquis, dont le visage était pâle, lui posa la main sur le bras et le fit s'asseoir.

— La reine!... ricana le cabaretier, en v'là une bêtise! Est-ce qu'il y a une reine? Tu veux dire l'Autrichienne, la veuve à Capet.

— Oui, oui, tu as raison... citoyen... l'Autrichienne..., murmura à demi-voix le vieux gentilhomme.

— Ça n'a pas été long, va.

— Oh!... fit Henri qui entrait ses ongles dans sa chair.

— Ma foi! dit l'homme, j'ai bien envie de fermer boutique et d'aller à la fête.

— Partons-nous?... murmura Henri sourdement en regardant son père.

— Attendons, répondit le vieillard d'une voix grave.

Le citoyen cabaretier continuait ses réflexions patriotiques.

— C'est tout de même de la chance d'arriver juste à temps pour la chose, ça sera charmant à voir. Je parie une chopine, si tu veux, citoyen, qu'elle fera la mine avant d'aller voir au vasistas comment on s'y trouve.

Dans le même moment une horloge lointaine sonna dix coups.

Le marquis et son fils, qui tenaient leurs verres à la main pour cacher l'émotion terrible qui les dominait, tressaillirent à tel point que le vin dont les verres étaient pleins se répandit presque complétement sur la table de bois.

Tous deux se regardèrent.

Mais le dixième coup cessait à peine de résonner sur le timbre qu'un homme entra dans le cabaret.

Son premier mouvement fut de jeter un regard de côté sur les deux buveurs.

— Ah! c'est toi, camarade, dit le maître cabaretier de la *Sans-Culotterie;* c'est juste, au fait, dix heures sonnent. Ah çà! il paraît que tu aimes diablement boire un verre de vin à dix heures?

— Parce que ça se trouve comme ça, dit

l'autre en allant s'asseoir devant une table au fond du cabaret. Le gosier est comme l'homme, il prend ses habitudes.

— Je pensais que tu aurais été curieux d'aller voir l'Autrichienne.

— Qu'est-ce que ça me fait?... répondit le nouveau venu en haussant les épaules. Donne-moi du vin.

Aussitôt que l'homme du cabaret fut sorti, celui qui venait d'entrer posa son bonnet de loutre sur la table en disant à demi-voix, comme s'il se fût parlé à lui-même, le mot sacramentel qui devait servir de ralliement.

Le marquis, qui par un pressentiment instinctif ne l'avait pas quitté des yeux, prononça aussitôt l'autre mot symbolique qui devait constater l'affiliation.

L'homme alors se leva d'un mouvement rapide, et plaçant ses deux index en croix, il dit avec volubilité :

— A soixante pas d'ici, la route fait un coude; attendez-moi là, j'y suis dans dix minutes.

— C'est bien!

Il retourna à sa place, et pas un autre mot ne fut échangé.

Le cabaretier venait de rentrer; le marquis paya et sortit.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'homme les avait rejoints.

Après avoir regardé s'ils étaient bien seuls tous trois, cet homme ôta respectueusement son bonnet, et attendit qu'on lui adressât la parole.

— C'est donc vrai?... dit le marquis en serrant son front dégarni dans une de ses mains.

— C'est vrai.

— Et nul n'a tenté de sauver la reine? s'écria Henri.

— Toutes les tentatives ont échoué.

— Dieu le veut donc! reprit le vieillard en courbant la tête avec résignation.

Il y eut alors entre ces trois hommes un assez long moment de silence.

— Dans quel quartier est située ta maison?

— Quartier et rue Saint-Jacques.

— C'est bien; maintenant séparons-nous; je vais entrer par cette barrière. Soyez à une heure au coin de la place du Palais de Justice, nous vous y rejoindrons.

— Ne serait-il pas prudent, M. le marquis, d'attendre la nuit? On pourrait être suivi pendant le jour et ne pas s'en apercevoir.

— Alors à la tombée de la nuit.

— J'y serai, répondit l'homme.

Le vieux gentilhomme prit alors le bras de son fils.

— Allons, Henri!... dit-il en passant sur son front sa main qui tremblait.

— Où, mon père?

— Place de la Révolution. Qu'il y ait au moins, au milieu de ces voix impies qui la chargeront d'imprécations, des cœurs amis qui prieront pour l'âme qui s'envole! Que la volonté de Dieu soit faite en tout!

— Ce n'est pas la volonté de Dieu, mon père, dit Henri dont les dents claquaient nerveusement, c'est le crime de quelques-uns et la lâcheté d'un grand nombre!

Qui peut deviner, hélas! quelle fut la pensée de Dieu au milieu de cette horrible boucherie, et pourquoi sa main protectrice, en se retirant, courba le front de la France sous un si dur châtiment?

La victime allait marcher à l'immolation.

Et à la même heure où le marquis de Savernoy entrait dans Paris, le bourreau entrait dans le cachot où l'on avait confiné ce dernier lambeau vivant de la royauté.

Onze heures venaient de sonner.

Pauvre reine! pauvre femme! pauvre mère!

L'infâme Hermann n'avait-il pas déclaré que

le peuple français tout entier déposait contre Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche? Dieu permit que le cœur de la femme s'enveloppât dans la dignité de la reine et du martyr. Nulle faiblesse, nulle défaillance, nul regret de la vie n'altéra la limpidité de ses traits.

Le Seigneur semblait déjà l'avoir appelée à lui, avant que les hommes l'eussent arrachée à la terre.

Quand les gendarmes et les exécuteurs entrèrent dans la salle des condamnés où elle était en prière, ils trouvèrent Marie-Antoinette les cheveux coupés. La victime attendait les bourreaux.

Elle quitta la Conciergerie aussi calme que si elle fût sortie de son château royal. Il ne parut rien sur son visage, qui était impassible comme si la mort l'eût déjà frappé; mais combien son cœur dut rougir et tressaillir en elle, quand elle aperçut ce flot impur de têtes humaines s'agiter, s'élever et hurler à son approche!

Le comédien Grammont, se frayant un passage dans la foule avec le poitrail de son cheval, précédait la charrette de la suppliciée et jetait à la population ameutée d'ignobles imprécations.

Ferme les yeux, noble reine, et voile-toi le

visage ! Mais Dieu est juste, s'il est parfois bien cruel, et cet homme qui insulte lâchement ainsi à ta dernière agonie entendra les mêmes imprécations le poursuivre jusqu'à ce que sa tête et celle de son fils soient tombées sous la hache du bourreau. Enseignement terrible des révolutions !

La charrette marchait chancelante sur les pavés inégaux ; les huées infâmes d'un groupe hideux de furies révolutionnaires qui s'étaient ruées sur le funèbre chariot à la descente du pont au Change semblaient avoir fait place, si ce n'est à la pitié, hélas ! si loin des cœurs dans ces tristes temps, au moins à la consternation. La reine descendait toute la longueur de la rue Saint-Honoré.

Les cris avaient cessé.

Mais le comédien Grammont, le digne aide de camp de Ronsin, furieux que la foule se fît muette et cessât d'injurier celle qui allait mourir, agitait en l'air son sabre nu avec de nouvelles imprécations.

Comme la charrette s'était arrêtée, parce que la foule était si compacte qu'elle avait peine à avancer, il poussa son cheval sur un des côtés, et, se penchant vers la reine, qui avait la tête courbée sur sa poitrine, il lui

effleura le visage d'un de ses poings fermés en criant d'une voix ironique :

— Allons, *madame Veto,* lève donc la tête!... Allons, la Capet, tu feras une drôle de figure tout à l'heure en *éternuant dans le sac!*

Et il posa sa main rouge et malpropre sur l'épaule de Marie-Antoinette.

Par un mouvement d'indicible dégoût, la reine se rejeta en arrière; et comme ses mains attachées derrière le dos la privaient d'appui, elle faillit tomber à la renverse.

Un homme adossé contre une des portes de la rue Saint-Honoré, le visage pensif et les yeux immobiles, regardait passer le funèbre cortége.

Quand la charrette s'arrêta, elle était en face de lui ; il ne fit aucun mouvement; seulement ses lèvres murmurèrent :

— Une femme!... une femme !

Mais presque aussitôt ce sentiment de pitié, de regret presque instinctif, s'éteignit en son cœur, comme s'éteint l'éclair que sillonne la nue chargée d'orage.

— Cette femme devait mourir!... dit-il en relevant son front; ainsi le veut la justice du peuple.

Cet homme, c'était George; la volonté divine semblait le placer toujours en face des

scènes les plus terribles de la France révolutionnaire.

C'est alors que vinrent résonner à son oreille les lâches insultes de Grammont ; c'est alors qu'il le vit se pencher sur la condamnée et l'insulter de la main, comme il l'avait un instant auparavant insultée de la voix.

Les joues de George devinrent pourpres comme s'il eût été souffleté lui-même par la main de ce hideux comédien ; poussé par ce même élan de sa nature qui tout à l'heure s'était traduit par ces mots, murmurés d'une voix triste : « Une femme !... » il s'élança vers cet homme en écartant de ses deux bras d'acier ceux qui se trouvaient devant lui et saisit avec une telle violence le cheval à la bride, que l'animal se cabra et désarçonna presque son cavalier.

— Citoyen Grammont !... s'écria-t-il d'une voix stridente, tu es un misérable et un lâche en insultant cette femme !... la justice du peuple frappe, mais n'insulte pas.

Grammont, qui avait repris non sans peine son équilibre en s'accrochant à la crinière de son cheval noir, se retourna vers George, et avec un ricanement féroce qui plissa ses lèvres humides de colère, il répondit :

— Vraiment!... Ne va-t-on pas lui donner des coussins de velours à l'Autrichienne, et une garde d'honneur?

— Lâche!... lâche!... lâche!... cria le jeune montagnard avec un indicible mépris, en se dressant de toute sa hauteur.

— A bas le ci-devant!... hurla Grammont. A la lanterne le faux patriote!

— A bas le ci-devant!... A la lanterne!... à la lanterne!... répétèrent aussitôt comme un écho toutes les voix menaçantes.

George n'eut pas l'air de les entendre, et toisant d'un regard hautain et dédaigneux l'insolent comédien :

— Je m'appelle George le conventionnel, dit-il d'une voix haute, ce soir tu me trouveras chez Robespierre. Viens m'y accuser si tu l'oses.

Le nom de Robespierre était un bouclier contre toutes les menaces et contre tous les dangers de la populace.

Toutes les voix se turent.

Ce que nous venons de raconter se passa en quelques secondes.

L'escouade de gendarmerie qui précédait la charrette s'était remise en marche ; Grammont poussa son cheval en avant en faisant enten-

dre un sourd grognement, et alla reprendre sa place en tête du funèbre cortége.

George était resté immobile à la même place, parcourant du regard cette multitude agitée qui ruisselait autour de lui.

Le respect involontaire qui semblait avoir étouffé les vociférations sur ces milliers de bouches ne fut pas de longue durée, et bientôt la saturnale recommença tumultueuse et effrénée.

On était arrivé à la hauteur de l'église Saint-Roch.

C'était là que le vieux gentilhomme provençal, tristement appuyé sur le bras de son fils, attendait silencieux et désespéré.

Lorsque la reine passa devant eux, par un mouvement spontané tous les deux se découvrirent, sans s'inquiéter si ce mouvement serait remarqué ou non.

Le hasard ou la bonté de Dieu fit que Marie-Antoinette tourna les yeux du côté de ces deux hommes ; elle vit le respect sur leurs fronts nus, et lut dans leurs yeux la désolation de leurs cœurs. Elles les remercia d'un sourire qui effleura rapidement ses lèvres, pendant que son regard se levait vers le ciel. La douleur et les insomnies avaient blanchi les cheveux sur

la tête de la jeune femme, et le vent les soulevait au-dessus de ses tempes, comme s'il eût voulu montrer à tous ce dernier témoignage de sa souffrance.

Quelque lente que fût dans sa marche l'ignoble voiture qui la traînait, il semblait qu'elle eût des ailes.

Elle venait de déboucher sur la place de la Révolution, et chaque fois que d'insultantes vociférations retentissaient dans les airs, elle semblait chercher dans la foule, pour se consoler, ces deux têtes découvertes et ces deux visages désolés.

Lorsqu'elle s'arrêta devant l'entrée du jardin des Tuileries, Henri, dont tous les membres tremblaient sous le frisson de la fièvre, serra le bras de son père :

— Ne tenterons-nous rien pour la sauver? dit-il d'une voix basse.

Le vieillard sans répondre montra à son fils ces milliers de têtes qui encombraient la place.

— Mon père, reprit le jeune homme, j'ai deux pistolets bien chargés ; vous en avez deux aussi : cassons la tête à ces hommes qui s'apprêtent à la faire descendre ; je couperai, avec mon couteau, les cordes qui la lient, et peut-

être pourra-t-elle s'échapper au milieu du tumulte.

— Henri, dit le vieux gentilhomme, dont le visage était grave, c'est tenter Dieu que vouloir l'impossible; la main de ces hommes, en la hachant, la souillerait. La hache du bourreau ne flétrit pas.

— Mon père!... mon père!...

— Notre vie ne nous appartient pas, Henri, nous n'avons pas le droit de la jeter au vent.

Le jeune homme mit la main devant ses yeux; car la reine venait de quitter la charrette et montait les degrés de l'échafaud.

Le marquis de Savernoy ne pouvait, lui, détourner son regard de cette auguste victime, vouée à une si cruelle immolation; des larmes qu'il ne cherchait pas à retenir roulaient dans ses yeux, et ses genoux se plièrent quand Marie-Antoinette s'agenouilla une dernière fois pour prier.

Une seconde après, le frémissement de la foule apprit à Henri que la reine montait au ciel rejoindre le roi martyr.

— O ma pauvre France, dit le marquis de Savernoy, encore une flétrissure de plus sur ton front!

Et tous deux, détournant la tête pour ne

plus rien voir de ce hideux spectacle, s'éloignèrent aussi rapidement que le leur permit la foule qui encombrait les abords de la place.

Le bourdonnement de cette vile multitude, qu'avait arrachée de ses bouges fangeux la pensée sanglante de ce lâche assassinat, leur faisait mal à entendre, et vingt fois le comte Henri, s'il n'eût été retenu par son père, eût jeté à cette horde jacobine des paroles de mépris et d'indignation.

En attendant la fin de cette lugubre journée, ils parcoururent différents quartiers de Paris; car ni le vieillard ni le jeune homme ne pouvaient rester en place. Il semblait que chaque pavé brûlât leurs pieds, et ils avaient toujours devant les yeux ce calme et pâle visage qui regardait si noblement la mort.

Une agitation fébrile empourprait leurs visages. C'est qu'autour d'eux, près d'eux, à chaque pas, sur chaque mur, au seuil de chaque porte, la hideuse révolution étalait ses guenilles patriotiques; c'est que, depuis la douloureuse transfiguration de Paris, c'était la première fois qu'ils y entraient. Ils l'avaient quitté ville royale, ils le retrouvaient cratère fumant d'une révolution sanglante.

Les rues étaient restées des rues, les maisons

des maisons, voilà tout ; mais la vie morale, la vie intellectuelle, la vie du cœur et de la pensée en avait été arrachée ; les pierres seules avaient survécu.

Heureusement la nuit vint qui jeta son voile.

Alors le marquis et Henri se dirigèrent vers la place du Palais de Justice, où devait les attendre l'homme qu'ils avaient rencontré dans le cabaret de la *Franche Sans-Culotterie.*

Avant d'aller plus avant, rappelons, sans entrer dans les détails, quelques faits indispensables, afin d'en avoir fini avec le passé de cette histoire.

En quittant le village de Fontvieille et la maison du père de George, la petite troupe de proscrits, composée, on le sait, du marquis de Savernoy, du comte Henri, de Jeanne de Savernoy, de Crépaux et de Baptistin, avait fait marché avec un honnête voiturier, qui devait les conduire à petites journées jusqu'à Lyon.

Mais dans ces tristes temps la probité la mieux intentionnée cédait souvent le pas à la peur ; aussi, à la fin de la troisième journée, les voyageurs avaient renvoyé le voiturier, s'en fiant au hasard pour continuer leur route.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques lieues de Lyon, la prudence leur commanda de se

séparer; car ils avaient reconnu par eux-mêmes combien il était périlleux de voyager réunis. Bien qu'ils eussent soin de se munir de passe-ports et de cartes parfaitement régulières, la susceptibilité soupçonneuse des autorités républicaines s'éveillait presque toujours à leur approche.

Le marquis était donc entré dans Lyon avec le comte Henri, tandis que Baptistin, Crépaux et Jeanne de Savernoy se dirigeaient par une autre route sur Paris, où était le point de réunion.

On le voit, la jeune fille était sous bonne garde, et Baptistin, au moment de partir, avait dit au vieillard :

— Je vous réponds, sur ma vie et sur celle de Crépaux, de mademoiselle de Savernoy; nous sommes tous les deux de trop *bons patriotes* pour qu'il puisse lui arriver malheur.

Crépaux avait incliné la tête, selon son habitude, en signe de complet assentiment; et après s'être embrassés, cette famille proscrite, échappée déjà comme par miracle à tant de dangers et de haines, s'était recommandée à Dieu.

Le marquis devait faire un séjour peut-être prolongé à Lyon, où se préparait déjà dans l'ombre cette formidable insurrection qui de-

vait livrer la ville à la destruction et ses habitants aux plus horribles massacres.

Car Lyon était pour ainsi dire, avec la Vendée, le rempart de la contre-révolution, le refuge des lambeaux dispersés du parti royaliste qui y tenaient leurs secrets conciliabules et suivaient les mouvements de l'étranger sur les frontières.

Le moment ne pouvait être ni mieux choisi ni plus favorable.

Le renversement inique des girondins, la Convention mutilée, l'oppression anarchique sous laquelle l'infâme Chalier avait courbé la ville : n'y avait-il pas là de puissants et nombreux éléments insurrectionnels?

Aussitôt son arrivée, le vieux marquis s'empressa d'aller trouver le comte de Précy, gentilhomme du Charolais, ancien serviteur de la royauté, que les Lyonnais révoltés plaçaient à leur tête et auquel ils avaient dit ces énergiques paroles :

« Nous avons pesé dans nos pensées l'échafaud contre l'oppression de la Convention, et nous avons choisi l'échafaud. »

Il avait en outre eu de longs entretiens avec le comte de Virieu, qui entretenait des correspondances avec les princes et représentait

dans cette ville l'homme politique de la monarchie exilée et proscrite. Puis il était parti pour parcourir d'autres départements et fomenter l'étincelle électrique qui devait embraser à la fois toutes les parties de la France.

La nouvelle subite de la prise de Lyon hâta son retour à Paris, mais ne lui fit pas partager le découragement du parti royaliste; car la lutte ne devait pas tarder à recommencer sur d'autres points, et la Vendée tenait tête à ses ennemis en gagnant plutôt du terrain qu'elle n'en perdait.

En temps et lieu, nous entrerons dans les détails de cette association qui rêvait de relever le trône monarchique sur les cendres de la république.

Reprenons maintenant notre récit un instant interrompu.

Le marquis de Savernoy avait à peine atteint la place du Palais de Justice, qu'il vit à quelques pas sur la gauche l'homme du cabaret.

Henri lui fit signe de marcher devant.

Cet homme les mena ainsi dans le haut de la vieille rue Saint-Jacques.

Ce quartier était loin d'être à cette époque même ce qu'il est maintenant. De distance en distance s'élevaient de hautes maisons grisâtres

semblables à de gigantesques fantômes, à côté d'allées obscures ou de ruelles fangeuses dans lesquelles on avait établi soit des usines, soit des tanneries.

Le guide tourna dans une de ces ruelles à moitié dépavées.

Comme la nuit était entièrement venue, les deux gentilshommes marchaient au hasard et entendaient chacun de leurs pas clapoter dans des flaques d'eau croupie.

Henri s'arrêta un instant et regarda autour de lui.

Tout était désert et silencieux ; il leva la tête et il ne vit que le profil noir des maisons qui dentelaient le ciel.

On était arrivé à l'extrémité de la ruelle. L'homme se retourna pour voir si les personnes auxquelles il servait de guide l'avaient suivi ; puis il s'engagea dans une allée obscure, après avoir, toutefois, poussé une porte entrebâillée.

Le marquis et son fils s'y engagèrent après lui.

Au bout de l'allée, il y avait un mur ; dans ce mur était taillée une porte basse qui semblait depuis longtemps avoir perdu l'usage auquel elle avait été destinée.

passait tout d'abord pour la fine fleur du plus pur jacobinisme.

Ces personnes cependant portaient les plus hauts noms de la gentilhommerie française.

Les uns venaient de l'Anjou, ceux-ci du Dauphiné, ceux-là de la Picardie, du Poitou, de la Bretagne, de la Normandie, de toutes les parties de la France enfin. Toutes ces têtes étaient proscrites, marquées pour l'échafaud révolutionnaire; car sur le front de chacune d'elles se lisait cette vieille devise de loyauté et d'honneur qui était le plus grand des crimes.

Lorsque le marquis de Savernoy entra, tous ceux qui étaient présents se levèrent et s'inclinèrent avec respect.

Le marquis de Savernoy, dont la venue avait été annoncée dans la journée, était un de ces noms que tout bon gentilhomme connaissait, une de ces fidélités courageuses et dévouées qui dans ces temps affreux exposèrent chaque jour leur vie, et livrèrent leurs biens au pillage pour soutenir et défendre jusqu'à la fin cette cause que presque tous avaient abandonnée; un de ces hommes enfin qui croyaient que la mort était le glorieux tribut que tout bon gentilhomme doit à son roi, qu'il soit sur le trône, qu'il soit mort, ou qu'il soit proscrit.

Le marquis et Henri tendirent la main à plusieurs d'entre eux qu'ils connaissaient déjà.

Celui qui paraissait le plus âgé d'entre tous offrit à M. de Savernoy la place d'honneur qu'il occupait par rang d'âge.

— Depuis longtemps, M. le marquis, tous ici nous attendions votre arrivée ; car nous savions que vous aviez entrepris la périlleuse mission de visiter les principaux départements pour ranimer le zèle de nos adhérents et préparer cette lutte décisive et désespérée qui doit décider des destinées de la France. La cause que nous servons sait combien vous avez déployé d'énergie, d'activité, de noble courage pour réunir nos derniers amis ; elle a vu l'élan que vous avez imprimé pendant si longtemps à la Provence et vous en sera éternellement reconnaissante ; prenez cette place, M. le marquis, elle vous appartient doublement, par le droit de vos cheveux blancs et par le droit des services que vous avez rendus, du noble sang que vous avez versé.

— Fasse le ciel, monsieur, répondit le marquis d'une voix simple et digne, que le jour de la délivrance vienne à sonner bientôt pour notre pauvre pays mutilé à la fois par la mort et l'humiliation ! Avec de grands cœurs, on fait

de grandes choses. A l'œuvre!... à l'œuvre tous!... Aujourd'hui la sainteté de notre cause et de notre serment s'est retrempée dans le sang royal qui pour la seconde fois a baigné l'échafaud. Que ces deux martyrs montés au ciel veillent sur nous et nous protégent!

Alors toutes les mains se levèrent à la fois et toutes les voix répétèrent comme une seule voix, dans un héroïque élan de fidélité :

— Tout pour la France et le roi!...

Combien parmi ceux qui étaient présents devaient cimenter de leur sang l'inviolabilité de ce noble serment!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

